00100735

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015

ŒUVRES

COMPLETES

DE

100735

MADAME COTTIN :

Précédées de

MEMOIRES SUR LA VIE DE L'AUTEUR.

EN QUATORZE VOLUMES.

TOME XIII.

MATHILDE, TOME IV.

00-J-10/

A PARIS,

ET A LONDRES CHEZ COLBURN LIBRAIRE

CONDUIT-STREET, NEW BOND-STREET.

1811.

FB 8-10
100735

00100735

De l'Imprimerie de B. CLARKE, Well-Street, London.

MATHILDE.

CHAPITRE XLI.

En quittant Mathilde, Malek Adhel ne doutait point qu'elle ne se rendit à sa prière, et que l'aurore du lendemain ne les vît réunis dans le tombeau de Montmorency; mais en venant se renfermer dans son appartement, la princesse y fut suivie par les cruelles anxiétés de l'incertitude, et cette nuit tout entière fut pour elle sans sommeil. Les paroles de Malek Adhel retentissaient dans son cœur et en étaient tendrement accueillies; pouvait-elle refuser une entrevue de peu de moments à un héros qui, dès le lendemain, allait devenir, peut-être, le maître de sa destinée; qui, plusieurs fois, avait exposé sa vie pour elle,

et avait sauvé celle de Richard; qui, pour lui obéir, venait de céder à un rival huit jours de triomphe et de gloire, et qui par le nombre de ses bienfaits et la grandeur de ses sacrifices, lui avait imposé de telles obligations, que quoique sa reconnaissance fût devenue une passion, il lui semblait qu'elle n'était pas encore assez vive, et ne l'acquittait pas assez.

" Sans doute j'irai le joindre, se disait-elle avec véhémence, comme pour étouffer un murmure secret qui s'élevait au fond de son âme; je l'ai promis, rien ne lui sera refusé de ce que la religion et la vertu me permettent de lui accorder, et quand une si importante journée va commencer pour moi, et que peut-être chancelant encore dans la foi, il a besoin de mes avis et de mes encouragements pour l'y soutenir, n'est-ce pas le devoir même qui me prescrit d'aller à lui?" Mais en prononçant ce mot de *devoir*, la princesse l'articula faiblement, comme si elle avait senti que ce n'était pas là sa place. D'ailleurs, ajouta-t-elle, n'est-il pas nécessaire que je connaisse les dispositions de Guillaume, et l'effet de ses dis-

cours sur l'esprit du prince, afin de pressentir quelle sera son opinion dans le conseil des évêques, et m'efforcer de la changer, si elle ne devait pas nous être favorable? Alors s'interdisant de plus longues réflexions, elle s'arrêta à ce parti, résolut d'aller le lendemain au tombeau de Montmorency, et en attendant alla chercher sur son lit quelques heures de repos: mais reposer sur un projet coupable, l'innocente vierge le pouvait-elle? et le sommeil pouvait-il fermer des yeux que les sourdes inquiétudes d'une conscience agitée rouvraient toujours? Au moment où on va s'endormir, et où les efforts qu'on a faits pour se tromper soi-même commencent a s'affaiblir, il vient une pensée, il en vient une autre; elles ne sont plus le fruit d'une erreur qu'on aime, mais de la vérité qui reprend tous ses droits, aussitôt que la volonté a cessé de retenir l'erreur. Mathilde ne peut plus se soustraire à cette puissance; troublée, mécontente, elle quitte brusquement ce lit où elle est si loin de trouver la paix, s'habille à la hâte, traverse son oratoire, et ouvre les croisées qui donnent sur son

balcon ; elle s'y promène en silence, tout est tranquille, elle n'entend d'autre bruit que celui des vagues de la mer, qui se brisent contre les rochers du rivage. " Toujours agitées aussi, dit-elle, mais moins agitées que moi." Après une pause, elle ajoute : " ô mon Dieu, guidez-moi, car je le jure, je ne veux point que l'amour triomphe de vous." Elle marche encore ; mais une disposition plus religieuse vient de lui donner de meilleures pensées. " Lorsqu'en dépit de la pudeur et des bienséances, dit-elle, j'osai donner un rendez-vous à Malek Adhel, il me sembla que j'obéissais à la voix de Dieu, et qu'en l'envoyant au secours de l'archevêque de Tyr, je l'envoyais à la lumière et à son salut. Moi seule, je pouvais le déterminer à ce sacrifice, je n'avais que ce moyen d'opérer sa conversion, puisqu'elle ne pouvait être le fruit que des soins de Guillaume, et je n'avais pas un moment à perdre, puisqu'il fallait qu'en moins de dix jours il eût trouvé l'archevêque, se fût laissé convaincre, et l'eût ramené ici avant la fin du conseil, de manière à ce que Guillaume, assuré de ses saintes

dispositions, employât toute son éloquence à parler en notre faveur. Mais aujourd'hui qu'ai-je à lui dire? quelle raison assez importante peut m'entraîner à cette démarche? son désir. Hélas! mon Dieu! ce serait bien assez pour moi, mais ce n'est pas assez pour vous. Si Guillaume vous l'a rendu, je saurai un peu plus tard cette grâce de votre miséricorde; mais du moins, sans avoir à rougir de la manière dont je l'aurai apprise; s'il a persévéré dans ses erreurs, si les instructions de l'archevêque ont été infructueuses, quel espoir puis-je avoir dans les miennes? Insensée! l'amour te donnerait-il tant de présomption, d'oser croire que tu réussirais, quand cette source d'éloquence et de sainteté aurait coulé en vain? Et quand j'apprendrais que la sagesse de Guillaume va s'élever contre les désirs de mon cœur, et que j'aurais la coupable volonté de l'en détourner, puis-je croire que j'y parviendrais? Guillaume est-il un homme faible, capable d'abandonner la voie et la justice de Dieu, pour des intérêts humains? Ne suis-je pas même sûre que s'il arrive aujourd'hui, il se rendra au conseil sans me

parler ni me voir ; mais si je ne puis rien espérer de la faiblesse de Guillaume, ne dois-je pas tout craindre de la mienne, et ne sais-je pas que quiconque aime et cherche le péril, y périra (1)? Ah ! puisqu'un tel rendez-vous n'est pas nécessaire, il serait criminel, et maintenant quelle que soit ma destinée, il faut l'attendre et me soumettre. .... Mon Dieu ! faites donc taire la voix de Malek Adhel, qui crie dans mon cœur, et acceptez mon sacrifice." Elle dit, tombe à genoux, penche son front sur la rampe de fer du balcon, et l'arrose de larmes ; pendant long-temps, les sanglots qui s'échappent de sa poitrine sont le seul langage de sa douleur. A la fin elle dit : " Commencer cette journée en subissant le joug du plus rude devoir, n'est-ce pas un moyen de rendre le ciel plus favorable à mes vœux ? Peut-être sera-t-il touché de l'effort que je fais pour lui plaire? peut-être m'en récompensera-t-il en touchant le cœur de Malek Adhel....? O douce obligation que de souffrir pour lui ! ô divin fils de Marie, si

(1) Isaïe, ch. 28, v. 15.

son salut doit être le prix de mon bonheur terrestre, privez-moi de tout celui que j'attendais de cette journée, je puis pour des biens plus grands renoncer à tous les biens de ce monde !" Elle s'arrête, et maintenant elle pourrait dormir, car elle ne reposerait pas sur une pensée coupable. Cependant au milieu de tant de perplexités, la nuit s'est écoulée, et à l'instant où la princesse, tristement satisfaite de ses résolutions, allait rentrer dans son appartement, les etoiles qui s'effacent et l'horizon qui blanchit viennent arrêter ses pas et altérer un peu les saintes dispositions de son esprit. " Hélas ! dit-elle avec un profond attendrissement, dans cet instant, il part sans doute, il ne soupçonne point le cruel arrêt que j'ai porté contre lui ; il ne croit point mon cœur capable d'une force si barbare ; il part, il espère, il va m'attendre dans le séjour de la mort, compter tous les instants, m'accuser, souffrir..... O mon Dieu ! où sont vos miséricordes ? se peut-il que vous m'ordonniez de faire souffrir Malek Adhel ? Non, non, je m'exagère sans doute vos rigueurs. Isolée, sans appui, sans conseil, pour éviter

une faute, j'en vais commettre une plus grande: ah ! Dieu de bonté et d'amour, y en a-t-il de plus horrible à vos yeux que de faire souffrir ce qu'on aime.... ? Si Guillaume était près de moi, son cœur moins dur, moins cruel que le mien, me permettrait de partir, d'aller consoler l'affligé qui crie.... Ah ! créature pleine d'erreur et de misère, qu'oses-tu supposer? Ne te dirait-il pas plutôt que traiter avec sa faiblesse, c'est traiter avec la mort? Peux-tu être incertaine sur l'ordre qu'il te donnerait? Non, non, tu ne l'es pas, ne le sois donc pas dans tes résolutions." En achevant ces mots, elle s'arrache à la vue de ce jour qui la trouble et la désole: elle ne veut point que la progression de la lumière lui révèle les angoisses qui déchirent l'âme de Malek Adhel, et la vaine attente où il se consume. Ah ! qui pourrait dire quel est en cet instant le plus à plaindre des deux ? qui pourrait dire lequel souffre davantage de celui qui impose la peine, ou de celui qui l'endure?

Malgré l'obscurité où elle s'est renfermée, Mathilde a compté trop exactement tous

les instants pour ne pas savoir que le jour doit être bien avancé: alors, seulement, elle sort de sa retraite parce que l'heure d'être faible étant passée, elle ne court plus risque de l'être. Impatiente d'apprendre si Guillaume est arrivé, elle passe chez la reine; Bérengère la presse dans ses bras et lui dit: " Ma sœur, un heureux pressentiment m'assure que les jours de tristesse sont passés, et que celui-ci va commencer pour vous une vie toute de bonheur."— Le bonheur est beaucoup, reprit la vierge, mais j'ai demandé plus que cela à Dieu.—J'ose croire, repliqua la reine, qu'il vous accordera tout ce que vous lui avez demandé! Voyez comme depuis hier tout vous prospère; Malek Adhel apparaît tout à coup pour obtenir le dernier prix et la plus belle victoire, et ce matin l'archevêque de Tyr vient d'arriver pour déterminer le conseil selon vos vœux.—L'archevêque est ici, demanda vivement Mathilde, et depuis quand? vous a-t-il vue, lui avez-vous parlé?—Il n'y a pas plus d'une heure qu'il est entré à Ptolémaïs, répondit la reine et depuis ce temps il est en conférence secrette avec le

légat. A cette nouvelle, la princesse, le cœur palpitant et les jambes tremblantes, fut obligée de s'appuyer contre le lambris pour se soutenir. Bérengère courut à elle, la fit asseoir et lui dit en la regardant avec inquiétude: " Assûrément je ne doute point que cette journée n'ait une heureuse issue; mais s'il en était autrement et qu'il fallût vous séparer du prince, vous ne le pourriez pas."—Pour un court pélerinage, repliqua la vierge, je crois que j'en aurais le courage, mais pour toujours, toujours....." Elle secoua la tête, leva les yeux au ciel et répandit un déluge de pleurs. A cet instant la porte s'ouvrit, et un page annonça le roi et l'archevêque de Tyr; Mathilde éperdue, se leva pour fuir, se sentant également faible contre l'excès de félicité ou d'infortune dont sa destinée allait se composer; mais avant qu'elle eût eu le temps de faire un pas, Richard parut suivi du pieux Guillaume, et aussitôt renfermant son émotion, elle les salua en baissant les yeux et s'assit en silence sans oser même chercher sur la physionomie de l'archevêque ce qu'elle avait à craindre ou à espérer. " Mon père,

s'écria la reine, vous nous êtes donc rendu, quel évènement a prolongé si long-temps votre absence et quel heureux destin vous ramène?—J'ai été pris par les infidèles, répondit l'archevêque d'un ton tranquille et grave: arrêté à Jaffa où commandait Metchoub, par son ordre, je fus chargé de chaînes, jeté dans un cachot; et, en dépit de la trêve qui suspendait toute hostilité, le vindicatif Metchoub ne pouvant me pardonner la part qu'il supposait que j'avais eu à la prise de Ptolémaïs, profita de l'autorité suprême qu'il exerçait à Jaffa pour ordonner ma mort. Déjà on en faisait les apprêts, je n'avais plus qu'un jour à vivre, et soumis, résigné, je le voyais finir sans murmure, car ne pouvais-je pas me dire; j'ai combattu, j'ai rempli ma carrière et j'ai gardé la foi? mais au milieu de la nuit que je regardais comme la dernière, j'entends briser les portes de ma prison, je crois qu'on veut hâter l'heure de ma mort, je marche au-devant d'elle.... qu'aperçois-je, un guerrier qui vole à mon secours, qui brise ma chaîne, un libérateur!...." A ce mot, la vierge laisse échapper un cri de reconnais-

ance et de joie. " Et ce libérateur quel était-il ? demanda vivement Richard." Le cœur de la princesse venait de le deviner, c'était Malek Adhel en effet qui avait rendu à Guillaume la liberté et la vie. " Je ne sais, ajouta l'archevêque, par quel miracle de la providence il a été conduit vers moi quand tout concourait à le retenir ici ; il a constamment refusé de s'expliquer là-dessus.—Cette conduite renferme d'étranges mystères, repartit Richard d'un air mécontent, et il est assez difficile d'imaginer comment Malek Adhel a été conduit vers vous si à-propos, quand il n'y avait ici que ma sœur et la reine qui connussent le motif de votre absence.—Ce sont des mystères, il est vrai, répondit l'archevêque, mais des mystères de vertu, de générosité que je me garderai d'approfondir par respect pour la main qui ne veut verser ses bienfaits qu'en se cachant.—Mon père, répartit Richard d'un ton vif et emporté, vous êtes singulièrement prévenu en faveur de Malek Adhel, tout ce qu'il fait, tout ce qui se rapporte à lui est toujours excusé ou apprové par vous, et je ne sais s'il n'y a pas lieu de

craindre que cette prévention n'altère un peu l'intégrité de votre opinion dans le jugement qu'on va prononcer.—Sire, repliqua l'archevêque, je ne prétends point le nier, Malek Adhel m'est cher, j'ai conçu pour lui une affection vraiment paternelle, ses vertus m'en feraient une loi quand la reconnaissance ne m'en ferait pas un devoir; je dirai au conseil des évêques comme je le dis ici, tout le bien que je pense de ce grand prince, pourquoi le cacherais-je; est-il nécessaire d'être injuste pour soutenir les droits de la religion, et le cœur le plus équitable n'est-il pas celui qui les connaît le mieux? Il ne m'est pas permis de communiquer à votre majesté mes pensées et mes projets, mais j'ose croire que l'œil perçant de celui à qui rien n'échappe, sera content de leur pureté. Richard répondit avec un peu de confusion, qu'il était loin d'avoir soupçonné sa droiture.—Et quand vous l'auriez fait, sire, repartit Guillaume, aurais-je le droit de m'en plaindre? je suis homme, tout homme est fragile, partout où il passe, la faiblesse et l'imperfection montrent qu'il a passé, et puisqu'il est sujet à l'erreur, il

doit être soumis au soupçon.—O vénérable saint! s'écria la vierge dans l'enthousiasme de son cœur, vous seul êtes comme l'agneau sans tache, au-dessus de la corruption comme des censures du monde.—Appaisez ces transports, ma fille, lui dit Guillaume, ou reservez-les pour de plus grands objets; nul n'est pur et sans tache sur la terre, et chacun porte son péché en lui, mais ne nous en plaignons point, c'est notre gloire qu'il y soit, puisque c'est notre force qui nous en délivre." La reine prit la parole alors et demanda à Guillaume d'une voix timide, si dans le nombre des éloges qu'il donnerait à Malek Adhel, il parlerait de sa docilité à l'entendre. Cette question qui intéressait si vivement Mathilde, puisque tout son sort y était compris, bouleversa son âme, et le regard qu'elle jeta sur Guillaume l'en instruisit; il détourna les yeux pour ne point la voir et répondit à la reine, qu'en satisfaisant sa curiosité, ce serait lui apprendre l'opinion qu'il allait prononcer au conseil, et que son devoir ne le lui permettait pas: "Je me retire même à l'instant, ajouta-t-il, pour ne pas m'exposer davantage à de mu-

ettes sollicitations que je ne puis m'empêcher d'entendre et que je ne dois pas écouter." Il dit et s'éloigne; mais sur les rides de son front vénérable, la princesse a aperçu l'empreinte d'une forte agitation et d'un combat intérieur: avec l'affection qu'il porte à Malek Adhel, s'il avait à parler pour lui, pourquoi ne serait-il pas tranquille? Comme son cœur palpite de douleur à cette pensée, comme elle accumule sur quelques minutes de sa vie tous les tourments d'une vie entière! pâle, immobile, les yeux fixés vers la terre, elle ne voit plus rien que ses craintes, et demeure en ce moment également indifférente à l'amitié de la reine et au mécontentement de Richard; cependant il ne peut, en la regardant, s'empêcher à la fin d'être ému; il s'assied près d'elle, lui prend la main, la trouve froide et humide. " Ma sœur, lui dit-il, ma chère Mathilde, comment votre pieté vous permet-elle d'attacher tant de prix aux choses qui passent?" D'une voix faible et inarticulée elle répond: " Ce n'est pas des choses qui passent que je m'occupe en ce moment." Le roi l'examine avec surprise et

tombe dans la réverie ; Bérengère debout garde le silence comme eux, mais une rumeur sourde vient de se faire entendre, un page accourt, ouvre la porte et dit : "Sire, le prince Malek Adhel s'est presenté chez la princesse d'Angleterre, il demande à la voir, le roi de Jérusalem s'y oppose et jure qu'il n'entrera pas sans un ordre exprès de votre majesté. Le prince, furieux, a tiré l'épée, Lusignan l'a imité, et leur sang va couler si votre majesté ne vient appaiser cette terrible querelle." A ces mots, Richard regarde sa sœur, elle n'était plus la même, son visage pâle s'était animé d'une vive rougeur, et sa main qu'il tenait encore, était devenue brûlante.—Étrange créature ! dit-il en se levant, comment aurait-on soupçonné qu'un extérieur si timide et si doux cachât tant de passions ? madame, continua-t-il en s'adressant à la reine, faites retirer cette jeune fille, elle n'est pas en état d'être vue." A peine fut-il sorti que Mathilde se leva. Le roi a raison, dit-elle, je ne suis pas en état d'être vue, aucun regard humain ne doit tomber sur moi, aucun ne peut m'apporter de soulagement, de secours

ni de force.—Passez dans l'alcove de mon oratoire, lui dit la reine, vous trouverez le consolateur que votre cœur appelle, et même à travers les rideaux, qui le séparent de cette pièce, vous pourrez entendre, sans être vue, tout ce qui se passera ici." Mathilde se hâta d'y aller. Les voix confuses de plusieurs personnes, parmi lesquelles elle distinguait celle de Malek Adhel et de Lusignan, précipitèrent encore davantage sa fuite. En entrant dans l'alcove de l'oratoire, elle se prosterna devant l'image du Christ mourant, et répéta à plusieurs reprises et d'un cœur fervent ces paroles écrites au-dessous: *Mon père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi; cependant non pas ce que je veux, mais ce que tu veux.* Mais bientôt ces paroles, quoique si bien assorties à sa situation, moururent sur ses lèvres, et elle n'eut plus d'attention ni de pensée que pour ce qui se disait auprès d'elle.

CHAPITRE XLII.

Bérengère dérangea son siège et s'assit contre le rideau qui cachait la princesse, afin qu'elle pût mieux entendre tout ce qu'on allait décider sur son sort; Malek Adhel s'avança le premier vers la reine, et d'une voix émue, la conjura d'être en ce jour sa protectrice, son sauveur, de le délivrer d'une insupportable peine qui pesait sur son cœur depuis que le jour avait commencé à paraître: ce jour si important pour lui, destiné à être le plus beau de sa vie, était né au milieu des plus funèbres présages. " Il me semblait, disait-il, que l'illustre Mathilde avait disparu de dessus la terre; je la demandais à tout l'univers; l'affreux silence de la mort me répondait seul. Ah! madame, qu'est-elle devenue! apprenez-moi quelle main jalouse me l'a ravie." Bérengère, qui ne le comprenait pas, lui répondit avec un peu de surprise qu'il n'était arrivé rien de fâcheux à la princesse. Malek-Adhel ne le pouvait croire; il se fit

répéter souvent qu'elle était libre, et qu'aucun accident n'avait altéré sa santé. Autant de fois qu'il questionna la reine à cet égard, autant de fois elle lui répondit avec la même complaisance ; à la fin quand il fut bien convaincu que ses craintes n'avaient aucun fondement, il s'écria avec beaucoup de trouble, que maintenant il ne lui demandait plus rien, qu'il était content et tranquille, et il s'assit auprès d'elle plus agité et plus malheureux qu'auparavant. " Vous conviendrez, sire, s'écria alors Lusignan, en s'adressant à Richard, que si quelque chose pouvait ajouter à la haute réputation de bonté que la reine d'Angleterre s'est acquise, ce serait la condescendance qu'elle vient de mettre à répondre à de si extraordinaires questions. " Pendant qu'il parlait, Richard observait Malek Adhel, assis à la même place où il venait de voir sa sœur un moment auparavant : pâle, immobile comme elle, absorbé de même par une seule idée qui l'empêchait de voir et d'entendre, et frappé d'une ressemblance si marquée, il ne put s'empêcher de s'écrier : " Non je ne vis jamais un pareil amour !" Cette exclama-

tion fit tressaillir tous ceux qui l'entendirent, et Mathilde ne perdait pas un mot de ce qu'on disait. Lusignan, d'un air froid et offensé, demanda au roi de quel amour il voulait parler.—Ah! mon frère, repartit Richard, en lui serrant la main, je l'avoue, j'aurais été touché sans vous.—Éternel! s'écria doucement Mathilde derrière le rideau et en se souvenant seulement alors que Dieu était devant elle, le cœur des rois est dans vos mains, et si vous le vouliez, Richard prendrait pour Malek Adhel les sentiments qu'il a pour Lusignan.—Sire, reprit gravement le roi de Jérusalem, je vois bien que je ne dois plus fonder mes espérances que sur la justice et la religion du conseil.—Et ma justice, et ma religion, et mes serments surtout, repartit Richard avec colère, vous les comptez donc pour rien?" Lusignan satisfait de l'avoir blessé, s'écria avec un feint emportement: Et que m'importe que les serments de votre majesté soient inviolables, si ce n'est plus son amitié qui les tient.—Mon frère, s'écria Richard, voici la première parole de mécontentement qui se soit dite entre nous; jurons que ce sera la

dernière. " A ces mots, Lusignan se jeta dans les bras du roi, et tandis qu'ils se tenaient embrassés, Bérengère se pencha vers Malek Adhel, et lui dit doucement qu'elle accepterait bien des jours d'esclavage pour le voir en cet instant à la place de Lusignan. —Hélas ! repliqua-t-il, hier encore, j'aurais envié de si vifs témoignages d'affection, mais aujourd'hui je n'ai de place dans mon âme que pour un seul désir : voir Mathilde un moment, lui dire un mot.....—Dites-le moi, interrompit la reine, je vous assure qu'il ne sera pas perdu pour elle.—Non, madame, répondit Malek Adhel, elle seule doit l'entendre. Bérengère ayant regardé si son époux ne l'observait pas, fit un geste de la main, pour désigner le rideau qui les séparait de l'alcove de l'oratoire, en ajoutant très-bas et très-vite : " Eh bien je vais me reculer et elle seule vous entendra. " Il la comprit, et son cœur tressaillit d'espérance et de joie : il jeta sur la reine un regard d'une telle gratitude qu'il lui sembla que c'était ainsi qu'elle avait dû le regarder, le jour où il avait consenti à la rendre à son époux. Ce souvenir vint appaiser à l'in-

stant l'espèce de remords que lui causait sa désobéissance aux ordres de Richard, car si la soumission conjugale est un devoir sacré, ne l'est-il pas aussi celui qui commande d'acquitter les dettes de la reconnaissance?

Maintenant Malek Adhel ne céderait pas sa place pour le trône de Philippe Auguste, ni pour aucun autre de l'univers. Il penche sa tête du côté de l'alcove, demeure long-temps en silence; et tandis que les deux rois, le croyant enseveli dans une profonde rêverie, s'entretiennent entre eux, en marchant à grands pas dans l'appartement, Malek Adhel saisit l'instant où ils sont le plus éloignés pour proférer bien bas les mots suivants: "Mathilde, entendez-vous ma douleur, prêtez-vous l'oreille à ma prière?" Aussitôt il crut distinguer le mouvement de la main qui agitait le rideau, mais comme alors les deux rois étaient revenus vers lui, il se tut, et cacha dans ses deux mains les tendres espérances qui brillaient sur son front. A peine furent-ils éloignés de nouveau qu'il ajouta: "Je vous ai attendue en vain, ce matin, et cependant, qu'il nous était important de nous

voir! car si vous n'êtes plus à temps de parler à l'archevêque nous sommes perdus pour jamais.—Mon Dieu! s'écria Mathilde dans une silencieuse oraison, en me déchirant le cœur pour vous obéir, aurais-je commis une faute, et m'en puniriez-vous?—Sans doute, dit Richard, en ouvrant une croisée qui donnait sur la grande place des Hospitaliers, où se tenait l'assemblée des évêques, sans doute le conseil est fini, voici tous les prélats, et à leur tête le légat et l'archevêque de Tyr, qui s'avancent de ce côté-ci pour nous instruire du résultat de leur conférence.—Voilà donc mon sort décidé, s'écria Lusignan.—Et le mien aussi, interrompit Malek Adhel. "Les mêmes mots répétés par Mathilde, furent mourir dans le sein du Dieu qu'elle invoquait. Le légat et l'archevêque entrèrent." Sire, dit le premier en s'adressant au roi d'Angleterre; hier au soir le conseil penchait pour donner un époux musulman à votre auguste sœur, et telle eût été notre décision si on ne nous eût pas forcés de la suspendre; aujour'dhui l'éloquente et profonde sagesse de Guillaume a changé toutes les

opinions, et nous avons prononcé un refus absolu, à moins que sous trois jours Malek Adhel n'ait consenti à recevoir le baptême et à jurer de ne plus porter les armes contre nous.—Je jure à l'heure même qu'il n'en sera rien, s'écria vivement le prince, croit-on que j'aie besoin de trois jours pour me décider à ne pas commettre une perfidie!—En serait-ce une de ne point porter les armes contre nous, s'écria l'archevêque de Tyr? les chrétiens ne vous demandent que cela.—Ainsi, interrompit vivement Richard, vous refusez donc ma sœur aux conditions qui vous sont offertes?—Je refuse seulement de trahir l'amitié de Saladin, répliqua le prince; et cette beauté illustre qui réunit toutes les perfections ne devrait pas être le prix d'une action si lâche. Moi j'accepterais de si honteuses propositions! non jamais, et les flots qui battent ce rivage s'uniront à la mer du désert avant que je lève une main sacrilège contre mon pays et mon frère." Il se rassit, hors d'état de continuer et dans une inexprimable agitation. "Respectable pontife, dit alors Lusignan à Guillaume, combien vous êtes élevé au-

dessus du reste des hommes, et qu'ils sont indignes de pénétrer l'étonnante droiture de votre cœur! C'est donc à vous que je dois la vie, vous dont j'osais redouter l'influence sur l'esprit du conseil.—Sire, reprit alors Guillaume, avec une tristesse grave, ici je n'ai servi aucune créature, je n'ai écouté aucun intérêt, le zèle de la religion a seul ouvert ma bouche; dans cette grande cause je n'ai vu que Dieu et ses droits, je n'ai dû voir que cela.—J'avoue qu'hier mon opinion était contraire à celle de l'archevêque, dit le légat, et en agissant ainsi, je croyais me conformer aux dispositions de sa sainteté apostolique, car je savais combien les lettres écrites par Malek Adhel à Clément et à Alexandre III, lui avaient rendu le saint siège favorable." Tandis qu'il continuait son discours, Malek Adhel, occupé d'un intérêt plus pressant, reprit son attitude méditative, et profitant du bruit qui se faisait autour de lui pour exprimer sans être entendu les vœux auxquels il attachait sa vie, il se pencha vers le rideau et dit: "Mathilde te souviens-tu du serment que tu fis au désert; hors le

sacrifice de ton innocence et de ta foi, tu t'engageas à ne m'en refuser aucun ; le moment est arrivé d'acquitter ta promesse, demain il faut nous voir dans le tombeau de Montmorency ; en ce moment je cours m'y ensevelir, j'y reste jusqu'à ce que tu y viennes ; si tu n'y viens pas, j'y resterai encore, et un jour, auprès des cendres d'un héros on trouvera celles de Malek Adhel." La tremblante Mathilde se traîne sur ses genoux contre le rideau, elle y appuie son visage, le prince a cru distinguer son souffle. Il lui dit encore : " Mathilde, me laisseras-tu mourir, et violeras-tu ton serment ?— Non, répond-elle, d'une voix si faible qu'il n'y avait que le cœur de Malek Adhel qui pût être sûr qu'elle avait parlé." Il allait la bénir sans doute, lorsqu'il aperçut Guillaume qui s'avançait vers lui ; il se tut. L'archevêque s'arrêta devant la reine et lui dit : " Où est la princesse, madame ? on assure qu'elle est chez vous ; ne puis-je pas y entrer ? j'ai besoin de la voir, de lui parler, et de disposer son angélique piété à m'entendre.—Mon père, réprit Bérengère, attendez quelques instants, pourquoi vous hâter

ainsi? pourquoi arracher ma sœur au bien dont elle jouit encore? il doit, hélas! si peu durer.—Quand j'expliquerai mes motifs à la princesse, repliqua Guillaume, je prierai votre majesté de vouloir bien les entendre, elle verra si l'intérêt, si la pureté de la religion permettait d'accepter l'alliance qui nous était proposée. Elle verra si ce n'était pas tenter la faiblesse d'une jeune fille que de lui donner un époux musulman, si ce n'était pas l'exposer à chanceler un jour dans la vraie foi, et nous rendre par là tous responsables de son sort éternel.—Non, mon père, vous n'auriez pas dû le craindre, repartit Malek Adhel, vous saviez quelles avaient été mes promesses, mais votre inflexible zèle n'a pas pu se résoudre à plier.—Le zèle dont Dieu est l'objet ne peut pas plier, s'écria l'archevêque, et quand c'est pour lui que l'on combat, quoi qu'il en coûte il faut savoir vaincre: mon fils, on n'est point chrétien quand on craint de se montrer tel; on n'est point chrétien quand l'opinion des hommes les intérêts humains et les amitiés de la terre peuvent être préférés au ciel." Malek Ad-

hel reprit très-bas et en penchant la tête de manière à ce que Mathilde pût l'entendre: " Mon père, vous m'avez fait plus de mal aujourd'hui, que tous les hommes réunis ne pourraient m'en faire, et cependant il n'en est aucun que j'estime autant que vous, et j'espère que nous ne quitterons pas le monde l'un et l'autre sans être réconciliés." Alors il s'avança vers Richard et lui dit avec un peu de fierté: " Sire, je suis doublement malheureux, et par le jugement qu'on vient de rendre, et par la joie qu'il paraît vous causer. Il me semble que si vous aviez donné quelques regrets à ce qui fait ma tristesse, elle m'en eût été moins amère; mais je vois trop qu'ici tout est conjuré contre moi, et que c'est ailleurs que je dois placer mes espérances.....Je vous quitte, Sire, je vais rejoindre mon frère et lui apprendre la réponse de vos évêques: je prevois qu'à cette nouvelle, il va recommencer la guerre, plus sanglante, plus meurtrière que jamais; à moins que quelqu'événement aussi heureux qu'imprevu ne vienne détourner cette calamité."

Tous les témoins furent étonnés de la

modération de Malek Adhel, et du calme de sa douleur: Lusignan crut démêler un sens caché et mystérieux dans quelques-unes de ses paroles, il soupçonna qu'avant de s'éloigner, peut-être trouverait-il quelques moyens d'écrire à Mathilde et de la mettre de son parti; pour renverser ce projet il résolut de ne pas perdre le prince de vue, et sous prétexte de lui faire honneur, il proposa aux plus illustres chefs des croisés de l'accompagner jusques aux dernières barrières du camp. Richard saisit avec plaisir l'occasion de rendre cette espèce d'hommage à un prince qu'il estimait, et en le conduisant il s'exprima avec beaucoup de courtoisie sur le prix qu'il aurait attaché à son alliance, si la différence de religion, et surtout la foi de ses premiers serments ne lui avait pas fait un devoir de la repousser. Malek Adhel, certain au fond de son âme que cette alliance aurait lieu, se montra très-touché de la bienveillance du roi, et ils se séparèrent avec toutes les marques de la cordialité et de l'affection.

A peine le prince fut-il arrivé sous les tentes de Saladin qu'il le prit à part et lui

dit :—Sais-tu à quelles conditions les chrétiens consentent à me donner la sœur de Richard ?—A celles que j'ai proposées sans doute, repartit le sultan.—Non, ils les ont refusées, et à moins que je n'embrasse leur culte, et que je n'abandonne ton parti, ils ne m'accorderont point celle que j'aime.—Eh bien ! tu as renoncé à elle, j'en suis sûr, s'écria Saladin.—Non, je n'y ai pas renoncé, répondit son frère.—Que dis-tu, Malek Adhel, reprit le sultan étonné, un lâche amour ferait de toi un perfide, et c'est un ennemi que j'aurais devant mes yeux ? —Ne prononce point de semblables paroles, interrompit le prince, elles souilleraient tes lèvres, et tu sais bien que ton cœur les dément. Je suis ton frère, Saladin, comment veux-tu que je puisse être jamais ton ennemi ? Écoute, il n'y a plus à délibérer, le refus des chrétiens, est irrévocable, tu vas partir sans doute ; moi, je ne pars pas avec toi, je reste ici ; ne crains point que les chrétiens, en me surprenant sur leurs terres après la rupture de la trêve, me traitent en ennemi ; j'ai dans ces lieux un asile sacré, dont je ne puis te dire le secret, mais où

les chrétiens ne viendront pas me chercher. Cependant, je ne tarderai pas à te rejoindre ; attends-moi à Césarée, je ne demande pas plus de trois jours pour t'y amener mon épouse.—Ton épouse ! s'écria Saladin avec le plus profond étonnement, la princesse d'Angleterre ?—Elle-même, son cœur m'appartient, ses serments sont à moi, je suis sûr qu'elle ne les trahira pas. Il n'y a plus d'obstacle qui puisse m'arrêter, et je te réponds du succès de mon entreprise ; emmène tous les guerriers, ils me seraient inutiles, Kaled restera seul avec moi ; je connais son dévouement et son courage, c'est tout ce qu'il me faut.—Intrépide guerrier, ta confiance m'en inspire, lui dit le sultan ; qui n'a peur de rien doit triompher de tout : va donc faire ta destinée, hâte-toi d'amener à ma cour la reine de Jérusalem ; heureux le jour où je pourrai la saluer de ce nom, et poser sur sa tête la couronne que je te cède. —Et voilà l'homme qu'on me proposait d'abandonner, s'écria Malek Adhel, en se jetant dans les bras de son frère." Le sultan l'y tint long-temps embrassé, et ensuite ils se séparèrent. Saladin reprit, avec son

nombreux cortège, la route de Césarée, et Malek Adhel, accompagné du fidèle Kaled, s'avança avec lui vers le bord de la mer, dans un endroit où d'âpres rochers formaient un profond enfoncement. Ce fut dans ces sombres cavités qu'il fit cacher son ami. Il laissa paître sur la montagne voisine deux chevaux arabes, qui ayant été nourris de sa propre main, obéissaient à ses gestes, et accouraient à sa voix; ensuite il revint s'enfermer dans le tombeau de Montmorency; et là, sa grande âme abattue par le poids des douleurs et les tourments de la passion ne se sentit plus la force de vivre sans bonheur; en face du héros mort pour Mathilde il jura de mourir aussi pour elle, et d'ensevelir à jamais ses malheurs et son amour dans cet asile du trépas, à moins qu'elle ne vînt elle-même l'en arracher.

CHAPITRE XLIII.

A peine la princesse eut-elle entendu que Malek Adhel, venait de s'éloigner qu'elle

quitta aussitôt l'alcôve de l'oratoire, pour aller attendre l'archevêque dans le cabinet de la reine. Là, elle chercha à se recueillir, mais il lui fut impossible de pouvoir le faire: l'amertume, la confusion, l'effroi se répandaient sur toutes ses pensées, des devoirs entièrement contradictoires lui demandaient impérieusement la même obeissance. D'un côté, Malek Adhel qui jure de mourir sur le cercueil de Montmorency, si elle ne vient l'y trouver; de l'autre, le scandale d'un rendez-vous secret avec un musulman que toute l'église vient de lui défendre d'aimer; d'un côté, ce serment solennel prononcé au désert que le prince vient de lui rappeler, qu'elle ne peut violer sans perfidie; de l'autre, la religion menaçante, qui réclame de plus saints serments, et la dégage, par son autorité suprême, de tous ceux qui lui seraient contraires. Que fera Mathilde dans cette situation, consultera-t-elle l'archevêque? Mais s'il lui défendait d'aller arracher Malek Adhel à la mort, elle sent bien qu'elle n'obéirait pas, et alors ne vaut-il pas mieux ne le pas consulter? O que cet avenir qui se présente de-

vant elle lui paraît rempli d'abîmes ! partout des fautes ou des douleurs, nulle part le bonheur ni la paix : enfin il est tel, ce redoutable avenir, que devant lui, le terrible présent s'efface et s'anéantit. Occupée de ce qu'elle prévoit, ce qu'elle éprouve n'est plus rien, et les événements qui l'attendent captivent si fortement tous les puissances de son âme, qui celui qui vient de la séparer de Malek Adhel ne peut obtenir d'elle une seule pensée ; étrange preuve de l'étroite limite de nos facultés ; une violente peine entre dans notre âme, elle la désorganise, la déchire, y porte des douleurs de mort : mais voici qu'une peine plus violente encore y pénètre à son tour ; aussitôt l'autre est oubliée, elle demeure et n'est plus sentie ; elle est dans l'âme comme si elle n'y était pas. C'est ainsi que Mathilde, il y a quelques heures, était prête à succomber sous la crainte du malheur qu'elle redoutait, alors c'était tout, c'était la mort, c'était plus encore. Eh bien ! il la frappe, et elle ne le sent plus ! Cette horrible confusion de douleurs ne faisait que croître à

chaque minute, elle répandait dans les regards de la princesse une sorte d'égarement qui fit frémir l'archevêque lorsqu'il se rendit auprès d'elle, il s'assit à son côté, lui prit la main, et resta un moment sans parole, car il souffrait beaucoup, en ce jour son devoir lui avait été pénible à remplir. A la fin, avec une voix pleine d'onction et des regards d'une tendre pitié, il lui dit :— Ma fille, êtes-vous en état de m'entendre? —Mon père, je le suis, répondit-elle, les yeux fermés et le corps immobile.—Ma fille, il faut accepter ce calice d'amertume que Dieu vous envoie : il faut l'accepter avec résignation, et même avec reconnaissance, car de si grandes épreuves ne sont que le partage de peu d'élus, et Dieu n'appelle pas toutes ses créatures à la gloire de lui faire de si grands sacrifices.—Mon père, reprit la vierge, il a reçu celui de mon bonheur, et je n'en murmure point; mais si ma soumission lui plaît, qu'il accepte donc aussi le sacrifice de ma vie.—Non, mon enfant, il ne vous a demandé que votre bonheur, et il vous a laissé la vie, afin que vous sentiez, que vous renouvelliez chaque jour

votre sacrifice, et que vous n'en murmuriez jamais; il n'y a qu'une telle vertu qui puisse nous mériter une récompense sans fin, mais peut-être en est-elle digne. Écoutez-moi, ma chère fille, je vous dois compte des motifs qui m'ont determiné, je vous dois compte des efforts que j'ai faits pour gagner Malek Adhel à la foi du Christ, et de leur inutilité....—Et ce malheur, ce terrible malheur, interrompit vivement Mathilde, en jetant au ciel un regard de reproche, faut-il aussi s'y résigner?—Dans le cours de ma longue vie, reprit Guillaume avec un ton de patience et de douceur, j'ai vu bien des événements, bien des désastres, des calamités sans nombre, et d'effroyables infortunes; mais je n'ai pas connu une seule situation où il fût permis de ne pas se résigner à la volonté de Dieu.—Mais mon père, répliqua la princesse avec un grand trouble, est-ce tout que de savoir se résigner? n'est-il pas des situations où il faut savoir faire plus? N'est-il pas des moments où Dieu et la conscience ont comme cessé d'être d'accord, et où cette lumière, qu'il nous donna pour le connaître, semble

nous défendre de lui obéir?—Peut-être en est-il, ma fille, reprit Guillaume, en la regardant avec une compassion mêlée de tristesse, mais comment pouvez-vous le savoir? un si criminel aveuglement ne fut jamais que la suite des grandes fautes, et la plus terrible punition que Dieu pût leur infliger.—Mon Dieu! je suis donc bien coupable, s'écria la vierge en se frappant la poitrine.....Hélas! que me reste-t-il à perdre, quand j'ai perdu la vue de Dieu, et que mon oreille n'entend plus la voix de la justice.—Elle allait s'expliquer davantage, et laisser couler le torrent de ses douleurs, lorsque la reine se présenta. Aussitôt ses aveux rentrèrent en entier dans son âme, ils étaient au-dessus de la portée des secours de l'amitié; car le ciel en nous la donnant cette amitié, le plus pur, le plus doux de ses biens, ne voulut pas qu'elle suffît à tout sur la terre, et il se réserva la remède de nos plus cuisantes douleurs, afin de nous apprendre que, possédant en lui quelque chose de plus parfait que l'amitié, il pouvait encore nous consoler, quand elle ne le pouvait plus.

Mon père, dit la reine en entrant, je viens, ainsi que vous me l'avez permis, pour entendre le récit que vous allez faire à ma sœur, et les explications que vous allez lui donner. Si le pieux Guillaume avait été capable d'un sentiment d'impatience ou d'irritation, il l'eût éprouvé en ce moment, car il sentait bien l'importance de l'aveu qu'il venait de perdre, et la difficulté qu'il trouverait peut-être à l'obtenir une seconde fois du cœur de Mathilde. Cependant, habitué comme il l'était à voir dans le cours des moindres événements un ordre de la Providence, il se soumit à celui-ci, et crut même que si Dieu avait permis que cette confession fût interrompue, c'était parce qu'il réservait un moment plus favorable pour la finir. Bérengère se plaça auprès de la princesse, et après un moment de silence, l'archevêque prit la parole et leur dit :

" En partant de Ptolémaïs, je me rendis en droiture à Césarée. Le prince n'y était point ; je l'appris de quelques officiers subalternes, dont aucun ne me connaissait. Ils me prirent pour un pélerin qui profitait de la trève, afin de parcourir la Syrie, et me

dirent que Malek Adhel était allé visiter Ascalon et Jaffa. Je le suivis à Ascalon, il n'y était plus ; je le suivis à Jaffa, il n'y avait point paru. Là, je perdis ses traces, et je fus reconnu par Metchoub, qui se saisit de ma personne, et prononça l'arrêt de ma mort ainsi que je vous l'ai dit ce matin. Je vous ai dit encore par quel miraculeux hazard Malek Adhel vint me délivrer le jour même où j'allais périr; ce n'était pas la première fois qu'il me rendait la liberté et me sauvait la vie; déjà à Damas, en Egypte comme à Jaffa, sans lui j'aurais gémi dans les fers ou expiré dans les tourments. Ce prince généreux semble avoir été jeté au milieu de ma destinée, pour me préserver de tous les dangers, et m'apprendre par-là, sans doute, que mon premier devoir est de dévouer ma vie à son salut. Mais le moment du succès n'est pas venu encore, peut-être Dieu veut-il qu'une si sainte conversion ait d'autres motifs qu'un amour humain et peut-être n'acceptera-t-il le retour de cette âme, que quand il en sera l'unique motif. Quoi qu'il en soit, ma fille, vous devez être bien sûre que je n'avais pas

besoin des nouvelles obligations que je venais de contracter pour soutenir dignement les intérêts de la foi; mais je l'avoue, la reconnaissance échauffait encore l'ardeur de mon zèle, et je ne sais, si tout indigne serviteur de Dieu que je suis, il ne daignait pas m'animer quelquefois de son esprit lors que je parlais à Malek Adhel. Jamais ma langue ne retrouvera de semblables paroles, ni de pareilles expressions; je l'ai vu ébranlé quand je lui ai peint les miracles de cette religion toute-puissante qui, prêchée dans son origine par douze pauvres pêcheurs, s'est étendue sur tout l'univers, a soumis les philosophes en leur montrant la vanité de leur science, et les Césars en leur ôtant leur divinité; de cette religion qui a peuplé les cours et les déserts d'hommes si généreux, de vierges si pures, de martyrs si héroïques, et a révélé au monde des vertus inconnues à l'antiquité. Ah! c'est alors surtout que le cœur de Malek Adhel s'est ému; il n'a pu connaître, sans l'adorer, cette loi qui nous dit: *Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous outragent et vous persé-*

cutent (1). De si divins préceptes n'appartiennent qu'aux chrétiens, et de si touchantes paroles n'ont pu sortir que de la bouche d'un Dieu. Malek Adhel l'a bien senti, il a senti que la charité et l'amour n'étaient qu'en nous, et que la charité et l'amour faisaient plus d'heureux et de justes, que toutes ces sectes orgueilleuses dont les vains et pompeux discours touchent bien moins que ce seul mot: *si ton frère a péché sept fois le jour contre toi, et que sept fois le jour il revienne à toi disant: je me répens; pardonne-lui.* Enfin il a senti, ce grand prince, que c'était dans la religion qui développe en nous le plus de vertus que devait se trouver la vérité.—O mon père! s'écria Mathilde, s'il l'a senti, j'oublie mes larmes et mes douleurs, et si Malek-Adhel est chrétien, quel que soit notre sort sur la terre, je puis être heureuse.—Hélas! ma fille, qu'est-ce que la persuasion sans les œuvres; plus Malek Adhel est éclairé, plus il est coupable, et je ne sais où sera le pardon de celui qui, ayant vu la lumière, a pourtant refusé de la suivre. Que n'ai-je pas

(1) S. Mathieu, chap. 5, vers 44.

fait pour le gagner à Dieu ; peut-être dans l'ardeur qui m'entraînait ai-je outrepassé les bornes de mon ministère et ai-je promis ce que le ciel n'aurait pas ratifié ; mais, enfin, je consentais à ce qu'il ne combattît point contre son pays, ma fille, je me suis mis à ses pieds, j'ai arrosé ses mains de mes larmes pour qu'il reconnût hautement le nom de l'éternel : il ne l'a point voulu ; il lui semblait que prendre le nom de chrétien, était prendre le nom d'ennemi de Saladin, cependant il promettait de vous laisser l'entière liberté de votre culte, et d'adorer en secret le même Dieu que vous ; mais s'il l'eût adoré en effet aurait-il craint de le dire au monde ? et aurait-il été arrêté par la simple frayeur d'offenser son frère ? et puisqu'il ne l'adorait point, devais-je sur la foi d'une vaine promesse consentir à ce qu'un infidèle régnât paisiblement à Jérusalem ? devais-je engager les chrétiens à remettre entre ses mains cette Ptolémaïs conquise au prix de tant de sang, et en vous liant à lui vous exposer, ma fille, à d'effroyables dangers ? car une fois unie à ce sarrazin, aveuglée par ses vertus, seduite

par votre amour, obligée de lui obéir, quel eût été votre sort ? Avez-vous la présomption de croire que lorsqu'au milieu des plus saints exemples, il est si difficile de garder la pureté de la foi, vous lui seriez demeurée fidèle dans une situation où succomberait la vertu des saints et même celle des anges ? Et que seriez-vous devenue si un jour Malek Adhel, subjugué par l'ascendant de Saladin, ascendant bien terrible assurément, puisqu'il a pu l'empêcher d'adopter les lumières qui l'ont touché, et de recevoir votre main qu'il désire avec tant d'ardeur ; si un jour, dis-je, entraîné par le sultan, il avait recommencé à persécuter les chrétiens et à verser le sang de vos frères... Quel parti auriez-vous pris entre votre époux et votre Dieu ?—Mon père, répondit Mathilde, d'une voix faible et gémissante, c'en est assez, j'étais sûre que vous ne me permettriez pas de donner mes vœux à un musulman, et j'ose vous répondre, ajouta-t-elle en mettant la main sur son cœur, que si j'eusse été seule maîtresse, j'aurais prononcé comme vous.—Si telle est votre vertu, repliqua l'archevêque avec attendrissement,

s'il y a dans votre âme la force nécessaire pour de si héroïques résolutions pourquoi ce zèle ne vous soutient-il pas, et comment paraissez-vous si abattue ?" En effet, la princesse venait de se renverser sur le dos de son siège; épuisée par les émotions, les douleurs, les combats dont la religion et l'amour, le présent et l'avenir avaient rempli son cœur; elle sentait la vie prête à lui échapper et éprouvait comme une sorte de joie confuse de ce que la mort allait la délivrer des incertitudes de sa situation.

Elle demeura plusieurs heures dans cet état d'affaissement, où sa seule souffrance était de sentir que tout n'était pas fini encore. Cependant des soins aussi cruels que tendres la rendirent ensuite à toute la vivacité de ses angoisses, et en retrouvant la vie, il fallut bien retrouver avec elle le souvenir de ses serments, et l'impossibilité d'y manquer, et la honte de les tenir.

Quand les premières ombres de la nuit commencent à tomber sur la terre, Mathilde rentre dans son appartement; sa volonté est fixée et ses desseins arrêtés: elle est résolue à aller le lendemain au tombeau

où Malek Adhel l'attend, mais elle l'est aussi à confier cette démarche à l'archevêque, elle n'a point voulu s'expliquer devant la reine, mais le soir même elle veut revoir Guillaume et lui ouvrir tout son cœur; elle le fait avertir, il ne vient point et elle commence à craindre d'avoir à se décider sans lui; elle attend encore, elle ne veut point qu'on ferme son appartement; à la fin elle entend quelqu'un, elle ouvre sa porte, ce n'est point l'archevêque, mais Richard qui se présente.—Ma sœur, lui dit-il, je suis content de vous, cette journée a été orageuse, mais grâce à la force que vous tenez du ciel, vous avez fait un grand sacrifice; grâce à elle, vous ferez plus encore, et c'est pour vous montrer ce qu'il vous reste à faire que je suis venu vous entretenir. Ma sœur, il ne s'agit plus maintenant de vous soumettre à Dieu, mais de le servir. La guerre va recommencer, Saladin furieux de notre refus, va tomber sur nous de toute la force de ses armes; Malek Adhel plus furieux encore, lui prêtera son bras invincible. L'espérance d'arriver jusqu'à vous accroîtra sa valeur; il ne faut donc pas lui laisser d'es-

pérance, mais ce qu'il faut surtout, c'est donner un nouveau zèle à nos troupes, et vous seule le pouvez faire. Tous nos soldats d'Europe soupirent après leur patrie, et ils commencent à murmurer de tous les dangers qu'ils courent, de toutes les fatigues qu'ils éprouvent pour remettre un chrétien d'Asie sur le trône de Jérusalem: mais qu'ils aient la certitude d'y placer avec lui une princesse de mon sang, et vous les verrez remplis d'une ardeur intrépide courir en héros au-devant des Sarrazins, les repousser, les vaincre, et vous amener triomphante dans ce royaume où naquit l'arbre de la foi, et où par vos soins il relevera sa tête abattue, et étendra ses innombrables rameaux jusques aux dernières limites de l'univers. Ma sœur, vous voyez que pour vous déterminer à l'hymen de Lusignan, le seul intérêt de la religion doit suffire, et je ne fais parler que lui, vous voyez aussi qu'il n'y a pas un moment à perdre, que dans peu de jours, il faut que nous marchions à Césarée, à Jaffa et à Ascalon, afin de nous ouvrir la route de Jérusalem, et que je ne puis pas vous donner plus de trois jours pour vous préparer aux

augustes nœuds que la chrétienté entière vous demande."

A ces mots, la princesse fit un geste d'effroi ; une pâleur mortelle couvrit son visage, elle regarda un moment son frère comme ne pouvant croire ce qu'elle entendait ; puis elle baissa les yeux vers la terre et ne repondit point. Richard lui dit alors : "En gardant un pareil silence, vous m'autorisez sans doute à l'interpréter comme l'exige la sagesse de mes vues et la loi de votre devoir : peut-être la pudeur de votre sexe ne vous permet-elle pas de prononcer ce consentement, mais pourvu que vous obéissiez, je serai satisfait. En me montrant comme ami, comme chrétien, je crois vous avoir assez convaincue de la nécessité de votre soumission pour n'être jamais obligé de me montrer en frère irrité et en roi absolu ; vous connaissez cependant quelle puissance je tiens de ces titres, et quels droits ils me donnent sur vous ; vous savez aussi que les faiblesses du cœur ne sont pas permises à une fille de votre rang, et que quand on est assis auprès du trône, les raisons d'état doivent étouffer toutes les secrettes inclinations ;

enfin ma sœur, vous n'avez pas oublié sans doute quelles étroites obligations vous ont été imposées par l'extrême condescendance dont j'ai usé envers vous ; si vous pouviez ne pas les reconnaître, et différer un jour à m'obéir, vous seriez sans excuse à mes yeux, à ceux du monde, et aux vôtres peut-être." A ces mots la princesse rougit, elle regarda son frère avec surprise, et après un assez long silence, elle lui dit d'une voix plus calme et plus ferme qu'il ne s'y attendait : " C'est donc dans trois jours que mon sort doit être fixé, je remercie votre majesté de m'en avoir prévenue et lui promets que je vais m'y préparer.—Vous êtes vraiment ma sœur, reprit Richard en lui serrant la main, et je reconnais mon sang à votre courage. —Sire, interrompit-elle, dans de pareils instants je dois avoir besoin de recueillement et de solitude : votre majesté ne consentira-t-elle pas à me remettre pour un jour seulement, la clef du mausolée de Montmorency, c'est près des tombeaux qu'on s'élève au-dessus des faiblesses et qu'on se résout aux grands sacrifices.—La voici, ma sœur, répliqua Richard, mais que ce soit la dernière

fois que vous ayez besoin d'y aller chercher des secours, l'épouse de Lusignan en doit trouver assez dans sa seule vertu."

Pour arracher le prince à la mort, si Mathilde avait eu un autre moyen que de demander cette clef à Richard, assurément elle l'eût employé; et en la recevant par un artifice, elle allait même hésiter à la prendre, si ce nom d'*épouse de Lusignan* n'avait fait évanouir tous ses scrupules. Richard se leva alors, et lui dit: "Je vous laisse avec vos réflexions, votre piété et votre sagesse; si vous voulez n'écouter qu'elle, vous en recevrez de meilleurs avis que de la vue de ces monuments de mort qui ne servent qu'à échauffer davantage une imagination beaucoup trop exaltée. Mathilde s'inclina et se tut, il ajouta: et j'espère que vous souffrirez demain sans peine la visite de l'heureux Lusignan.—Demain! s'écria-t-elle, votre majesté m'avait promis trois jours.—C'est dans trois jours en effet que vous formerez avec lui d'indissolubles nœuds, mais en attendant il faut bien que vous écoutiez ses transports et sa joie. Mathilde répondit froidement qu'elle préférait ne pas les en-

tendre, mais que cependant elle recevrait sans murmurer toutes les personnes qu'il jugerait à propos d'amener chez elle. Alors, comme elle crut que son frère allait la quitter et qu'elle était impatiente d'être seule, elle se leva pour le saluer. Il s'aperçut de son désir, il le remarqua en souriant, et au moment de sortir il lui dit encore : " Voyez demain l'archevêque de Tyr, il vous confirmera dans toutes vos bonnes dispositions ; il ne donnera pas de meilleures raisons que moi, mais peut-être que son éloquence vous les fera mieux sentir.—Pensez-vous donc, sire, s'écria vivement Mathilde, que l'archevêque approuverait le mariage que votre majesté me propose ?—En pouvez vous douter ? répliqua Richard, n'avez vous pas vu sa conduite aujourd'hui ? est-ce lui qui balance quand il s'agit des intérêts de la foi ? prévenu comme il l'était en faveur de Malek Adhel, lui seul pourtant a parlé contre ce prince, et prévenu comme il l'est contre Lusignan, c'est encore lui qui ramènera tous les esprits et vous-même en faveur de ce monarque, et qui vous déterminera à une union qu'il regarde comme indispensable et

sacrée, puisqu'elle est utile aux chrétiens." Il dit et s'éloigne. Mathilde reste seule; les dernières paroles de Richard l'ont consternée, elle s'écrie: "Non, l'archevêque n'entrera point ici; non, je n'entendrai aucune parole en faveur de Lusignan... Affreux hyménée, jamais je n'allumerai tes horribles flambeaux...,ce n'était donc point assez de m'arracher à Malek Adhel, on veut me livrer à son plus mortel ennemi, et Guillaume approuverait cette tyrannie;...non, je ne verrai point Guillaume...je ne veux point qu'il m'empêche de sauver Malek Adhel.... en voulant trop serrer les liens de mon esclavage, on les brise, et demain...Oui, ajouta-t-elle d'une voix ferme, et comme pour répondre à sa conscience, demain j'irai le joindre sans consulter aucun ami, sans qu'aucune force puisse m'en empêcher." Alors elle appelle Herminie et lui dit de faire fermer ses portes, de ne laisser entrer personne, pas même l'archevêque de Tyr, et ordonne que le lendemain au lever de l'aurore, son char soit prêt à la conduire au tombeau de Montmorency. Herminie obéit et se retire. La princesse se jette sur son lit, à moitié ha-

billée. Elle tombe dans cet état d'affaissement qui n'est ni la veille, ni le sommeil ; où on ne pense plus, quoique l'on souffre encore, et où on semble n'avoir gardé de la vie que le sentiment de ses douleurs.

CHAPITRE XLIV.

Aux premiers rayons du jour, Herminie entre chez sa maîtresse, l'avertit que tout est prêt, et que ses gens et son char l'attendent. Mathilde se réveille de son pénible assoupissement. Elle se lève, rappelle ses idées ; la première est pour son devoir et elle s'arrête, la seconde est pour l'hymen de Lusignan et elle part.

Le char roule avec rapidité, il arrive ; la vierge descend tout éperdue ; plus elle sent dans l'intérieur de son âme qu'elle agit contre ses principes, plus elle se hâte, dans la crainte qu'ils ne l'arrêtent : elle pousse la porte, elle entre sans adresser une seule prière à Dieu comme la dernière fois qu'elle y vint : ses pas sont précipités et tremblants, et ses esprits sont dans un tel trou-

ble qu'elle néglige toutes les précautions et oublie en entrant de refermer la porte. Malek Adhel ne pense point à le faire ; peut-il penser à autre chose qu'à Mathilde ? il court à elle, il embrasse ses genoux. " Laisse-moi, dit-elle d'un air égaré, laisse-moi :" mais elle ne peut se soutenir, elle chancelle, fléchit, et s'asseoit sur le cercueil. " Mon Dieu ! dit-elle, ici tout devrait être si tranquille ; la paix habite avec les tombeaux, ah ! quand habitera-t-elle dans mon cœur ! .... Malek Adhel, pourquoi m'as-tu appelée ici ? que me veux-tu ? quelle nouvelle douleur ai-je encore à connaître ? quel nouveau combat me faut-il essuyer ? parle, dévoile moi tes projets, il est temps que tu m'en instruises et que tout ceci finisse.—Mathilde, répondit le prince avec une surprise mêlée de crainte, je ne vous vis jamais dans un pareil état, jamais si vive anxiété ne se peignit dans vos yeux ; qu'est-ce donc qui vous agite ? ne pouvez vous retrouver un peu de calme pour m'entendre ? Il me demande ce qui m'agite, reprit la princesse, et je suis ici ? et j'y suis malgré mon frère, mon devoir et mon Dieu ! et hier toute la chréti-

enté sépara mon cœur du cœur de l'homme que j'aime ; et tout sanglant, tout déchiré qu'il était, m'ordonna quelques heures après de le donner à l'homme que je hais...Dans trois jours épouser Lusignan, voilà ce que Richard commande, ce que le ciel commande peut-être aussi !... Tyrannie horrible, contre laquelle toute mon âme se soulève....mais pour m'en garantir que puis-je faire que venir implorer ton secours ? moyen honteux qui imprimera sur mon nom une tache ineffaçable. Ce n'est pas tout, tu es sur une terre où la mort t'environne ; si on te découvre, un rival sanguinaire emploiera tous ses soins pour te perdre et te perdra peut-être...Je suis auprès de toi l'ennemi des miens, toi que ma patrie déteste, toi qui as refusé de reconnaître mon Dieu, j'y suis par ma volonté, j'y reste par ma faiblesse ; ma conscience crie, s'indigne, je ne l'entends plus, ou je ne l'entends que pour en être déchirée sans fruit...Voilà ma position, Malek Adhel, et tu me demandes ce qui m'agite ! et tu veux que je retrouve du calme pour t'entendre !—Non, s'écria-t-il avec impétuosité, maintenant ce n'est plus

du calme que je te demande, mais de la résolution ; ma bien aimée, ne délibérons plus, le moment est arrivé, tout est prêt, il faut fuir, il faut que demain même tu sois avec moi à la cour de Saladin.—Téméraire, que dis-tu ? interrompit la princesse avec effroi. —Écoute, lui dit-il, je ne te parlerai pas pour te décider, ni de l'hymen où tu serais peut-être forcée, ni de mon affreux désespoir, ni de ma plus affreuse vengeance ; je ne te rappellerai que tes serments ; hors le sacrifice de ton innocence, tu me juras de ne m'en refuser aucun, telles furent tes paroles au désert: eh bien, Mathilde, je ne te demande point de me sacrifier ton innocence, mais de te mettre à l'abri de l'autorité de tes tyrans : suis-moi auprès de mon frère ; que sa cour soit ton asyle ; tu y vivras dans un palais réservé pour toi seule, tu t'y déroberas à tous les regards, moi-même je n'y entrerai que quand tu le permettras ; tout l'Orient saura que rien n'est égal à mon inviolable respect et à ton angélique pureté : j'imposerai silence à mes désirs, à mes prières ; et pour te conjurer de régner avec moi à Jérusalem, j'attendrai

que ton frère soit appaisé et que ton Dieu y consente. Dans cette retraite où tu vivras, tu ne seras entourée que de chrétiens, tu y exerceras ton culte dans une entière liberté, et si quelquefois tu daignes m'admettre auprès de toi, j'assisterai à toutes tes cérémonies, je tacherai de plier mon cœur à ta foi.— Ah ! si tu avais voulu la reconnaître en effet, interrompit Mathilde toute en pleurs, nous serions l'un a l'autre à présent ; loin de rougir de ma tendresse, je m'en glorifierais, et près de toi, loin de craindre les regards de Richard, des chrétiens et de Dieu, je les prendrais pour témoins de mon bonheur.— Mathilde, s'écria vivement le prince, tu ne l'ignores pas, Saladin déteste ton culte, il a juré de l'anéantir, tout ce qui porte le nom chrétien est son ennemi ; devais-je prendre le nom de son ennemi ; devais-je l'être ? car enfin en prenant le nom de chrétien, je l'aurais voulu soutenir ; en reconnaissant ton Dieu je l'aurais voulu défendre... Le défendre ! et contre qui ? quoi dans cette guerre que Saladin aurait recommencée avec une nouvelle furie je n'aurais pas combattu ! je serais demeuré tranquille, oisif, entre ces

deux armées ou j'aurais vu dans l'une mon épouse et mon Dieu, dans l'autre ma patrie et mon frère ! de quel côté du moins aurais-je porté mes vœux, nomme-moi des serments, si tu peux, qui ne soient point sacrilèges, horribles, et je les prononce à l'instant ; mais je te vois frèmir, j'en ai dit assez, écoute moi donc à présent : si tu me suis, si par cette démarche éclatante tu te prononces contre le conseil des évêques, ce conseil qui n'a été entraîné que par Guillaume reviendra à son premier avis, il te permettra de prendre l'époux musulman que tu auras choisi, tes chrétiens fatigués de la guerre, saisiront avec joie cette occasion d'accepter la paix, elle s'étendra sur les deux empires, le sang humain prêt à couler de nouveau s'arrêtera, tu monteras sur le trône de Jérusalem, tu seras maîtresse et plus maîtresse que moi de ce vaste empire, les chrétiens régneront véritablement dans la cité, je remettrai mon cœur entre tes mains, tu en disposeras en souveraine, j'adorerai tout ce que tu adoreras, et un jour peut-être, tous ces peuples et mon frère lui-même, gagnés par tes vertus, me permet-

tront de croire au Dieu de qui tu les tiens .....Mathilde, ajouta-t-il, en tirant de sa poitrine le reliquaire qu'elle lui avait donné au désert, si tu ne me jures pas sur cet objet de ta vénération d'être fidèle à tes serments et de me suivre chez Saladin, c'est moi qui vais jurer dessus de ne pas survivre à ton refus." Éperdue, hors d'elle-même, frappée par les raisons du prince, et surtout par cette dernière menace, la vierge s'écria en pressant le crucifix entre ses mains tremblantes: "Mon Dieu! c'est vous-même qui parlez, c'est vous qui m'ordonnez de le suivre.—Eh bien, interrompit-il vivement, comme s'il eût eu la crainte qu'elle ne se rétractât, voici ce qu'il faut faire. Retourne à Ptolémaïs, garde un profond secret avec tout le monde; n'excepte personne, ni la reine, ni l'archevêque; demain au point du jour, tu monteras dans ton char, tu te feras conduire sur le bord de la mer, tu iras jusques aux premiers rochers du Carmel et tu ne les auras pas dépassés que tu seras sauvée. Ne me demande pas quels sont mes moyens, ils sont sûrs, et ce détail inutile nous ferait perdre

un temps précieux ; éloigne-toi maintenant, au moment du succès ne risquons pas d'être découverts.—Malek Adhel, un mot encore, lui dit la princesse. — Non, pas un seul mot, repliqua-t-il, tout est dit, tout est fini, pars Mathilde, et souviens-toi bien que si demain tu manquais à ta promesse, demain même tu me verrais arriver seul à Ptolémaïs pour y chercher la vie de l'indigne Lusignan, de ton frère peut-être, et mourir percé de coups au milieu de tes chrétiens." En parlant ainsi il la soutenait dans ses bras et l'entraînait vers la porte afin d'éviter qu'aucune réflexion vint encore s'opposer à ses espérances ; ils touchaient presqu'au seuil, et la princesse allait sortir, lorsque la porte s'ouvrit tout-à-coup et l'archevêque de Tyr parut. Il les vit, les reconnut, et jeta un cri terrible ; Mathilde ne songea alors qu'au danger du prince, et se précipitant vers Guillaume : " Mon père, lui dit-elle d'une voix étouffée, contenez-vous, un mot peut le perdre, venez, sortons d'ici, mes gardes effrayés par le bruit qu'ils ont entendu pourraient venir le surprendre." Elle dit, entraîne l'arche-

vêque, ferme soigneusement la porte, et au même moment, ainsi qu'elle l'avait prévu, elle aperçoit ses gardes, qui ayant été frappés par le cri de Guillaume accouraient à son secours: " Ce n'est rien, leur dit-elle d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre tranquille, l'archevêque de Tyr en entrant dans le tombeau de Montmorency a cru qu'il m'était arrivé quelque malheur, mais il s'est trompé, ajouta-t-elle en le regardant fixement, il ne m'en est arrivé aucun." Guillaume la comprit et leva les yeux au ciel avec reconnaissance; cependant si elle l'avait rassuré pour le moment présent, ce rendez-vous mystérieux, cette secrette intelligence avec le prince lui causaient de vives inquiétudes pour l'avenir; il la voyait sur le point de se perdre, et sentit qu'il était temps de l'arrêter; mais pour que ses paroles fussent plus efficaces, il voulut avant de la menacer de la colère divine, lui en montrer les terribles effets. " Il est de bonne heure encore, lui dit-il, je désirerais qu'avant de rentrer à Ptolémaïs, votre altesse voulût descendre avec moi dans une de ces cabanes placées au pied de la colline;

—J'y consens, mon père, répondit-elle, mais par quel motif le désirez-vous?—Je veux, reprit-il, que vous voyez une fois ce que je vois tous les jours, je veux que vous mesuriez vous-même, la profondeur de l'abîme où les passions peuvent entraîner, et quel châtiment Dieu réserve aux coupables qui y tombent." La princesse comprit ce reproche, se soumit à cet ordre, et se prépara en silence au mal qu'elle allait souffrir. Durant la route il lui fut impossible de dire un mot à l'archevêque; ne pouvant lui confier les pensées qui l'occupaient, elle pouvait moins encore s'occuper d'autres pensées, et Guillaume se serait bien gardé d'interrompre un silence qu'il croyait causé par le repentir et la honte, et qu'il regardait comme la meilleure préparation au spectacle qu'il allait lui offrir.

A peu de distance de la cabane il mit pied à terre avec la princesse, et il la conduisit dans un enclos entouré d'une haie de citronniers sauvages: au milieu était une chétive demeure où tout respirait la tristesse et la misère: assise sur un banc, devant la porte une vieille femme filait au

rouet, et près elle, deux jeunes filles de douze à treize ans nattaient des paniers de joncs. A la vue de l'archevêque, elles le saluèrent avec respect, il leur dit quelques mots de bienveillance et passa outre ; Mathilde le cœur palpitant et les yeux baissés le suivit en silence. Ils s'avancèrent vers un sombre enfoncement, que quelques roches formaient à l'extrémité de l'enclos, et qu'ombrageaient quelques sapins épars : tout-à-coup Mathilde crut entendre des cris, sa poitrine se serra, il lui semblait que cette voix ne lui était pas inconnue ; bientôt elle aperçut une femme pâle, échevélee, couchée sur la poussière, et qui se meurtrissait le sein en poussant de lugubres gémissements." O mon père ! s'écria la vierge en se pressant contre le bras de l'archevêque, je la reconnais, c'est elle, c'est Agnès.—Aux jours de sa sagesse, reprit Guillaume, en regardant Mathilde d'un œil sévère, Agnès fut belle aussi, elle était fière, elle était la gloire de nos armes et l'orgueil de sa famille, mais un amour coupable l'emporta sur tous ses devoirs; et des traits défigurés, une beauté flétrie, un mé-

pris général, une profonde misère, une raison aliénée, et par conséquent un crime sans repentir et une réprobation éternelle, voilà le fruit d'une faiblesse, et tout ce qui reste d'Agnès." Il fut interrompu en ce moment par cette infortunée, qui d'une voix aiguë et déchirante faisait retentir les airs du nom de Malek Adhel. "O mon père! dit Mathilde avec effroi, fuyons ce lieu terrible, j'en ai assez vu.—Non pas assez encore, repartit Guillaume en l'entraînant vers l'insensée qui étendue sur le sable ne cessait de répéter: Malek Adhel! Malek Adhel!—vous connaissez tout le crime, il faut que vous connaissiez toute la punition, et de quelle terrible manière l'éternel sait venger ses loix outragées. La faible et tremblante Mathilde se traîna auprès du rocher qui couvrait Agnès, et appuyant sa tête humiliée contre la pierre, elle prêta une oreille attentive aux paroles qui échappaient à cette déplorable victime.—Malek Adhel, s'écriait-elle, quand cesserai-je de te voir rouler dans ce gouffre sans fond? un Dieu impitoyable l'a creusé lui-même.....pour sa haine, ce n'était pas assez de mon supplice,

c'est avec le tien qu'il me punit....” Frappé de ce qu'il vient d'entendre, Guillaume comprend aussi que pour un cœur passionné, le mal le plus à craindre est celui que souffre l'objet qu'il aime ; et se hâtant d'opposer l'intérêt de l'amour à l'amour même, il se penche vers Mathilde, et lui dit: “Vous le voyez, ma fille, les vengeances de Dieu ne sont point aveugles, son œil perçant sait découvrir l'endroit sensible du cœur, et c'est là qu'il frappe ses coups ; quand le jour sera venu où le rédempteur reparaîtra au milieu des mondes écroulés, il réalisera pour cette pécheresse le supplice qu'elle croit subir maintenant ; elle verra son ravisseur plongé dans un abîme de tourments éternels dont elle sera éternellement le témoin....—O mon père ! interrompit la princesse en joignant les mains, n'est-ce pas trop de rigueur ? se peut-il qu'une si horrible punition lui soit éternellement infligée par le Dieu des miséricordes ?—Ma fille, si du sein de sa demeure elle laissait échapper un mot de repentir, tout ne serait pas perdu encore....—Malek Adhel ! s'écria impétueusement Agnès, Dieu implacable ! et

toi, détestable Mathilde, quand cesserez-vous de déchirer mon cœur?.....il dégoutte de sang, et je ne puis verser celui de ma rivale! et je ne puis l'entendre pousser des cris comme les miens!.....Malek Adhel! hâte toi de la précipiter à mes côtés, fais-lui oublier son Dieu, que je voie sa douleur et ses mortelles blessures.....—Mon père, sauvez-moi, interrompit Mathilde avec un accent plein d'effroi.—Non, non, ne la sauvez pas, ne la sauvez pas, interrompit Agnès à son tour et en se levant précipitamment, j'ai entendu sa voix, cette voix qui me tue, cette voix qui est entrée dans le cœur de Malek Adhel; ne la sauvez pas je veux la trouver, la déchirer comme elle me déchire, la poursuivre comme elle me poursuit." Elle s'arrêta, ses idées se troublèrent de nouveau, d'autres images lui apparurent, d'autres remords vinrent la saisir; le fantôme de Montmorency s'éleva tout sanglant devant ses yeux, il semblait disputer Mathilde à sa rage, il la sauvait et tombait assassinée; mais bientôt, la pensée de Malek Adhel revint se placer devant toutes les autres. " Il est là, disait-elle, il m'appelle;

la destruction est à sès côtés, je la vois bien, mais il m'appelle, je le suis, et la destruction m'engloutit..... Cède, cède Mathilde, ajouta-t-elle d'une voix furieuse, et la destruction t'engloutira...—Venez maintenant, dit l'archevêque en relevant la vierge, je ne veux point que vous demeuriez plus long-temps en face de tant de misères, vos forces n'y résisteraient pas, et en l'entraînant il ajoutait : "O ma fille, que notre fragilité est grande ! et qu'il faut mettre peu de confiance en nos propres forces, puisqu'il suffit d'un moment pour nous précipiter de la gloire céleste dans des ténèbres de douleurs !" Mathilde ne répondit rien, il continua: "La séduction d'un homme, ma fille, a causé la chute d'Agnès vous ne l'ignoriez pas, et c'est avec cet homme que je vous ai trouvée ce matin !" Mathilde ne répondit rien. "Et dans quel lieu vous ai-je trouvée ! continua-t-il encore, dans quel lieu l'aveuglement de l'amour a-t-il pu vous entraîner ? auprès d'un tombeau ! comme s'il n'y avait que son silence qui ne vous fît pas entendre de reproches ! eh quoi ! ne vous disait-il rien, ce silence ? pour vous la

mort n'a-t-elle pas de voix? et pendant que vous la braviez cette mort redoutable, si elle vous avait frappée; si vous étiez expirée auprès de Malek Adhel, avec les mots d'amour dans la bouche et dans le cœur, où seriez-vous maintenant?" Mathilde ne répondit rien; l'archevêque crut alors qu'elle était trop saisie, il la fit asseoir dans la chaumière, sur un banc à demi rompu, et lui fit apporter un verre d'eau fraîche par la vieille femme; celle-ci la considérait d'un œil curieux, et demanda à l'archevêque si cette jeune fille était malade aussi, et si elle resterait avec l'autre. Guillaume répondit que non. "Ma foi, tant mieux, repliqua la vieille, car je n'en pourrais pas garder deux. Le jour elle est assez tranquille, mais quand la nuit vient, c'est un train, un vacarme....on dirait que tous les démoins sont après elle; ah! c'est une véritable réprouvée: le médecin que votre charité a envoyé ici n'en espère presque rien, cependant il vient tous les jours. — Bonne femme, lui dit l'archevêque, quelle que soit la peine qu'elle vous donne, et les soins qu'exige son état, n'en négligez au-

cun ; veillez sur elle, la récompense ne vous manquera pas.—Ah ! s'écria la vieille, vous m'avez déjà payée assez généreusement..... —Et surtout, interrompit vivement Guillaume, n'oubliez pas mon expresse recommendation ; si elle montre la moindre lueur de raison, à quelque heure du jour ou de la nuit que ce soit, envoyez-moi avertir sur le champ." La vieille lui promit de n'y pas manquer, et l'archevêque reprenant alors le bras de la princesse, la soutint et sortit avec elle de cette maison d'amertume et de douleur. Ils montèrent ensemble dans le char qui les attendait, et reprirent la route de Ptolémaïs. Mathilde les yeux baissés et toujours profondément rêveuse, n'avait pas prononcé un mot depuis qu'ils avaient quitté Agnès ; l'archevêque inquiet d'un si long et si sombre silence essaya de l'en arracher en lui disant d'un ton plus doux : " N'êtes-vous pas curieuse de savoir depuis quel temps Agnès a été réduite à ce dernier degré d'infortune et d'opprobre ?" Mathilde leva les yeux, et d'un faible signe de tête, elle fit entendre qu'elle écouterait ce récit avec intérêt. Il dit alors : " En s'é-

chappant de Damiette, Agnès vint se réfugier auprès de Saladin, elle contribua beaucoup à enflammer sa colère contre Malek Adhel : c'est elle qui vous poursuivant sans cesse, attaqua les chevaliers qui vous ramenaient au camp ; c'est elle qui livra Montmorency à une armée entière de Sarrazins ; c'est elle qui fut l'assassin de ce héros ; c'est elle qui foulée aux pieds par les chrétiens, demeura presque sans vie sur le champ de bataille. Depuis, déguisée en esclave musulman, elle a suivi Malek Adhel à Césarée, mais Malek Adhel refusa de la voir, et comme peu après elle eut connaissance de l'ambassade envoyée auprès des chrétiens pour demander votre main, ses forces ne résistèrent point à tant de fatigues, de chagrins et d'affronts, sa tête s'aliéna ; je ne vous dirai point dans quel état je la trouvai à mon dernier voyage à Césarée ; je rougirais, je l'avoue, de montrer à quel degré d'humiliation le crime a pu précipiter la fille des rois .....Je demandai qu'elle me fût confiée, je la fis conduire dans cette chaumiere afin d'être à portée de lui donner tous les secours dont je puis disposer ; mais jusqu'à

ce jour tous ont été infructueux, elle n'entend rien, ne reconnaît personne; c'est en vain que je me suis approché d'elle, que je lui ai parlé, Malek Adhel occupe seul sa pensée, Malek Adhel, l'auteur de sa misère, ô ma fille! pensez bien à cela." Mathilde qui durant ce récit avait levé la tête pour mieux entendre, la laissa retomber sur son sein aussitôt que l'archevêque eut fini; il attendit un moment sa réponse, voyant qu'elle n'en faisait aucune il ajouta: " Ma fille, n'avez-vous donc rien à me dire?— Mon père, repliqua-t-elle, je ne le puis encore; il y a une grande confusion dans mon esprit, et mon ame est cruellement oppressée, mais dans deux jours, à cette même heure, je connais un lieu où je vous verrai, là je dévoilerai tout mon cœur, je pleurerai sur mes folles amours, et peut-être daignerez-vous epancher sur moi la rosée de la grâce céleste." Elle se tait; l'archevêque n'insiste pas davantage; cependant il cherche dans sa pensée quel est le lieu où elle doit le voir: dans deux jours, a-t-elle dit, et c'est précisément dans deux jours que Richard a ordonné qu'elle s'uni-

rait à Lusignan, elle ne l'ignore pas, il en est sûr, il sait que Richard lui a parlé ; serait-il possible qu'elle pût consentir à former ces nœuds ? " Ma fille, lui dit-il, vous savez que c'est dans deux jours que Richard vous a commandé de donner votre main à Lusignan, êtes-vous prête à obéir ? — Et vous, mon père, interrompit-elle vivement, êtes vous prêt à m'ordonner d'obéir !" Mais sans attendre sa réponse, elle ajouta, en élevant vers lui ses mains suppliantes : " Mon père, je vous en conjure, ne m'interrogez pas, ma destinée est fixée ; elle l'est, mon père, j'ose en être sûre, car il est des ames si magnanimes qu'on peut tout en attendre ; cependant, ô mon père ! que ces mots, *ma destinée est fixée,* ne vous effraient pas ; elle l'est, il est vrai, mais Dieu n'en sera pas offensé, et mon devoir n'en murmurera pas." Comme elle achevait ces mots, le char entrait dans Ptolemaïs ; Guillaume la quitta, en lui recommandant de méditer sur ce qu'elle avait vu, et de ne pas oublier que, si Dieu avait placé toutes les épreuves et les sacrifices dans ce monde, c'était hors du monde qu'il en avait placé la récompense ;

la princesse s'inclina sur la main pastorale de l'archevêque, et courut au fond de son appartement, cacher à tous les regards le grand trouble dont cette matinée avait rempli son cœur.

CHAPITRE XLV.

MATHILDE avait à peine goûté quelques heures de solitude, lorsqu'on vint lui annoncer que Richard lui faisait dire de se préparer à recevoir, le matin même, sa visite et celle du roi de Jérusalem. " Ils vont donc venir, se disait-elle, et maintenant il faut donc dissimuler! dissimuler est la langue du monde, ne puis-je pas la parler une fois avant de le quitter? demain j'aurai cessé d'y vivre, demain je n'aurai plus rien à cacher, rien à attendre. O mon Dieu! fortifiez mon ame, soutenez mon courage, je ne me méfie que de moi, je suis sûre de Malek Adhel, car je n'ai besoin pour être sauvée que de sa générosité, et sa générosité est telle? ô mon dieu! que, j'ose

le dire sans craindre de vous déplaire, toute votre puissance ne pourrait pas y ajouter.

En parlant ainsi, Mathilde se plaça devant une table et se mit à écrire. A son abattement, aux larmes qui roulaient dans ses yeux, à sa profonde résignation surtout, on eût dit qu'elle traçait ses volontés dernières et sacrées, qui ne s'écrivent qu'à l'ombre de la mort. Elle en était occupée encore, lorsque Richard entra avec Lusignan ; aussitôt elle cacha dans son sein le papier qu'elle tenait, et salua les deux rois avec une contenance grave et sévère. Richard avait vu le mouvement de sa sœur, et son premier mot fut de demander que ce papier lui fût remis. " Je conjure votre majesté de ne pas l'exiger d'aujourd'hui, répondit-elle avec beaucoup de dignité, je lui proteste qu'il ne sortira de mes mains que pour passer dans les siennes." L'air de Mathilde en imposa à Richard lui-même ; il ne lui demanda pas une seconde fois ce qu'elle refusait de lui accorder, et se contenta de lui dire qu'il était sûr qu'elle éviterait toute démarche injurieuse à sa gloire, et toute pensée contraire à la pureté du

nœud qu'elle allait contracter. " Ah ! madame, interrompit Lusignan en se jettant à ses pieds, tant de bonheur serait-il mon partage ? se peut-il que vous ayez consenti à m'appartenir ? non, ma présomption ne s'élèvera pas jusqu'à une pareille espérance, à moins que vous-même ne me permettiez d'oser y croire.—Il faut bien que vous l'ayez osé, sire, puisque vous êtes ici, répondit froidement Mathilde ; si vous étiez assuré d'un refus, vous ne seriez pas venu l'entendre. Mon frère, ajouta-t-elle, vous m'avez donné deux jours pour me préparer à mon sort, je n'en demande pas davantage, mais pendant ce court intervalle, ne puis-je pas être libre ; ne puis-je pas être seule ?" Lusignan se hâta de prévenir la réponse du roi. " Vous serez libre, madame, vous serez seule, lui dit-il, je ne veux point gêner vos désirs, et durant ces deux mortels jours qui me séparent encore du plus beau jour de ma vie, je ne reparaîtrai point ici ; j'aime mieux me priver de ce bonheur que de ne le devoir qu'à votre seule obéissance." Il se retira ; alors Richard prit la parole d'un ton offensé et absolu. " Ma sœur,

lui dit-il, je commence à être las de vos vagues réponses et de vos éternels mystères; depuis votre retour dans le camp, les chrétiens ont été plus occupés de vos amours que de la cause qui les a arrachés à leurs foyers et à leur famille; la moitié de l'Europe ne serait-elle donc venue porter la guerre en Asie que pour être témoin des incertitudes et des faiblesses de votre cœur? Non, il est temps que tout ceci se termine, et que d'autres pensées remplissent l'âme et nourrissent les espérances de nos guerriers: dès qu'un hymen aussi sage qu'utile aura fixé votre destinée, nous ne songerons plus qu'à poursuivre nos hautes et importantes enterprises; après-demain, ma sœur, les flambeaux d'hyménée s'allumeront pour vous; le jour suivant, votre époux marchera avec moi à Césarée, nous en ferons le siège, nous emporterons la ville, Lusignan triomphera de Malek Adhel, et par cette victoire il vous prouvera qu'il était plus digne que ce prince du bonheur qu'il a obtenu. Maintenant vous avez entendu mes ordres, vous connaissez votre sort, rien n'y sera changé, rien absolument; si vous de-

mandiez une heure de délai, vous la demanderiez en vain : votre bonheur m'est cher, sans doute, mais moins que la gloire de nos armes et la réussite de nos projets : l'intérêt particulier doit plier devant celui de vos frères, et de frivoles considérations ne doivent plus arrêter les combats : préparez vous, soumettez vous, mais je vous préviens que soumise ou non, vous n'en serez pas moins dans deux jours l'épouse de Lusignan." Il dit et la quitte sans attendre de réponse. Mathilde ne s'effraie point de cette menace ; avant de l'entendre ses desseins étaient arrêtés, ils sont demeurés les mêmes et la colère du roi n'y a rien changé ; tout le jour une sombre et profonde tristesse respire dans ses traits et sa contenance, car elle a pour jamais détaché son cœur de toute espérance de bonheur, mais on n'y remarque plus d'agitation, car elle a vu son devoir, et elle est résolue à le remplir.

Le soir elle demande son char pour le lendemain, et quand ses ordres sont donnés et qu'elle se retrouve seule, elle dit : " Mon Dieu ! je n'ai pu consulter personne ; j'avais promis de me taire, mais pour tenir tous

mes serments et ne m'écarter d'aucun devoir, j'espère n'avoir besoin que de votre force et de votre appui."

L'aurore a paru, Mathilde sort de Ptolémaïs par la porte de Nazareth, elle se fait conduire sur le bord de la mer : un long voile blanc couvre sa tête et enveloppe toute sa taille. Elle est pâle, ses joues portent même l'empreinte de ses pleurs, mais son maintien est tranquille, et ses yeux fixés vers le ciel ont quelque chose de doux et de résigné qui montre le but où elle marche, et qui semble dire qu'en remettant son âme à Dieu, elle l'a remplie de cette confiance qui ne sait rien craindre et qui sait tout espérer.

Cependant au moment où elle aperçoit les premiers rochers du Carmel, un léger incarnat vient se mêler sûr son visage à la blancheur des lis, elle met une main sur son cœur, comme pour y retenir toute sa force et sa volonté ; le char avance encore ; à l'instant, du fond des rochers, deux guerriers armés de toutes pièces s'élancent avec des cris terribles et courent vers la princesse ; ses gardes veulent la défendre, Malek Adhel se nomme, tous les bras demeu-

rent enchaînés; Mathilde leur dit alors: "Chrétiens, ne tentez point une vaine résistance contre un prince invincible, et apprenez que si Malek Adhel se trouve ici, c'est que je n'ai voulu accorder qu'à lui seul le droit de me soustraire à l'autorité tyrannique qui veut forcer mes vœux malgré moi. Prince, ajouta-t-elle en se tournant vers lui, j'avais juré de me rendre en ce lieu, m'y voici; j'avais juré de fuir avec vous, je suis prête à vous suivre; mais souvenez vous aussi de votre promesse, dans cet asyle où je vais me retirer, je pourrai vivre dans une profonde solitude, à l'abri de tous des regards, même des vôtres, et y exercer mon culte dans une entière liberté? —Oui, madame, interrompit le prince, je renouvelle ce serment à la face du ciel et de tous vos chrétiens; vous serez obéie, révérée à la cour de Saladin, autant et plus encore qu'à celle de votre frère, hâtons-nous seulement de nous y rendre.—Un mot encore, reprit Mathilde: me sera-t-il permis de choisir moi-même le lieu de ma retraite? —Il sera assez temps d'y penser, madame, répondit-il un peu ému, quand nous serons

arrivés à Césarée.—Non, Malek Adhel, lui dit-elle, c'est ici même que je veux être libre de fixer mon choix.—Vous l'êtes, madame, où voulez vous être conduite?—Là haut, repliqua-t-elle, en montrant de la main la montagne du Carmel, dans ce saint monastère, car c'est là seulement que *je pourrai vivre dans une profonde retraite, à l'abri de tous les regards, même des vôtres, et exercer mon culte dans une entière liberté.* Mathilde, s'écria-t-il avec un violent courroux, vous m'avez trompé!—Non, je ne t'ai pas trompé, interrompit-elle vivement, car je te préfère à toutes les créatures de la terre, et s'il n'y avait qu'elles entre nous deux, tu me verrais tout quitter pour te suivre, mais la main qui m'arrache à ton amour, ô Malek Adhel! est plus forte que celle des hommes et des rois....Écoute moi un seul moment, ajouta-t-elle, en tombant à genoux dans le char où elle était encore, écoute moi, ô toi! seul mortel que j'aie aimé: en te suivant au milieu des infidèles, j'imprime à mon caractère une tache ineffaçable, je deviens un objet de mépris et d'horreur pour tous les miens: souiller

ainsi sa gloire, n'est-ce pas perdre son innocence? et tu le sais, Malek Adhel, cette innocence est le seul bien que je me sois réservé, le seul que j'aie préféré à toi..... Cependant en ce moment je consens à te tout abandonner afin de te tout devoir; je consens à te laisser l'arbitre de mon sort, afin que, s'il est paisible sur la terre et heureux dans l'éternité, je puisse partager entre Dieu et toi mes bénédictions et ma reconnaissance; si tu me conduis dans l'asyle sacré que je t'indique, j'y vivrai honorée des hommes, en paix avec le ciel, assurée de mon salut; si tu m'emmènes à la cour du sultan, l'ignominie marchera à ma suite, et le terrible souvenir de ma faute me fera vivre dans les remords, et mourir peut-être dans l'impénitence: tel est le choix qu'il me faut faire, et c'est toi qui vas le prononcer, je remets entre tes mains ma vie, mon honneur et toute une éternité: décide donc, Malek Adhel, et vois si tu exiges que je te suive." En achevant ces mots, cette beauté touchante, baignée de pleurs, prosternée, les bras élevés, et portant dans ses regards la réunion de tout ce que la terre a d'amour et

le ciel de piété, attend sans trembler la réponse de Malek Adhel, car elle sait bien qu'il ne peut y en avoir qu'une pour l'homme à qui l'on a laissé le droit de la faire.

Le prince ne dit rien, il fait plus, il s'approche de Mathilde, monte dans son char, la relève, s'asseoit auprès d'elle, saisit les rênes des coursiers et dirige lui-même leur route vers le monastère. La vierge, attendrie, n'a point de mots pour tant de reconnaissance; elle penche sa tête sur l'épaule du héros et pleure. Tremblante, elle ose presser ce bras invincible qui pouvait l'arracher à ses devoirs et qui va la rendre à Dieu; malgré la pudeur qui affaiblit ce mouvement, il a été excité par tant d'amour que l'ame de Malek Adhel en est pénétrée, l'amertume s'en échappe, la douleur s'y calme, jamais il n'a été autant aimé, il le voit dans les yeux de Mathilde, il le doit à son sacrifice, il ne se plaint plus, il ne murmure plus, son sacrifice est payé.

Jamais peut-être le devoir et la vertu ne remportèrent un plus beau triomphe; Mathilde pieuse et soumise, à la voix de l'éternel immole son bonheur et son amour;

Malek Adhel généreux et magnanime, à la voix de celle qu'il aime abandonne ses espérances et ses désirs; tous deux sont libres cependant ils s'adorent, ils pourraient vivre toujours ensemble, et ils vont se séparer! se séparer peut-être pour jamais! cette pensée, ils l'ont; cet avenir, ils le voient, et pourtant, qui oserait dire que même en cet instant ils ne sont pas heureux? Pour trouver dans son cœur la force de renoncer à la plus ardente passion, il faut bien y trouver quelque chose de plus puissant qu'elle, et de supérieur à ses voluptés. La passion est beaucoup assurément, et ses voluptés sont des délices, mais ce sont les délices de la terre, et quiconque les sacrifie en conçoit donc de plus ravissants encore; autrement pourquoi les sacrifierait-il?

Le char s'élève sur le Carmel, les femmes de la princesse, étonnées, éperdues, accompagnent leur maîtresse, toutes également décidées à s'ensevelir dans sa retraite. Les gardes suivent, et l'ami de Malek Adhel ferme le cortège. Bientôt à travers les rochers et l'épais feuillage des cèdres, on apercoit l'antique édifice élevé par Ste.

Hélène (1). Malek Adhel pâlit et se trouble, Mathilde étouffe ses soupirs, il lui dit alors: "Je t'ai obéi, je ne m'en repens point, car je n'ai pas en ma puissance les moyens de te résister; mais comment calmeras-tu mes frayeurs, ce cloître est sur les terres des chrétiens, il est sous leur dépendance, ils t'en arracheront.—Non, répond-elle, ne le crains pas; en prenant le parti le plus généreux, tu as pris aussi le plus sûr: ici la religion me défendra mieux contre les chrétiens que ne l'auraient pu faire tes hautes murailles, et ta valeur peut-être: dans ce lieu sacré une simple barrière de bois arrêterait l'armée des croisés, et la colère de mon frère: cette sainte maison est celle de Dieu même; en violer l'entrée serait un sacrilège.....—Rassure-moi encore, ajouta-t-il; peût-être dans l'exaltation de ta piété croiras-tu nécessaire de te devouer toi-même, peut-être penseras-tu que ma

(1) Au sommet du Carmel on voit les ruines d'un antique édifice, qui inclinent visiblement sur les cellules des Carmes; l'auteur du *Théâtre de la cité sainte* assure que ce monument était un monastère de filles, de la construction de Ste. Hélène, mère de Constantin.

conversion ne pourra être achetée que par un grand sacrifice....—Sans doute je le pense, interrompit-elle, mais ne venons nous pas de le faire aujourd'hui?—Promets moi donc, repliqua-t-il, de n'en pas faire d'autre, et de ne t'engager par ces nœuds terribles et indissolubles que quand je t'en aurai donné l'aveu.....peut être te le donnerai-je un jour, ma bien aimée, ajouta-t-il en la regardant fixement; la guerre est allumée, Saladin m'appelle, mais je le sens, maintenant, mon bras sera faible contre tes frères, je ménagerai moins mon sang que le leur, et il est un évènement qui pourrait me faire désirer de te voir renoncer au monde." Le vierge le comprit et fondit en pleurs. Toutes les mélancolies que le cœur peut connaître oppressèrent le sien; à côté de la pensée de la mort de Malek Adhel venait bien se placer celle de la miséricorde de Dieu, mais cette miséricorde divine qui se perd dans les mystères de l'infini, et qui est la plus douce joie d'une âme pieuse, la console et ne l'égaie pas, car dans la religion tout est grave jusqu'au bonheur. Baignée de larmes, Mathilde se pencha vers

celui qu'elle avait nommé son époux au désert, et ne put lui faire entendre que ces mots: " Crois-moi, quiconque a mis un grand devoir au-dessus des vains plaisirs de la vie, est bien sûr de ne pas périr tout entier avec elle." Cependant la route se rétrécissait de plus en plus: l'escarpement des rochers et l'épaisseur des buissons et des ronces ne permettaient pas au char d'aller plus avant: la princesse mit pied à terre, elle dit à ses gardes: " Je vous demande de m'accompagner jusque dans l'enceinte du monastère, je veux que vous m'y voyez entrer, je veux que vous voyez les grilles se refermer sur moi, afin qu'à votre retour au camp, vous puissiez dire à mon frère quelle autorité j'ai préféré à la sienne, et pour quel maître je l'ai quitté; et vous, ajouta-t-elle en s'adressant à ses femmes, si votre intention est de venir pleurer et prier avec moi, vous pouvez me suivre, autrement évitez une fatigue inutile et ne venez pas plus loin." A ces mots, toutes se jetèrent à ses pieds, et baisant le bas de sa robe, lui demandèrent la permission de ne jamais la quitter. Emue de ce désir elle leur tendit

le bras en s'écriant: " Venez donc, nous prierons ensemble ici et là haut." Alors elle se tourna vers Malek Adhel et lui prit la main, la serra en silence, car il n'y a que le silence pour de pareils adieux. " Non, lui dit-il, n'espère pas que je me sépare de toi, tandis que je puis te voir encore quelques minutes." Eperdue elle répond: " Hâte-toi de fuir, tu es sur une terre ennemie, je te vois menacé de mille dangers.....Mathilde, s'écrie-t-il impétueusement, ne peux-tu m'aimer assez pour les oublier? viens, ajouta-t-il en la pressant dans ses bras, viens, qu'une fois encore, je t'épargne la fatigue d'une route pierreuse, dévorée d'un soleil ardent.....O jours du désert, où elle me nomma son époux, jours heureux où nous allions mourir ensemble, pouvais-je croire alors que je serais jamais assez infortuné pour vous appeler heureux ....alors elle ne voulait pas me quitter, sa vie ne lui était rien auprès de son amour, son Dieu ne lui disait pas qu'il fallait nous séparer; ô Mathilde! que votre cœur est changé! O mon Dieu! s'écria-t-elle, vous qui savez tous les secours dont vous m'avez

entourée depuis mon retour au camp, daignez lui dire si tout l'effort de votre puissance a pu changer mon cœur, et dans ce moment, si j'ai la force de renoncer à lui! vous m'accusez, je le sens, de ne l'avoir puisée ni dans votre crainte, ni dans mon devoir, mais dans le seul intérêt de l'amour. O Malek Adhel, si mon crime n'avait dû retomber que sur moi, peut-être aurais-je aimé mon crime, peut-être pour être à toi aurais-je consenti à perdre mon âme; mais pour sauver la tienne, ô maître absolu de ma vie; j'ai dû renoncer à toi." En l'entendant parler ainsi, Malek Adhel la serre passionnément contre sa poitrine; mais à cet instant la forêt vient de s'éclaircir, le monastère se montre à découvert, une humble croix de bois en désigne l'entrée, et de loin on entend le son de la cloche se mêler aux saints cantiques. La vierge à cet aspect, saisie d'une pieuse terreur, s'arrache précipitamment des bras de Malek Adhel. "Mon Dieu! s'écrie-t-elle, ce n'est point ainsi que je dois approcher du lieu où vous avez établi votre demeure. Pardonnez, ô pardonnez mon délire, et daignez purifier

mon cœur." Elle dit, et se prosterne au pied de la croix, ses femmes et ses gardes l'imitent; Malek Adhel et son ami restent seuls debout, Mathilde le voit et soupire. "O divin Rédempteur! dit-elle à voix basse, pour m'accorder la plus grande de vos grâces, vous me demandez, je le sens, le plus grand des sacrifices, et celui-là n'est pas de renoncer à mon époux, mais de renoncer à mon amour.....Hélas! ma volonté consent à vous le faire, mais toute votre puissance suffira-t-elle pour m'aider à l'achever." Elle se lève alors, s'appuie contre la croix, regarde Malek Adhel, et ajoute d'un ton plus grave: "Je ne te permettrai point d'approcher davantage, tu ne poseras point le pied dans l'enceinte sacrée où les chrétiens seuls ont le droit d'entrer.....Adieu, c'est ici qu'il faut nous dire adieu, un long adieu.... O sainte Victime qui avez sauvé le monde, daignez aussi sauver cet homme là, c'est à vous que je le laisse, que je le confie..... Malek Adhel entends sa voix, que l'amour la fasse entrer dans ton cœur....hélas! continua-t-elle, en lui montrant le cimetière qu'elle allait traverser, l'amour finit là et

avec lui toutes les félicités de la terre; mais souviens-toi que d'autres félicités nous sont promises, souviens-toi qu'il est un lieu où on ne souffre plus, où on aime toujours, et que c'est là où Mathilde va t'attendre." Elle dit et fuit loin du héros, elle court vers la porte du couvent avec la rapidité d'une flèche: il lui obéit, il ne la suit point, mais il ose monter sur les degrés de la croix pour la regarder plus long-temps. Au moment d'entrer dans le cloître, la princesse s'arrête et tourne une fois encore ses yeux vers Malek Adhel, elle le voit embrassant de ses deux mains le signe de la rédemption, et il lui semble que Dieu l'a entendu. "O Christ! s'écrie-t-elle, consomme ton ouvrage." Alors elle étend une main vers le prince, lui montre son cœur, lui montre le ciel, et se dérobe aussitôt sous les impénétrables grilles du monastère.

En la perdant de vue, Malek Adhel croit que tout l'univers vient de s'anéantir, il tombe accablé devant la croix, il ne songe plus qu'à mourir dans le lieu où il vient de quitter Mathilde, mais Kaled ne le permet pas, il s'approche, il lui dit: "Oublies-tu

que sur la terre où nous sommes, chaque instant qui s'écoule peut nous perdre?— Fuis, Kaled, s'écrie le prince, fuis dans ce monde desert où je ne veux plus rentrer; ma vie est ici, continua-t-il, en montrant le monastère, je ne veux pas quitter ma vie.—Si tu demeures, reprit froidement Kaled, je demeure avec toi; si tu péris, je jure de te suivre, maintenant dispose de mes jours, tu en es le maître," et il s'assied tranquillement auprès de lui. Malek Adhel le regarde, il sait que Kaled n'a jamais juré en vain, il voit que son parti est pris, et à l'instant le sien l'est aussi. Il se lève, lui serre la main et s'écrie: " Partons, maintenant qu'elle est en sûreté, songeons à sauver mon ami." Il dit et s'éloigne. Kaled le devance, il appelle les chevaux errants sur la montagne, les chevaux accourent, les deux guerriers s'élancent dessus et fuient. Déjà le Carmel n'est plus qu'une masse confuse, et le cloître perdu dans l'horizon n'est présent qu'à la pensée du héros. Encore quelques heures et le voilà à Césarée: Saladin l'y attendait impatiemment: les soins de la guerre l'appelaient

ailleurs, et il ne voulait cependant abandonner cette ville importante qu'après en avoir remis la défense à son frère. " Malek Adhel, lui dit-il, je ne m'informe point pourquoi tu reviens seul, des soins plus importants que ceux de l'amour doivent nous occuper aujourd'hui. Je vais mettre Ascalon en état de soutenir un siège, précaution inutile sans doute, car les chrétiens ne l'entreprendront qu'après avoir abattu Césarée, et je te laisse à Césarée. Césarée est donc invincible et les ennemis ne viendront pas jusqu'à moi."

CHAPITRE XLVI.

La journée touchait presqu'à sa fin lorsque les gardes de la princesse rentrèrent à Ptolémaïs; ils trouvèrent tout le camp en rumeur, Lusignan au désespoir, Richard dans la plus violente colère, et la reine et l'archevêque tourmentés de mortelles alarmes. Le matin, la longue absence de Mathilde avait commencé par causer de l'étonnement; l'inquiétude avait succédé. Vers le

milieu du jour Bérengère était entrée dans l'appartement de sa sœur, et ayant trouvé sur une table un papier adressé au roi, elle s'en était saisie avec empressement, mais n'osant le remettre elle-même à Richard, elle fit prier l'archevêque de se rendre auprès d'elle et lui montra ce billet pour qu'il le donnât au roi. A cette vue Guillaume soupira, il ne put plus douter que Mathilde ne fût partie volontairement, et qu'avec lui-même elle n'eût employé de la dissimulation. Cette pensée déchirait son cœur, car il savait bien qu'elle ne lui cachait pas sa conduite quand sa conduite était pure: que pouvait-il penser d'une jeune et imprudente vierge qui lui dérobait sa confiance, repoussait ses conseils, se reposait sur ses propres lumières, et s'entourait d'artifices.....Ah! ce n'est pas par de semblables routes que marche la vertu. Cependant avant de la condamner il veut connaître ce qu'elle écrit au roi, et s'il doit la condamner alors, du moins veut-il savoir si dans le piège où elle est tombée elle peut être sauvée encore.

Aussitôt il était entré chez le roi, et croisant les mains sur sa poitrine, baissant les

yeux, dans un profond silence, il lui avait remis la lettre de Mathilde; à l'instant Richard s'était écrié aussi: " Elle est donc partie volontairement! ô Mathilde! Mathilde! vous nous avez donc trompés!" Ce billet ne contenait que ce peu de mots:

" Je quitte Ptolémaïs afin de me soustraire " à une autorité tyrannique et à un hymen " horrible à mes yeux: je connais trop mon " frère pour oser déjà lui demander mon " pardon, je n'espère point qu'il suive de si " près une démarche qui paraîtra sans doute " téméraire, mais le pardon du ciel, j'en suis " assurée, car mes intentions sont pures, et " le ciel connaît tout mon cœur."

" Elle a raison! s'était écrié Richard en finissant, je ne lui pardonnerai jamais; et voyant que l'archevêque ouvrait la bouche pour lui répondre, il avait ajouté qu'une telle conduite étant sans excuse, quiconque tenterait de la justifier serait aussi coupable qu'elle à ses yeux. Alors il était sorti enflammé de colère, pour envoyer de tous côtés des troupes à la poursuite de sa sœur. Guillaume resté seul avait repris le billet, et en le lisant avec sa charité ordinaire, la

phrase qui le terminait avait un peu calmé ses craintes, il se disait: " Puisque ses intentions sont pures, et qu'elle est assurée des miséricordes du ciel, je puis donc la pardonner aussi et m'efforcer de croire que ce n'est peut-être pas pour cacher une faute qu'elle a entouré son départ de tant de mystère."

Cependant le jour s'était écoulé sans que les troupes de Richard eussent apporté aucune lumière sur le sort de la princesse, lorsque la vue de ses gardes et de son char qui revenaient sans elle causèrent une surprise générale.

En un instant la nouvelle de son entrevue avec Malek Adhel et de sa retraite dans le cloître du Carmel, fut répandue dans tout le camp et le divisa en plusieurs partis. Le plus nombreux admirait la vertu et la fermeté d'une jeune vierge qui, libre de régner sur un vaste royaume avec le prince qu'elle aimait, avait préféré les ombres de la retraite et de la pénitence à une puissance et à une félicité que la religion réprouvait; mais les amis de Richard et de Lusignan la blâmaient de n'avoir su que vaincre son pen-

chant pour un infidèle, et non se résoudre à un hymen que toute la chrétienté lui demandait. Enfin le roi d'Angleterre, indigné du désordre que cette nouvelle jetait dans tout le camp, et de l'influence qu'une femme exerçait sur l'ame de tant de guerriers déclara qu'une resolution sévère allait mettre fin à tant de trouble, et que dès le lendemain, usant des droits que sa naissance lui donnait sur sa sœur, il irait dans le couvent même où elle s'était retirée, la forcer à donner sa main à Lusignan. " Non, avait interrompu Guillaume, ce serait mettre les droits du sang avant ceux de Dieu, ce serait envers la Majesté Suprême une insulte, une profanation que je ne permettrai jamais; cependant ce que je demande, ce que je veux aussi, c'est que le sort de la princesse Mathilde cesse enfin d'être le premier intérêt qui nous occupe: guerriers, nobles et vaillants guerriers, il est temps d'oublier et la beauté et l'existence de cette vierge; est-ce donc pour elle que vous avez ceint l'épée? est-ce pour l'obtenir que vous avez traversé les mers? ne craignez-vous pas que le fils de Marie, indigné de votre abandon, ne

vous livre à votre faiblesse, et ne vous refuse ses secours? Laissez, laissez la sœur de Richard s'ensevelir loin du monde, plût au ciel qu'elle n'y eût jamais paru. O vous! magnanimes héros, accourus de toutes les parties du monde chrétien pour la conquête de la cité sainte, élevez votre ame à la hauteur de votre enteprise, ne voyez que ce but, ne soyez émus que de sette espérance, courez devant Césarée, qu'elle tombe sous vos coups; Malek Adhel la défend? que vous importe! si vous rencontrez plus d'obstacles, ne remporterez vous pas aussi plus de gloire? marchez donc où Dieu vous appelle; en le servant songez à ne servir que lui, et n'oubliez pas que c'est être coupable que de vouloir unir les intérêts de la terre aux intérêts du ciel."

Il dit, et les ressentiments s'appaisent, et les esprits sont persuadés, et la piété renaît dans tous les cœurs; le courroux de Richard et l'amour de Lusignan résistent seuls encore, il leur semble à tous deux qu'aussi long-temps que Mathilde sera libre, les espérances de Malek Adhel subsisteront, en enflammeront son courage; Lusignan sur-

tout insiste sur ce point: Guillaume répondit qu'il était facile de calmer de pareilles craintes, et que sans forcer la princesse à s'unir à lui il existait un moyen sûr d'anéantir les espérances de Malek Adhel. " Qu'elle le prenne donc ce moyen, s'écria vivement Richard, et sans tarder davantage, qu'elle prononce ses vœux, qu'elle renonce à ce monde où elle n'a paru que pour y porter la confusion et la discorde....Oublie-la, Lusignan, puisqu'elle rejette ta main elle n'est plus digne de tes regrets. Mon père, tandis que nous marcherons demain à Césarée, allez vers cette fille rebelle, portez lui les derniers ordres d'un frère offensé, qu'elle sache que si dans huit jours elle n'est pas à Dieu, j'irai la forcer d'être à mon ami."

En prononçant ces mots, l'emportement de Richard était porté à un tel excès qu'il eût été imprudent d'essayer de le calmer et impossible d'y réussir; Guillaume s'inclina en silence et l'assemblée se retira.

La guerre allait devenir sanglante, le camp n'était pas un lieu sûr, et Ptolémaïs pouvait être attaquée; le couvent du Carmel avait toujours été respecté par les infidèles,

Richard inquiet pour Bérengère crut donc qu'elle serait dans cet asile plus à l'abri des hasards que dans aucun autre; la nuit même il fit ses adieux à la reine, la confia à l'archevêque et leur recommanda à tous deux d'employer toute leur influence sur Mathilde pour la disposer à lui obéir.

Mathilde en se présentant devant les saintes filles du Carmel et en leur demandant une retraite parmi elles avait cru devoir ne leur cacher ni son nom ni son rang; mais cet aveu, loin de donner de l'orgueil à son maintien et à ses paroles, en avait redoublé l'humilité. " Ne voyez point en moi, leur disait-elle, la sœur d'un puissant monarque, mais une infortunée qui vient purifier son cœur par vos exemples, et déplorer ses fautes au pied de vos autels. Mes torts furent grands sans doute, mon repentir l'est davantage, et c'est à ce titre seul que j'aspire à à être admise parmi vous."

Sa douceur, sa modestie, et surtout la contrition de ses regards touchèrent en sa faveur d'humbles recluses que sa royale naissance n'avait point éblouies. Dans cette austère retraite on ne connaissait d'autre

roi que Dieu, d'autre royaume que le ciel, d'autre temps que l'éternité; le bruit du monde ne s'y faisait point entendre, le mouvement des passions n'y remuait aucun cœur, tout y était calme, silencieux, sévère; les lois de l'ordre ne permettaient pas de prononcer une seule parole qui regardât d'autres intérêts que ceux de l'avenir et de la pénitence; aussi la guerre qui retentissait au pied du Carmel serait-elle restée inconnue à cette maison de paix si l'archevêque de Tyr n'avait instruit ces pieuses filles des malheurs de Sion, afin que leurs prières intercédassent auprès du très-haut en faveur des chrétiens. Si le pur esprit de l'évangile qui régnait parmi elles avait permis à l'orgueil de s'y faire sentir, peut-être auraient elles eu en éprouver en voyant que ce monde à qui elles ne demandaient rien, et dont elles s'étaient entièrement détachées, avait recours à elles dans ses calamités, et que, toutes pauvres et obscures qu'elles s'étaient faites, elles étaient plus riches que lui avec ses pompes et ses gloires, puisqu'elles avaient encore des biens à lui donner et qu'il n'en avait aucun à leur rendre.

Mathilde ne fut point étonnée de voir arriver l'archévêque, elle le connaissait assez pour être bien sûre que sa charité ne la délaisserait pas, et elle était impatiente de lui révéler tout son cœur, mais la vue de la reine la surprit et la troubla : si son premier mouvement fut de la joie, parce qu'elle prévit bien que le nom de Malek Adhel serait prononcé par Bérengère, le second fut de la crainte, parce qu'elle sentit que cette indulgente amitié qui pardonnait toutes les fautes affaiblirait peut-être l'efficacité du repentir. Cependant, en entrant dans l'auguste cloître, Guiliaume avant de lui parler s'adresse en ces termes aux recluses : " Mes sœurs, les grands de la terre se réfugient auprès de vous ; rassasiés de vanité et de douleurs, ils viennent y chercher du repos et des consolations, et se jettent dans vos bras quand la joie de leur cœur a cessé et que leurs plaisirs se sont tournés en deuil. Une grande reine vous demande des prières pour son époux ; une jeune princesse veut que vous lui appreniez à aimer Dieu avant toute chose, et moi, mes sœurs, je viens unir mes vœux aux vôtres, pour que la défaite

des infidèles rende à l'antique Sion son culte, ses temples, ses honneurs, ses enfants et sa gloire."

A la voix de l'archevêque le chaste troupeau obéit, les dociles vierges commencent leurs cantiques; Mathilde les entend, Mathilde prosternée auprès d'elles, frémit de voir toutes ces ames angéliques s'élever vers Dieu pour lui demander la destruction des musulmans, car c'est lui demander celle de Malek Adhel; plus il lui paraît impossible que l'Eternel refuse quelque chose à de si pieuses ames, à de si ferventes prières, plus elle repousse les sentiments religieux auxquels elle attribue tant de puissance, et peut-être ne fut-elle jamais plus loin de Dieu que dans ces moments où, entourée de torrents d'encens, de chants divins et d'images sacrées, il lui semblait que ces parfums, ces voix et ces anges lui répétaient qu'elle ne pouvait être digne du ciel qu'en demandant aussi la mort de Malek Adhel.

Quand cette cérémonie fut achevée, et que l'archevêque se trouva seul avec Mathilde, il lui parla ainsi: "Ma fille, en venant vous enfermer ici, sans doute vous

100735

avez formé la résolution de n'en jamais sortir ? " A cette question la princesse rougit et baissa les yeux en silence. Guillaume reprit : " Si vous m'aviez confié vos projets, votre fuite eût été plus décente, je vous aurais accompagnée moi-même ici, et le monde aurait su que je connaissais vos desseins et que j'approuvais vos refus ; oui, ma fille, je les approuve; après la préférence que vous avez avouée pour Malek Adhel, recevoir les vœux d'un autre homme eût été manquer à cette pudeur délicate qui est le premier devoir de votre sexe, mais ce serait y manquer bien plus que de conserver une liberté qui ferait croire que vous tenez encore au monde par vos espérances et vos désirs. Vous avez aimé, ma fille, beaucoup trop aimé, un amour passionné est toujours une faute ; vous auriez dû savoir que Dieu ne permet point qu'on s'attache avec une telle tendresse à des créatures qui passent, ni qu'on poursuive avec tant d'ardeur un bonheur purement humain : vous étiez coupable, vous deviez être punie ; heureuse et mille fois heureuse de l'avoir été sur la terre : pour expier les faiblesses de votre cœur,

Dieu vous a séparée pour toujours de l'objet de vos faiblesses, il a même placé entre vous une si inexpugnable barrière que l'espoir de la franchir ne pourrait être le fruit que de la plus folle passion. Fille des rois, voudriez vous permettre au monde de penser que l'amour d'un homme a plus de puissance sur vous que les ordres de l'église; et que les monceaux de cadavres, les ruisseaux de sang chrétien dont cet aveugle musulman va s'entourer ne peuvent vous faire renoncer à lui? rejetée par cet infidèle, ne pouvez-vous le rejeter aussi? ne pouvant rien sur lui, vous tenez encore à lui, car si vous n'y tenez pas, pourquoi tiendriez-vous encore au monde?" Il la regarde et s'arrête. Durant son discours le visage de la princesse, tantôt pâle et abattu, tantôt animé et brulant, avait exprimé les diverses émotions de son ame; la honte et la fierté, le repentir et l'amour s'y étaient peints également. Quand l'archevêque eut cessé de parler, elle pencha sa tête dans ses deux mains, et après quelques minutes de recueillement elle dit: "Mon père, vous savez dans quelle paix profonde j'ai passé seize

années de ma vie, la dix-septième est à peine écoulée que toutes les agitations et les anxiétés que le cœur peut connaître ont déchiré le mien ; c'est au sein de ce trouble que vous m'ordonnez de revenir à mes premiers vœux ; ô mon père ! ma bouche peut bien les prononcer, mais lisez au fond de mon ame, et voyez s'il dépend de moi d'y apporter les mêmes dispositions.—Non, ma fille, elles doivent avoir changé ; ce n'est plus une paix de douceur et d'ignorance que vous êtes appelée à goûter, mais une paix de pénitence et de repentir.—Hélas ! interrompit-elle, j'ai tant souffert dans le monde qu'il n'est à mes yeux qu'un objet d'effroi, et ce n'est pas du jour où mes vœux m'en sépareront sans retour que j'aurai commencé à mourir, mais, mon père, daignez m'entendre ; vous verrez quelle promesse me retient encore ; si votre voix m'en affranchit, tout est fini entre le monde et moi, il m'échappe, il disparaît à mes regards, il me laisse ici ensevelie dans le cercueil, traînant mon cœur, mes souvenirs et ma vie sur la poussière des tombeaux, il me laisse ici, oubliée, de toutes les créatures, car

lorsqu'on a disparu à leurs yeux, on est bientôt effacé de leur esprit."

Alors Mathilde commença son récit du jour où Guillaume était parti pour Césarée; elle lui dit par quelle suite de circonstances difficiles, d'évènements inattendus, par quel enchaînement de promesses enfin elle était arrivée à la situation où elle se trouvait maintenant. Quand elle eut fini, l'archevêque qui l'avait écoutée avec une profonde attention, et souvent avec attendrissement, lui répondit: "Ma fille, si ce livre sacré qui a été apporté sur la terre par Dieu même, avait toujours été votre guide et votre lumière, bien des fautes vous eussent été épargnées, car quel est le péché contre lequel l'évangile s'élève le plus? l'orgueil: c'est l'orgueil qui vous permit de vous exposer aux fréquentes visites du prince après mon départ de Damiette; c'est l'orgueil qui dans la vue d'opérer la conversion de l'infidèle vous fit prononcer le serment téméraire de n'appartenir qu'à lui; c'est l'orgueil, qui vous persuadant de faire plus que votre devoir, vous entraîna à donner ce premier rendez-vous dans le tombeau de Montmorency;

ma fille, la simplicité est le véritable caractère de la loi chrétienne; contente d'exécuter ce que Dieu lui ordonne, elle ne cherche point à aller au-delà, et résiste au desir de faire le bien, plutôt que de l'obtenir par des voies répréhensibles. Il était généreux de vouloir me sauver la vie, mais ne pouvant y parvenir que par le moyen d'un rendez-vous condamnable, il fallait vous reposer sur Dieu du soin de ma délivrance, et ferme dans la route qu'il vous a tracée laisser agir sa providence sans vous croire appelée à m'en tenir lieu. Ma fille, j'ai besoin de courage pour vous adresser un pareil reproche, car je suis plus touché que je ne puis le dire, en voyant que vous avez fait pour moi ce que le seul amour n'aurait pas obtenu de vous; mais plus je vous dois de reconnaissance, plus je dois m'acquitter en me montrant ferme et rigoureux envers vos erreurs: pour me sauver de la mort vous avez risqué de tomber dans le péché, c'était là une de ces fautes que l'orgueil érige en vertus et que repousse le véritable esprit de Dieu, car il nous apprend que la mort n'est pas un mal, puisqu'elle n'est que le commencement

de la vie, mais que le péché est un mal terrible, car il est le commencement de la mort.

"Maintenant Malek Adhel vous a fait promettre de ne pas prendre le voile sans son aveu ; durant un instant Malek Adhel a pu disposer de votre sort, il a pu vous entraîner avec lui, devenir le maître de votre éternité, et cependant il a renoncé, à toutes ces terrestres voluptés, les seuls biens qu'il connaisse, pour vous remettre au Dieu qu'il méconnaît... quelles étranges choses se passe-t-il donc dans le cœur de cet infidèle? vous avez contracté avec lui des obligations immenses que Dieu seul peut acquitter. Il les acquittera.. Si mes yeux ont bien lu dans l'avenir, le moment n'est pas loin; encore quelques jours et les nations seront étonnées, et un grand exemple s'élèvera au milieu du monde, et le Nil s'enrichira des funérailles de la terre, et ces lieux sauvages se réjouiront, et le cœur aveuglé sera rempli de la connaissance de l'Eternel comme le fond de la mer des eaux qui la couvrent (1) ... Ma fille, c'est assez, jetons un voile sur ce

(1) Zacharie, ch. 14, v. 9.

qu'il ne nous est pas permis de voir encore, et préparez-vous, en attendant, au joug de cette maison ; car, ou je me trompe fort, ou ce sera là votre dernière demeure."

Mathilde obéit, elle se dépouille de ses somptueux vêtements pour revêtir l'humble habit des filles du Carmel. Soumise à toutes leurs règles, elle suit tous leurs exercices, subit les mêmes austérités, s'unit aux mêmes prières, et ne sépare son cœur de leurs vœux que quand elle les entend demander au seigneur l'entière destruction des infidèles : dans ce lieu de pénitence où il semble que l'on apprenne à se détacher des tendres pensées, elle sent que tout l'y ramène ; si elle mortifie son corps, elle compare à ses souffrances celles du désert, et les regrette quoique plus douloureuses : si du sein de la paix, de l'union, de l'amour qui règnent dans le monastère s'élève un mouvement de haine, c'est contre Malek Adhel qu'il est dirigé, et cette haine qu'on lui porte ne fait qu'accroître sa tendresse : enfin, quand elle se promène dans ce cimetière où vont s'éteindre toutes les espérances, c'est là que toutes les siennes se rani-

ment, et ce n'est qu'au fond des tombeaux que son œil ose chercher encore l'union que son cœur n'a point cessé de désirer. Mais si tous les objets lui parlent ainsi de Malek Adhel, la reine seule ne lui en parle plus : soit que Bérengère ait reconnu la force des obstacles qui séparent Mathilde du prince, soit que l'obstination de celui-ci l'ait irritée, ou que plus docile aux volontés de son époux elle veuille enfin s'y conformer tout-à-fait, elle ne prononce plus le nom que la princesse attend toujours, et feignant de ne comprendre ni sa tristesse ni son silence, elle détourne les yeux chaque fois que ceux de Mathilde tentent de l'interroger. Bientôt de nouveaux motifs viennent appuyer la fermeté de Bérengère et donner des couleurs plus coupables à la faiblesse de sa sœur : on apprend que les chrétiens ont mis le siège devant Césarée, qu'ils se préparent à livrer l'assaut, mais que la ville défendue par Malek Adhel résistera sans doute, ou ne se rendra qu'après un carnage terrible. A cette nouvelle la reine toute à son amour oublie sa reconnaissance, et ne voit plus dans Malek Adhel qu'un ennemi formidable qui menace

les jours de son époux : l'archevêque ne cesse de répéter que si les croisés sont repoussés des murs de Césarée, cette défaite leur ravit pour toujours l'espoir de rentrer dans Jérusalem. Les religieuses s'effraient; les cloches du couvent s'ébranlent, et les prières recommencent avec une plus ardente ferveur; et Mathilde, l'infortunée Mathilde toujours baignée de larmes sans savoir pour qui elle pleure, toujours prosternée au pied des autels sans savoir pour qui elle prie, incertaine de ce qu'elle doit demander, mais assurée qu'elle ne peut rien demander qui ne lui apporte une douleur nouvelle, passe ses jours et ses nuits sans oser adresser un seul vœu à ce Dieu qu'elle implore sans cesse.

CHAPITRE LXVII.

Forte de ses larges et profonds fossés, de ses hautes murailles, de sa vaste citadelle, de sa nombreuse garnison, et surtout du héros qui la défendait, Césarée voyait sans inquiétude l'armée entière des croisés se préparer à l'assiéger : dès les premiers jours,

Richard et Lusignan, animés tous deux d'une ardeur qui allait presque jusqu'à la furie, firent environner la place d'un rivage à l'autre; leurs mineurs sautérent dans les fossés pour saper le mur, tandis que leurs archers lançaient des fleches contre les assiégés qui, faisant jouer leurs machines du haut des murailles, écrasaient les mineurs et accablaient les ennemis de pierres et de traits. Encouragés par la présence de Malek Adhel, et croyant tout possible à leur vaillance sous un tel capitaine, ils demandaient à faire des sorties, afin de terminer plutôt cette guerre désastreuse; Malek Adhel s'y refusait obstinément: fidèle à son frère, il était résolu à défendre Césarée; mais en remplissant ce devoir, l'amant de Mathilde désirait épargner le sang chrétien et sauver les sujets de Saladin sans attaquer ceux de Richard.

Cette disposition donnait à sa conduite une sorte de timidité qui enhardissait la valeur des assiégeants; chaque jour les assauts devenaient plus terribles. Lusignan, exposé à tous les coups, présent à tous les dangers, pressait, sollicitait ses troupes, ap-

pliquait lui-même les échelles et montait le premier à l'escalade. De concert avec Richard, ils avaient fait miner une partie des murailles du côté de l'Orient ; l'intrépide Lusignan s'avance à la tête de tous ses soldats, et en dépit des traits qui pleuvent sur lui, de sa propre main met le feu aux étançons : aussitôt le mur s'écroule à grand bruit dans le fossé, mais les Sarrazins ont prévu cet accident ; ils ont placé derrière cette grande ouverture une énorme quantité de bois qu'ils allument à l'instant ; les chrétiens montés à la brêche, trouvent une barrière de feu : étonnés, ils s'arrêtent ; cependant entraînés par Lusignan, ils allaient la franchir et revenir à la charge, lorsque Malek Adhel se présente tout à coup devant eux. Son aspect formidable, ses regards étincelants, sa voix terrible les effraie bien plus que les flammes qu'on leur opposait ; en vain Richard les rallie, en vain Lusignan resté seul sur la brêche les rappelle par son exemple, la vue de Malek Adhel armé de son glaive et se préparant à les attaquer, les a frappés d'une insurmontable terreur ; ils se précipitent dans leur camp pour y cher-

cher un refuge, et le roi de Jérusalem abandonné de ses soldats, se voit obligé de les suivre et d'aller cacher dans sa tente sa colère et sa honte.

Cependant loin de perdre courage il ranime celui de ses troupes ; il les fait rougir de leur frayeur, il en reçoît la promesse de ne plus reculer : alors avec un zèle infatigable, il passe les nuits à faire construire de nouvelles machines, les jours à les essayer ; il envoie sur les montagnes voisines chercher des pierres que ne fournit point le terrain de Césarée et en fait remplir les fossés ; enfin, il n'est point de soins qu'il ne prenne, point de fatigue qui le rebute ; il trouve dans Richard un zélé compagnon d'armes ; et unis d'un nouveau nœud par les travaux qu'ils partagent ensemble, c'est d'une même voix, qu'après avoir préparé tous les instruments meurtriers qui doivent renverser Césarée, ils demandent à toute l'armée l'assaut général pour le lendemain.

Le lendemain au bruit des tymbales, des trompettes, des cris des soldats et du fracas des machines, on donne l'assaut général. Lusignan, Richard et le duc de Bourgogne

réunissent leurs efforts contre une des plus fortes tours, ils en font saper les supports, et du sein de la vaste machine qui les roule tous trois dans ses flancs et les met à l'abri des traits ennemis, ils lancent des crochets de fer contre le mur, et l'ebranlent avec de longs béliers; enfin cédant à leur attaque, la tour s'écroule et se renverse. Fiers de ce succès et sûrs de la victoire, les chrétiens courent en cet endroit pour se jeter dans la ville, mais une seconde fois la flamme les arrête: une immense quantité de paille et de foin embrasé sert de rempart aux infidèles et aveugle les chrétiens. Ceux-ci suspendent leurs coups et ne reculent point; ils se flattent que quand ces matières combustibles seront épuisées ils pourront passer librement; mais à peine la fumée est-elle dissipée, qu'ils decouvrent de l'autre côté qu'un nouveau mur s'est élevé, un mur de piques, de lances, d'épées non moins meurtrier que le feu et bien plus impénétrable. Vainement ils s'efforcent d'avancer, les musulmans immobiles les repoussent sans les attaquer; Richard lui-même à la vue de ce nouveau rempart si

habilement construit, qu'on n'aperçoit que les lances qui le forment et non les hommes qui le soutiennent, l'intrépide Richard se sent ému et s'arrête étonné. " Mon frère, dit-il à Lusignan, en nous jetant contre ce mur extraordinaire, nous courrons à une mort certaine, mais crois-tu que nous puissions le renverser et ouvrir ainsi un passage aux chrétiens qui nous suivent?—Je n'en sais rien, lui répond Lusignan, furieux de ce nouvel obstacle, mais le moment est venu où je méprise les conseils de la prudence et où je ne veux plus que la victoire ou la mort; recule-toi, mon frère, car si je succombe, tu pourras venir du moins sur mon corps expirant mettre le feu à Césarée, et arracher la vie à mon odieux rival. ··Qu'un autre que toi m'eût dit de reculer, s'écria Richard avec des regards enflammés, c'eût été sa dernière parole; viens, mon frère, périssons ensemble.—Chrétiens, s'écrie Lusignan, que ce mur ne vous intimide point, derrière sont les palmes du martyre et le tombeau de votre Dieu, et je vais vous montrer comment on le renverse." Il dit, s'elance, les chrétiens suivent; mais tout à

coup ce mur, immobile qu'il était et sans changer d'aspect, s'avance avec une vélocité prodigieuse ; les chrétiens à la vue du cette multitude de fers aigus qui les menacent et se meuvent comme par enchantement, se renversent les uns sur les autres et tombent pêle mêle dans les fossés. La déroute est générale : en dépit des efforts d'une valeur incomparable, Lusignan est entraîné par les fuyards ; le duc de Bourgogne, aidé de ses Français, résiste encore et ne se retire que quand tout espoir est perdu. Richard, de la brêche où il combattait, saute sur l'autre bord du fossé et là s'arrête immobile ; il ne peut se résoudre à abandonner sa proie, il la dévore du regard, il oublie qu'il est seul, que déjà tous les siens sont rentrés dans le camp, et emporté par ce courage qui lui acquit dans cette guerre le surnom de Cœur de Lion, armé de son epée, il va recommencer le combat. Les musulmans le reconnaissent, moins à ses armes qu'à sa valeur ; ils quittent alors leur attitude menaçante et courent vers lui pour le charger de chaînes, en s'écriant : C'est le roi, c'est le roi. " C'est

le roi, interrompt une voix bien connue de Richard ? le roi seul et à pied ! qu'on lui amène un cheval(1)." A cet ordre les Sarrazins obéissent, ils présentent à Richard un coursier superbe et se retirent dans la ville, où déjà Malek Adhel s'occupe à réparer les murailles ébranlées ; et, Richard honteux de sa défaite et chargé d'un nouveau bienfait, s'achemine lentement vers le camp, sans savoir lui-même si c'est la haine ou la reconnaissance qui domine le plus dans son cœur.

Tout le camp est dans la tristesse, les troupes sont découragées, un noir chagrin dévore l'ame de Lusignan. Debout au milieu de sa tente, appuyé sur sa longue lance, sa cotte d'armes déchirée et couverte de sang, il médite, en silence, de vastes projets, et ne pouvant devoir la victoire à son courage, il cherche par quel autre moyen il pourra l'obtenir ; il renferme au fond de sa pensée les sombres desseins qui l'agitent, et se garde bien de les dire à Richard. Richard déteste la ruse, même pour

(1) Trait historique.

entrer à Jerusalem il ne l'emploierait pas, et dans son ame comme dans celle des chrétiens, il y a une loyauté qui ne leur permettrait pas de vouloir d'un triomphe qu'ils devraient à une perfidie.

En voyant Richard arriver dans sa tente, Lusignan lui prend la main et lui dit: " Mon frère, il serait inutile de tenter un nouvel assaut, si une victoire ne vient ranimer nos troupes, nous pourrons mourir sans combat devant les murs de Césarée; crois-moi, Richard, portons nos forces ailleurs, voyons si Saladin ne sera pas plus facile à vaincre que Malek Adhel, tandis que celui-ci nous croira occupés à réparer nos désastres, cette nuit même à la tête de nos meilleures troupes, avance-toi vers Ascalon, si tu as besoin de mon bras j'irai te joindre; si non, je resterai ici dans l'espérance que Malek Adhel, fatigué de son inaction et de la nôtre, fera enfin quelque sortie où je pourrai le trouver, le combattre et le vaincre peut-être." En achevant ces mots, dans les yeux de Lusignan roulait un feu ardent et sombre, tel que la vengeance en allume dans les ames haineuses. Richard

approuve son projet ; il le communique aux principaux chefs, tous y applaudissent. Alors de roi d'Angleterre partage l'armée ; une moitié le suit, il laisse l'autre sous le commandement de Lusignan, et veut que pendant son absence, tous les princes soumis à ses ordres, le soient à ceux de son ami ; personne ne conteste à Lusignan la glorieuse marque d'honneur qu'il reçoit, et le courage intrépide qu'il a montré dans les deux derniers assauts le fait accepter avec joie pour chef suprême de tout le camp.

Malgré les précautions de Richard, rien n'échappe à l'œil perçant de Malek Adhel ; il sait qu'une partie de l'armée s'éloigne du camp et s'enfonce dans les forêts qui entourent Césarée ; mais il ignore quel chef la conduit et quelle route elle prend : divers bruits lui font croire qu'elle retourne vers Ptolémaïs ; ce mystère l'étonne, peut-être il pourrait l'éclaircir en faisant une sortie, et par des détours qui lui sont bien connus, surprendre l'armée et remporter une facile victoire ; mais la victoire l'appelle moins que le combat ne le révolte. Le sang des chrétiens lui fait horreur, ce sont les frères

de Mathilde, et une sorte de voix prophétique crie au fond de son cœur que le moment n'est pas loin où ce seront aussi les siens.

Les croisés renfermés dans leur camp ont cessé leurs attaques, et Malek Adhel poursuit en paix ses travaux. Il réédifie la tour écroulée, il répare les brêches et redonne une solidité nouvelle aux murailles chancelantes. Pendant qu'il s'étonne du peu d'obstacles que les ennemis opposent à la défense qu'il prépare, les musulmans descendus dans les fossés de la ville pour soutenir les fondements des murs, ont surpris un soldat qui semblait les observer avec attention, ils s'en saisissent et l'amènent devant Malek Adhel; à la vue de ce prince il se trouble, il pâlit et cache dans ses mains des pleurs qu'il s'efforce en vain du retenir. Malek Adhel, étonné, lui dit: " Si c'est la frayeur qui t'agite ainsi, et que tu redoutes le châtiment qui t'est dû pour t'être approché de nos murailles afin d'espionner nos travaux, connais-tu si peu ton juge que tu ne puisses espérer en sa clémence?—Ah! c'est parce que je le connais ce juge magnanime, répondit le soldat d'une voix entre-

coupée et en frappant sa poitrine, que je ne puis me pardonner ma perfidie!—Ta perfidie! quelle est-elle? explique-toi; un aveu sincère peut tout réparer.—Hélas! repartit le guerrier avec une expression de douleur plus vive encore, il en est que rien ne répare, et peut-être au moment où je parle tout est-il perdu pour vous.—Que veux-tu dire, s'écria vivement le prince, qu'ai-je perdu et qu'est-ce que ta perfidie m'a ravi?—Je ne puis le dire qu'à vous, répondit le soldat tremblant et confus." Malek Adhel fit un signe, tous les témoins s'éloignèrent; les voilà seuls, l'étranger tombe aux génoux du prince:—Ah! lui dit-il, je suis indigne de vivre, je vous ai trahi, j'ai trahi la princesse Mathilde; à cette heure-ci elle vous accuse, sans doute, de n'avoir pas prévenu son malheur....—Chrétien, interrompt ce prince, que dis-tu de Mathilde et de son malheur? parle, précipite tes paroles, ton silence me fait mourir.—Seigneur, détournez de moi votre colère, ne voyez que mon repentir....—Ne me parle ni de ton repentir ni de ma colère, s'écria impétueusement le prince, ne me parle que de Mathilde;

que la frayeur ne t'arrête plus, quoi que tu aies fait, ta grâce t'est assurée. — Noble prince, reprit le soldat avec un peu plus de hardiesse, prêtez donc l'oreille au récit que j'ai à vous faire et plaise au ciel que ce ne soit pas trop tard. J'ignore si votre pénétration, à qui rien n'échappe, a eu connaissance de l'absence de Richard et des intentions de Lusignan." Malek Adhel dont le cœur commençait à concevoir d'horribles soupçons, s'écria: " J'ai aperçu une partie de l'armée se détacher du camp, mais je n'en sais pas le motif, hâte-toi de me l'expliquer. L'étranger reprit: " La nuit même qui suivit le jour où vous repoussâtes les chrétiens avec tant d'habileté, Richard, à la tête de ses meilleures troupes, s'avança du côté d'Ascalon dans l'espoir de surprendre Saladin et de venger sur lui notre défaite; il s'éloigna, laissant Lusignan maître du camp et chef de tous les souverains; mais à peine ce dernier se vit-il libre de disposer de l'autorité que l'absence de Richard lui laissait, qu'il dit au conseil réuni qu'avant de marcher à Ascalon, l'intention du roi d'Angleterre était de se rendre au

Carmel. " C'est là qu'il m'attend, ajouta-t-il, pour me donner une épouse que j'aime, pour ranimer par cette auguste union le courage de nos troupes désolées, et nous venger de Malek Adhel." Il dit, chacun le croit; suivi de peu de soldats, il quitte le camp, prend la route du Carmel, nul ne s'oppose à son départ. Attaché depuis long-temps au service du roi d'Angleterre, je veux m'assurer s'il est en effet auprès de sa sœur et je suis Lusignan··Seigneur, que vous dirai-je, tous les discours du roi de Jérusalem n'étaient qu'un tissu d'horribles fausseté, et sa conduite n'était que perfidie; c'était à dessein qu'il avait éloigné Richard, et en s'appuyant de son autorité auprès des chrétiens, il les avait trompés. J'ai vu, seigneur, j'ai vu ce roi sacrilège violer la sainte retraite, abattre les grilles sacrées, j'ai vu la princesse d'Angleterre pâle et tremblante, amenée en esclave devant lui; mais sans pitié pour elle, sans remords sur sa trahison, il a fait décorer l'église, les flambeaux d'hymen se sont allumés, il a juré qu'un jour de plus ne se passerait pas avant que la princesse fût à lui.

Cependant au milieu des guerriers qui accompagnent Lusignan, une des femmes de la princesse, la fidèle Herminie, me reconnaît, elle accourt vers moi, me remet un papier et me dit: " Si demain ce billet est entre les mains du prince Adhel, il n'y a point de place si brillante où il ne t'élève." Elle achevait à peine, qu'ayant aperçu Lusignan qui entrait à l'autre bout du grand corridor où elle me parlait, la frayeur la saisit et elle s'enfuit précipitamment; mais Lusignan a tout vu, il s'approche et me dit: " Donne-moi le papier que tu caches dans ton sein, et cette bourse est à toi." Seigneur, vous l'avouerai-je, continua le soldat en redoublant de sanglots, je cédai à une vile tentation; les promesses de la princesse pouvaient être chimériques, l'or de Lusignan était devant mes yeux, il m'éblouit, je cédai, je donnai le papier; mais depuis ce moment, déchiré de remords il me fut impossible de demeurer témoin du sacrifice qui allait se consommer, je partis la nuit même en secret, le repentir m'entraîna vers Césarée; j'espérais être pris, être traîné devant vous, ne pouvant vous

remettre le billet de la princesse vous dire du moins son malheur....—Et dis-moi, dis, interrompit le prince d'une voix tremblante de la plus violente émotion, quel est le jour désigné par Lusignan pour consommer son horrible forfait?—Seigneur, reprit le soldat, c'est aujourd'hui qu'était le jour désigné par Lusignan, mais il se pourrait que l'état et les prières de la princesse eussent obtenu un délai jusqu'à demain....—Je serai demain auprès d'elle, s'écria impétueusement le prince, j'y serais aujourd'hui s'il n'était pas indispensable au succès de mes desseins de ne sortir de Césarée qu'à la nuit, afin de n'être pas aperçu des chrétiens." A peine l'obscurité commence-t-elle à se répandre sur l'univers, que Malek Adhel fait appeler Mohamed et Kaled ses deux plus fidèles serviteurs; il dit au premier: " Écoute, Mohamed, des intérêts pressants m'appellent hors de Césarée, pendant deux jours que durera mon absence, commande à ma place, sois sans inquiétude, tu ne seras pas attaqué, j'en suis certain; Richard et Lusignan ont quitté le camp des chrétiens, et sans eux les chrétiens n'oseront pas com-

battre : toi Kaled assemble trente de mes plus braves soldats, et suis moi dans la périlleuse entreprise où je vais m'engager ; Kaled, si nous trouvons l'ennemi, de quelque nombre qu'il soit accompagné, nous ne reculerons pas, hâtons-nous, ami, un moment peut tout perdre."

Mohamed et Kaled, persuadés que le soldat étranger a dévoilé au prince une marche secrette des chrétiens, se réjouissent de le voir enfin décidé à les combattre ; tous deux, jusqu'ici, savaient bien que le seul amour avait enchaîné la valeur du héros, ils se flattent enfin qu'il a vaincu l'amour ; du moment qu'il consent à marcher à l'ennemi, ils sont sûrs que la victoire ne quittera plus leurs drapeaux, et remplis de cette espérance, tous deux exécutent avec allégresse les ordres qu'ils viennent de recevoir.

CHAPITRE XLVIII.

En sortant de Césarée, Malek Adhel fit un long détour pour atteindre les forêts qui

dominaient le camp des croisés. Il fallait nécessairement les traverser pour arriver au Carmel, et le désir de n'être point retardé dans sa route, lui inspirait une prudence qu'il n'aurait pas eue pour sauver sa vie; au point du jour il arriva au faite de la colline d'où on aperçoit le sommet sourcilleux du Carmel se projeter dans la vaste mer. A cet aspect il n'est plus maître de lui-même, mille craintes, mille douleurs saisissent son ame, il presse les flancs de son coursier dont la vitesse défierait les vents, ses soldats ont peine à le suivre; Kaled, l'inquiet Kaled en lui voyant prendre d'un tel mouvement le chemin du Carmel, commence à concevoir les plus sinistres alarmes; il continue à suivre son maître, mais il ne doute presque plus que la raison ne l'ait abandonné, et que l'amour ne soit l'unique cause d'une démarche qu'il avait attribuée à de bien plus glorieux motifs.

A quelque distance du monastère, Malek Adhel retient tout à coup son cheval et dit à Kaled: "Sais-tu que Lusignan est ici?— Est-ce lui seul que tu viens y chercher, lui répond son ami d'un ton sévère?—Je viens

le chercher, le punir, s'écria le prince ; mais je viens surtout arracher Mathilde à sa tyrannie et à son odieux amour ; viens, suis-moi, que rien ne nous arrête.—Je t'obéis, répond Kaled avec tristesse, maintenant les répresentations seraient inutiles, mais si j'avais connu ton dessein, tu ne serais sorti de Césarée que sur mon corps sanglant. Ah ! malheureux prince, puisse ton imprudence ne pas te coûter plus que la vie." Malek Adhel ne l'écoute pas, il s'élance avec ses soldats dans la cour solitaire du cloître ; tout y est en silence, la grande porte est fermée, le prince ordonne qu'elle soit abattue, les grilles volent en éclats ; le cimeterre nu à la main, il entre dans la sainte maison, appelant à grands cris Lusignan et Mathilde. Personne ne répond, les longs corridors sont déserts ; il prête l'oreille, il écoute ; des chants se font entendre, il croit que ce sont ceux de l'hyménée, et il précipite ses pas vers le lieu d'où ils partent ; il traverse une cour intérieure couverte d'herbes sauvages, et derrière tous ces bâtiments gothiques, l'église avec son haut clocher et ses vitraux, coloriés, frappe ses regards ; il

monte les degrés du temple, à travers la porte entr'ouverte il voit le pavé jonché de fleurs, d'innombrables flambeaux dont des torrents d'encens obscurcissent la lumière; l'archevêque de Tyr, revêtu de ses plus magnifiques habits et près de lui la vierge qu'il aime, prosternée au pied de l'autel. Étranger au culte des chrétiens, une si auguste cérémonie ne lui paraît devoir être que celle de l'hymen; quoiqu'il n'aperçoive point Lusignan il ne doute pas qu'il ne soit là, et se montrant tout à coup avec ses armes et ses soldats, il s'écrie d'une voix qui retentit dans toutes les voûtes de l'église: "A moi, Lusignan, viens me la disputer si tu l'oses!" Et renversant tout ce qui s'oppose à son passage, sans respect pour la majesté du Dieu suprême dont la présence remplit le temple saint, il arrache Mathilde éplorée de l'autel qu'elle tient embrassé. A son terrible aspect les sacrés concerts sont interrompus, des cris de terreur leur succèdent; comme une troupe d'oiseaux timides, les vierges fuient en désordre, elles se jettent dans le chœur, se précipitent dans le sanctuaire, se réfugient derrière

l'autel. Cependant avant de s'éloigner, le formidable guerrier cherche Lusignan du regard, l'insulte de la voix: " O perfide roi, s'écrie-t-il, où te caches-tu? toi qui as osé m'offenser n'oses-tu me combattre?" Mais Mathilde est entre ses bras sans connaissance, il ne songe plus qu'à la sauver, il fuit à grands pas avec elle, ses guerriers ont peinè à le suivre; au bas du mont Carmel il s'arrête auprès d'une fontaine, il baigne d'une onde pure le front glacé de sa bien-aimée, s'écriant hors de lui: "Dieu des chrétiens; rends-lui la vie, et la mienne est à toi!" Il achève à peine ces mots que Mathilde soupire et se ranime. " Où suis-je, dit-elle, pourquoi toutes les puissances de mon ame tressaillent-elles ainsi d'allégresse? .....les sácrés parvis vont-ils s'ouvrir? ô! Malek Adhel, es-tu ici pour y entrer avec moi?" En entendant ces paroles si tendres, mais auxquelles la constante pensée de Dieu mêle tant d'innocence, Malek Adhel enivré d'une félicité inconnue, s'abandonne sans contrainte aux vives et profondes émotions qui l'agitent; à génoux devant Mathilde, il la contemple et l'adore; il ne voit

qu'elle, il a oublié toute autre pensée: c'est un de ces moments d'extase où on devine le ciel.....Ah! si un pareil bonheur pouvait être durable; s'il l'était on ne voudrait plus quitter la terre, mais quand on est appelé à le goûter, on touche sans doute au terme de la vie, car il serait également au-dessus des forces humaines d'en soutenir la prolongation, ni de pouvoir survivre à sa perte.

Kaled, suivi de ses soldats, vint interrompre les ravissements célestes où le héros était plongé. " O prince téméraire, lui dit-il, comment oses-tu te reposer sur cette terre fatale, où les ennemis, les piéges et la mort t'environnent." Ces mots rapellent Malek Adhel à tous les dangers de sa situation; il pense que Mathilde les partage, et il frémit: il se lève, son bonheur a disparu; une sombre terreur le remplace, car il craint d'être surpris par l'armée entière des chrétiens, et il sent trop qu'alors tout l'effort de sa vaillance ne pourrait que lui faire perdre la vie avec honneur et non sauver celle qu'il aime. A l'idée de la voir un moment entre les bras de Lusignan, son âme frissonne, et,

pour la première fois, s'ouvre à la frayeur de la mort; maintenant atteint par toutes les faiblesses, s'il entend le bruit des feuilles que ses chevaux froissent sous leurs pieds, il croit distinguer dans le lointain l'approche de l'ennemi; quand les longues ombres de la nuit descendent sur la terre et la peuplent d'images fantastiques, partout il croit voir un chrétien, surprendre un espion, reconnaître une troupe rangée en bataille; enfin jusques dans le sifflement des vents qui courbent la tête des vieux pins et des antiques sycomores, son oreille est frappée du son des instruments de guerre et de cris précurseurs des combats. En proie à cette épouvante, il marche en silence sans oser même parler à Mathilde; mais elle, revenue peu à peu de son effroi, l'interroge, lui demande pourquoi il a violé son asile et la promesse qu'il lui avait faite de l'y laisser vivre en paix. "Et toi, lui répond-il d'une voix sombre et farouche, pourquoi m'as-tu trompé, en m'assurant que les chrétiens le respecteraient? pourquoi Lusignan y a-t-il osé entrer? pourquoi t'a-t-il forcée à paraître devant lui? un jour plus tard n'étais-tu pas

son épouse?—Malek Adhel, que dis-tu? reprit la princesse avec un profond étonnement; depuis mon départ de Ptolémaïs, je n'ai pas revu Lusignan, et si j'en crois l'archevêque de Tyr, mon frère a renoncé à un hymen que j'abhorre et me laisse libre de me donner à Dieu. " Ce peu de mots fut un coup de lumière pour le prince; il vit qu'il avait été trompé, et quoiqu'il fût frappé à l'instant de toutes les fatales conséquences de cette perfidie, son premier mouvement fut un mouvement de joie. " Du moins, s'écria-t-il, elle n'est qu'à moi, et sa bouche n'a prononcé des vœux que pour notre amour: ainsi, Mathilde, l'étranger qui m'a dit avoir accompagné Lusignan dans ton cloître, avoir été témoin de ton désespoir, et avoir reçu des mains d'Herminie un billet où tu me demandais du secours: cet étranger n'était qu'un imposteur?—Assurément, répondit Mathilde.—Dieu éternel, continua le prince, comment permettez-vous que le parjure emprunte ainsi les couleurs de la vérité! Mais que dis-je! ce n'est pas la subtilité du traître, c'est mon propre cœur qui m'a séduit; j'aurais été dupe de même

du piège le plus grossier : du moment qu'on m'a parlé de toi, je n'ai plus vu que toi ; et ton nom, comme un talisman enchanté, m'a jeté dans l'aveuglement et a rompu toute ma prudence pour laisser agir le seul amour.... O ma bien-aimée, ajouta-t-il avec un effroi qui le glaçait jusqu'au fond de l'âme, que du moins tu ne sois pas victime de ma crédulité : les chrétiens, fiers de leur trahison, en voudront recueillir le fruit ; il nous attendent sans doute dans ces bois, et je ne puis te ramener à Césarée avec sûreté ; mais comment aller ailleurs ? comment endurer le honteux affront d'avoir abandonné la ville que j'avais juré de défendre ? elle tombera, et seul j'en serai cause ! O Saladin, que diras-tu de ton frère ? ô Mathilde, retire-moi ton amour ; j'en suis indigne, puisque j'ai trahi pour lui mon devoir et ma patrie !" Il s'arrête alors ; il n'ose plus poursuivre sa route au milieu de ces forêts, où il n'est que trop sûr d'être surpris par les chrétiens. Il appelle Kaled ; il lui fait part de l'horreur de sa situation. Kaled baisse la tête, il est consterné ; il sent comme le prince toute l'impossibilité de retourner à

Césarée; il est certain comme lui que l'armée des croisés les attend à quelque distance, et s'avancer de ce côté c'est vouloir tomber dans leurs fers ou perdre la vie dans un combat inégal. La fuite est le seul parti qui leur reste; mais comment se résoudre à donner un tel conseil à son maître; que pensera tout l'Orient d'une semblable désertion? cependant il peut moins encore se résoudre à le voir dans les chaînes des chrétiens. Au milieu de ces perplexités tout-à-coup un souvenir lui arrive et une lueur d'espoir le ranime. " Mon maître, lui dit-il, si ma mémoire ne m'abuse pas, la vie et l'honneur peuvent être sauvés encore. A l'opposé du camp des chrétiens, à l'occident de Césarée, vis-à-vis la porte d'Omar, est une vaste excavation qui, par des chemins souterrains, va aboutir à une masse de rochers placés aux confins de la plaine sablonneuse de Jaffa: depuis que les chrétiens ont perdu toutes les villes maritimes de la Syrie, cette route ténébreuse a été abandonnée; mais je me souviens de l'avoir parcourue en entier tandis qu'occupé dans ton gouvernement d'Alep, Saladin, à ta prière, m'avait

confié celui de Césarée.—Faut-il faire un long détour pour l'atteindre, s'écria le prince?—Kaled répondit que tout le jour suivant suffirait à peine.—Eh bien, sers-nous de guide et hâtons-nous, reprit Malek Adhel, car ce parti est le seul qui nous reste."

Alors le prince et ses gens quittent la route qu'ils suivaient et se détournent vers le sud; ils traversent la vaste forêt qui s'étend au loin vers l'intérieur du pays, se frayant un passage à travers les rochers, les branches rompues et les arbres renversés. Au point du jour ils atteignent pourtant la lisière occidentale de ces ténébreuses solitudes, et Malek Adhel en retrouvant la plaine et la lumière, ne craignant plus de surprise, ne craint plus rien au monde. Tandis que Kaled s'éloigne un moment pour aller chercher quelques aliments dans des cabanes de laboureurs qu'il aperçoit à peu de distance, le prince veut que Mathilde se repose; il la fait asseoir sur de rameaux de fougères coupés à la hâte; il se place auprès d'elle; et lui dit: "Ma bien-aimée, les maux que les chrétiens ont voulu me faire retomberont sur eux-mêmes, et quand ils te

sauront dans mon palais, au lieu de me voir dans leurs chaînes, ils seront assez punis." La princesse soupire et se tait. " Eh quoi, Mathilde, reprend impatiemment le prince, soupires-tu après ta retraite, regrettes-tu d'être avec moi? Quoi, lorsque ta volonté est pure, je ne te verrai pas bénir l'erreur qui nous réunit, et jamais, jamais l'amour ne parlera seul à ton cœur?" Mathilde se retourne vers lui, le regarde avec des yeux pleins d'une tendresse que les larmes du repentir ne pouvaient éteindre : " Ah ! répond-elle, ne me demande pas d'être plus coupable : puis-je me dissimuler les joies de mon lâche cœur, en voyant l'impossibilité où je suis de revenir sur mes pas : toute la nuit, tandis que nous traversions en silence cette auguste et sombre forêt, je songeais à retourner dans mon cloître, mais je ne le pouvais qu'en demandant à l'un de vous d'exposer sa vie pour moi ; il me semblait qu'à ce prix je ne devais pas le vouloir ; et rencontrant partout un obstacle, partout je trouvais un plaisir.... O chrétienne sans force et sans foi, ton cœur, gonflé d'amour, n'a de goût que pour les biens perissables et

verrait avec effroi le chemin qui la ramènerait à Dieu." Elle dit, et cache dans ses mains sa honte, son amour et ses larmes. Malek Adhel s'écrie avec transport: "O délices de ma vie, je ne redoute plus rien; me voilà heureux, nous sommes ensemble, et une existence toute de bonheur nous est assurée à jamais.—Ne parle point de bonheur, reprit la vierge éperdue, n'en parle jamais; le bonheur n'est pas fait pour nous: téméraire, tu as violé le temple du Seigneur; je me vois avec joie près de toi, et nous connaîtrions le bonheur!....Non, l'âme souillée de pareilles fautes ne peut pas être heureuse; car, plus elle s'attache à cette fausse félicité qu'elle chérit, plus elle s'enfonce dans sa misère....Mon Dieu, je crois voir votre foudre suspendue sur nos têtes; elle va éclater: ah! ne prenez qu'une victime; que tout mon sang versé rachète celui de Malek Adhel; épargnez-le, épargnez-le." En parlant ainsi, le remords frémissait dans l'âme de la timide beauté, et elle étendait ses deux bras vers le prince comme pour le préserver de la colere divine. Mais Kaled est revenu; il les interrompt, leur présente quel-

ques aliments, et leur dit : " Hâtons-nous, car il faut atteindre l'ouverture du souterrain avant la nuit, afin que je puisse la distinguer et la reconnaître." Malek Adhel sent toute la prudence du conseil de son ami ; et résolu de ne plus se livrer au plaisir d'entendre Mathilde jusqu'au moment où il la verra en sûreté dans son palais de Césarée, il la remet aux soins de Kaled, et la suivant de loin, il presse de toute sa puissance la rapidité de leur marche. Durant le jour, ils traversent les vastes plaines qui séparent Rama de Césarée, et arrivent avant la nuit aux rochers que Kaled désigne comme l'entrée de la caverne. Là, Malek Adhel s'arrête un moment indécis : de ce lieu il aperçoit, au couchant, Jaffa où commande Metchoub, et un peu plus près, vers le nord, sa chère Césarée. Il est décidé à s'y rendre ; mais il se demande si Mathilde ne serait pas plus en sûreté à Jaffa : une ville assiégée, en proie à toutes les horreurs de la guerre, est-elle un asile assez sûr, assez tranquille pour y conduire celle qu'il aime. Mais n'est-il pas certain de la défendre ; en combattant pour Mathilde, ne devient-il pas invincible ;

et en la sachant derrière lui, pourra-t-il être renversé ? D'ailleurs Metchoub commande à Jaffa, et Metchoub est l'ennemi de Mathilde. Cette pensée le décide. "Non, non, s'écrie-t-il, je ne la quitterai point ; déjà assez de maux nous accablent, n'y joignons pas celui d'une séparation inutile." Il dit, et prend la main de sa bien-aimée ; ils s'avancent ensemble vers une ouverture spacieuse, mais sombre, profonde et dont la route semble se précipiter vers les entrailles de la terre ; Kaled marche en avant avec les soldats, tenant entre leurs mains des torches de paille allumées ; le prince soutient les pas tremblants de Mathilde ; ils s'enfoncent dans toutes les horreurs de ces éternelles ténèbres : quelquefois la voûte de la grotte se rabaisse à un tel point, qu'il faut, pour ainsi dire, ramper sur la terre humide et se glisser entre les rochers ; plus loin on rencontre des pointes aiguës, on gravit avec effort quelques escarpements glacés, et de l'œil on mesure près de soi de noirs précipices où des pierres détachées tombent, roulent sans fin dans des profondeurs sans bornes ; par moments, quand la lumière de

la paille jette un éclat plus vif et permet de distinguer l'intérieur de ces immenses cavernes, où les aperçoit herissées de cristaux transparents et tapissées d'une prodigieuse quantité d'oiseaux de nuit, dont les innombrables générations n'ont peut-être jamais vu le jour depuis la naissance du monde. Cette route pénible, effrayante, se prolonge toujours: malgré tous ses efforts, Malek Adhel n'en peut sauver la fatigue à Mathilde; il ne la quitte point; souvent il essaie de la porter, mais la difficulté du chemin ne le lui permet pas toujours; son habit de bure la défend mal contre l'âpreté des rocs; ils froissent sa peau délicate, et obligée de les embrasser pour appuyer ses pas, leurs aspérités rudes et aiguës déchirent ses mains. En voyant sa souffrance, le prince est prêt à perdre courage; il le perd un moment, parce qu'un moment Kaled croit s'être égaré dans sa route, et revenant sans cesse sur ses pas par un défilé qui tourne sans cesse, il s'écrie que ce souterrain, autrefois droit et d'un accès commode, s'est changé en un labyrinthe sans fin et sans bout.

A ces mots, Mathilde, épuisée de lassi-

tude, demeure sans force sur le roc où elle se traîne, et le prince, saisi d'un mortel désespoir, l'entoure de ses bras, et est tenté un moment de s'engloutir avec elle dans les profonds abîmes dont ils sont entourés : mais bientôt la fermeté de son âme lui suggère une autre pensée ; il se lève, s'avance d'un côté avec quelques soldats, tandis que les autres tournent du côté opposé, et de cette manière il parvient enfin à découvrir la véritable issue : alors il revient chercher Mathilde sur le rocher où il l'a laissée ; et au bout de peu d'heures un air plus frais leur annonce qu'ils touchent au but, et que le monde va se rouvrir pour eux. Il leur semble même qu'une faible lumière arrive à travers les fissures des rochers ; Kaled éteint ses flambeaux, et aussitôt leur clarté est remplacée par celle de la lune qui perce dans le souterrain, au milieu des touffes de ronces et des immenses draperies de lierre suspendues à l'entrée de la caverne : Kaled tire son sabre, rompt ce faible obstacle, brise tous ces flexibles branchages ; il fait un pas de plus, Césarée est devant ses yeux ; il reconnaît la porte d'Omar, et la sentinelle

qui y veille; il voit flotter sur les murailles et les mosquées les drapeaux jaunes et noirs (1), et distingue au nord, dans la plaine, le camp des chrétiens et les bannières de la croix; tout y paraît calme et tranquille, ainsi que dans la ville: le fidèle cœur de Kaled tressaille de joie; son maître est sauvé, et l'honneur musulman l'est aussi. "Mahomet a veillé sur toi, dit-il au prince; en faveur de tes services passés, il a fait grâce à ton imprudence." Malek Adhel lève les yeux au ciel, et remercie le Dieu qui a sauvé Mathilde: il la transporte dans ses bras, la conduit vers la porte d'Omar: au nom de Malek Adhel elle s'ouvre à l'instant; des soldats, vêtus de l'habit sarrazin, entourent le prince; il croit être au milieu des siens. "Enfin, s'écrie-t-il en serrant la princesse contre son cœur, les chrétiens seront dupes de leur perfidie; Mathilde est hors de leurs atteintes, et Lusignan ne me

(1) Le drapeau noir était celui des califes abassides, auxquels les sultans demandaient toujours l'investissure de leurs états, sans les reconnaître pour souverains. Le drapeau jaune était la couleur particulière de la dynastie des Ayoubites, dont Saladin était le chef.

l'enlèvera plus." Il dit, et tout à coup les troupes qui l'entourent se jettent sur lui, lui arrachent et son épée et Mathilde : en un instant Kaled et tous les soldats de sa suite sont chargés de chaines : la surprise ne leur permet pas de tenter même une vaine défense ; Malek Adhel ne sait s'il veille ou s'il est sous la puissance d'un songe affreux. " Prodige infernal ! où suis-je, s'écrie-t-il ? —Sous la puissance des chrétiens, sous celle de Lusignan, répond celui-ci en se faisant jour à travers ses troupes ; Césarée et Mathilde sont à moi, et tu es dans mes fers." —Malek Adhel, frappé d'une effroyable surprise, demeure immobile et éperdu : une sueur froide coule sur tous ses membres ; il promène autour de lui des regards menaçants, terribles et désespérés : perdre tout à la fois la liberté, Mathilde et l'honneur, voilà son sort : il amène lui-même celle qu'il adore dans les bras de son rival, et il a laissé périr Césarée, Césarée que Saladin avait confiée à ses soins, et qu'il avait juré de défendre jusqu'au dernier soupir. Après de pareils maux on ne peut plus vivre : les remords qui brisent son âme font taire jus-

ques aux gémissements de l'amour désolé, et la honte de sa faiblesse a abattu la fierté de son cœur ; il baisse sa tête humiliée ; il n'a plus ni force, ni courage ; il ne secoue point ses chaînes, et il marche dans un morne silence vers la tour où Lusignan a ordonné à ses soldats de le conduire.

CHAPITRE XLIX.

A l'instant où la princesse avait vu Malek Adhel chargé de chaînes, elle était tombée sans connaissance : on la transporta en cet état dans le palais qu'habitait Lusignan ; et malgré les nombreux secours qui furent appelés autour d'elle, une partie de la nuit se passa avant qu'elle revînt à la vie : mais quel moment pour elle que celui où elle ouvrit les yeux, et où elle apprit que Malek Adhel était enfermé dans une étroite prison, et que Lusignan était maître de son sort, maître de Césarée, maître d'elle-même enfin. A ces affreuses nouvelles, elle enveloppe sa tête dans sa robe pour se cacher à la lumière ; elle a horreur du jour qui se lève sur

de telles afflictions; son cœur se brise sans qu'elle puisse verser aucune larme; elle demeure sans mouvement, perdue dans sa douleur, n'ayant d'autre pensée que celle-ci, qu'elle adresse au ciel : "O mon Dieu ! est-ce donc sur l'étendue de mes fautes que vous mesurez celle de mon châtiment!" Plusieurs femmes inconnues sont autour d'elle; mais elle ne les regarde point, et ne leur parle point : tout à coup la porte s'ouvre, Lusignan paraît; il commande qu'on le laisse seul avec Mathilde; il est obéi; la princesse fremit, mais elle se lève debout et le regarde avec une fière et imposante dignité: il baisse les yeux : cette âme orgueilleuse qui, dans l'ivresse du triomphe n'a pas craint d'insulter un rival enchaîné, tremble maintenant devant le courroux d'une jeune fille, et ne sait où trouver assez de force pour supporter ses reproches et résister à ses prières. Mais elle ne prie point encore; tout humble qu'elle est, elle ne peut se résoudre à s'humilier jusques là; sans changer d'attitude, sans regarder Lusignan, sans faire un pas vers lui, d'une voix sévère elle dit; "C'est donc vous, Lusignan, qui

êtes maître de Césarée ; en effet, en voyant les mains d'un héros chargées de chaînes, je devais être sûre que ce n'était pas mon frère qui commandait ici.—Madame, répond-il, les chrétiens me doivent une grande victoire, et la pieuse Mathilde peut-elle ne pas se rejouir de la victoire des chrétiens?—Je m'en rejouirais en effet, répliqua-t-elle, si leur honneur ne m'était pas plus cher que leur triomphe, et si vous ne le leur aviez pas fait acheter par une trahison.—Nos ennemis, madame, ne tiendraient pas un autre langage, interrompit Lusignan d'un air offensé.—C'est celui que vous tiendrait Richard s'il était ici, reprit-elle fièrement, car sa grande âme dédaigne jusqu'à l'apparence d'une perfidie, et sa sœur s'honore de penser comme lui ; eût-il souffert, ce grand monarque, que votre main osât donner des fers à celles de son libérateur, du plus grand héros du monde?...—Madame, interrompit Lusignan avec un violent dépit, vous avez une juste idée de votre pouvoir sur moi, puisque vous ne craignez point de parler ainsi en ma présence d'un rival dont je tiens la vie entre mes mains.—Sire, répliqua-

t-elle d'un air grave en un peu solennel, en rendant à Malek Adhel la justice qui lui est due, que puis-je craindre de vous? Ne vous abaissez-vous pas trop, en prétendant que c'est moi qui vous empêche de commettre une horrible lâcheté? Pour en prévenir seulement la pensée, ne suffit-il pas d'être chrétien et chevalier?—Ah! madame, s'écrie Lusignan, vous n'avez guère d'idée de l'indomptable amour qui me dévore, si vous croyez qu'une autre puissance que la vôtre pût arrêter les fureurs d'une jalousie si longtemps contenue."

En parlant ainsi, il jetait sur la princesse des regards étincelants de tant d'ardeur, qu'elle en fut un moment effrayée. Elle était seule avec un amant passionné, audacieux peut-être, qui commandait dans le palais et dans la ville entière; mais elle sentit que la conscience de la vertu et la pensée de Dieu sont deux grandes forces, et elle les avait. Ainsi rassurée elle dit: "Vous parlez toujours comme si vous commandiez seul ici, mais les princes croisés sont-ils donc sans droits, sans pouvoir? S'ils vous ont aidé dans vos triomphes, ne

doivent-ils pas disposer comme vous de prisonniers?—Non, repartit impétueusement le roi de Jérusalem, nul autre que moi n'est maître à Césarée, car seul j'ai conduit le siège, seul j'en ai assuré le succès, et pour me laisser l'entière disposition d'une conquête qu'ils ne doivent qu'à moi, les princes croisés n'avaient pas besoin, sans doute, que Richard en partant m'eût revêtu de sa suprême puissance.—Ainsi, reprit la princesse en le regardant fixement, puisque c'est vous seul qui avez assuré le succès de cette entreprise, c'est donc vous seul qui avez envoyé vers Malek Adhel cet esclave chargé d'impostures, qui, instruit par vous dans l'art de tromper, a entraîné ce prince dans la plus téméraire démarche; et si l'asile sacré où je m'étais retirée a été violé par les Sarrazins, c'est donc vous seul qui en êtes cause.—Me rendez-vous donc responsable de leur crime, madame? lui demanda vivement Lusignan.—Et qui l'a plus commis que vous ce crime affreux, repartit la princesse plus vivement encore, n'est-ce pas votre pensée qui l'a conçu; et je le demande, quel est le plus coupable du musulman qui

a porté le coup ou du chrétien qui l'a dirigé?" A ces mots Lusignan demeure interdit: si les reproches de Mathilde sont amers, ils ne sont pas injustes, et il s'en irrite d'autant plus qu'il est embarrassé d'y répondre: sans doute il y avait des remords au fond de son ame, mais l'orgueil et la jalousie les tournaient en rage, et il ne retirait d'autre fruit du sentiment de ses torts, que la volonté d'y persister. L'idée que Mathilde accordait moins d'estime aux palmes qui ornaient son front qu'aux fers qui chargeaient les mains du prince, cette idée, dis-je, ulcérait son ame au point de le rendre capable des résolutions les plus désespérées; l'amour, l'admiration de la princesse étaient le partage de Malek Adhel, tandis que lui n'obtenait que son mépris et sa haine. Dans cette situation qu'avait-il à faire qu'à tirer parti des circonstances où il se trouvait pour forcer la princesse à se donner à lui? Il ne veut pas même attendre le retour de Richard, il prévoit trop que Richard n'approuverait pas tout ce qu'il a fait, et que peut-être en le voyant artisan de tant d'intrigues, il lui retirera son amitié; il faut donc que

ses artifices lui tiennent lieu de tout, et lui aient assuré le succès de tous ses vœux avant le moment où ils pourront lui nuire dans l'esprit de Richard.

Après avoir roulé ces diverses pensées dans sa tête, il se décide à ne rien épargner pour contraindre la princesse à l'hymen qu'il désire; puisqu'il ne peut gagner son cœur, il la forcera du moins à lui donner sa main; s'il manque cette occasion, il est sûr de n'en trouver jamais une aussi favorable, et le sentiment de ses torts l'enhardit à aller plus avant. Il s'approche de Mathilde avec une contenance agitée, son œil est enflammé et sombre, sa voix émue et tremblante. " Mathilde, lui dit-il, je vous aime avec une violence qu'il m'est impossible d'exprimer; je vous jure par le Dieu vivant qu'il faut que vous m'appartenez, il le faut à tout prix; et avant de renoncer à ce bien, je renoncerai à la vie." Ce serment épouvante la princesse, elle fait un mouvement pour fuir, il la retient. " Non, Mathilde, vous ne me quitterez point, assez long-temps j'ai contenu mon cœur dans les bornes d'un respect inviolable, quand votre frère vous donnait

à moi, que toute la chrétienté confirmait cet hymen, j'ai enduré votre dédain sans me plaindre; puisque je n'ai rien gagné à vous traiter en souveraine, peut-être obtiendrai-je davantage en vous parlant en maître, et je vous déclare que pour vous obliger d'être à moi, j'emploierai toute ma puissance." A ce mot, la princesse indignée lui dit: " Quand Richard vous a confié la sienne, il ne croyait pas, sans doute, que vous en useriez pour opprimer la faiblesse; ô Lusignan! j'ai vécu long temps parmi les infidèles, mais je n'en ai vu aucun capable de la lâcheté dont en ma présence le roi de Jérusalem vient de flétrir son caractère.— Mathilde, je ne vous tromperai pas, interrompit très-impérieusement Lusignan, plus vous me montrez de dédain, plus vous m'affermissez dans mes projets; puisque je n'ai jamais possédé votre cœur et que vous m'enlevez votre estime, que me reste-t-il à perdre? votre personne? Hé bien je jure que je ne le perdrai pas; Mathilde, je le jure par le Dieu que nous révérrons, si dans ce jour vous n'êtes pas à moi, ce soir mon rival sera sans vie.—Horrible blasphême! s'écria

la vierge avec effroi, mon Dieu prêtez-vous votre nom à de pareils serments?—Décide-toi, Mathilde, continua Lusignan en lui prenant la main avec une grande agitation, veux-tu être mon épouse?—Jamais, interrompit-elle, la mort même de Malek Adhel m'effraie moins que cet hymen, et je suis sûre qu'il me bénira de n'avoir pas hésité dans le choix.—Hé bien, répliqua-t-il avec une amère et froide colère, je vais ordonner sa mort avec d'autant plus de joie qu'il mourra dans son aveuglement et que vous serez séparés pour l'éternité." A cette terrible pensée, la princesse sentit son sang se glacer, un nuage épais couvrit ses yeux, pâle et tremblante elle demeure sans voix, et n'ose faire un pas comme si elle eût été entourée d'abîmes. La foi ne lui permettait pas de douter que Malek Adhel, en mourant dans ses erreurs, ne fût condamné à une réprobation certaine; peut-être le trépas du héros qu'elle aimait lui eût paru moins affreux que l'hymen de Lusignan, mais qu'y avait-il de plus affreux que son éternel malheur? Jamais si cruelle angoisse ne déchira son cœur, elle ne sait que vouloir, elle ne

sait que résoudre. Cependant à la fin elle s'écrie: " Non, les princes croisés ne permettront jamais qu'un crime si noir soit commis, ils se soulèveront contre cette iniquité, ils se soulèveront contre toi, Lusignan; j'en appellerai à mes Anglais, j'en appellerai au grand Albert d'Autriche, au duc de Bourgogne dont la loyauté si connue a mérité la confiance du monarque des Français.—Et ni vos Anglais, ni Albert d'Autriche, ni le duc de Bourgogne, ni Philippe-Auguste lui-même ne sauveraient Malek Adhel; nul ici ne donne des ordres que moi.—Quand tu commanderas un crime les chrétiens ne t'obéiront pas, et les nobles chefs de l'armée sauront bien empêcher que tu ne souilles leur cause par un forfait.—Peut-être le feraient-ils, Mathilde, reprit-il avec une violence concentrée, peut-être croiraient-ils leur honneur engagé à défendre les jours de leur plus grand ennemi, mais je puis le faire périr en secret et me mettre même à l'abri de tout soupçon." Au ton dont il prononça ces mots, la princesse crut entendre l'arrêt de Malek Adhel; alors avec une voix imposante, une contenance ma-

jestueuse et un regard céleste, elle dit à Lusignan : " Et quand la justice humaine vous absoudrait, sire, la justice divine ne vous effraie-t-elle pas? et oubliez-vous que si vous ne rendez pas compte de votre crime aux hommes, vous en rendrez compte à Dieu?—Mathilde, je le sais, répliqua Lusignan en se mettant à genoux devant elle, je connais mes torts et la punition qui m'attend ; mais les remords et la crainte ne sont rien devant le désir de vous voir à moi et l'horreur de vous voir à un autre ; enfin dans ce moment, égaré par la dévorante passion qui me consume, je ne puis hésiter entre vous et l'éternité." Des paroles aussi impies abattirent toutes les espérances de la vierge, il lui en restait une pourtant, mais faible et confuse, c'était celle de voir Malek Adhel et de déterminer sa conversion par la crainte qu'elle ne se donnât à Lusignan. Alors avec une dédaigneuse fierté elle dit à ce roi : " Votre criminelle démence m'inspirerait peut-être encore plus de pitié que de haine, si je ne me voyais réduite à ce comble de misère d'avoir à choisir entre le salut d'un héros et votre main....Mais avant

de prendre une dernière résolution, il faut que je voie Malek Adhel.—Vous ne le verrez point, madame, s'écria Lusignan d'un ton impérieux, je connais trop bien la puissance des passions et le cœur de mon rival pour permettre cet entretien ; plutôt que de vous voir à moi, il se laisserait éclairer, et consentirait peut-être à recevoir le baptême pour obtenir de vous de le laisser mourir. Non, non, je ne risquerai point que l'éloquence de votre cœur ouvre le sien à la vérité....Non, non, ajouta-t-il en faisant un mouvement pour sortir, refusez-moi, afin qu'il meure dans son endurcissement, et que ma jalousie soit même délivrée de toute crainte jusque dans l'immense avenir."

A ces mots, Mathilde n'écoutant plus que son désespoir, court au devant de Lusignan, se jette à ses pieds et s'écrie : " O prince cruel ! si tu n'as aucun respect pour un héros, aucune pitié de ma douleur, prends pitié de toi-même : où cours-tu, malheureux ? à ta perte éternelle ; tu vas te baigner dans le sang innocent, tu vas poignarder un homme sans défense. Chrétien, souviens-toi de ton maître ; ce ne sont pas

là ses leçons." Dans ce mouvement impétueux, son voile s'était détaché, et ses cheveux épars, son attitude suppliante et l'expression divine de ses regards, ajoutaient une puissance surnaturelle à ses paroles. Lusignan éperdu, s'arrête et lui dit: "Ah! beauté céleste, demande-moi mon sang, ma vie, demande-moi plus encore; je puis tout pour toi, hors de renoncer à toi." La princesse baissa les yeux en pleurant et toujours prosternée, en dépit des efforts qu'il faisait pour la relever; elle ajouta: "Non, je ne quitterai point vos genoux que vous ne m'ayez entendue; j'y veux mourir si vous persistez dans vos refus. Écoutez, Lusignan; j'en conviens, mon estime vous a été ravie, mais vous pouvez la reconquérir, vous pouvez la porter à un degré qui touchera à l'admiration; vous êtes maître de devenir pour moi un objet de vénération, de mériter mon profond respect, mon immortelle reconnaissance: si la passion vous a dégradé un moment, en triomphant d'elle, vous vous élevez au-dessus de ce que vous avez jamais fait, et un si grand effort peut tout réparer.

O Lusignan, que ces mains que je presse brisent elles-mêmes les fers d'un héros; qu'il entende de votre bouche l'ordre de sa liberté; en vous voyant si grand, si généreux, il vous craindra davantage sans doute, mais il sera forcé de vous admirer. Lusignan, je le sais, c'est de l'héroïsme que je vous demande; mais vous n'ignorez pas combien l'ame de Mathilde y est sensible, et vous ne voudrez pas lui apprendre qu'en vous en croyant capable, elle a trop attendu de vous." Cette beauté gémissante s'arrête alors, mais elle regarde Lusignan, et prie encore avec ses pleurs quand elle a cessé de parler. L'altier monarque est ému, son visage hautain s'attendrit; cette voix l'étonne, le pénètre; il regarde Mathilde.....Ah! s'il avait pu puiser dans ses yeux le moindre espoir d'être aimé, il allait être généreux; si elle lui eût adressé un mot plus tendre, il allait faire ouvrir la prison de Malek Adhel: mais la vierge ne sait point feindre; elle promet à Lusignan son admiration, sa reconnaissance; elle ne peut lui promettre son amour. Alors il change de projet; il demande pardon à Mathilde; il rejette sur

sa passion la témérité des menaces où il s'est laissé emporter; il promet tout ce qu'elle désire; il promet tout et elle n'est point rassurée: il y a dans le ton de Lusignan quelque chose qui l'inquiète, et la grâce qu'il accorde l'alarme davantage que les emportements de sa colère. Glacée par une crainte dont elle n'osait dire le motif, elle gardait le silence, lorsqu'ils furent interrompus par un des capitaines de Lusignan. "Sire, lui dit-il, à la nouvelle de l'emprisonnement de Malek Adhel, tous les princes croisés ont quitté leurs tentes; ils sont accourus dans ce palais; ils demandent à vous voir; ils veulent apprendre de vous quel sort vous destinez à cet illustre captif: que votre majesté se hâte, car l'agitation est grande parmi eux."

A ces mots Lusignan tressaillit; il prit son casque, sa lance, et se prépara à sortir. "Seigneur, lui dit la princesse en tendant vers lui ses mains suppliantes, souvenez-vous de vos promesses." Avec un sourire amer, il lui répondit: "Soyez tranquille, madame," et il la fit trembler en lui parlant ainsi.

Quand elle fut seule, elle tomba à genoux. Que pouvait-elle faire? tout son recours était là: les hommes l'abandonnaient, la trompaient sans doute; mais celui qui n'abandonne point, qui ne trompe point, dont la puissance passe tous les hommes, l'écoutait encore, et en pleurant dans son sein, l'infortunée ne murmurait pas; car, en conservant son innocence, elle avait conservé les biens qui en sont inséparables: la confiance et la résignation.

CHAPITRE L.

Lorsque Malek Adhel avait quitté Césarée, Lusignan en avait été instruit aussitôt; une flèche lancée à un but marqué par l'imposteur, dont les artifices venaient d'éloigner le prince, avait appris au roi de Jérusalem que le succès ayant couronné son espoir, il pouvait tenter de nouvelles entreprises. Alors il assemble l'armée; il lui dit que Malek Adhel n'est plus dans la ville, et propose de donner l'assaut. A cette nou-

velle toutes les troupes s'ébranlent; on veut profiter de l'absence d'un héros; on transporte autour des murailles des machines d'une invention aussi nouvelle qu'effrayante; la ville n'a jamais été menacée par tant de forces, et Malek Adhel ne la défend plus. Cependant, avant de commencer le combat, Lusignan envoie un hérault sous les murs, demander une entrevue à Mohamed: Mohamed l'accepte. Le roi lui dit: "Mohamed, je suis venu te déclarer moi-même qu'il ne te reste d'autre parti à prendre que de remettre sur-le-champ la ville entre mes mains; sur ton refus, je ferai trancher la tête de ton maître: apprends que Malek Adhel est dans mes fers; je l'ai surpris cette nuit, comme il sortait de ces murs. Je te demande Césarée pour sa rançon, et je ne te donne qu'une heure pour te décider." Il dit, et se retire. Mohamed éperdu, fait paraître devant le conseil des Émirs l'imposteur qui a trompé le prince; il reçoit de bouche la confirmation de ce que Lusignan vient de lui dire; il sait que les chrétiens, instruits de la démarche du prince, l'auront surpris sans doute: il ne doute plus de son

malheur, et pour sauver la vie de son maître, il ouvre les portes de la ville aux ennemis. Les chrétiens étonnés d'une si facile victoire, en demandent la cause à Lusignan ; il feint de l'ignorer, ou bien il l'attribue à la lâcheté des musulmans. Cependant son premier soin en entrant dans la ville est de faire jeter Mohamed au fond d'un noir cachot ; il ordonne ensuite que tout demeure calme et tranquille, que les bannières du croissant restent sur le haut des mosquées et que les sentinelles des ramparts gardent l'habit musulman. Des précautions si étranges, un triomphe si peu acheté étonnent les chrétiens : le fier duc de Bourgogne ne pouvant souffrir l'apparence d'une trahison, exige que Lusignan explique sa conduite ; celui-ci le refuse avec hauteur. " De quel droit, dit-il, interrogez-vous votre chef ? n'avez-vous pas juré de m'obéir ? n'est-ce pas moi qui vous commande ? De quoi vous plaignez-vous ? ai-je trahi notre cause ? Césarée n'est-elle pas à nous, et en a-t-il coûté le sang d'un chrétien ?" Ces paroles imposent silence au duc ; il sait en effet qu'il a promis de regarder Lusignan comme le

chef de l'armée ; et quand Césarée est à eux, le seul soupçon que cette conquête a été obtenue par une fraude, n'est pas un motif suffisant pour le délier de son serment ; mais il déclare qu'il n'entrera dans la ville que quand Lusignan aura rendu compte à l'armée des moyens qui l'en ont rendu maître ; et suivi de ses Français, il se retire dans le camp et refuse de quitter ses tentes. Cependant il apprend bientôt que, déçu par de trompeuses apparences, Malek Adhel croyant revenir au milieu des siens est rentré dans la ville, et que Lusignan l'a fait arrêter et charger de honteuses chaînes. Aussitôt le loyal guerrier vole au secours d'un héros ; il entre dans Césarée, il parle au duc de Bavière, à Albert d'Autriche, à tous les princes croisés ; il leur demande s'ils ne forceront pas Lusignan à s'expliquer sur le sort qu'il destine à Malek Adhel : tous le veulent comme lui ; ils marchent au palais du roi, et c'est devant eux que Lusignan paraît en sortant de chez Mathilde. D'un air audacieux et superbe, il entre dans la salle où ils sont assemblés. Il leur demande quelle cause les réunit et

quelles explications ils exigent. Le duc de Bourgogne prend la parole : il lui reproche d'avoir fait arrêter un guerrier sans défense; " Il fallait, lui dit-il, le combattre et non pas le surprendre.—Richard, de qui je tiens l'autorité, dont je dispose, répondit Lusignan avec tranquillité, Richard saura mes motifs à son retour ; je n'en rendrai compte qu'à lui.—Sire, repartit vivement le duc, nous sommes tous chrétiens ; la honte de l'un rejaillit sur tous les autres, et l'honneur me prescrit de vous interroger sur tout ce qui pourrait l'atteindre : répondez donc, que voulez-vous faire de Malek Adhel ?—Et vous, repliqua Lusignan plus vivement encore, qu'en feriez-vous, si je vous laissais l'arbitre de son sort ?—A l'instant sa prison serait ouverte et sa liberté lui serait rendue. —Ceci peut être le désir d'un chevalier, repliqua froidement Lusignan ; mais ce n'est pas le devoir d'un chef." Alors, se tournant vers les princes croisés, dans un discours étudié, mais éloquent et persuasif, il leur fit aisément comprendre de quel intérêt il était pour eux que Malek Adhel ne combattît pas jusqu'à la fin de la guerre.

" A Dieu ne plaise, dit-il, que je nie la pensée d'attenter à ses jours: si quelque ennemi osait l'attaquer, je verserais mon sang pour le défendre; mais celui des chrétiens m'est trop cher pour rendre la liberté au vainqueur de Jérusalem." Il s'appuie alors de raisons si fortes, de considérations si puissantes; il rappelle avec des couleurs si vives tout le mal que Malek Adhel a fait aux chrétiens et la terreur que son nom seul leur inspire; il fait si bien sentir qu'en ne l'ayant plus à la tête de ses armées, Saladin perdait la moitié de ses forces; il prouve si invinciblement que, loin de ce héros, les croisés ont toujours remporté la victoire; qu'ils n'ont jamais été vaincus que par lui, et qu'enfin de son éloignement de l'armée dépend peut-être tout le succes de leur grande enterprise; que le duc de Bourgogne commence à douter lui-même si la générosité dont il aurait voulu user ne serait pas contraire à l'intérêt général.

Quand Lusignan se fut aperçu que tous les esprits étaient ébranlés et que son opinion était approuvée, il ajouta, d'une voix plus modeste: " Quelle que soit l'impor-

tance des motifs que je viens de vous exposer, princes, ma résolution est loin d'être irrévocable: quand Richard sera venu reprendre le commandement, quand je ne serai plus responsable du sort de l'armée, peut-être mon cœur demandera-t-il aussi la grâce de Malek Adhel; mais Richard seul peut décider de son sort. Je viens d'envoyer au camp d'Ascalon pour faire part à ce grand monarque de la prise de Cesarée et de la situation où nous nous trouvons: sa réponse sera notre loi; en l'attendant, Malek Adhel sera conduit à Ptolémaïs; Césarée est trop près du théâtre de la guerre, Ptolemaïs plus tranquille, plus sûre, veillera mieux sur sa vie; je n'en répondrais pas ici."

L'avis de Lusignan prévalut, toutes les défiances s'évanouirent; on trouva même que, disposant de l'autorité suprême, il avait mis de la déférence dans ses reponses au duc de Bourgogne, et on lui en sut gré; et comme chacun savait que Malek Adhel était son rival, on applaudit à la manière dont il venait de parler de lui, et cette modération dissipa les préventions défavorables que sa

conduite équivoque avait élevées contre lui dans l'esprit des princes croisés.

La nuit même Malek Adhel, accompagné d'une forte escorte, partit pour Ptolémaïs.

Le lendemain Mathilde apprit ce départ; elle se souvint du regard sinistre de Lusignan, d'horribles pressentiments la troublèrent, et dans sa douleur elle appelle à son aide l'archevêque de Tyr. Hélas! où est-il, ce cœur compatissant, dans lequel elle aurait pu verser toutes ses craintes? où est-il, cet homme pieux que Lusignan n'aurait pas osé éloigner d'elle? où il est! il la sauve; il fait plus encore, il sauve Malek Adhel.

S'il n'avait point suivi les ravisseurs de Mathilde le jour qu'elle avait été enlevée du monastère, c'est qu'il devait ses premiers soins, ses soins paternels aux pieuses filles que cet évènement venait de jeter dans la confusion et l'effroi: il s'occupa d'abord de les calmer, de prier avec elles; et quand la paix fut revenue dans leur asile, le bâton à la main, il se mit en marche pour aller au secours de Mathilde. Au bas du Carmel, dans l'épaisseur de la forêt, il trouve des guerriers chrétiens qui marchaient vers Césarée; il

les arrête, il leur demande où ils vont, ce que fait l'armée, et si on sait dans quel lieu Malek Adhel a emmené la princesse d'Angleterre. " Mon père, lui répond un des soldats, les chrétiens sont maîtres de Césarée, Lusignan y commande; la princesse d'Angleterre est dans son palais, et nous venons de conduire Malek Adhel dans les cachots de Ptolémaïs." Le vénérable Guillaume est ému, ses genoux tremblent, il s'assied sur le tronc d'un vieux pin: les guerriers poursuivent leur route; il reste seul. " Mon Dieu! s'écrie-t-il, je vous rends grâce, Césarée est aux chrétiens et la princesse est en sûreté?" Mais Malek Adhel gémit dans un cachot. A cette pensée le bon archevêque ne peut retenir ses larmes: Malek Adhel est malheureux! il oublie ses torts, ses erreurs, son sacrilège; il ne se souvient que de ses bienfaits. Il ne réfléchit pas davantage; il ne se demande pas ce qu'il doit faire, mais il reprend son bâton et marche vers Ptolemaïs.

Aux portes de la ville il apprend qu'une populace aveugle et furieuse veut se porter contre la prison pour ôter la vie à Malek

Adhel; un peu plus loin il entend dire que cette émeute est excitée par des émissaires secrets de Lusignan; il tremble qu'on n'ait dit vrai. "Mon Dieu! s'écrie-t-il, ne permettez pas qu'une pensée si coupable soit entrée dans l'âme d'un chrétien." Il se hâte; il s'avance vers la prison; des ordres sévères en interdisent l'entrée à tout le monde; mais à ces hommes de paix et d'amour, qui ne sont sur la terre que pour soulager les maux de leurs frères, les portes de la douleur sont toujours ouvertes, et partout où un infortuné gémit et se meurt, ils ont toujours le droit d'entrer. Conduit par le geolier même, l'archevêque descend dans le fond d'un cachot; il y règne une sombre obscurité; il entend des soupirs étouffés...Il reconnaît la voix..Son cœur se serre. "Mon Dieu! dit-il, est-ce vous qui l'avez conduit là? Avez-vous chargé le malheur de lui révéler votre nom?" A ces accents le prince se relève brusquement; ses chaînes se choquent avec un fracas horrible; l'archevêque en frémit. Malek Adhel s'écrie: "Guillaume! est-ce Guillaume que j'entends?—O mon fils! lui répond-il, en se

précipitant dans ses bras et en couvrant de larmes le visage du prince, mon fils, Dieu vous délivrera.—Il ne me rendra pas l'honneur, interrompt Malek Adhel avec un cri déchirant ; j'ai perdu l'honneur, mon père ; il y avait donc sur la terre un malheur plus grand que celui de perdre Mathilde.—Mon fils, Dieu peut vous rendre plus que vous n'avez perdu ; nos biens sont fort pauvres en comparaison de ses richesses...Non, non, interrompt encore le prince, il n'y a plus pour moi un moment de paix ni d'espoir ; j'ai trahi mon frère ; j'ai abandonné la ville qu'il m'avait confiée ; j'ai été surpris par un traître, chargé de chaînes comme un vil esclave ; j'ai été traîné dans ce cachot, sur cette paille où je vais mourir.—Vous n'y mourrez point, vous n'y mourrez point, s'écrie l'archevêque avec force ; le temps est venu d'acquitter mes dettes, vous allez sortir d'ici.—Mon père, que prétendez-vous, et que dira Lusignan quand il ne trouvera plus sa proie, quand son esclave lui sera échappé ?—Que vous importe, vous allez sortir d'ici.—Mais savez-vous que si j'en sors, ce sera pour rejoindre Saladin, le ven-

ger, lui rendre Césarée.—Jeune homme, pourquoi me le dire s'écria vivement l'archevêque, je ne vous l'avais pas demandé.—Mon père, repliqua le prince en lui serrant les mains entre les siennes, j'aime mieux mourir ici que vous tromper ; et maintenant que c'est un ennemi que vous délivreriez, voulez-vous que je sois libre encore ?—Mon Dieu ! s'écria l'archevêque, n'est-ce pas lui qui m'a sauvé la vie à Damas, à Jaffa ! n'est-ce pas lui qui a brisé mes fers à Damiette ! n'est-ce pas lui qui m'a toujours renvoyé parmi les chrétiens, où je parlais toujours contre lui et son peuple ! voudriez-vous que vos ennemis fussent plus généreux que vos enfants ? Non je ne nuis point à votre cause par cet acte de charité ; car votre foi divine s'est bien plus établie par les vertus que par les conquêtes, et vous avez touché et converti bien plus de cœurs par l'amour que par la colère ; c'est lui, c'est ce maître, tout indulgence, tout tendresse, qui m'ordonne de vous sauver; ce n'est pas moi, Malek Adhel, c'est lui qui vous délivre, cette pensée peut-être arrêtera vos coups." Alors il détache ses chaînes, lui prend la

main et lui dit : "Viens, mon fils, viens, je connais tous les détours de ces tristes demeures ; Dieu a permis que je les eusse déjà visitées, afin de connaître un moyen de te sauver." Alors ils marchent ensemble par des routes étroites, ténébreuses ; malgré l'obscurité qui y règne, ces lieux d'affliction sont trop bien connus de Guillaume, pour qu'il puisse s'y égarer : le prince le suit, le cœur troublé par une puissance inconnue ; ce qu'il entend, ce qu'il éprouve l'agite de pensées nouvelles, et les paroles de l'archevêque lui semblent pleines de vérité ; mais avant de les croire, avant même de les écouter, il veut effacer l'affront qu'il a reçu, reprendre Césarée, combattre Lusignan, et pour soumettre l'orgueil et haïr la vengeance, il n'est pas encore assez chrétien.

"Mon fils, dit l'archevêque en s'arrêtant devant une grande trape hérissée de barres de fer, à travers laquelle quelques faibles rayons de jour se glissent avec peine, je serais venu à vous par ici, mais mon bras était trop faible pour soulever ce poids énorme ; peut-être le vôtre le pourra-t-il." Malek Adhel secoue la porte immense, et

les verroux et les chaînes tombent en éclats. " Mon Dieu ! s'écrie l'archevêque, la force de ce bras va-t-elle se tourner contre vous ! —Mon père, répondit le prince en tombant à ses pieds, prenez pitié de moi et laissez-moi partir; il y a en vous quelque chose qui m'étonne, qui me fait hésiter sur mes devoirs, qui parle plus haut que l'honneur... Ne me retenez plus...bientôt je vous rappellerai peut-être, bientôt j'aurai besoin de toutes vos miséricordes...La vie m'est odieuse; je suis à jamais séparé de Mathilde : ah ! ne pouvant vivre pour elle, il me sera doux de mourir près de vous." L'archevêque sent couler ses larmes ; il pose ses mains sur la tête du prince prosterné devant lui : "Je te bénis, mon fils, lui dit-il, et puisse l'Éternel te bénir comme moi; puisse-t-il te créer une nouvelle intelligence, un nouvel esprit ; puissent les erreurs du passé être oubliées et ne plus te revenir au cœur ; puisses-tu reconnaître celui dont la main a fondé la terre et mesuré les cieux : car ton salut s'avance et sa justice te sera révélée."

Il se fit un long silence. Guillaume reprit la parole le premier et dit au prince: "Cette

porte donne sous les remparts de Ptolémaïs, tu vas te trouver hors de la ville ; enfonce-toi dans le bois de sycomores qui l'entoure, demeures-y jusqu'à la nuit; alors profite de l'obscurité pour traverser la plaine ; échappe à tes ennemis : mais en quelque lieu que tu ailles, tu n'échapperas pas à Dieu ; son œil est sur toi, et sa providence ne t'oubliera pas.—Mon père, lui dit le prince, ne venez-vous point aussi? restez-vous dans cette prison ? Est-ce que vous voudriez prendre mes chaînes ? Est-ce que les chrétiens oseraient vous punir de ma fuite ?—Non, mon fils, non ; ne le craignez pas, répondit Guillaume : un excès de prudence a pu les engager à vous tenir captif pour vous ôter les moyens de combattre ; mais aux nobles enfants du Christ, la générosité plaît encore plus que la prudence ; il n'y en a pas un qui ne se réjouisse de vous savoir en liberté, pas un qui ne me remercie d'avoir osé vous la rendre.—O mon père, quel peuple que celui-là, s'il était tel que vous le dites ; mais quel Dieu que celui qui a formé une ame comme la vôtre et celle de Mathilde ....Mathilde, ajouta-t-il en fondant en

larmes, mon père, je ne la reverrai plus !— L'archevêque répondit d'un ton sévère: "Téméraire, vous avez cru pouvoir l'arracher à Dieu ; vous avez cru que la force de votre bras pouvait lutter contre l'Éternel : voyez comme il s'est joué de votre audace....Mathilde va revenir à lui, mon fils ; elle est son bien, il n'y faut plus penser.— Bientôt je n'y penserai plus, mon père, ajouta-t-il ; bientôt elle pourra quitter le monde, Malek Adhel n'y sera plus pour la pleurer ...Dites-lui que je lui rends ses promesses, que moi-même je la prie de se donner au ciel ; elle entendra cette prière, elle saura que c'est mon dernier adieu...." Alors surmontant toutes les émotions que cette pensée lui causait, il se leva, serra la main de l'archevêque contre son cœur, et lui dit: "Adieu, mon père; si je meurs sans vous revoir, promettez-moi de venir pleurer sur ma cendre et de prier votre Dieu pour moi." Et sans attendre sa réponse, il franchit le seuil de la porte et s'enfonça dans les bois. Guillaume reste encore quelques instants à sa place; il suit de l'œil celui que ses espérances comptent déjà au nombre de ses

enfants, et quand il a disparu, il élève ses mains au ciel et lui adresse ces paroles d'Isaïe : O Eternel, sers d'ombre au milieu du jour, cache ceux que le fer poursuit et ne décèle point ceux qui sont errants." Ayant dit cela, il se lève, pousse l'énorme porte et revient tranquillement sur ses pas. En rentant dans le cachot, il s'assied à la place de Malek Adhel, soulève avec effroi les chaînes dont on l'avait chargé, demande à Dieu de pardonner ceux qui accablent leurs ennemis, et attend en silence le sort qui lui est réservé.

Tout à coup des cris tumultueux frappent son oreille ; la porte s'ouvre avec un grand fracas ; il voit une populace armée de flambeaux et d'épées, et le geolier qui accourt en avant et s'écrie : "Ils ont rompu mes verroux, méprisé mes paroles ; ils demandent le sang du Sarrazin." La foule se précipite ; le sombre cachot est éclairé : on cherche le héros ; il n'y est plus, il a disparu ; l'homme de Dieu est seul à sa place, tranquille, serein comme l'ange des infortunés. Saisis de surprise et de respect, les furieux s'arrêtent. "Que voulez-vous, que demandez-vous, leur

dit Guillaume?—Le Sarrazin, s'écrie-t-on de toutes parts, celui qui a massacré nos femmes, nos frères, nos enfants, qui nous a chassés de Jérusalem.—Eh bien, il n'est plus ici, répondit l'archevêque : j'ai pris son péché sur ma tête et je me suis chargé de son iniquité. Voyez donc s'il vous faut du sang pour cela; vous pouvez prendre le mien." A ces mots l'émotion succède à la colère; les mains de ce peuple emporté commencent à trembler; les épées tombent aux pieds de l'auguste vieillard : cependant une voix s'élève encore et s'écrie : " Qui l'a délivré, qui a rompu sa chaîne?—Qui? repart Guillaume avec enthousiasme, *Celui qui m'a envoyé pour guérir la plaie de l'infortune, pour publier aux captifs la liberté et aux prisonniers l'ouverture de la prison* (1)." Il dit, et la foule croit que Dieu vient de parler par sa bouche; nul ne connaît la secrette issue par où le prince est sorti, le geolier lui-même l'ignore : il faut donc que l'éternel ait prêté sa force à un bras mortel et que dans tout ceci l'archevêque ait été

(1) Isaïe, ch. 61 v. 1.

conduit par lui. Pourquoi donc en douteraient-ils ? et, quand le saint est devant leurs yeux, comment s'étonneraient-ils du miracle ?

De tous ces cœurs furieux, Guillaume fait bientôt des cœurs repentants. Après avoir appaisé leur rage, il les en fait rougir, et verse l'amour et la charité où respiraient le sang et la vengeance. On veut le porter en triomphe hors de la prison ; il ne le permet pas ; il ordonne le silence : il ne veut point qu'on sache à quels excès des chrétiens ont pu se porter, ni qu'on remonte à la main qui les a fait agir ; et s'il se hâte de sortir de Ptolémaïs et d'aller à Césarée, c'est pour prévenir Lusignan de tout ce qu'il a fait ; c'est pour exciter ses remords, lui pardonner, et après lui avoir épargné un crime, lui éviter encore la honte de le voir connu.

CHAPITRE LI.

Dans ces jours de trouble et d'agitation on eût dit que, pour effacer le crime d'un chrétien, tous les autres avaient redoublé de

générosité; tandis que Guillaume délivre Malek Adhel, offre son sang pour lui, et ne songe qu'à sauver la gloire de Lusignan, du camp d'Ascalon Richard écrit à celui-ci: " Des bruits injurieux se répandent sur ton compte; je n'en veux croire aucun: mon frère peut être accusé, mais il ne peut être coupable; cependant comment a-t-il souffert qu'on donnât des chaînes au héros qui deux fois m'a sauvé la vie? Lusignan commande et Malek Adhel n'est pas libre! Mon frère, je veux le croire, pour suivre ton devoir tu n'auras pas attendu ma réponse, et au moment où je parle, Malek Adhel marche vers son frère, et tu t'avances pour me rejoindre et le combattre."

Au sein des forêts qu'il traverse en silence, Malek Adhel rencontre des guerriers; il frémit, car il est sans armes, et il a reconnu les chrétiens: oui, ce sont des chrétiens; mais ce sont des Français, ce sont des amis. Le chef court au-devant de lui, la tête nue. Le prince voit le duc de Bourgogne et ne craint plus aucune trahison. " Héros malheureux, je te cherchais, s'écrie le duc; depuis qu'on t'a éloigné de Césa-

rée, mille craintes agitaient mon cœur. Je voulais te suivre, mais Lusignan m'a fait défendre de sortir du camp, et malheureusement, jusqu'au retour de Richard, j'avais juré de lui obéir ; mais hier la princesse Mathilde, surmontant sa réserve ordinaire, m'a pris à part et m'a dit : " Gardons-nous de soupçonner Lusignan, mais le libérateur de mon frère est au milieu d'un peuple ennemi et nul chevalier ne veille sur ses jours." Ces mots m'ont semblé un ordre, et cet ordre devait l'emporter sur ceux de Lusignan : car tout chevalier doit ses premiers serments à la beauté et ses premiers secours à l'innocence. Accompagné de quelques-uns de mes braves Français, j'ai volé à Ptolémaïs ; tu n'y étais plus : on parlait de prodige, de sédition ; mais le nom de Guillaume mêlé à toute cette histoire m'a rassuré sur ta vie. Cependant je voulais savoir en quel lieu tu portais tes pas, protéger ta fuite : j'ai supposé que tu marchais vers ton frère ; c'était le chemin de l'honneur, ce devait être le tien. J'ai pris la route d'Ascalon, je t'ai trouvé, je suis satisfait. Voici un cheval, voici des armes ; va, noble guer-

rier, reprendre ta place dans l'armée de Saladin : je vais instruire la princesse Mathilde que ses volontés ont été exécutées, et je cours t'attendre dans les champs d'Ascalon.—Oui, je t'y rejoindrai, répond le prince avec un profond attendrissement; mais puisque tout vaincu que je suis, je ne te paraîs pas indigne de porter ton épée, donne-moi encore ton casque, et daigne recevoir le mien ; en le voyant sur ta tête, je reconnaîtrai celui qui le porte, et au milieu des combats, de leur tumulte et de leur carnage, je pourrai respecter mon bienfaiteur." Il dit, les deux héros s'embrassent avec une tendre et mutuelle estime, soupirent d'être ennemis et se séparent pour toujours.

Malek Adhel arrive sous les murs d'Ascalon ; il entre dans la ville ; la consternation y règne ; la prise de Césarée y a jetté l'epouvante et le deuil; il traverse les rues silencieuses : ce peuple si joyeux jadis à son aspect, le voit et reste muet; il entre dans le palais de son frère : en l'apercevant Saladin s'écrie : " O Malek Adhel, quand je te confiai Césarée, ce n'est pas ainsi que je croyais te revoir." Le héros debout, les

yeux baissés et dans l'attitude la plus humble lui répondit: " Saladin, je suis coupable; j'ai déshonoré le nom glorieux des Ayoubites, je ne suis plus digne d'être appelé ton frère. J'ai tout trahi, mon devoir, mes serments; Lusignan commande à Césarée; il est maître des murs que tu avais confiés à ma foi, Lusignan...!" Il s'arrêta comme n'ayant point de paroles pour exprimer ce qu'il éprouvait; le visage sévère du sultan s'adoucit un peu. " Raconte-moi, lui dit-il, par quel étrange prodige tu as permis à Lusignan de s'asseoir à ta place?" Malek Adhel prend la parole; il fait le récit de ses faiblesses, de ses fautes; loin de chercher à s'excuser, le repentir qu'il éprouve ne lui permet d'y trouver aucune justification, et tel qu'il se voit à ses propres yeux, tel il se montre à ceux du sultan. Saladin lui dit: " Des témoins de ta conduite, des victimes de ton imprudence m'avaient déjà fait ce récit; mais ils t'avaient peint mons coupable. Mohamed et Kaled que voici, en pleurant sur tes erreurs, ne les croyaient point sans excuse." Mohamed et Kaled sont ici! s'écria le

prince, et les nuages de son front s'éclaircirent un moment ; ils vivent, ils sont libres ! ah ! que béni soit l'ange qui les a délivrés ; il vient de rouvrir à la joie un cœur qui y était fermé pour toujours. — Nous avons beaucoup souffert, prince, lui dirent les deux musulmans ; mais nous serions ingrats si nous ne confessions pas hautement qu'hors le seul Lusignan tous les chrétiens se sont montrés humains et généreux ; chacun des princes croisés a voulu délivrer son captif ; et quant à nous, quoique la main qui a brisé nos chaînes se soit cachée dans l'ombre, nous avons su que nous devions notre liberté aux prières de la princesse d'Angleterre." Malek Adhel baisse les yeux ; pour expier ses torts, il voudrait défendre à son cœur de s'émouvoir à ce nom-là : Saladin le regarde, et lui dit : " Eh bien, que résous-tu, et quelle réparation offres-tu à ta patrie ?" Malek Adhel répond : " Appelle auprès de toi les chefs de ton armée ; Mohamed fera devant eux le récit de nos malheurs et de mes fautes ; tu entendras leur jugement, Saladin, et tu prononceras mon arrêt."

Le sultan y consent. Il monte sur son trône; les émirs, les chefs de l'armée se rangent autour de lui. Malek Adhel refuse de s'asseoir; il veut rester debout, et sur son front humilié il y a encore quelque chose de si fier qu'on eût dit que le malheur ne l'avait atteint que pour montrer qu'il ne pouvait l'abattre. Cependant Mohamed commence son récit; il dit les deux assauts des chrétiens et les deux victoires du prince; il raconte les artifices de l'imposteur envoyé par Lusignan et le départ de Malek Adhel. " O quelle fut ma surprise et ma douleur quand le lendemain de ce départ fatal je vis Césarée menacée de toutes parts! Les habitants appelaient Malek Adhel, et sous l'ombre de ce grand nom se sentaient invincibles; mais en apprenant qu'il n'y était plus, leur courage s'abattit à l'instant; le désespoir les saisit, et la desolation générale fut portée à un excès que mes expressions rendraient faiblement. Les guerriers jetaient leurs armes, et couraient dans les mosquées implorer Mahomet; les femmes, les cheveux épars, et pressant leurs enfants contre leur sein, faisaient éclater

de violents sanglots : partout on entendait retentir des cris, des gémissements, partout les tristes musulmans répétaient, en se frappant la poitrine, " Nous pouvons mourir à présent, car il nous a abandonnés, et nous sommes perdus, perdus à jamais."

La fermeté de Malek Adhel ne résiste point a la vue des maux qu'il a causés, des pleurs qu'il a fait répandre ; il cache sa tête entre ses deux mains, et du fond de sa poitrine s'échappent des cris étouffés qui disent les déchirements de son âme ; Mohamed voit sa douleur et veut s'arrêter ; il l'en empêche. " Continue, lui dit-il, c'est à la vérité à me punir ; peins mes torts avec les larmes des malheureux que j'ai faits, afin qu'ils soient ineffaçables et que le souvenir en reste toujours aussi présent, aussi vif dans mon cœur." Mohamed obéit, il continue, il dit comment il fut trompé par Lusignan, et comment les perfidies de ce roi l'empêchèrent de suivre l'intention où il était de s'ensevelir sous les murs de Césarée plutôt que de se rendre. " Après avoir interrogé l'esclave imposteur, continua-t-il, les émirs pensèrent comme moi, que du mo-

ment que les chrétiens avaient réussi à faire tomber le prince dans leur piège, ils avaient dû s'emparer de leur proie. Alors je leur représentai quel amour attachait Saladin à son frère, et s'ils n'étaient pas certains que c'était lui obéir que de donner Césarée pour le sauver? Les émirs demeurèrent en silence, ils étaient irrités contre le prince et ne lui pardonnaient pas de les avoir sacrifiés à son amour. Eh quoi, m'écriai-je, un moment de faiblesse doit-il vous faire oublier ses services passés et ses innombrables exploits? Ce mot, en leur rappelant votre gloire, prince, les décida en votre faveur; ils consentirent à capituler, et quand Lusignan revint chercher ma réponse, je lui remis les clefs de la ville à condition que vous seriez libre ainsi que tous les habitants de Césarée. Il le promit, le traître! son premier soin fut de me faire jeter dans un cachot. Hélas! sous les chaînes où je gémissais j'appris encore de nouveaux malheurs; je sus que Lusignan, certain que vous reviendriez à Césarée, n'avait pas voulu risquer la vie de ses soldats en vous attaquant à force ouverte; je sus, que pour

vous tromper, il avait fait allumer des feux dans le camp qu'il quittait, que sur nos murs il avait laissé flotter ses drapeaux, et qu'il avait couvert ses sentinelles de l'habit de nos soldats....Toutes ses ruses furent couronnées, vous vîntes vous livrer vous-même.....Je ne sais, cependant, s'il a rempli une partie de ses promesses et si c'est à lui que vous devez la liberté." Saladin se leva alors; il se fit un grand silence. "A qui que tu doives cette liberté, s'écria le sultan, il n'importe, les obligations qui te lient à ton pays n'en sont pas moins sacrées; parle maintenant, Malek Adhel, et dis-moi, quel est ton dessein?—Écoute, répondit son frère, depuis cette fatale nuit où j'ai vu mes mains chargées de chaînes, la princesse d'Angleterre au pouvoir de Lusignan, Césarée abattue, ma gloire flétrie et mon frère trahi, certainement je me serais donné la mort si l'espérance de te venger ne m'avait pas laissé un grand devoir à remplir.—Ainsi, reprit le sultan, le héros va donc triompher d'un lâche amour, remonter à la place d'où il est tombé, et conduire encore mes armées à la victoire?—Saladin, répliqua

le prince, ne m'accable pas ainsi de ta clémence, tes intérêts me sont si chers que je ne puis souffrir que tu ne te rendes pas justice à toi-même, et dans la position où je me trouve, je sens que tes rigueurs me soulageraient bien plus que tes bontés; laisse, laisse-moi cacher ma honte dans les derniers rangs de tes soldats; heureux encore qu'ils veuillent bien m'y souffrir, eux dont la fidélité n'a jamais été soupçonnée et dont l'honneur est encore sans reproche.—Émirs, soldats, peuple, vous tous ici présents, s'écrie Saladin en s'adressant aux nombreux auditeurs qui l'entouraient, s'il s'élève parmi vous une seule voix qui condamne Malek Adhel et le juge indigne de reprendre le commandement de mes armées, je jure de faire taire l'amitié et de n'écouter que la justice." A ces mots l'assemblée répondit au sultan par une acclamation unanime: sur ces mâles et fiers visages, des pleurs d'attendrissement coulaient de tous côtés, et toutes les bouches répétaient ces mots: " Vive Malek Adhel, le glorieux frère de notre sultan! aussi long-temps que la victoire marchera avec lui, que l'amitié l'unira

à Saladin, qu'il sera l'objet de notre amour, il demeurera à notre tête, il y demeurera toujours !"

Malek Adhel ne peut contenir son émotion, il se précipite dans les bras de son frère. " Ah ! lui dit-il, je sens qu'il est doux d'être aimé ainsi, et je le sens quand de si touchants témoignagnes d'amour me séparent a jamais de ce qui fut l'objet de mes plus chères espérances." Il s'arrête, du fond de son âme il adresse à Mathilde un éternel adieu ; alors relevant son front superbe et sur lequel le feu de la gloire venait de recommencer à briller, il s'écrie : " Mon frère, et vous amis si généreux, c'est au moment où je viens de vous trahir que vous vous livrez encore à moi.... J'accepte votre confiance, car maintenant j'en suis digne, le sacrifice que je viens de vous faire dans mon cœur m'en répond."

Les deux frères se retirent, ils concertent ensemble le plan d'une bataille, ils sont sûrs que dans l'ivresse de leur triomphe les chrétiens ne la refuseront pas ; elle sera terrible, elle sera décisive : encore quelques jours, et les destinées des combats auront

appris au monde lequel des deux empires a succombé, et si c'est sous l'étendart du prophéte ou sous les bannières de la croix que l'Orient soumis doit fléchir.

CHAPITRE LII.

Au-devant de Guillaume court l'agile renommée; elle arrive avant lui à Césarée, elle y dit la délivrance de Malek Adhel et non la main à qui il le doit: ce secret demeure encore enseveli dans le sein de la charité. Au premier mot de cette nouvelle, Lusignan a pénétré tout le mystère; il devine quel est cet homme qui a bravé ses ordres, cet homme qui, revêtu d'une puissance supérieure à celle des rois, a pu seul s'élever au-dessus de la sienne; mais il sait bien que ce même homme ne faisant rien que pour le ciel, dédaigne de recevoir sur la terre le fruit de ses œuvres, et le verra recueillir par un autre sans daigner revendiquer ses droits. L'audacieux Lusignan ose s'attribuer les mérites de Guillaume, il

fait repandre dans l'armée que, comme souverain, sa prudence n'a pas dû lui permettre de rendre la liberté à Malek Adhel, mais que comme chevalier, sa générosité a chargé l'archevêque de le délivrer en secret. Tout le camp est surpris, plusieurs doutent de cette action, mais tous les chrétiens capables de la faire, s'efforcent d'y croire et il y en a beaucoup. Cependant l'archevêque arrive et apprend ce qu'on publie; il garde le silence et se rend chez Lusignan: celui-ci arrogant et superbe jusqu'à cet instant, à la vue de Guillaume s'alarme et se trouble; il fait l'aveu de ses torts, non avec cet esprit de contrition qui indique le véritable repentir, mais avec cet esprit d'orgueil qui des hauteurs où il domine sur les faibles, redescend tout à coup aux plus humbles supplications devant celui qui a le pouvoir de l'humilier. Il avoue qu'une indomtable passion l'a entraîné dans de grands écarts, et il montre à Guillaume qu'il était perdu sans ressource dans l'estime des croisés, s'il n'avait saisi cette occasion de la reconquérir. Il cherche à prouver que pour les intérêts de la foi, il faudrait taire les torts du

moindre chrétien, à plus forte raison ceux du chef de l'armée; il emploie enfin toute son éloquence à persuader à Guillaume, que lui-même est intéressé à confirmer aux troupes, que c'est en effet au souverain qui les commande que Malek Adhel doit sa liberté. Sur ce mot, l'archevêque l'arrête: "C'en est assez, Lusignan, dit-il, demeurez-en là; comme mon divin maître, je puis être l'avocat des pécheurs, je ne le serai jamais du péché.—Mon père, s'écrie Lusignan, ne puis-je pas effacer le mien?" Et alors avec une grand véhémence, il dit quels vastes projets ils conçoit: à l'entendre, il n'est rien qu'on ne doive espérer de sa valeur, tous les Sarrazins ne tiendront pas devant lui, il va faire sa proie de tous leurs royaumes; déjà il montre comme expiation à ses fautes, toutes les provinces que son bras va remettre sous l'empire du Christ, et s'étend sur tous ces détails avec une orgueilleuse complaisance. L'archevêque l'écoute jusqu'au bout sans l'interrompre; à à la fin quand il se tait, d'une voix grave il lui répond: " Ce n'est donc pas assez, Lusignan, de l'idée d'avoir perdu un royaume

pour rabattre les enflures de votre cœur, en arrêter toutes les fougues et vous contenir dans l'humilité et une sage modestie ? au moindre succès, sans regarder même par quel moyen vous l'avez obtenu, votre orgueil se relève et croit pouvoir prétendre à tout : quelle route avez-vous choisie, ô roi chrétien ! pour remonter sur votre trône ? l'artifice et la trahison. Cependant je ne dévoilerai pas votre honte, mais j'aurai l'œil sur toutes vos démarches ; tout en respectant le sang dont vous sortez et la pourpre où vous êtes assis, je saurai replonger toutes ces grandeurs dans le néant si vous vous en serviez pour nuire, et montrer l'homme tout entier si l'homme était encore criminel."

Lusignan dévore le violent dépit qu'il éprouve. Tout en feignant de s'humilier, il cherche par quels moyens il pourra éloigner le témoin qui va le poursuivre, le juste qui peut le confondre ; c'est avec une mortelle inquiétude qu'il voit l'archevêque entrer chez Mathilde, entretenir les princes croisés ; il craint toujours que le secret n'échappe, et que sa honte ne soit connue ; bientôt quand le duc de Bourgogne rentre au camp,

ses terreurs redoublent; de tous les princes qui l'entourent, il n'en est aucun dont le caractère le gêne plus que celui-là : en effet en apprenant qu'on dit dans Cesarée que c'est par un ordre secret de Lusignan que la liberté a été rendue à Malek Adhel, le duc de Bourgogne, qui ne voit là qu'un nouveau mensonge, est prêt à s'élever contre lui; cependant quand on ajoute que Guillaume ne dément point cette assertion, il regarde comme un devoir de se taire aussi; car si la chose est vraie, il doit respecter la conduite de Lusignan, ou respecter le silence de Guillaume si elle ne l'est pas.

Dans les plaines d'Ascalon Richard ne tarde pas à savoir que Malek Adhel est revenu auprès de son frère; qu'il a repris le commandement des armées, et que les Sarrasins se préparent à demander le combat. Aussitôt il mande à Lusignan de le venir joindre avec toutes ses forces; il exprime la satisfaction que lui a causé sa conduite, et ajoute que Mathilde ne peut retourner dans un monastère d'où les Sarrasins peuvent l'arracher une seconde fois, ni rester dans une ville que Malek Adhel a juré de

reprendre. Il faut que Lusignan la conduise dans le camp d'Ascalon, pour l'entourer de la protection de toutes les puissances chrétiennes.

Lusignan fait part à l'armée et à la princesse des ordres de Richard. L'armée obéit avec joie, Mathilde est résignée à tout; elle part; l'archevêque ne la quitte point.

Richard reçoit son frère d'rrmes avec de vifs témoignages d'affection; il n'a pas douté un seul instant qu'il ne fût le véritable libérateur de Malek-Adhel, et il s'enorgueillit de pouvoir enfin, en vantant la valeur de son ami, vanter aussi ses vertus; il s'exprime ainsi devant sa sœur. Lusignan rougit, Mathilde se tait; elle s'est promis de ne point révéler les vérités qu'elle sait, et jamais sa bouche ne dira que Lusignan a eu la pensée de donner la mort à un rival désarmé. D'un visage froid et sérieux elle écoute les discours de Richard; c'est en vain qu'il croit la toucher, c'est plus vainement encore qu'il espère l'effrayer; car celle qui a connu tous les malheurs et renoncé à tous les biens ne peut plus s'effrayer de rien. Maintenant qu'elle a appris par l'archevê-

que de Tyr que Malek Adhel est libre, que son ame est remplie de pensées de conversion, et qu'il lui permet de s'enchaîner à Dieu, rien ne la retient plus au monde et elle n'aspire qu'à le quitter; elle le déclare à Richard. La nouvelle gloire de Lusignan lui avait donné d'autres espérances, il s'irrite; elle baisse les yeux avec respect, mais sans émotion. Étonné de sa tranquillité, il lui demande si elle ne craint plus sa colère. " J'en crains les effets pour vous, sire, lui répond-elle; mais pour moi je ne crains plus rien: mon sort est arrêté; la mort seule peut le changer, et la mort ne me fait pas peur." Richard est frappé d'une fermeté qui se cache sous tant de douceur; il commence à se sentir vaincu par un ascendant supérieur; et en regardant la profonde résignation empreinte dans les traits de Mathilde, il est tenté de croire que l'ame qui anime ce beau visage a déjà pris son essor vers un autre monde, et que cette tendre vierge ne refuse d'être une reine sur la terre que parce qu'elle se sent appelée à être une sainte dans le ciel.

Lusignan n'ose plus exprimer les désirs

qu'il éprouve; il connaît mal les vertus chrétiennes qui distinguent si éminemment la princesse, et il craindrait, en la sollicitant avec trop de chaleur, de lui faire dire ce qu'il a tant d'intérêt à cacher. Mais en se taisant ainsi, il touche tous ceux qui ne sont pas dans le secret de son silence; on plaint son amour, on loue son respect; on s'étonne que Mathilde demeure insensible à de si nobles procedés. Elle entend ces reproches, ils ne l'étonnent ni ne l'affligent: contente de l'approbation de l'archevêque, qui a sondé toutes ses pensées, elle ne s'offense point du blâme qu'on jette sur elle, et s'en inquiète encore moins; car le monde n'est déjà plus à ses yeux, et toute ses censures et ses éloges, périssables comme lui, ne peuvent plus toucher celle qui, dégoûtée de tout ce qui passe, a confié ses espérances et remis sa destinée à cette éternité qui ne passe point.

Depuis deux jours seulement l'armée était réunie, et Richard avait repris le commandement général, lorsqu'on apprit que les Sarrazins faisaient sortir leurs bataillons des portes d'Ascalon. On vit que c'était le si-

gnal de la bataille, et chacun se prépara au combat. Tous les chevaliers revêtissent leurs plus fortes armes; Mathilde de ses mains tremblantes attache la cuirasse de son frère: c'est peut-être le dernier service qu'elle lui rendra, et elle trouve encore des larmes pour cette crainte, après en avoir tant versé pour des craintes peut-être plus cruelles encore.

Le roi de Jérusalem, dans sa tente, seul avec son écuyer, lui confie ses douleurs. Cet écuyer, jadis musulman, entraîné par une basse cupidité plutôt que par une foi véritable, s'est attaché depuis plusieurs années au service de Lusignan; il est prêt à obéir à tout ce que celui-ci lui commandera, fût-ce un crime, et Lusignan en médite un. " Ecoute, lui dit-il, dans cette grande journée je n'ai qu'un espoir, dans cette grande bataille je ne vois qu'un objet, c'est de combattre Malek Adhel: je veux bien qu'il me donne la mort, mais je ne veux pas qu'il me survive. Sois toujours près de moi: si je m'éloigne avec lui, tu nous suivras; si j'obtiens la victoire, tu resteras en paix; si je tombe, si je meurs, je compte sur ta fidé-

lité, et, je te le répète, ne permets pas qu'il me survive." L'écuyer le promit, et alors Lusignan fut tranquille et ne craignit plus le hasard d'un combat où il n'avait plus que la mort à craindre. Ce fut un mercredi 4 octobre, que l'armée entière des croisés sortit du camp d'Ascalon pour aller à la rencontre de Saladin (1); elle s'étendit dans la plaine, depuis le fleuve Bélus jusqu'à la mer. Le roi d'Angleterre, devant lequel on portait le livre des évangiles couvert d'une étoffe de soie, soutenu dans les angles par quatre officiers, occupait la gauche vers le fleuve avec les Anglais et les Hospitaliers; le marquis de Montferrat commandait la droite, ayant sous lui les Vénitiens et les Lombards; Lusignan était au centre avec le landgrave de Thuringe, les Français et les Pisans; Gérard de Biderford, grand-maître des templiers, le duc de Gueldre et les Catalans, formaient le corps de réserve, et on avait laissé pour la garde du camp Geoffroi de Lusignan, frère du roi, et

(1) La disposition de cet bataille est toute historique, et les paroles qui la terminent ont été véritablement dites par Richard dans cette circonstance-là.

Jacques d'Avesnes. Les archevêques de Pise, de Cantorbury, de Ravennes, de Besançon, de Nazareth ; les évêques de Beauvais, de Salisbury, de Ptolémaïs et de Bethléem, armés d'un casque et d'une cuirasse, combattaient aussi. Richard admirant la force de cette grande armée, s'écria dans son enthousiasme : " Quelle puissance humaine pourrait nous résister? O Dieu, soyez neutre et la victoire est à nous".

Les deux armées s'avancent de part et d'autre avec une égale ardeur ; elles sont en présence ; en peu d'instants on voit décroître l'intervalle qui les sépare encore, bientôt il a disparu. Les visières s'abaissent, les lances sont en arrêt, les coursiers se précipitent ; chrétiens, musulmans, tout s'ébranle : le bouclier heurte le bouclier, l'épée croise l'épée, le pied presse le pied, le javelot touche le javelot : les deux armées sont tellement serrées l'une contre l'autre, que l'œil ne distingue plus les Sarrazins des croisés, et que l'aigrette des casques de ceux-ci paraît attachée à celui des Arabes. Du sein de ce choc tumultueux s'élève un épais tourbillon de poussière qui couvre les com-

battants, obscurcit les airs et monte jusqu'au ciel, et les paisibles collines retentissent du bruit des armes, des éclats de la victoire et des gémissements de la mort.

L'épée de Lusignan dévore les infidèles, il en fait un carnage affreux, rien ne l'arrête, rien ne lui résiste, car il ne rencontre point Malek Adhel. Tandis qu'il triomphe au centre, Richard triomphe aussi à la gauche; mais à droite, le marquis de Montferrat a été repoussé par Saladin; cependant vainqueurs sur deux points, les chrétiens ont l'avantage et poursuivent leur victoire avec une impétuosité sans pareille, lorsqu'un effroyable cri sorti de l'arrière-garde de leur armée, les arrête tout à coup, les fait regarder derrière eux et leur apprend que Malek Adhel a paru. A l'instant ils reviennent sur leurs pas et reconnaissent partout les traces de ce guerrier terrible; les cimiers brisés, les cottes d'armes déchirées et sanglantes, les étendards roulants dans la poussière, les profondes et larges blessures des mourants, tout leur dit que l'épée de Malek Adhel a passé par là; ils l'aperçoivent bientôt, parcourant le vaste champ de bataille,

portant sa valeur partout où les chrétiens sont vainqueurs ; les combats renaissent de toutes parts, il triomphe de toutes parts, et par l'habileté de ses plans, de toutes parts les chrétiens se trouvent enveloppés d'ennemis. Lusignan furieux, désespéré de voir une si belle victoire sur le point de lui échapper, se dévoue pour le salut des siens. Il appelle à grands cris son indomptable rival, il espère, en l'éloignant du combat, donner aux chrétiens le temps de reprendre l'avantage ; sans doute il prévoit bien qu'il périra dans cette lutte terrible, mais il est sûr que Malek Adhel périra aussi avec lui, et cette pensée lui fait presqu'aimer la mort. Le héros a entendu le défi de Lusignan, il frémit de rage, mais il n'y répond point : le roi de Jérusalem étonné de ce silence, presse les flancs de son coursier, joint Malek Adhel ; celui-ci se détourne et s'éloigne du seul chrétien dont il verserait le sang avec plaisir ; il s'est promis d'éviter toute querelle particulière, afin de ne point abandonner le champ de bataille avant la victoire, et quoiqu'il lui en coûte, il veut demeurer fidèle à ce devoir. Mais trop peu soigneux de dé-

fendre une vie qui lui est odieuse, en repoussant les chrétiens, il ne se garantit pas de leurs coups et espère bien en secret que sa mort expiera le mal qu'il ne peut pas s'empêcher de leur faire. Cependant Lusignan s'acharne à le poursuivre; toujours sur ses pas, il l'accable des termes les plus injurieux : le fier guerrier dévore long-temps ces outrages en silence, mais à la fin il ne peut plus retenir sa colère; dans la fureur qui l'anime, il est bien sûr qu'un instant lui suffira pour purger la terre d'un rival qu'il déteste, et il n'a pas l'orgueil de croire qu'un instant d'absence puisse entraîner la défaite de l'armée. " Viens dit-il à Lusignan, hâtons-nous d'éteindre dans notre sang la haine mutuelle qui nous dévore." Le roi de Jérusalem le suit, mais il ne le suit pas seul, et son écuyer n'a pas oublié ses ordres.

Malek Adhel s'arrête à quelque distance de l'armée, derrière une masse de rochers qui les dérobe à tous les regards; il jette loin de lui son bouclier et s'écrie : " Crois-moi, Lusignan, n'usons point de ces vains moyens de defense qui retarderaient notre défaite, et précipitons, au contraire, l'instant où

l'un de nous aura cessé de haïr l'autre." Lusignan l'imite, il quitte son bouclier, tire l'épée, et le combat commence. L'horrible mort entend les coups de ces guerriers intrépides, elle vole, accourt et sourit à la vue des grandes victimes qui vont tomber sous son empire ; jamais Lusignan n'a montré tant de valeur, jamais il n'eut tant d'espérances, car Malek Adhel est blessé ; dans le champ de bataille, plusieurs chrétiens doivent, à l'indifférence que ce héros mettait à défendre sa vie, l'honneur d'avoir versé son sang, et celui qu'il perd affaiblit la vigueur de son bras. Mais son courage supplée aux forces qui lui manquent, et prenant son épée entre ses deux mains, il en décharge un si furieux coup sur la tête de son rival, que celui-ci en est ébranlé ; son casque fendu par la moitié tombe à terre et ses yeux se couvrent d'un nuage de sang ; Malek Adhel en voyant sa tête nue, jette aussi son casque et attend pour recommencer à frapper que son adversaire soit en état de se défendre ; mais à peine Lusignan a-t-il recouvré ses sens, qu'il s'élance sur le prin ceet lui enfonce son épée, au défaut de

sa cuirasse, d'un mouvement si rapide, que le héros qui ne s'y attendait pas, n'a pas eu le temps de parer le coup. Aussitôt de la large blessure, son sang coule à gros bouillons : " Hélas ! Mathilde, s'écrie-t-il, si je le répandais pour vous venger et si ma mort ne vous affligeait pas, qu'elle me serait chère ! L'affliger, reprit Lusignan, sois sûr qu'elle s'en réjouira avec nous." Il dit, et redouble ses coups ; le prince n'en est point atteint, il reprend même ses avantages et perce le flanc de son rival. Alors Lusignan cherche moins à attaquer qu'à se défendre ; il évite le prince, tourne autour de lui, le fatigue, l'épuise, voyant bien que blessé comme il l'est, il n'a besoin que de prolonger le combat pour être sûr de la victoire ; mais Malek Adhel indigné que la lutte soit si égale, la défaite encore incertaine, et que l'homme qu'il hait le plus soit celui qui lui résiste davantage, Malek Adhel voulant enfin terminer le combat ou mourir, quitte son épée, s'arme de son poignard et se précipite sur Lusignan pour le lui plonger dans le cœur ; ils se débattent, s'enlacent, s'attaquent, se repoussent ; à la fin le prince l'em-

porte, il saisit son adversaire entre ses deux bras avec tant de force, que Lusignan en perd la respiration et le mouvement, il chancelle et va mesurer la terre. Malek Adhel s'y jette avec lui, il lève le poignard, il va frapper.... "O héros! écoute-moi, lui dit Lusignan d'une voix expirante." Malek Adhel s'arrête pour l'écouter, mais le roi de Jérusalem perd connaissance avant d'avoir achevé sa prière. Le prince hésite à frapper d'un coup inutile un ennemi presque mort: tandis qu'il hésite, l'écuyer de Lusignan qui vient de voir tomber son maître le croit sans vie, et fidèle à sa promesse, il se précipite sur le héros et lui enfonce son épée dans la gorge. Malek Adhel surpris, se retourne pour se venger; mais affaibli, épuisé par ses nombreuses blessures, il succombe enfin, ses yeux se ferment à la lumière, ses lèvres pâles et expirantes prononcent encore le nom de Mathilde; le mouvement et la chaleur l'abandonnent; il demeure étendu sur la poussière qu'il baigne de son sang.

L'écuyer de Lusignan est effrayé lui-même de ce spectacle; il ne peut croire qu'un si fameux guerrier ait été sa victime; l'effroi

s'empare de son ame, et si ce n'est plus le bras, c'est l'ombre de Malek Adhel qui le fait frémir : il voudrait s'éloigner de ce lieu effroyable mais il voudrait emporter le corps de son maître, ses forces n'y suffisent pas. Il aperçoit dans l'escarpement des rochers un jeune pâtre qui s'y était réfugié avec effroi, tandis qu'autour de lui ses chèvres broutaient paisiblement l'herbe tendre et le feuillage des arbrisseaux, il l'appelle, il l'oblige à venir lui prêter son appui pour transporter le corps de Lusignan au camp. Dans leur route ils rencontrent des chrétiens qui fuiaient : " La bataille est-elle donc perdue ! s'écrie l'écuyer.—Lusignan a disparu, répondent-ils, et Saladin et Malek Adhel sont vainqueurs.—Malek Adhel, reprend l'écuyer, Malek Adhel est mort, il vient de succomber sous les coups de Lusignan, de mon maître que voici couvert de blessures." Les chrétiens n'osent croire ce qu'ils entendent, ils répètent ces mots extraordinaires : " Malek Adhel vient de succomber." De bouche en bouche ils volent jusqu'au sein des armées ; à l'instant musulmans et chrétiens s'arrêtent interdits de-

vant la terrible nouvelle ; les premiers se frappent la poitrine, se roulent à terre avec désespoir. Les chrétiens eux-mêmes ne peuvent s'empêcher d'être émus ; cependant ils reprennent courage et profitent de la terreur des infidèles pour les accabler : Saladin victorieux jusqu'à cet instant, Saladin toujours maître de lui-même dans les plus éminents dangers, Saladin que les flèches les plus aiguës et les maux les plus cruels ne peuvent seulement faire changer de couleur, maintenant ne peut plus commander à la douleur qu'il éprouve ; la mort de son frère l'a saisi avec tant de violence, que pendant un moment il oublie et son empire et sa gloire pour ne songer qu'à ce qu'il perd. Il est repoussé, vaincu, il se replie vers Ascalon et va enfermer dans les murs de cette ville, son profond désespoir et les débris de sa puissante armée.

CHAPITRE LIII.

Tandis que les chrétiens, maîtres du champ de bataille, chantaient l'hymne de la

victoire, le corps de Lusignan venait d'arriver au camp. On le transporta dans sa tente, et son écuyer plus pâle, plus défiguré que lui, car le crime donne aux traits un caractère plus hideux que la mort même, le suivait en tremblant. Geoffroi de Lusignan, à la vue de son frère sans mouvement et sans couleur, appelle autour de lui tous les secours de la médecine et de l'église. L'archevêque de Tyr vient s'asseoir auprès du lit du mourant, afin de profiter du premier moment de connaissance pour le rendre du moins au ciel si on ne peut le rendre à la vie. Mathilde surmontant toutes ses répugnances est entrée aussi sous sa tente : ses mains délicates s'occupent sans cesse d'exprimer le suc des herbes et de choisir les simples dont se compose l'appareil des blessures. Les chirurgiens d'Europe appelés auprès de Lusignan, s'étonnent de la profondeur des siennes : " On reconnaît les coups de Malek Adhel, s'écrie l'écuyer." A ces mots la princesse suspend son ouvrage, regarde l'écuyer; et lui dit d'une voix très-émue ; " Est-ce donc Malek Adhel qui a blessé votre maître ?—Oui,

madame, répond-il, mais c'est mon maître qui a tué Malek Adhel.—Il a tué Malek Adhel ! reprend la vierge en laissant tomber les herbes qu'elle tenait." Elle n'en peut dire davantage, ses nerfs se roidissent, son sang s'arrête, ses yeux se troublent, elle ne remue point, elle reste debout, pâle, immobile, comme si la vie l'eût abandonnée. L'archevêque frappé de la nouvelle qu'il apprend et des funestes conséquences qui y sont attachées, accourt auprès de Mathilde. Il s'efforce de lui dire quelques mots, c'est en vain; car lui-même est accablé de douleur. Mathilde ne sent plus rien, ses yeux secs et fixes ne versent aucune larme, et ses lèvres bleues et glacées semblent ne devoir plus s'ouvrir. Cependant, en la voyant dans cet état, l'archevêque retrouve des forces pour la consoler; mais ses paroles loin d'aller au cœur de la princesse, paraissent ne pas même frapper ses oreilles ; elle demeure dans la même attitude ; Guillaume plein d'alarmes pour elle, en éprouve de plus vives encore pour le prince, il dit à l'écuyer: "N'y a-t-il aucune ressource, Malek Adhel est-il entièrement perdu?—Perdu pour toujours,

toujours, toujours ! " s'écria la vierge d'une voix sourde et déchirante et avec un regard qui semble plonger dans les profondeurs immenses de l'éternité. L'archevêque est d'autant plus touché de ces paroles qu'il en comprend le sens et qu'il voit bien que ce n'est pas la mort de Malek Adhel qui fait le désespoir de sa douleur. "Ami, reprend très-vivement l'archevêque, répondez-moi avec vérité, l'avez-vous laissé sans espoir ?" L'écuyer interdit devant l'archevêque, frappé de l'état de la princesse croit sentir dans son sein des serpents qui le dévorent, et sa bouche ne peut proférer un seul mot. Le pénétrant Guillaume, accoutumé à lire dans les consciences, a reconnu sur ce front pâle l'empreinte des remords ; il pressent un mystère affreux et veut l'éclaircir à l'instant. " Viens, suis-moi, lui dit-il." Le coupable n'ose résister à cet ordre ; l'archevêque le conduit sous une tente voisine, il y fait transporter la princesse ; à peine sont-ils seuls tous les trois, qu'il s'adresse ainsi au pécheur qui tremble à ses pieds : " Parle, dévoile ce que tu sais, quel ténébreux secret caches-tu ?—Grâce, grâce, s'écrie l'écuyer,

comme s'il eût cru que Guillaume avait pénétré le crime dont le ciel était déjà instruit.—Tu nous as trompés, reprend l'archevêque, Malek Adhel vit encore!" Voilà les premiers mots que la princesse a entendus, elle tressaille, jette autour d'elle des regards égarés, et se précipitant aux genoux de l'écuyer, elle les presse contre son sein, les embrasse de ses mains tremblantes en s'écriant avec des sanglots: "Ah! dis-donc, hâte-toi de dire que Malek Adhel vit encore.—Misérable que je suis, répond l'écuyer éperdu, que ne puis-je au prix de tout mon sang racheter mon crime et rendre la vie à ce prince!" Mathilde frémit, ses terreurs l'éclairent et lui revèlent quel sang couvre les mains qu'elle touche; avec un cri lamentable elle repousse le meurtrier en disant: "C'est toi, c'est toi qui lui as donné la mort." Le coupable tombe la face contre terre et avoue son forfait: Guillaume l'écoute avec épouvante, il pleure sur un attentat si noir, mais bientôt rappelé à d'autres pensées par l'état de la princesse dont les aveux de l'écuyer semblent avoir aliéné la raison, il s'approche d'elle, la sou-

lève dans ses bras et lui dit : " Prends courage, ma fille, tout n'est pas fini peut-être encore, le bras des assassins est toujours tremblant, leurs coups mal assurés ; rarement ils trouvent le cœur des héros.—O qu'il y reste une ombre de vie ! s'écrie Mathilde, et je saurai bien l'y découvrir." Et à cet espoir son sang ranimé porte une légère rougeur sur son front abattu.. " Si Malek Adhel n'était plus, ajoute-t-elle, si tant de vertus devaient être punies, ô éternel ! où serait votre justice, où serait votre vérité ? —Ma fille, interrompt vivement l'archevêque, mourez de votre douleur, mais ne blasphêmez pas.—Partons, mon père, lui dit la princesse, partons sans différer ; l'assassin nous guidera sur les traces sanglantes où il a marché.—Partons," reprend l'archevêque aussi enflammé par la charité que Mathilde elle-même peut l'être par l'amour.

La nuit ne les arrête point ; la lune brille au haut des cieux et les éclaire. Guillaume se munit de baume et de simples, propres aux blessures ; malgré sa vieillesse il suit de près la course rapide de la princesse : le remords semble avoir donné des ailes au meurtrier,

et malgré les détours qu'ils sont obligés de faire pour éviter la rencontre des chrétiens qui reviennent au camp, la charité, l'amour et le repentir les poussent d'une telle vitesse qu'ils arrivent bientôt vers la masse de rocher qui couvre de son ombre le corps de Malek Adhel. En l'apercevant, le meurtrier frissonne ; il ne peut aller plus loin ; il détourne la tête de ce sang qui s'élève contre lui ; ses membres se roidissent, et sa langue épaisse ne peut prononcer aucun mot. Mathilde jette les yeux autour d'elle ; ils sont frappés de l'éclat que les rayons de la lune font jaillir des armes d'un guerrier ; elle se précipite à genoux près de lui, écarte ses cheveux, le reconnaît, se penche sur ce front souillé de sang et de poussière, pose une main tremblante sur son cœur, et demeure quelques minutes dans cet état de terrible émotion où on se sent comme suspendu entre l'immortelle félicité et l'éternel désespoir. Un mouvement, un souffle vont décider son sort ; elle attend, ses yeux sont fixes, sa respiration même est suspendue ; on dirait qu'elle ne veut recommencer à vivre qu'avec son époux. Tout à coup un éclair

de joie a parcouru, pénétré tout son être; d'une voix éclatante d'espérance elle s'écrie, en voyant arriver l'archevêque: "Mon père, son cœur bat encore, le ciel est justifié." Aussitôt elle déchire ses voiles pour étancher toutes les blessures du prince; ses mains semblent se multiplier; jamais tant de secours ne furent apportés avec plus de vivacité, jamais tant de force n'appartint à un corps si délicat; elle soulève la tête du héros, la presse contre son sein, la couvre de larmes, et rechauffe de sa pure haleine les lèvres pâles et glacées que la mort allait fermer pour toujours. Un faible soupir échappe de la poitrine du héros: "Mon Dieu, s'écrie Mathilde avec une ferveur exaltée, ce n'est pas pour l'amour que je vous implore, je ne vous demande rien pour moi, emparez-vous seul de son cœur, qu'il ne revoie la lumière que pour vous connaître; soyez, soyez son unique pensée. "Tandis qu'elle prie, l'archevêque applique sur les profondes blessures du prince un appareil dont il ne voit que trop l'inutilité: ce soin rempli, il songe à en remplir un plus grand; au pied des rochers il a entendu le

murmure d'une fontaine, et va remplir le casque ensanglanté d'une onde salutaire. " O vénérable saint, lui dit la princesse, priez, priez, Dieu ne vous refusera pas le salut de cette ame.—Guillaume arrose le front du héros de cette eau à laquelle la miséricorde du ciel lui a permis de communiquer une vertu divine; en cet instant les rayons de la lune tombent à plomb sur le visage de Malek Adhel; Mathilde voit ses yeux s'ouvrir à demi, et ses lèvres essayer quelques mots. " Mon père, dit-elle à l'archevêque en étendant la main vers lui, approchez, parlez-lui; ce n'est pas moi qu'il doit entendre." Guillaume se courbe vers le prince: " Mon fils, lui dit-il, mon fils, Dieu vous attend, Dieu vous appelle." A cet accent, Malek Adhel entr'ouvre ses paupières, et d'une voix si faible que sans le silence de la nuit et l'attention de ceux qui l'écoutent on n'aurait pas pu l'entendre, il dit: " Mon père, vous êtes donc revenu; vous n'avez point abandonné votre enfant." Avec une vivacité passionnée la vierge s'écrie: " Mon Dieu, mon Dieu, je vous bénis! " O quelle voix, dit-il, en s'efforçant de se soulever,

quelle voix vient entourer ma mort de délices !—Mon fils, répond le pieux Guillaume, donnez à d'autres pensées le peu d'instants qui vous restent, car ils peuvent vous obtenir une vie et une felicité sans terme.—Avec elle ? mon père," dit-il, en pressant la main de Mathilde de sa main languissante. En ce moment Guillaume n'a pas le courage d'être sévère, et il espère qu'un Dieu tout d'amour acceptera une conversion opérée par l'amour. "Oui, mon fils, avec elle, répond-il, si vos derniers sentiments sont pour Dieu." Alors il se hâte de répandre sur le prince l'eau sainte du baptême ; il prononce les paroles sacrées, et lui faisant embrasser le signe de la rédemption : "Adorez, lui dit-il, les rayons de ce soleil qui s'est éteint sur la croix pour vous éclairer, et ayez d'autant plus d'espérance de salut, que ce sauveur a beaucoup plus de puissance pour vous le procurer que toutes vos erreurs pour vous le ravir." A ces mots le prince quitte la main de Mathilde pour embrasser la croix ; aussitôt la lumière divine et l'abondante vie qui la suit descendent par torrents dans son ame ; il aime et il croit : "Célestes

clartés, dit-il, je vous ai vues, je ne peux plus vous perdre; foi, espérance, amour, je me livre à vous....Mathilde, reçois mes adieux; je vais t'attendre." La vierge baigne de larmes le visage de son époux, mais ce sont des larmes de douceur, elle est sûre à présent de le retrouver; et quand l'Eternité bienheureuse est tout entière devant elle, la mort qui va les séparer n'est plus qu'une absence de peu de jours. "Ami, s'écrie-t-elle dans une sorte de délire extatique, sois heureux le premier; je t'aime trop pour m'en plaindre." L'archevêque réunit leurs mains, et d'une voix tendre et grave il leur dit: "Epoux chrétiens, pour toujours l'un à l'autre; Malek-Adhel va recevoir le prix de ton baptême; monte au ciel préparer la félicité de ton épouse, tandis que ses larmes expieront ici bas tes erreurs." Le héros n'a plus de force que pour élever ses yeux vers ce ciel qu'on lui montre; il les referme aussitôt, et son ame s'envole dans le sein du Dieu qui vient de la conquérir.

Mathilde contemple avec une muette douleur cette tête pâle et superbe qui retombe pour jamais sur la terre; mais elle n'espère

plus, elle ne prie plus : quand elle espérait, qu'elle implorait un miracle, c'était pour le salut de son époux ; maintenant qu'elle l'a obtenu, elle n'ose attendre un autre miracle, ni demander à Dieu que pour un bonheur périssable, il interrompe une seconde fois le cours de ses lois. Guillaume est ému de tristesse et sent qu'il doit l'être plus encore de reconnaissance; ses lèvres essaient des bénédictions et laissent échapper des soupirs : " O Dieu, s'écrie-t-il, sanctifiez la douleur de cette vierge ; qu'elle se rejouisse du bien que vous lui avez fait, sans regretter le bien que vous lui ôtez....Fille du Christ, c'est par vos douleurs que Dieu achève la pénitence de votre époux, c'est par vos larmes qu'il accepte son repentir ; ne vous plaignez donc ni de vos douleurs, ni de vos larmes : ne voulez-vous pas souffrir pour lui....?" Après un long silence, il ajoute : " Elevez vos regards vers cet espace immense ; c'est là qu'est votre époux.—O mon père, il est là aussi, répondit-elle en lui montrant le corps froid et livide qu'elle entourait de ses deux bras.—Ma fille, il faut rendre cette dépouille mortelle à la terre

qui la réclame.—Non, s'écria-t-elle, je ne la lui rendrai jamais ; non, je ne m'en séparerai plus. O mon époux, je jure de ne point te quitter ; ne m'ont-ils pas assez éloignée de toi pendant ta vie ? Que craignent-ils maintenant ? m'envient-ils encore le plaisir que je goûte à voir tes yeux éteints, tes lèvres glacées, à m'envelopper avec toi des ombres de la mort ? ce bien est le seul qui me reste ; pourquoi leur cruauté veut-elle me le ravir ?—Ma fille, reprit Guillaume, vous disiez, il y a quelques heures : qu'il soit sauvé et je ne me plaindrai pas ; il est sauvé et vous murmurez encore.—Non, je ne murmure pas, dit-elle en inondant de larmes le corps inanimé qu'elle pressait contre sa poitrine ; je me réjouis au contraire ; j'adore les miséricordes de Dieu, je les bénis ; mais jamais, non, jamais je ne me séparerai de Malek Adhel, partout je le suivrai : c'est moi seule qui poserai le voile funèbre sur ce front décoloré. Malheureuse ! ne l'as-tu pas déjà fait une fois...." Elle ne peut achever, trop de sanglots se pressent et l'étouffent ; elle laisse tomber sa tête sur ce sein qui ne palpite plus et semble partager sa mort.

Guillaume se sent trop faible pour soutenir ce spectacle ; la pitié est le seul sentiment par lequel il tient à la terre, et les maux d'autrui ont abattu quelquefois son courage. Il se détourne, il s'éloigne, il s'appuie contre le tronc d'un vieux palmier, et dans l'amertume de son ame il répète ces paroles des prophètes: " Comment es-tu tombé, soleil des cieux, fils du jour ? toi qui foulais les nations, te voilà abattu jusqu'à terre. Ah ! que mes yeux fussent une fontaine de larmes pour pleurer jour et nuit le blessé à mort."

Parvenue au plus haut des cieux, la lune éclaire ce lugubre et solennel spectacle; elle frappe également sur le meurtrier qui mord la terre en exhalant les cris du remords près de sa victime étendu sans vie ; sur une beauté angélique, l'amour et l'espérance du monde, de ce monde qu'elle va quitter pour mettre dans un tombeau son amour et ses espérances ; et à travers les longues feuilles du palmier, ses pâles rayons tombent aussi sur cet homme vénérable vieilli dans la charité, également cher à Dieu et aux misérables, qui n'a joui que des biens qu'il a donnés, n'a connu que les peines qu'il a

vu souffrir ; et par la longue habitude qu'il a de bien faire, fait le bien chaque jour sans avoir même besoin de songer à la récompense qui l'attend.

Au milieu de ce morne et profond silence, qui n'est interrompu que par les gémissements du crime, les soupirs de la douleur et les exclamations de la piété, le hennissement de quelques chevaux vient de se faire entendre ; bientôt des hommes paraissent ; l'archevêque reconnaît l'habit musulman ; il frémit pour Mathilde et se hâte d'aller à elle ; les infidèles l'aperçoivent et le saisissent. " Chrétien, lui disent-ils, que fais-tu là ? est-ce toi qui as ôté la vie à Malek Adhel ?—Je crois au contraire que je la lui ai donnée, répond-il d'une voix tranquille. " La princesse a entendu du bruit, elle se lève, tressaille, et se plaçant devant le corps de son époux. " Hommes, n'approchez point, s'écrie-t-elle, ne me l'enlevez pas." Un des Sarrazins se détache de la troupe, il court, il dit : " Je la reconnais, c'est la princesse d'Angleterre, mon maître doit être ici.—Je ne te le rendrai point, Kaled, reprend Mathilde avec un mélange de ter-

reur et d'égarement; tu fus son ami, mais n'importe, je ne te le rendrai point." Kaled aperçoit le corps du héros, il se jette la face contre terre. O mon maître! s'écrie-t-il en se frappant la tête, ô mon maître! te voilà donc comme je devais te revoir!—Kaled, interrompt la princesse, ton maître est mort, mon époux, je veux mourir auprès de lui." Il répond: "Nous sommes venus au risque de nos vies chercher ces précieux restes pour les rendre à Saladin; ils lui appartiennent.—Ils n'appartiennent qu'à moi, s'écrie Mathilde, et si tu emportes mon époux, je te suivrai, Kaled, jusques au bout du monde; je te suivrai à pied en te redemandant mon époux. "En parlant ainsi, elle retombe et serre contre son cœur la main glacée de Malek Adhel: tant de douleur et d'amour pénètrent l'ame de Kaled; il se souvient d'ailleurs combien elle fut chère à son maître, et croit ne pouvoir mieux honorer sa mémoire qu'en obéissant à la beauté qu'il aima. "Nous avons juré à Saladin de lui rendre la dépouille de son frère, répond-il, et nous lui obéirons; mais viens avec nous, illustre chrétienne, et le sultan, touché de

tes larmes, respectera en toi la veuve de Malek Adhel, et ne te séparera point de l'objet de ton amour.—Oui, sans doute, j'irai le lui demander, dit-elle vivement, et vous, mon père, adieu ; retournez vers les chrétiens, et laissez-moi remplir un devoir en suivant le corps de mon époux.—Ma fille, répond le pieux Guillaume, je ne vous quitterai point." Les musulmans font un brancard, y déposent en pleurant les restes de Malek Adhel ; la vierge marche à côté, la bouche muette et la tête voilée ; l'archevêque suit de loin le cortège, en répétant, a voix basse et avec des interruptions régulières, ces versets des belles hymnes de la mort :

" Mes années coulent avec rapidité, et je marche par une voie de laquelle je ne reviendrai jamais ; mes jours sont passés, ils ont décliné comme l'ombre ; mes pensées sont évanouies, mes espérances dissipées ; je dis au sépulcre, vous serez mon père, et aux vers, vous serez ma mère et mes sœurs. Le sépulcre s'est élargi, a ouvert sa gueule sans mesure, et le monde y descendra avec sa magnificence, sa multitude, sa pompe, et tous ceux qui s'y réjouissent."

Le funèbre convoi arrive aux premiers rayons du jour sous les murs d'Ascalon ; on lui ouvre les portes, le peuple accourt, gémit, l'accompagne le long des rues qu'il traverse pour se rendre au palais : de tous côtés des éloges et des pleurs se font entendre ; les soldats surtout eclatent en sanglots ; ils arrêtent sur le seuil du palais le corps du héros qu'ils adoraient, et se prosternent à l'entour en frappant leurs têtes contre la terre. "O prince magnanime ! s'écrient-ils, tu es mort, mais ton souvenir est écrit dans nos cœurs avec tes bienfaits ; tu es mort, et toutes les vertus vont être ensevelies avec toi : la justice, la générosité, la bonne foi s'évanouiront avec toi, et après toi les cruautés, les rapines vont reparaître de nouveau dans le monde désolé : le ciel a perdu sa lumière, le monde son plus bel ornement, l'empire son défenseur, et Saladin son seul ami."

Cependant le convoi s'avance vers la grande salle du palais ; le sultan le reçoit la tête couvert de cendres et étouffant avec peine la violence de sa douleur. "O mon frère ! dit-il en embrassant ce corps inanimé,

mon frère! mon seul ami! est-ce bien toi?... Ah! comment porterai-je sans toi le poids de mon empire."—La vierge jette son voile en arrière, et les cheveux épars, les vêtements déchirés, la majesté du malheur empreinte sur le front, elle se prosterne aux pieds du sultan et s'écrie: "Puissant monarque! de tous les biens que j'étais destinée à posséder sur la terre, il ne me reste que ce cadavre, ne me l'ôte point, je t'en conjure...—Que me demandes-tu? interrompt Saladin avec un grand trouble.—Je te demande mon époux, reprend-elle; avant de mourir, il a embrassé ma foi; avant de mourir, il a reçu mes serments et les a emportés avec lui. Ah! permets que je passe auprès de son cercueil ce peu de jours d'une triste vie; donne-moi de Malek Adhel tout ce qui reste de Malek Adhel sur la terre; noble Saladin, prête l'oreille aux cris d'une épouse désolée.—Es-tu réellement l'épouse de mon frère? lui demande le sultan en la relevant avec bonté." L'archevêque s'avance alors et dit: "Malek Adhel est mort chrétien, il est mort l'époux de Mathilde.—Je sais que ta bouche n'a jamais prononcé

un mensonge, Guillaume, lui dit le sultan, et si tout autre que toi m'eut dit ces paroles, j'aurais refusé de les croire...Malek Adhel est mort chrétien !...O beauté fatale ! toi qui m'as ôté un frère pendant sa vie, qui as causé sa perte, et qui me le ravis encore après son trepas, garde donc ton époux, puisque son dernier vœu fut pour toi.—Maintenant, dit-elle en rejetant son voile sur son visage, je n'ai plus rien à demander au monde, et je vais lui dire un éternel adieu." —Veuve de Malek Adhel, lui demande le sultan, quel lieu choisissez-vous pour déposer ces restes sacrés ?—Ils me suivront, répond-elle, au monastère du Carmel, dans cette retraite éternelle où je vais m'ensevelir, plus heureuse que je n'espérais, j'y vivrai près de mon époux.—Noble sultan, lui dit Guillaume, accordez quelques jours de trève aux chrétiens pour qu'ils puissent faire en paix cette pompe solennelle.

Saladin l'accorda ; l'archevêque partit pour aller annoncer aux chrétiens tout ce qu'ils avaient perdu et ce qu'il leur restait à faire, il laissa Mathilde jusqu'à son retour dans le palais du frère de son époux : un

vaste appartement tendu de noir est préparé pour elle ; nuit et jour auprès du cercueil de Malek Adhel, elle pleure et s'écrie : " Paix, paix à tes cendres, mon époux, et s'il se peut, paix, paix, aussi à mon ame ! O mon ame ! pourquoi te sens-tu pressée d'une si mortelle tristesse et pourquoi demeures-tu plongée dans l'abattement ? Celui que tu aimes a cessé de verser des larmes, et tandis que ta faiblesse le rappelle sur cette terre, il goûte d'ineffables plaisirs au sein de la félicité suprême à laquelle Dieu l'avait prédestiné par sa miséricorde divine."

CHAPITRE LIV ET DERNIER.

La grande bataille d'Ascalon n'avait donné que la victoire aux chrétiens ; la joie ne l'avait pas accompagnée, et en rentrant sous leurs tentes, Guillaume fut surpris d'y trouver au lieu des éclats du triomphe, le silence de la consternation. Certains mots échappés au coupable écuyer avaient éveillé des soupçons sur la conduite du roi de Jérusalem et sur la manière dont Malek Adhel

avait été frappé. Richard seul refusait d'y croire ; les autres chefs que la même prévention n'aveuglait pas, n'apercevaient que trop bien toutes les preuves qui confirmaient cette accusation, et humiliés de la honte dont un si odieux assassinat allait couvrir leurs noms et leurs exploits, ils ne songeaient qu'en frémissant au bruit que leur victoire allait faire dans l'univers, parce qu'il ne pourrait y retentir qu'avec celui d'un crime.

Il y avait d'ailleurs parmi les croisés de trop grandes ames et de trop nobles chevaliers pour que Malek Adhel n'y eût pas beaucoup d'admirateurs et d'amis. Ils avaient besoin de pleurer sa mort ; ils ne l'osaient pas : la religion se fût peut-être offensée qu'ils eussent montré publiquement leur douleur, mais en la cachant, leur visage ne pouvait la taire, et ceux dont la tristesse était moins vive, se sentaient néanmoins troublés de la chute de Malek Adhel. Il tombait ce redoutable ennemi de la foi, et la foi devait se réjouir sans doute ; mais l'orgueil de l'homme pleurait celui dont les grandes vertus avaient élevé si haut la dignité de l'hom-

me ; et en le voyant suivre Montmorency dans la tombe, il semblait aux chrétiens comme aux musulmans que maintenant l'univers vide de héros, ne méritait plus qu'on cherchât à s'y distinguer par des exploits que l'estime de ces deux grands hommes ne pouvait plus payer.

Le retour de Guillaume rompt le morne silence du camp. Maintenant qu'on sait que Malek Adhel est mort chrétien, toutes les muettes tristesses osent éclater; maintenant que c'est un chrétien qu'on pleure, ce n'est plus des pleurs qu'on se contente de verser, mais des gémissements qu'on fait retentir de toutes parts. Les musulmans eux-mêmes montrent une peine moins vive, car s'ils s'affligent de ce qu'il ont perdu, les chrétiens regrettent ce qu'ils auraient pu gagner. Les premiers souffrent du mal qu'ils ont reçu, les seconds de celui qu'ils ont fait. " Ah ! s'écrient les croisés, en se disant l'un à l'autre la douleur qu'ils éprouvent, quel aveugle empressement nous poussait à détruire celui qui devait nous sauver ? hélas ! quelques jours de patience encore et la parole s'accomplissait, et Sion se relevait de

ses ruines, et Malek Adhel lui-même eût posé la première pierre du nouveau temple; soutenu par ce bras invincible, le bras de l'enfer même ne l'eût pas ébranlé: maintenant quelles seront nos espérances! le sang innocent a souillé notre cause, Lusignan l'a versé, Lusignan est coupable: oh! élevons nos voix; pleurons sur le péché commis par un de nos frères; et toi, Eternel, châtie-nous, mais jusques dans ta colère, souviens-toi que tu châties tes enfants, car qui pourrait résister à ta colère?"

Telles sont les plaintes qui éclatent dans tout le camp; le nom de Lusignan n'y est répété qu'avec horreur. Guillaume entend ces cris et ne les réprime point; Richard étonné le prend à part et lui dit: "Mon père, on accuse Lusignan du plus noir forfait et vous gardez le silence! si votre charité ne l'a point défendu, vous l'avez donc jugé coupable? O mon père! te pourrait-il que Lusignan, que mon ami....?—Ne le nommez plus votre ami, interrompit l'archevêque, il n'est plus digne de l'être.—Que dites-vous, s'écria Richard en frémissant, Lusignan serait un assassin!—Malek Ad-

hel est mort assassiné, reprit l'apôtre du Christ avec une profonde douleur, et c'est Lusignan qui a ordonné le crime." A ces mots le roi d'Angleterre, pâle, égaré, tomba sans force sur son siège. " Forfait inoui! s'écria-t-il; celui que j'appelais mon frère, celui que je pressais sur mon sein....il a trahi l'honneur et il vit encore!—Oui, répartit l'archevêque, il vit encore pour son plus grand supplice, car du moins il espérait ne pas survivre à son crime et voulait précéder son rival dans la tombe." Alors il explique quels furent les ordres de Lusignan, et sa charité y cherche des motifs de le trouver moins coupable, mais l'inflexible honneur ne le permet pas, et Richard est prêt à s'indigner de l'indulgence de Guillaume. " Mon père, s'écrie-t-il, point de pardon, point de pardon; le meurtrier n'en mérite point; poursuivi en tous lieux par la vengeance divine, il doit l'être aussi par les hommes, et nous ne devons point de miséricorde à des crimes, pour lesquels j'espère que le ciel n'en a pas....je romps, j'abjure à jamais tous les nœuds qui m'attachèrent à Lusignan; je vais proclamer ma

haine aussi hautement que je proclamai jadis mon amitié, car Richard ne supporterait pas qu'on lui supposât seulement un reste de pitié pour un assassin." Il dit, et va dans tout le camp répandre l'amertume de son ame indignée; tous les chrétiens la partagent, il ne s'en trouve pas un qui excuse Lusignan, pas un qui ne le condamne. Ces clameurs courent, volent d'un bout du camp à l'autre, et Lusignan ne se réveillera que pour les entendre. La perte de son sang le laisse encore sans mouvement, mais on a répondu de sa vie; il vivra donc, tandis que la terre a bu le sang de l'innocent: il vivra et Malek Adhel n'est plus! mais celui-ci mort en paix avec Dieu, a déjà reçu l'immortelle couronne, et Lusignan ne rouvrira ses yeux au jour que pour apprendre son crime, pour le voir connu du monde entier, pour en sentir la honte et le remords, pour perdre tout à la fois, Mathilde, l'honneur, l'amitié de Richard, le trône de Jérusalem et l'estime de l'univers. Il ne retrouvera donc la vie que pour être puni et pour se repentir peut-être, car il n'appartient pas à l'homme de mettre des bornes aux miséricordes du ciel.

Cependant du haut de Césarée les cloches funèbres ont retenti ; Ptolémaïs aussi sonne les paroles de la mort, et Conrad lui-même a voulu que sa superbe Tyr rendît un pareil hommage au héros chrétien : tout est deuil et tristesse le long des côtes dont les croisés disposent, tout aussi est deuil et tristesse le long des côtes dont Saladin est maître encore ; et les deux mondes réunis un moment, gémissent ensemble sous le poids du même malheur.

Non loin d'Ascalon, à l'entrée d'un chemin qui va droit au Carmel, les chrétiens sont venus attendre les précieux restes que Saladin a promis de leur rendre : ils y élèvent une croix ; c'est sous son ombre sacrée qu'ils veulent recevoir les cendres de Malek Adhel.

Bientôt, sorti des portes d'Ascalon, le convoi funéraire approche : deux chars fermés, tendus de noir, roulent lentement sur le sable ; le premier contient ce qui reste des plus grands hommes sur la terre quand Dieu leur a retiré son souffle ; dans le second, une victime volontaire, morte au monde

comme l'époux qu'elle suit, va achever sa course en ce jour, et ces deux cercueils marchant vers le même tombeau, également muets, cachés et recouverts aux yeux des hommes, ne leur permettent pas même de savoir quel est celui où on pleure encore.

Saladin à pied, le visage pâle, la contenance austère et les habits déchirés, s'avance vers les chrétiens, et leur dit: " Je vous donne celui qui s'est donné à vous; mais il faut que son meurtrier me soit livré.—Richard, portant la parole pour tous les chrétiens, répond: " Nous abhorrons comme toi l'assassin de ton frère, de notre frère; mais il n'appartient qu'à Dieu de mettre la main sur la tête des rois; ces grandes puissances ne relèvent que de ce grand tribunal: cependant sois tranquille, le forfait sera puni et le sang du juste ne restera point sans vengeance; car Lusignan, en horreur aux hommes, abandonné des siens, sera plus que privé de vie; il vivra sans honneur.... —*Semblable à l'esprit immonde qui est sorti de l'homme,* ajouta l'archevêque, *se promenant par les lieux arides, cherchant du re-*

pos et n'en trouvant point (1). " Après un court silence, le sultan répondit : " S'il est ainsi, je suis satisfait." Ensuite il ajouta, avec un long et sourd gémissement, montrant un des deux chars : " Le voilà, prenez-le, puisque c'est parmi vos morts qu'il a choisi sa demeure." Il dit, et sa grande ame, prête à être accablée par la douleur, se relève pourtant avec courage. Il fait signe à son peuple d'abandonner aux chrétiens le cercueil de Malek Adhel : les Sarrazins ne peuvent s'y résoudre ; ils se jettent sous les roues du char, se roulent dans la poussière, embrassent les restes de leur héros en poussant de cris lamentables ; mais Saladin fait un second signe et il est obéi. Les musulmans se reculent, le cercueil reste seul, les chrétiens s'avancent et l'entourent ; il est à eux, ils le déposent au pied de la croix qui l'a conquis, et aussitôt les prêtres célèbrent cette grande victoire en commençant les hymnes de la mort.

Ce devoir rempli, les deux chars, guidés par les chrétiens, vont recommencer à rou-

(1) S. Mathieu, ch. 12, v. 43.

ler vers leur dernière demeure, cependant l'archevêque de Tyr s'avance vers Saladin, et lui dit : " Ne viendras-tu pas voir quels honneurs tous ces rois et tous ces peuples vont rendre à ton frère?—Non, répartit le sultan, je ne puis assister à vos cérémonies, ma foi est ailleurs : mais ceux de mes sujets qui voudront les voir, peuvent vous suivre; ils viendront me redire si vos pompes ont été dignes de la plus grande conquête que vous ayez jamais faite sur moi." Ayant parlé ainsi, il se retire. Quelques musulmans le suivent, un beaucoup plus grand nombre veut être témoin de la sépulture de leur prince; ils se mêlent aux chrétiens; ils entendent leurs chants funèbres, les airs en retentissent; de toutes parts les peuples accourent, élèvent la voix; les prières sacrées montent jusqu'au ciel, et ces efforts, ces vœux de l'Eglise, répétés de colline en colline, arrivent jusqu'à Saladin, et lui font entendre les derniers cris par lesquels cette sainte mère achève le bonheur et la conquête de ses enfants.

L'archevêque de Tyr, lui seul, ose soulever le voile funéraire qui couvre la vierge

sans tache, l'agneau qui va s'immoler ; nul autre que lui ne contemple cette douleur auguste et résignée, et n'entend les accents de ses lévres pieuses qui, pour toute plainte, pour tout murmure, ne laissent échapper que ces paroles : " *Mon ame est triste jusqu'à la mort ; veillez et priez avec moi* (1). — O fille du Christ, répond Guillaume en mêlant des larmes avec ses discours, répétez aussi ces autres paroles de votre divin maître : *Dans le monde vous aurez de l'affliction ; mais ayez bon courage ; j'ai vaincu le monde* (2).

Quand le lugubre convoi eut atteint le sommet du Carmel, de ce lieu révéré où le plus grand des prophètes, enlevé dans un char flamboyant, fut porté dans le sein des anges, et passa de la vie à l'éternité sans avoir connu les ténèbres de la mort, les rois, un cierge à la main, la tête découverte, les pieds nus, entrèrent avec respect dans l'enceinte sacrée. Les chrétiens les suivent, on arrête les musulmans, ils demeurent en arrière ; l'archevêque de Tyr les voit et

(1) S. Mathieu, ch. 26, v. 38. (2) S. Jean, ch. 36, v. 35.

pleure sur eux ; il se souvient que jadis au désert, *Jésus ayant vu une grande multitude autour de lui, fut ému de pitié, parce qu'ils étaient comme des brebis qui n'ont point de pasteur* (1). "*Oh !* s'écrie-t-il avec enthousiasme, *toute chair verra aujourd'hui le salut de Dieu* (2). Venez, venez aussi. " Mon père, que faites-vous, lui dit-on ? des infidèles marcheraient ici !" Guillaume répond, avec un accent plein de véhémence et d'inspiration, en montrant le cercueil du héros : " *Un grand miracle s'est fait, et Dieu a visité son peuple* (3) ; laissez-le donc s'achever, car *celui qui est assez puissant pour faire naître de ces pierres même des enfans à Abraham* (4), pourra bien appeler ceux-ci jusqu'à lui." Il dit ; l'espérance, la charité et la foi parlent avec lui, et les musulmans ont passé.

Les Filles du Carmel, prévenues par Guillaume, ont orné l'humble simplicité de leur église de toute la pompe dont les rois de la terre aiment à s'entourer. Elles savent que

(1) S. Marc, ch. 6, v. 34. (2) S. Luc, ch. 3, v. 6.
(3) S. Luc, ch. 7, v. 16. (4) S. Luc, ch. 3, v. 8.

le héros qui viola leur asile, touché par Dieu, va venir reposer parmi elles, et demander après sa mort les prières de celles qu'il offensa pendant sa vie. Ces âmes, nourries de l'esprit de leur maître céleste, d'amour et de miséricorde, avaient déjà oublié leur injure; elles ne se la rappellent en ce moment que pour en obtenir le pardon; et, grâce à leur intercession, les cendres de Malek Adhel en entrant sous les voûtes de ce temple qu'il profana, y entrent en paix avec Dieu.

Cependant, hors l'archevêque de Tyr et les évêques de Bethléem et de Ptolémaïs, nul regard mortel n'a pénétré dans l'intérieur du cloître et n'a seulement aperçu l'ombre du chaste habit des vierges qui l'habitent. Retirées au fond du sanctuaire, dans le vaste chœur où seules elles ont le droit d'entrer, deux épais rideaux, abattus à quelque distance l'un de l'autre, les séparent des hommes et les dérobent à tous les yeux. Ainsi la piété anticipant sur les droits de la mort, semble, de cette terre misérable où elles sont encore, les avoir déjà transportées vers un meilleur monde, invisible, inconnu

au reste des humains et où Dieu seul habite evec elles.

La royale vierge qu'elles ont reçue dans l'intérieur d'une des cours du monastère, n'a pas encore acquis le droit de s'asseoir à leurs côtés : cachée cependant, mais moins cachée qu'elles, elles ont marqué sa place dans l'intervalle des deux rideaux, entre leur sanctuaire et les hommes, et, pour ainsi dire, sur la limite qui les sépare du monde.

La voûte du temple est éclairée de la pâle lueur des cierges funèbres ; des branches de pins et de cyprès jonchent le pavé ; sur chaque colonne une inscription parle de mort ; des figures de marbre disent les expressions muettes de douleur, et du cœur de tous les assistans s'échappent les sanglots et les douleurs bruyantes. Au milieu de ces signes du deuil et du trépas, l'autel seul conserve son éclat et sa magnificence, comme pour dire aux hommes que seul il ne participe point à la mort : la majesté d'un Dieu y réside toute entiere : elle s'élance des rayons du sacré soleil, et les anges tenant l'encensoir, répandent le parfum des saints.

Les rois entourent la chaire évangélique

où Guillaume vient de monter; Bérengère, la désolée Bérengère, vêtue de noir, prosternée au pied d'un autel écarté, son jeune enfant entre ses bras, prie, au nom de l'innocence, pour l'ame de son bienfaiteur, et demande à la chaste reine des vierges du repos pour l'affligée, la destituée de consolations, pour celle dont la tempête a surpris et brisé le cœur. Les chrétiens, la face humiliée vers la terre, attendent dans un saint recueillement les paroles et la présence de Dieu; et plus loin, vers la porte de l'église, les musulmans, réunis et pressés ensemble, s'étonnent de ce qu'ils voient, et se demandent où ils sont; mais ils s'étonnent bien plus quand l'archevêque de Tyr faisant lever le rideau qui séparait Mathilde de l'auguste assemblée, ils aperçoivent cette tendre vierge, la veuve de Malek Adhel, la fille des rois, couchée sur la cendre auprès du cercueil de leur maître et recouverte du drap mortuaire: déjà l'or de sa chevelure n'orne plus sa tête dépouillée, et ses blondes tresses éparses autour d'elle attestent que la cérémonie de sa mort a déjà commencé.

A cette vue tous les cœurs se fendent et

des ruisseaux de larmes s'échappent de tous les yeux.

L'archevêque de Tyr élève les mains et d'une voix majestueuse répond à toutes ces douleurs par ces mots : *L'Eternel règne ; terre, sois joyeuse.* Il dit, et déjà les divines espérances descendues du ciel avec ces paroles, s'emparent de toutes les âmes et commencent à en bannir les humaines tristesses ; l'archevêque reprend alors avec le prophète, en montrant le cercueil de Malek Adhel :

" Je t'ai pris par la main pour te ramener des extrémités de la terre ; je t'ai appelé des lieux les plus éloignés ; je t'ai choisi, ne crains plus rien parce que je suis maintenant avec toi (1).

" Voilà, ajouta-t-il avec une grande véhémence, voilà le sort du prince qui gémissait, il y a peu de jours encore, sous les chaînes de l'enfer, et vous pleurez ! voilà le miracle que Dieu a fait pour son peuple et à la vue de ses ennemis, et vous pleurez ! Jamais, non, jamais rien de si grand ne s'est montré à Israël : un prince impie naît tout a coup en Orient, et déjà il menace

(1) Isaïe, ch. 9, v. 10.

notre culte ; semblable à la foudre, il dévore les fidèles et leurs armées ; en vain l'Europe vomit contre lui des milliers de soldats, le bras de Malek Adhel s'élève et va tout détruire ; encore quelques jours, et l'empire du Christ sera effacé, et les portes de l'enfer auront prévalu. Mais Dieu voit nos misères, et il en a pitié ; il enchaîne ce bras que le monde entier ne pouvait enchaîner ; il parle, et le héros est à lui. Voilà ce qu'il a fait, ce que vous avez vu, chretiens, et vous pleurez ! et cette vierge, continua-t-il en montrant Mathilde, pourquoi gémit-elle ? quels biens reproche-t-elle a Dieu de ne lui avoir pas accordés ? Aurait-elle voulu vivre sans épreuves pour mourir sans mérites aux yeux de son créateur ? O vierge ! bienheureuse vierge, quel sort fut jamais plus beau que le tien ? En vain les hommes et leurs intrigues, le monde et ses tentations se sont ligués contre toi ; la religion a été plus forte pour te soutenir qu'ils ne l'ont été pour t'accabler : l'enfer même s'est joint à eux ; versant dans ton cœur les poisons de l'amour, il a voulu t'entraîner dans ses gouffres, en te livrant à un infidèle ; mais ai-

dée de Dieu, tu as vaincu l'enfer, et des poisons qu'il avait préparés pour ta perte, tu as fait des germes de salut pour le héros que tu aimais. Maintenant, Mathilde, pourquoi donc ces larmes, si ce ne sont des larmes de reconnaissance pour ce Dieu qui, pendant seize années de paix et de retraite, se plut à t'instruire dans sa loi, afin de t'élever à sa gloire; pour ce Dieu qui, au bout d'une seule année d'affliction, terme si court qu'il n'est rien même aux yeux des hommes et qu'il est déjà passé pour toi, t'amène ici triomphante de tous les périls dont il t'a sauvée, et victorieuse de tous les piéges qu'il a fermés sous tes pas; pour ce Dieu qui, satisfait de ta docilité à l'entendre, de ta soumission à ses ordres, t'ouvre le port, te reçoit dans son sein et bien avant le terme de ta course, et encore dans l'âge des erreurs, t'assure la palme immortelle dont il couronne le front du juste? O Mathilde, de quoi te plains-tu? Ne sais-tu pas ce qui t'attend? Pour des épreuves de peu de jours, des afflictions de quelques heures, des misères qui passent, ne sais-tu pas ce que Dieu t'a promis? Ecoute, et

des voûtes de ce temple, du sein de cet autel, du fond de ces tombeaux, n'entends-tu pas toutes ces voix qui s'élèvent et s'écrient : *l'éternité ! l'éternité !*"

La vierge relève sa tête, et montrant encore une fois au monde ce visage ravissant qu'il ne devait plus revoir, elle étend la main vers la tombe de son époux, et dit :

" Et pour la conversion de cet homme là, quel est le prix que Dieu a promis ?"

A ces mots, c'est l'immortelle armée des saints qui vient de descendre tout entière ; les harpes d'or des chrérubins ont frémi, et les chœurs d'anges retentissent de toute les parties de l'église, et répètent en se mêlant à la voix des hommes : *l'éternité! l'éternité!*

Non, ce n'est plus une créature mortelle que cette vierge qui se lève tout à coup du milieu de ces ombres de la mort où elle était ensevelie ; ses regards sont enflammés ; son visage rayonnant, une sorte de divine joie étincelle dans toute sa personne, son œil a vu la béatitude infinie : par-delà tous les cieux, l'époux qu'elle pleure lui est apparu couché dans le sein de l'éternel, et à présent elle ne pleure plus, d'une voix éclatante elle s'écrie :

" Gloire ! gloire suprême ! inexprimable félicités !...."

Elle retombe, la céleste vision a disparu ; mais le sentiment en demeure à jamais dans son cœur : et maintenant, monde, offre-lui tes pompes, tes joies, même tes amours, et jusqu'au bonheur qu'elle a si long-temps désiré, elle te rejettera ; tu n'es plus assez riche pour la tenter, et tes biens périssables ne la touchent plus, car Dieu vient de lui donner l'avant-goût de ceux qui l'attendent et que ses sacrifices et sa vertu lui ont mérités. En ce moment suprême on croit, dans ce temple auguste, sentir partout la présence de Dieu : oui, elle est partout, même dans le cœur des musulmans : jamais leurs yeux n'avaient vu, jamais leurs oreilles n'avaient entendu ce qu'ils viennent de voir et d'entendre. Les paroles de Guillaume, les éclairs de gloire et de bonheur qui sortent des yeux de la vierge, ces bruits célestes qui résonnent dans les airs, ces chrétiens qui osent appeler Dieu parmi eux, et cette charité divine qui consent à s'y rendre, tout frappe, étonne, subjugue les infidèles ; éperdus, oppressés et poussés par une main invisible, ils se précipitent à

travers les chrétiens, jettent de grands cris, et se prosternant autour de la chaire de Guillaume, ils frappent la terre de leurs fronts, en répétant: "Père! ô père! nous croyons."

Et maintenant qu'on demande ce qu'est le bonheur du juste? regardez dans le cœur de Guillaume, dans ce cœur consommé de charité et qui ressent la joie qui procède de l'amour de Dieu par autant de cœurs qu'il a de frères qui la partagent: son visage est couvert de brûlantes larmes; d'une voix émue, d'une voix où il a mis toute son âme, il s'écrie en tirant un crucifix de sa poitrine et l'élevant au-dessus de sa tête: "Le voilà, mortels, le voilà, chrétiens, celui qui est descendu sur la terre pour faire du jour de la mort le jour du triomphe."

Les musulmans répètent en frappant encore leurs têtes: "Père! ô père! nous l'adorons."

Ce n'est plus qu'un seul peuple, ce n'est plus qu'un seul cœur, les chrétiens embrassent leurs frères, et auprès d'eux se prosternent et adorent.

"Cendres de Malek Adhel, réveillez-

vous, continue l'archevêque ; noble héros, secoue la poudre où tu dors, lève-toi, viens assister à ta plus belle victoire ; du sein de la mort tu as parlé à leur cœur, car les voix qui sortent du fond des tombeaux sont celles qui persuadent le mieux. Père de ton peuple, tu leur ouvres le ciel, et leur salut est le prix de ton sang. *O Christ ! conservez par votre nom ceux que vous venez de lui donner, afin qu'ils ne fassent qu'un avec lui, et que là où il est, ils y soient aussi pour contempler la gloire que vous lui avez réservée.*" (1.)

L'archevêque descend de la chaire sacrée, il bénit ses nouveaux enfants ; mais avant de leur conférer le baptême, il va consommer le sacrifice de la vierge : cette jeune beauté se lève, revêt la bure grossière des filles du Carmel, prononce d'une voix satisfaite le vœu qui la sépare à jamais du monde ; puis tendant la main vers les néophites qui furent les sujets de Malek Adhel : " Adieu, mes frères, leur dit-elle, nous le retrouverons." Elle baisse les yeux avec émotion à l'aspect de Richard, de ce roi, de ce frère, qu'elle ne doit plus revoir, et

(1.) S. Jean, ch. 17 et 18.

essuie quelques larmes en passant devant Bérengère. Tous les regards sont attachés sur elle : objet d'admiration et d'attendrissement bien plus que de pitié, en elle tout est grand, élevé, sublime, comme la religion sur laquelle elle s'appuie, et la foi qui la soutient : elle fait quelques pas en arrière, elle approche du dernier rideau ; Guillaume le soulève et s'écrie : " Voici une fille d'Élie qui s'apprête aujourd'hui à monter dans le chariot de son père." Il dit, la vierge se courbe, elle a disparu ; et le monde, auquel elle échappe sans retour, frappé de ses derniers regards et des divins accents qui s'élèvent derrière le voile qui la cache, se demande si ce n'est pas dans le ciel qu'elle vient d'entrer, et si l'éternité qui lui fut promise n'a pas déjà commencé pour elle.

CONCLUSION.

Une année s'écoula, et durant ce temps jamais un murmure ne sortit des lèvres de la vierge, ni ne commença seulement dans son cœur ; prosternée devant les saints autels, elle bénissait Dieu de n'avoir pas fait sa destinée comme son imprudence l'avait si long-temps désiré : " Hélas, disait-

elle, quel eût été mon sort, si unie à Malek Adhel je l'avais vu, entraîné par son frère, chanceler dans la foi ; toujours combattu entre une nouvelle religion et une ancienne amitié ; mauvais chrétien ou mauvais frère, et ne pouvant exercer une vertu sans qu'une autre vertu en gémît ; que de tentations nous eussent assaillis ! combien de fois aurions nous succombé ! à présent peut-être, victimes du péché, nous expierions, par d'éternelles larmes, nos plaisirs d'un jour, au lieu que c'est par des biens éternels que nos fugitives douleurs nous seront payées ; en cet instant, sous les sacrés parvis, mon époux jouit des ineffables délices ; il me regarde, me sourit, m'attend, me désire····O mon Dieu, on a donc encore un désir auprès de vous !"

Mais ce cri, où l'amour se mêlait encore, se tempéra avec le temps, et la pensée de Malek Adhel s'entoura de tant de religion et de pureté qu'elle se confondit bientôt dans son âme avec celle de Dieu lui-même. Le tombeau de son époux qu'elle visitait chaque jour ne lui offrait que des sujets de bénédictions ; elle y priait, elle n'y pleurait plus, et elle reconnaissait enfin que

nos peines sont bien plus que nos joies les enfants de la miséricorde de Dieu, puisque nos joies nous ramènent à nous, et que nos peines nous ramènent à lui.

Un jour cependant, du haut d'une des tours du monastère, elle aperçut dans la vaste mer un vaisseau qui partait pour l'Europe et cinglait vers l'Occident; elle reconnut le léopard d'Angleterre, les armes de sa patrie et le pavillon royal avec ses flammes et ses longues banderolles rouges. Richard, Bérengère, tous ses parents, ses amis s'éloignaient pour toujours; ils voguaient vers un autre hemisphère; elle restait seule dans l'Orient, sans famille, sans liens....A cette pensée elle regarde encore le vaisseau; les couleurs en étaient effacées, et la voile ne paraissait plus que comme un point blanchâtre dans l'horizon; bientôt elle disparut tout à fait; alors le cœur de la vierge s'oppressa, et il s'en échappa un regret; mais ses yeux s'élevèrent vers le ciel, retombèrent sur les cendres de son époux, et ce regret fut le dernier.

FIN

De l'imprimerie de J. Brettell & Co. Marshall-Street, Golden-Square.

ŒUVRES

COMPLETES

DE

MADAME COTTIN :

Précédées de

MÉMOIRES SUR LA VIE DE L'AUTEUR.

EN QUATORZE VOLUMES.

TOME XIV.

ÉLISABETH ET LA PRISE DE JÉRICHO.

A PARIS,

ET A LONDRES CHEZ COLBURN, LIBRAIRE,

CONDUIT-STREET, NEW BOND-STREET.

1811.

De l'Imprimerie de B. CLARKE, Well-Street, London.

PRÉFACE.

Le trait qui fait le sujet de cette histoire, est vrai : l'imagination n'invente point des actions si touchantes, ni des sentiments si généreux ; le cœur seul peut les inspirer.

La jeune fille qui a conçu le noble dessein d'arracher son père à l'exil, qui l'a exécuté en dépit de tous les obstacles, a réellement existé ; sans doute elle existe encore : si on trouve quelque intérêt dans mon ouvrage, c'est à cette pensée que je le devrai.

J'ai entendu reprocher à quelques écrivains de peindre dans leurs livres une vertu trop parfaite ; je ne parle pas de moi, qui suis si loin de posséder le talent nécessaire pour atteindre à ce beau idéal : mais je ne sais quelle plume assez éloquente pourroit ajouter quelques charmes à la beauté de la vertu. La vertu est si supérieure à tout ce qu'on en peut dire, qu'elle paroîtroit peut-être impossible si on la montroit dans toute sa perfection ; voilà du moins la difficulté que j'ai éprouvée en écrivant *Elisabeth*.

La véritable héroïne est bien audessus de la mienne, elle a souffert bien davantage. En don-

nant un appui à Elisabeth, en terminant son voyage à Moscou, j'ai beaucoup diminué ses dangers et par conséquent son mérite: mais si peu de personnes savent ce qu'un enfant pieux, soumis, et tendre, est capable de faire pour ses parents, que, si j'avois dit toute la vérité, on m'auroit accusée de manquer de vraisemblance; et le récit des longues fatigues qui n'ont point lassé le courage d'une jeune fille de dixhuit ans, auroit fini par lasser l'attention de mes lecteurs.

S'il m'a fallu aller jusqu'en Sibérie pour trouver le trait principal de cette histoire, je ne puis m'empêcher de dire que pour les caractères, les expressions de la piété filiale, et surtout le cœur d'une bonne mère, je n'ai pas été les chercher si loin.*

* C'est dans la tendresse de sa mère et dans la bonté de son propre cœur que Madame Cottin a puisé ces traits sublimes et touchants qui font de son ouvrage un monument élevé par la piété filiale à l'affection maternelle. Voyez *la Notice de la vie et des Ouvrages de Madame Cottin* à la tête de son Roman de *Malvina*, 1809. Edition de Londres, chez COLBURN Libraire, 50, Conduit-street, Bond-street.

ELISABETH,

ou

LES EXILÉS DE SIBÉRIE.

LA ville de Tobolsk,* capitale de la Sibérie,† est située sur les rives de l'Ir-

* *Tobolsk* est la résidence d'un Gouverneur et de l'Archevêque Grec de la Sibérie. Elle est située au confluent de l'Irtish et du Tobol, et bâtie en partie sur une colline à l'Est de l'Irtish ; ce qui fait qu'on la divise en haute et basse. Le palais du Gouverneur est dans la citadelle dont quelques bâtiments étoient encore en ruines lorsque *Mr. de Kotzebue* y arriva en exilé en 1800. La ville avoit souffert d'un incendie en 1786.

Tobolsk a plusieurs églises. On y compte au delà de 15000 habitants. Le *Basar*, ou place du marché, fourmille de marchands Calmoukes qui y apportent des marchandises des Indes : mais le principal commerce de Tobolsk est en pelleteries. Les vivres y sont à bas prix.

† La *Sibérie* est le pays le plus Septentrional de l'Empire de Russie, en Asie. Elle est bornée à l'Est par la mer du Japon, au Sud par la Tartarie Chinoise, à l'Ouest par la Russie Européenne, et au Nord par la mer glaciale. Comme cette immense Contrée de plus de 2000 milles d'Angleterre de longueur n'a

tish;* au nord elle est entourée d'immenses forêts qui s'étendent jusqu'à la mer Glaciale.† Dans cet espace de onze cents

guère au delà de trois millions cinq cent mille habitants, les Empereurs de Russie y envoient tous les malfaiteurs de l'Empire condamnés à l'exil par la sentence d'un tribunal, et toutes les personnes suspectes de crimes contre l'Etat, très souvent sans qu'elles subissent un interrogatoire ou qu'elles sachent la cause de leur exil. Les peuples qui habitoient la Sibérie, lors qu'elle fut conquise in 1777 par Yermak, un Chef de Cossaques, étoient les Tartares, les Vogouls et les Ostiaques.

La Sibérie est divisée en deux Gouvernements, Tobolsk et Irkutsk. Les provinces subordonnées à ces gouvernements sont celles de Tomsk, Kolhyvan, Nerschink, Yakutsk et Okotsk. Ses deux principaux fleuves sont l'Oby et le Yénisséi.

* *L'Irtish*, *Irtysh*, ou *Irtis*, est la plus considérable des rivières qui se jettent dans l'Oby. Elle a sa source dans la Soongrie Chinoise, traverse le Lac de Norsaisan au quarante sixième degré 30 minutes de Latitude Septentrionale, entre en Russie, et, après avoir arrosé une vaste étendue de pays, se jette dans l'Oby au 61 degré de Latitude Septentrionale. Elle recoit une multitude de ruisseaux et forme plusieurs îles, dont quelques unes disparoissent souvent pour reparoître en d'autres endroits; ce qui rend son cours extrêmement variable. Ses eaux sont blanchâtres et légères. Elle abonde en poissons surtout en esturgeons qui sont délicieux.

† La *Mer Glaciale* ou *Septentrionale*, appelée par les Russes *Ledovitoë More*, forme la frontière de tout le Nord de la Russie, depuis la Laponie, jusqu'au Cap Tschukotskoy ou Tschurtschi à l'extrémité Septentrionale et Orientale de l'Asie, c'est à dire, depuis le 50 jusqu'au 205 degré de longitude. Elle baigne les gouvernements d'Archangel, de Tobolsk et d'Irkutsk. Sur son immense côte il n'y a que trois ports connus,

verstes,* on rencontre des montagnes arides, rocailleuses et couvertes de neiges éternelles, des plaines incultes, dépouillées, où, dans les jours les plus chauds de l'année, la terre ne dégèle pas à un pied; de tristes et larges fleuves dont les eaux glacées n'ont jamais arrosé une prairie, ni vu épanouir une fleur. En avançant davantage vers le pôle, les cèdres, les sapins, tous les grands arbres disparoissent; des broussailles de melèses† rampants et de bouleaux‡ nains deviennent le seul ornement de ces misérables contrées; enfin, des marais chargés de mousse se montrent comme le dernier effort d'une nature ex-

Kola, Archangel, et Mesen. Du côté du pole Arctique Phipps, Cook, et d'autres navigateurs célèbres, ont en vain tenté de passer de la mer glaciale dans les mers de l'Inde qui séparent l'Asie de l'Amérique: mais Cook a observé en 1778, que le Cap Tschurtschi ou Tschukotskoynoss, n'est éloigné que de trente six milles du Cap opposé de l'Amérique, auquel il a donné le nom de Cap du Prince de Galles.

* La *Verste* est une mesure qui sert à marquer les distances en Russie comme le mille en Angleterre, ou la lieue en France. Elle est de 3500 pieds. Une verste et demie vaut à peu près un mille d'Angleterre, la verste étant au mille comme 104 $\frac{1}{2}$ est à 69. Le degré en Russie est de cent quatre verstes et demie.

† *Mélèse*, the Larch tree. *Betula alba*, Linn.

‡ *Bouleau*, the Birch tree. *Betula alba*, Linn.

pirante ; après quoi toute trace de végétation disparoît. Néanmoins c'est là qu'au milieu des horreurs d'un éternel hiver, la nature a encore des pompes magnifiques ;* c'est là que les aurores boréales† sont fréquentes et majestueuses, et qu'embrassant l'horizon en forme d'arc très-clair, d'où partent des colonnes de lumière mobile, elles donnent à ces régions hyperborées‡

* Généralement le mot de *pompe* dans le sens d'appareil magnifique ne s'emploie qu'au singulier. C'est dans le sens de vanité qu'on dit, *renoncer au monde et à ses pompes.*

† *L'Aurore Boréale* est un phénomène brillant de la nature, qui appartient presque exclusivement aux régions Septentrionales du globe terrestre, quoique le Pole du Midi, suivant quelques voyageurs ait aussi des *Aurores Australes.* C'est une espèce de nuage circulaire, étendu sur l'horizon, dont il sort des jets, des gerbes, des colonnes de feux de diverses couleurs, jaune, rouge sanglant, rougeâtre, bleu, violet, &c.

La matière de l'Aurore Boréale paroit avoir son siège dans l'atmosphère à des hauteurs considérables, la même aurore ayant été vue à Pétersbourg, à Naples, à Rome, à Lisbonne, et même à Cadiz. Mr. *de Mairan,* dans son *Traité de l'Aurore Boréale,* estime que ces sortes de phénomènes ont ordinairement entre trois et neuf cents milles d'élévation.

Les progrès de l'électricité dans le siècle qui vient de s'écouler promettent une route certaine aux causes physiques de l'Aurore Boréale, dont les fusées, les jets, les nappes de lumière, semblent autant de courants électriques qui se meuvent dans l'air très raréfié des régions élevées de l'atmosphère.

‡ *Hyperborée* ou *Hyperboréen,* se dit des peuples et des pays très Septentrionaux.

des spectacles dont les merveilles sont inconnues aux peuples du midi. Au sud de Tobolsk s'étend le cercle d'Ischim* des landes parsemées de tombeaux et entrecoupées de lacs amers le séparent des Kirguis,† peuple nomade et idolâtre. A gauche il est borné par l'Irtish, qui va se perdre après de nombreux détours sur les frontières de la Chine,‡ et à droite par le

* Le cercle *d'Ischim* ou *Issim*, qui prend son nom de la rivière de ce nom, est une immense plaine de la Sibérie au Sud de Tobolsk entre l'Irtish et la rivière Ischim. On l'appelle aussi la *Steppe d'Ischim*, ou *le Désert d'Ischim*.

† Les *Kirguis* sont une peuplade Tartare au Nord de la Tartarie Indépendante, divisée en trois hordes, la grande, la moyenne et la petite. Le Désert d'Ischim les sépare de la Sibérie. On les appelle aussi *Kaizackes*.

‡ La *Chine* est un vaste empire de l'Asie, qui s'étend depuis le 20 jusqu'au 58 degré de latitude Septentrionale, et depuis le 72 jusqu'au 145 degré de longitude Orientale. Il comprend la Chine proprement dite, la Tartarie Chinoise et le Tibet. Les Chinois eux mêmes appellent leur pays *Tchong Qua*, ce qui signifie le pays du centre. La Chine propre est bornée au Nord par une muraille de plus de 1200 milles de longueur, qui la sépare de la Tartarie. Le nombre de ses habitants suivant Sir George Staunton se monte à trois cent trente millions; suivant d'autres à 150 millions. Il y a un grand nombre de canaux, dont le plus considérable appelé le *Canal royal*, va d'un bout de la Chine à l'autre: Parmi les nombreux produits d'un sol extrémement fertile, il faut surtout remarquer la Soie et le Thé.

Tobol.* Les rives de ce fleuve sont nues et stériles ; elles ne présentent à l'œil que des fragmens de rocs brisés, entassés les uns sur les autres, et surmontés de quelques sapins; à leur pied, dans un angle du Tobol, on trouve le village domanial de Saïmka, sa distance de Tobolsk est de plus de six cents verstes. Placé jusqu'à la dernière limite du cercle, au milieu d'un pays désert, tout ce qui l'entoure est sombre comme son soleil, et triste comme son climat.

Cependant le cercle d'Ischim est surnommé l'Italie de la Sibérie, parce qu'il a quelques jours d'été, et que l'hiver n'y dure que huit mois, mais il y est d'une rigueur extrême. Le vent du nord qui souffle alors continuellement, arrive chargé des glaces des déserts arctiques,† et en

* Le *Tobol* prend sa source dans le pays des Kirguis, au milieu des montagnes qui le séparent du gouvernement d'Ufa. Il se jette dans l'Irtish près de Tobolsk, après avoir fourni un cours d'environ 500 verstes. Ses bords sont si peu élevés, qu'il les dépasse ordinairement au Printems, et inonde une vaste étendue de pays.

† *Arctique* pour Septentrional, n'est guère d'usage que dans ces phrases : *Pole Arctique*, *Cercle Arctique*, *Terres Arctiques*.

apporte un froid si pénétrant et si vif, que dès le mois de Septembre, le Tobol charie des glaces. Une neige épaisse tombe sur la terre, et ne la quitte plus qu'à la fin de Mai. Il est vrai qu'alors, quand le soleil commence à la fondre, c'est une chose merveilleuse que la promptitude avec laquelle les arbres se couvrent de feuilles et les champs de verdure; deux ou trois jours suffisent à la nature pour faire épanouir toutes ses fleurs. On croirait presque entendre le bruit de la végétation; les chatons* des bouleaux exhalent une odeur de rose; le cytise velu s'empare de tous les endroits humides; des troupes de cigognes, de canards tigrés, d'oies du nord, se jouent à la surface des lacs; la grue blanche s'enfonce dans les roseaux des marais solitaires, pour y faire son nid qu'elle natte industrieuse-

* Le *Chaton*, terme de Botanique *Amentum*, *Julus Catulus*, en Anglois *Catkin*. C'est une sorte de réceptacle commun qui porte plusieurs petites fleurs, et que l'on distingue facilement des autres par sa forme particulière qui offre quelque ressemblance avec la queue d'un chat. Ces petites fleurs sont souvent dépourvues de calices: mais le chaton qui les soutient est garni d'écailles qui y suppléent; les saules, les peupliers, les pins, &c. en fournissent des exemples.

ment avec de petits joncs; et dans les bois, l'écureuil volant, sautant d'un arbre à l'autre, et fendant l'air à l'aide de ses pattes et de sa queue chargée de laine, va ronger les bourgeons des pins et le tendre feuillage des bouleaux. Ainsi pour les êtres animés qui peuplent ces froides contrées il est encore d'heureux jours: mais pour les exilés qui les habitent il n'en est point.

La plupart de ces infortunés demeurent dans les villages qui bordent le fleuve, depuis Tobolsk jusqu'aux limites du cercle d'Ischim; d'autres sont relégués dans des cabanes au milieu des champs. Le gouvernement fournit à la nourriture de quelques-uns; ceux qu'il abandonne vivent de leurs chasses d'hiver: presque tous sont en ces lieux l'objet de la pitié publique, et n'y sont désignés que par le nom de malheureux. A deux ou trois verstes de Saïmka, au milieu d'une forêt marécageuse, et remplie de flaques d'eau, sur le bord d'un lac circulaire, profond, et bordé de peupliers noirs et blancs, habitoit une famille d'exilés. Elle étoit composée de trois personnes, d'un homme de quarante-

cinq ans, de sa femme et de sa fille, belle, et dans toute la fleur de la jeunesse.

Renfermée dans ce désert, cette famille n'avoit de communication avec personne ; le père alloit tout seul à la chasse, jamais il ne venoit à Saïmka, jamais on n'y avoit vu ni sa femme ni sa fille ; hors une pauvre paysanne Tartare* qui les servoit, nul être au monde ne pouvoit entrer dans leur cabane. On ne connoissoit ni leur patrie, ni leur naissance, ni la cause de leur châtiment ; le gouverneur de Tobolsk en avoit seul le secret, et ne l'avoit pas même confié au lieutenant de sa juridiction établi à Saïmka. En mettant ces exilés sous sa surveillance, il lui avoit seulement recommandé de leur fournir un logement commode, un petit jardin, de la

* Les *Tartares* sont un peuple nombreux qui habite la plus grande partie de l'Asie Septentrionale, et du Nord de l'Europe. La Sibérie étoit originairment habitée par des Tartares. Elle avoisine encore la Tartarie Chinoise et la Tartarie indépendante. Les Tartares sont presque tous Mahométans. Ils vivent de leur bétail et du butin qu'ils font sur leurs voisins. Ils aiment beaucoup la chair de cheval. La plus grande partie sont nomades, c'est à dire, qu'ils campent çà et là sans avoir de demeure fixe. On les divise en plusieurs espèces, comme les Calmoukes, Kirguis, Usbecs, Nogais, Mongoles, &c.

nourriture et des vêtemens, mais d'empêcher qu'ils eussent* aucune communication au-dehors, et surtout d'intercepter sévèrement toutes les lettres qu'ils hasarderoient de faire passer à la cour de Russie.

Tant d'égards d'un côté, et de l'autre tant de rigueur et de mystère, faisoient soupçonner que le simple nom de Pierre Springer qu'on donnoit à l'exilé, cachoit un nom plus illustre, une infortune éclatante, un grand crime peut-être, ou peut-être une grande injustice.

Mais tous les efforts pour pénétrer ce secret ayant été inutiles, bientôt la curiosité s'éteignit et l'intérêt avec elle. On cessa de s'occuper d'infortunés qu'on ne voyoit point, et on finit même par les oublier tout à fait: seulement, lorsque quelques chasseurs se répandoient dans la forêt, et parvenoient jusques sur les bords du lac, s'ils demandoient le nom des habitants de cette cabane, ce sont des

* *Empêcher qu'ils eussent.* On dit plus généralement *empêcher qu'ils n'eussent. Vous empêchez qu'on ne chante.* Le *ne* dans cette phrase n'est point une négative; c'est le *ne* ou le *quin* des Latins, qui a passé dans la langue Françoise.

malheureux, leur répondoit-on. Alors ils n'en demandoient pas davantage, et s'éloignoient émus de pitié, en se disant au fond du cœur, Dieu veuille les rendre un jour à leur patrie. Pierre Springer avoit bâti lui-même sa demeure; elle étoit en bois de sapin et couverte de paille; des masses de rochers la garantissoient des rafales* du vent du nord et des inondations du lac. Ces roches d'un granit tendre réfléchissoient, en s'exfoliant, les rayons du soleil; dans les premiers jours du printemps on voyoit sortir de leurs fentes des familles de champignons; les uns d'un rose pâle, les autres couleur de soufre ou d'un bleu azuré, pareils à ceux du lac Baikal,† et dans les cavités où les oura-

* *Rafale* est proprement un terme de marine qui se dit de certains coups de vent de terre à l'approche des montagnes.

† Le *Lac Baikal* est dans le gouvernement d'Irkutsk, et s'étend depuis le 51 jusqu'au 55 degré de latitude Septentrionale. Les Russes l'appellent la *mer Baikal* et la *mer Sainte* (Svetoie Morè). En effet après la mer Caspienne c'est la plus grande masse d'eau de la Russie. Sa longueur est de cinq à six cents verstes, et sa largeur de vingt jusqu'à 50 et 70 verstes. Ce lac est entouré de presque tous les côtés de hautes montagnes. Il est ordinairement couvert de glaces avant la fin de Décembre, et ne dégèle qu'au mois de Mai. Il y a

gans avoient jeté un peu de terre, des jets de pins et de sorbiers* s'empressoient d'enfoncer leurs racines et d'élever leurs jeunes rameaux.

Du côté méridional du lac, la forêt n'étoit plus qu'un taillis clair-semé, qui laissoit apercevoir des landes* immenses, couvertes d'un grand nombre de tombeaux: plusieurs avoient été pillés, et des ossemens de cadavres étoient épars tout autour; reste d'une ancienne peuplade qui seroit demeurée éternellement dans l'oubli, si des bijoux d'or renfermés avec elle au sein de la terre, n'avoient révélé son existence à l'avarice.

A l'est de cette grande plaine, une petite chapelle de bois avoit été élevée par des chrétiens; on remarquoit que de ce côté les tombeaux avoient été respectés, et que devant cette croix qui rappelle toutes les vertus, l'homme n'avoit point é profaner la cendre des morts. C'est

plusieurs îles au milieu du Lac. La plus grande est appelée *Olkhon*. Le Baikal abonde en poissons, et surtout en une espèce de harengs nommés *Omules* ou *Omuli*.

* *Sorbier*. Service tree. *Sorbus*, Linn.

dans ces landes ou steppes,* nom qu'elles portent en Sibérie, que, durant le long et rude hiver de ce climat, Pierre Springer passoit toutes ses matinées à la chasse : il tuoit des Elans qui se nourrissent des jeunes feuilles du tremble† et des peupliers. Il attrapoit quelquefois des martres zibelines, assez rares dans ce canton, et plus souvent des hermines qui y sont en grand nombre ; du prix de leur fourrure, il faisoit venir de Tobolsk, des meubles commodes et agréables pour sa femme et des livres pour sa fille. Les longues soirées étoient employées à l'instruction de la jeune Elisabeth. Souvent assise entre

* Les *Steppes* ne sont pas des déserts marécageux : mais de hautes plaines incultes et pour la plûpart dénuées d'habitants. Dans celles qui sont couvertes de broussailles et arrosées de ruisseaux, les peuples nomades voyagent avec leurs troupeaux. On y rencontre même des villages. Elles sont généralement d'une étendue immense. La Steppe entre Samara et Ouralsk autrefois dit Yaik, a plus de 700 verstes de longueur. Il y en a dont le sol est extrêmement fertile et propre également à l'agriculture et au paturage. Telle est la Steppe de la horde moyenne des Kirguis : mais celles des bords de l'Irtish sont sablonneuses et désertes.

† Le *Tremble*, the Aspen, *populus alba* est le nom spécifique d'un arbre du genre des peupliers.

ses parens, elle leur lisoit tout haut des passages d'histoire; Springer arrêtoit son attention sur tous les traits qui pouvoient élever son âme, et sa mère, Phédora, sur tous ceux qui pouvoient l'attendrir. L'un lui montroit toute la beauté de la gloire et de l'héroïsme, l'autre tout le charme des sentimens pieux et de la bonté modeste. Son père lui disoit ce que la vertu a de grand et de sublime; sa mère, ce qu'elle a de consolant et d'aimable: le premier lui apprenoit comment il la faut révérer, celle-ci comment il la faut chérir. De ce concours de soins, il résulta un caractère courageux, sensible, qui, réunissant l'extraordinaire énergie de Springer à l'angélique douceur de Phédora, fut tout à la fois noble, et fier comme tout ce qui vient de l'honneur, et tendre et dévoué comme tout ce qui vient de l'amour.

Mais quand les neiges commençoient à fondre, et qu'une légère teinte de verdure s'étendoit sur la terre, alors la famille s'occupoit en commun des soins du jardin; Springer labouroit les plates bandes;

Phédora préparoit les semences, et Elisabeth les confioit à la terre. Leur petit enclos étoit entouré d'une palissade d'aulnes* de cornouillers blancs,† et de bourdaine,‡ espèce d'arbrisseau fort estimé en Sibérie, parce que sa fleur est la seule qui exhale quelque parfum. Au midi, Springer avoit pratiqué une espèce de serre, où il cultivoit avec un soin particulier certaines fleurs inconnues à ce climat; et quand venoit le moment de leur fleuraison, il les pressoit contre ses lèvres, il les montroit à sa femme et en ornoit le front de sa fille, en lui disant: "Elisabeth, pare-toi des fleurs de ta patrie, elles te ressemblent; comme toi elles s'embellissent dans l'exil. Ah! puisses-tu n'y pas mourir comme elles!"

Hors ces instans d'une douce émotion, il étoit toujours silencieux et grave: on le voyoit demeurer des heures entières en-

* *Aulne* ou *Aûne*, the Alder tree. *Alnus. Betula Alnus.* Linn.

† *Cornouiller blanc*, the Cornel tree, Cornelberry. *Cornus Alba.* Linn.

‡ *Bourdaine*, ou *Bourgêne*, grand arbrisseau du genre Nerprun. *Rhamnus frangula.* Linn.

seveli dans une profonde rêverie, assis sur le même banc, les yeux tournés vers le même point, poussant de profonds soupirs que les caresses de sa femme ne calmoient pas, et que la vue de sa fille rendoit plus amers. Souvent il la prenoit dans ses bras, la pressoit étroitement sur son cœur, et puis tout à coup la rendant à sa mère, il s'écrioit: "Emmène, emmène cette enfant, Phédora; sa détresse, la tienne me feront mourir: ah! pourquoi as-tu voulu me suivre? si tu m'avois laissé seul ici, si tu ne portois pas la moitié de mes maux, si je te savois tranquille et honorée dans ta patrie, il me semble que je vivrois dans ce désert sans me plaindre. A ces mots, la tendre Phédora fondoit en larmes; ses regards, ses paroles, ses actions, tout en elle décèloit le profond amour qui l'attachoit à son époux. Elle n'auroit pu vivre un seul jour loin de lui, ni se trouver malheureuse quand ils étoient toujours ensemble. Dans leur ancienne fortune peut-être que de grandes dignités, d'illustres et dangereux emplois le tenoient souvent éloigné d'elle; dans

l'exil ils ne se quittoient plus. Ah ! si elle avoit pu ne pas s'affliger du chagrin de son époux, peut-être auroit-elle aimé leur exil.

Phédora, quoiqu'âgée de plus de trente ans, étoit belle encore; également dévouée à son époux, à sa fille, et à son Dieu, ces trois amours avoient gravé sur son front des charmes que le temps n'efface point. On y lisoit qu'elle avoit été créée pour aimer avec innocence, et qu'elle remplissoit sa destinée. Elle s'occupoit à préparer elle-même les mets qui plaisoient le plus à son époux ; attentive à ses moindres desirs, elle cherchoit dans ses yeux ce qu'il alloit vouloir, pour l'avoir fait avant qu'il l'eût demandé. L'ordre, la propreté, l'aisance même régnoient dans leur petite demeure. La plus grande pièce servoit de chambre aux deux époux ; un grand poële l'échauffoit ; les murs enfumés étoient ornés de quelques broderies et de divers dessins de la main de Phédora et de sa fille ; les fenêtres étoient en carreaux de verre, luxe assez rare dans ce pays et qu'on devoit au produit des chasses de Springer. Deux cabinets com-

posoient le reste de la cabane ; Elisabeth couchoit dans l'un, l'autre étoit occupé par la jeune paysanne Tartare, et par tous les ustensiles de cuisine et les instrumens du jardinage.

Ainsi la semaine se passoit dans ces soins intérieurs, soit à tisser des étoffes avec des peaux de rennes,* ou à les doubler avec d'épaisses fourrures ; mais quand le Dimanche arrivoit, Phédora soupiroit tout bas de ne pouvoir assister à l'office divin, et passoit une partie de ce jour en prières. Prosternée devant Dieu et devant une image de saint Basile†, pour lequel elle avoit une profonde vénération, elle les invoquoit en faveur des objets de sa tendresse ; et si chaque jour sa dévotion devenoit plus vive, c'est qu'elle avoit

* *Tisser des étoffes avec des peaux de rennes.* Cette expression n'est pas correcte. On tisse du fil, du cotton, de la soie ; mais on ne peut point faire de tissu avec des peaux.

† *Saint Basile*, Evêque de Césarée en Cappadoce, né en 326 mourut le 1 Janvier, 379, Photius, Erasme et Rollin, l'ont proposé comme un parfait modèle de l'art oratoire. Deux Bénédictins ont donné une belle Edition de ses œuvres en Grec et en Latin, en trois volumes in folio, imprimée à Paris en 1721, 1722 et 1730. Il y a un Ordre Religieux qui porte son nom quoiqu'il ne fût pas l'Instituteur de la vie monastique.

toujours éprouvé qu'à la suite de ces pieux exercices, son cœur, plus éloquent, savoit mieux trouver les pensées et les expressions qui pouvoient consoler son époux.

Elevée dans ces bois sauvages depuis l'âge de quatre ans, la jeune Elisabeth ne connoissoit point d'autre patrie : elle trouvoit dans celle-ci de ces beautés que la nature offre encore même dans les lieux qu'elle a le plus maltraités, et de ces plaisirs simples que les cœurs innocents goûtent partout. Elle s'amusoit à grimper sur les rochers qui bordoient le lac, pour y prendre des œufs d'éperviers et de vautours blancs qui y font leurs nids pendant l'été. Souvent elle attrapoit des ramiers au filet, et en remplissait une volière : d'autres fois elle pêchoit des corrasins* qui vont par bandes, et dont les écailles pour-

* *Corrasin* ou pour mieux dire *Carassin* est le nom spécifique d'un poisson du genre *Cyprin*. *Cyprinus Carassius Linn.* On l'appelle aussi *Hamburge*. Son corps est très large, très épais et couvert d'écailles de moyenne grandeur. Il est brun sur le dos, verdâtre sur les côtés, et jaunâtre avec quelques nuances rouges sous le ventre. Il aime les lacs dont le fond est marneux.

prées, collées les unes contre les autres, paraissoient à travers les eaux du lac comme des couches de feu recouvertes d'un argent liquide. Jamais durant son heureuse enfance, il ne lui vint dans la pensée qu'il pouvoit y avoir un sort plus fortuné que le sien. Sa santé se fortifioit par le grand air, sa taille se développoit par l'exercice, et sur son visage où reposoit la paix de l'innocence, on voyoit chaque jour naître un agrément de plus. Ainsi loin du monde et des hommes, croissoit en beauté cette jeune vierge pour les yeux seuls de ses parens, pour l'unique charme de leur cœur ; semblable à la fleur du désert qui ne s'épanouit qu'en présence du soleil, et ne se pare pas moins de vives couleurs, quoiqu'elle ne puisse être vue que par l'astre à qui elle doit la vie.

Il n'y a d'affections tendres et profondes que celles qui se concentrent sur peu d'objets : aussi Elisabeth, qui ne connoissoit que ses parents et n'aimoit qu'eux seuls dans le monde, les aima avec passion ; ils étoient tout pour elle : les protecteurs de

sa foiblesse, les compagnons de ses jeux, et son unique société. Elle ne savoit rien qu'ils ne lui eussent appris ; ses amusements, ses talens, son instruction, elle leur devoit tout, et voyant que tout lui venoit d'eux, et que par elle-même elle ne pouvoit rien, elle se plaisoit dans une dépendance qu'ils ne lui faisoient sentir que par des bienfaits. Cependant quand la jeunesse succéda à l'enfance, et que la raison commença à se développer, elle s'aperçut des larmes de sa mère, et vit que son père étoit malheureux. Plusieurs fois elle les conjura de lui en dire la cause, et ne put en obtenir d'autre réponse, sinon qu'ils pleuroient leur patrie ; mais pour le nom de cette patrie et le rang qu'ils y occupoient, ils ne le lui confièrent jamais, ne voulant pas exciter de douloureux regrets dans son âme en lui apprenant de quelle hauteur ils avoient été précipités dans l'exil. Mais depuis le moment qu' Elisabeth eut découvert la tristesse de ses parents, ses pensées ne furent plus les mêmes, et sa vie changea entièrement. Les plaisirs dont elle amu-

soit son innocence perdirent tout leur attrait; sa basse-cour fut négligée; elle oublia ses fleurs, et cessa d'aimer ses oiseaux. Quand elle venoit sur le bord du lac ce n'étoit plus pour jeter l'hameçon ou naviguer dans sa petite nacelle, mais pour se livrer à de longues méditations, et réfléchir à un projet qui étoit devenu l'unique occupation de son esprit et de son cœur. Quelquefois assise sur la pointe d'un rocher, les yeux fixés sur les eaux du lac, elle songeoit aux larmes de ses parens et aux moyens de les tarir. Ils pleuroient une patrie. Elisabeth ne savoit point quelle étoit cette patrie; mais puisqu'ils étoient malheureux loin d'elle, ce qui lui importoit étoit bien moins de la connoître que de la leur rendre. Alors elle levoit les yeux au ciel pour lui demander du secours, et demeuroit abîmée dans une si profonde rêverie, que souvent la neige tombant par flocons, et le vent soufflant avec violence, ne pouvoient l'en arracher. Cependant ses parents l'appeloient-ils, aussitôt elle entendoit leur voix, descendoit

légèrement du sommet des rochers, et venoit recevoir les leçons de son père, et aider sa mère aux soins du ménage. Mais auprès d'eux comme en leur absence, en s'occupant d'une lecture comme en tenant l'aiguille, dans le sommeil et dans la veille, une seule et unique pensée la poursuivoit toujours ; elle la gardoit religieusement au fond de son cœur, décidée à ne la révéler que quand elle seroit au moment de partir.

Oui elle vouloit partir, elle vouloit s'arracher des bras de ses parens pour aller seule à pied jusqu'à Pétersbourg demander la grâce de son père : tel étoit le hardi dessein qu'elle avoit conçu, telle étoit la téméraire enterprise dont ne s'effrayoit point une jeune fille timide. En vain elle entrevoyoit de grands obstacles ; la force de sa volonté, le courage de son cœur et sa confiance en Dieu la rassuroient, et lui répondoient qu'elle triompheroit de tout. Cependant quand son projet prit un caractère moins vague, et qu'elle cessa d'y réfléchir pour songer à l'exécuter, son ignorance l'effraya un

peu ; elle ne savoit seulement pas la route du village le plus voisin ; elle n'étoit jamais sortie de la forêt, comment trouveroit-elle son chemin jusqu'à Pétersbourg ? comment se feroit-elle entendre en voyageant au milieu de tant de peuples dont la langue lui étoit inconnue ? Il lui faudroit toujours vivre d'aumônes ; pour s'y résoudre elle appeloit à son aide l'humilité qu'elle tenoit de la religion de sa mère ; mais elle avoit si souvent entendu son père se plaindre de la dureté des hommes qu'elle appréhendoit beaucoup le malheur d'avoir à solliciter leur pitié. Elle connoissoit trop la tendresse de ses parens pour se flatter qu'ils faciliteroient son départ ; ce n'étoit pas à eux qu'elle pouvoit avoir recours. Mais à qui s'adresser dans ce désert où elle vivoit séparée du reste du monde ? Et dans cette cabane dont l'entrée étoit interdite à tous les humains, comment attendre un appui ? Cependant elle ne désespéra point d'en trouver un : le souvenir d'un accident dont son père avoit pensé être la victime lui rappela qu'il n'est point de lieu si

sauvage où la Providence ne puisse entendre les prières des malheureux et leur envoyer des secours..

Il y avoit quelques années que dans une chasse d'hiver, sur le haut des âpres rochers qui bordent le Tobol, Springer avoit été délivré d'un péril éminent par l'intrépidité d'un jeune homme. Ce jeune homme étoit le fils de M. de Smoloff, gouverneur de Tobolsk; il venoit tous les hivers poursuivre les élans et les martres dans les landes d'Ischim, et combattre l'ours des monts Ouralsks* dans les environs de Saïmka. C'est dans cette dernière chasse, la plus dangereuse de toutes, qu'il avoit rencontré Springer et qu'il lui

* Les *Monts Ouralsks (the Uralian chain, the Uralian Mountains)*, servent de limites entre l'Europe et l'Asie Septentrionale. Oural ou Ural est un mot Tartare qui signifie Ceinture. Les Russes donnent également le nom de *Kammenoi* et *Semnoi poyas* à cette chaine de montagnes, comme si elle formoit le ceinturon du globe terrestre.

Du Sud au Nord les monts Ouralsks ont presque en droite ligne une étendue de plus de 1500 milles d'Angleterre. On peut les diviser en trois branches principales, l'Oural des Kirguis, l'Oural fertile en minéraux, et l'Oural désert. Ce dernier touche à la mer glaciale.

Le Sommet le plus élevé des monts Ouralsks est le Bashkirey dans le gouvernement d'Orenbourg. Ils sont pour la plupart riches en minéraux et couverts d'épaisses forêts. Ils donnent naissance à dix ou douze rivières considérables, telles que le Tobol, l'Oural, le Yemba, &c.

avoit sauvé la vie. Depuis ce moment le nom de Smoloff n'étoit prononcé dans la demeure des exilés qu'avec respect et reconnoissance. Elisabeth et sa mère regrettoient vivement de ne point connoître leur bienfaiteur, de ne pouvoir point lui offrir leur bénédiction; chaque jour elles prioient le ciel pour lui; chaque année quand elles entendoient dire que les chasses d'hiver avoient recommencé, elles se flattoient qu'il viendroit peut-être dans leur cabane: mais il n'y venoit point; l'entrée lui en étoit interdite comme à tout le monde, et il ne songeoit point à trouver cet ordre rigoureux, car il ne savoit pas encore ce que renfermoit cette cabane.

Cependant depuis qu'Elisabeth avoit senti la difficulté de sortir de son désert sans un secours humain, sa pensée se reportoit plus souvent sur le jeune Smoloff. Un pareil protecteur l'auroit délivrée de toutes ses craintes, auroit levé tous les obstacles. Qui mieux que lui pouvoit l'éclairer sur les détails de la route de Saïmka à Pétersbourg, lui indiquer la plus sûre voie de faire passer une requête à l'empereur, et si sa fuite irritoit le gouverneur de Tobolsk, qui mieux qu'un fils, se

disoit-elle, saura désarmer, sa colère, émouvoir sa pitié et l'empêcher de punir mes parens en les rendant responsables de ma faute ?

C'est ainsi qu'elle calculoit tous les avantages qui lui reviendroient d'un semblable appui, et en voyant l'hiver s'approcher, elle résolut de ne pas laisser passer le temps des chasses sans s'informer si le jeune Smoloff étoit dans le canton, et sans chercher les moyens de le voir et de lui parler.

Springer avoit été si touché des terreurs de sa femme et de sa fille au récit du danger qu'il avoit couru, que depuis cette époque il leur avoit promis de ne plus retourner à la chasse aux ours, et de ne s'écarter de la forêt que pour poursuivre l'écureuil et l'hermine. Malgré cette promesse, Phédora ne pouvoit plus le voir s'éloigner sans effroi, et jusqu'à son retour elle demeuroit inquiète et tremblante, comme si cette absence eût été le présage d'un grand malheur.

Une neige très-épaisse, et durcie par un froid de plus de trente degrés, couvroit la terre ; on étoit en plein hiver, lorsque, dans une belle matinée de Décembre, Springer

prit son fusil pour aller chasser dans la steppe. Avant de partir, il embrassa sa femme et sa fille, et leur promit de revenir avant la fin du jour; mais l'heure passa, la nuit s'approchoit, et Springer ne revenoit point. Depuis l'événement qui avoit menacé sa vie, c'étoit la première fois qu'il manquoit d'exactitude, et les frayeurs de Phédora furent sans bornes: tout en cherchant à les calmer, Elisabeth les partageoit; elle vouloit aller au secours de son père, et ne pouvoit se résoudre à quitter sa mère en pleurs. Jusqu'à cet instant, Phédora, délicate et foible, n'avoit jamais été au-delà des rives du lac; mais la violence de son inquiétude lui persuada qu'elle auroit des forces pour suivre sa fille et aller chercher son époux. Toutes deux sortirent ensemble et marchèrent vers la lande à travers le taillis. L'air étoit très-froid, les sapins paroissoient des arbres de glace; un givre épais s'étoit attaché à chaque rameau et en blanchissoit la superficie; une brume sombre couvroit l'horizon; l'approche de la nuit donnait encore à tous ces objets une teinte plus lugubre, et la neige unie comme un miroir, faisoit chanceler à chaque pas la

foible Phédora. Elisabeth, élevée dans ces climats et accoutumée à braver les froids les plus rigoureux, soutenoit sa mère et lui prêtoit sa force. Ainsi on voit un arbre transplanté hors de sa patrie, languir dans une terre étrangère, tandis que le jeune rejeton qui naît de ses racines, habitué à ce nouveau sol, élève des jets vigoureux, et en peu d'années soutient les branches du tronc qui l'a nourri, et protège de son ombre l'arbre qui lui donne la vie. En approchant de la plaine, Phédora ne pouvoit plus marcher; Elisabeth lui dit: "Ma mère, le jour va finir, repose-toi ici et laisse moi aller seule jusqu'à la lisière de la forêt; si nous attendions plus long-temps, la nuit m'empêcheroit de distinguer mon père dans la lande." Phédora s'appuya contre un sapin et laissa partir sa fille: en peu d'instans celle-ci eut atteint la plaine; les tombeaux dont elle est couverte y forment d'assez hauts monticules; debout sur l'un d'eux, Elisabeth, le cœur navré, les yeux pleins de larmes, regardoit si elle n'apercevroit pas son père; elle ne voyoit rien, tout étoit solitaire, silen-

cieux, et l'obscurité commençoit à unir le ciel et la terre. Cependant un coup de fusil parti à peu de distance, lui rend toutes ses espérances. Ce bruit, qu'elle n'entendit jamais que de la main de son père, lui paroit un signe assuré que son père est là: elle se précipite de ce côté; derrière une masse de rochers, elle voit un homme courbé à demi et qui paraissoit chercher quelque chose par terre, elle lui crie: "Mon père, mon père, est-ce toi?" Cet homme se retourne, ce n'était point Sprinzer; son visage étoit jeune, beau, et à l'aspect d'Elisabeth, il exprima une grande surprise. "Vous n'êtes point mon père," reprit-elle avec douleur, "mais ne l'avez-vous point vu dans la steppe? ne pouvez-vous me dire de quel côté je pourrois le trouver?"—"Je ne connois point votre père," répondit-il, "mais je sais qu'à cette heure-ci vous ne devez point rester seule dans cette lande; vous y courez plusieurs dangers, et vous devez craindre....."—"Ah!" interrompit-elle, "je ne crains rien dans le monde que de ne pas trouver mon père." En parlant ainsi; elle élevoit vers le ciel ses yeux, dont la fierté et la tendresse, le courage et la dou-

ceur, peignoient si bien son âme et sembloient présager sa destinée. Le jeune homme en fut ému ; il croyoit rêver, il n'avoit jamais rien vu, jamais rien imaginé de pareil à Elisabeth. Il lui demanda le nom de son père. " Pierre Springer," lui dit-elle...." Quoi !" s'écria-t-il, " vous êtes la fille de l'exilé de la cabane du lac ? tranquillisez-vous, je connois votre père, il n'y a pas une heure que je l'ai quitté, il a fait un détour pour se rendre dans sa demeure, mais il doit y être arrivé maintenant." Elisabeth n'en écoute pas davantage, elle court vers le lieu où elle a laissé sa mère, elle l'appelle avec des cris de joie, afin que sa voix la rassure avant même qu'elle ait pu lui parler ; elle ne la trouve plus : éperdue, elle fait retentir la forêt du nom de ses parens. Du côté du lac des voix lui répondent ; elle double le pas, elle arrive, et sur le seuil de la cabane elle voit son père et sa mère : ils lui tendent les bras, elle s'y jette : en s'embrassant, ils s'expliquent ; chacun d'eux étoit revenu dans la chaumière par un chemin différent ; mais les voilà réunis, les voilà tranquilles. Alors seulement

Elisabeth s'aperçoit que le jeune homme l'a suivie; Springer le regarde, le reconnoit, et lui dit avec un profond regret: "Il est bien tard, M. de Smoloff, et cependant vous savez qu'il ne m'est pas permis de vous offrir un asile, même pour une seule nuit."—"M. de Smoloff!" s'écrient Elisabeth et sa mère, "notre libérateur! c'est lui qui est ici?" Et toutes deux tombent ensemble à ses pieds; Phédora les baigne de pleurs; Elisabeth lui dit: "M. de Smoloff, depuis trois ans que vous avez sauvé la vie de mon père, nous n'avons pas passé un seul jour sans demander à Dieu de vous bénir."—"Ah! il vous a entendue puisqu'il m'a envoyé ici," répond le jeune homme avec une profonde émotion, "car le peu que j'ai fait ne méritoit assurément pas un pareil prix."

Cependant il étoit fort tard, une profonde obscurité enveloppoit toute la forêt; le retour à Saïmka au milieu de la nuit n'étoit pas sans danger, et Springer ne pouvoit se résoudre à refuser l'hospitalité à son libérateur; mais il avoit promis sur la foi de l'honneur au gouverneur de Tobolsk, de ne recevoir personne dans

sa demeure, et il lui étoit affreux de manquer à un pareil serment. Il proposa au jeune homme de l'accompagner jusqu'à Saïmka. "J'allumerai un flambeau," lui dit-il, "je connois les détours de la forêt les marais, les stagnes d'eau* qu'il faut éviter; je marcherai le premier." Phédora effrayée, se jetta au-devant de lui pour l'arrêter; Smoloff prit la parole: "Permettez-moi, monsieur," lui dit-il, "de rester dans votre cabane jusqu'au jour; je sais quels sont les ordres de mon père et les motifs qui l'obligent à vous montrer tant de rigueur, mais je suis sûr qu'il me permettroit en cette occasion de vous délier de votre serment, et je vous réponds de revenir bientôt vous remercier, de sa part de l'asile que vous m'aurez accordé." Springer prit alors la main du jeune homme, il entra avec lui dans la cabane, et tous deux s'assirent près du poële tandis que Phédora et sa fille préparoient le souper.

Elisabeth étoit vêtue selon l'usage des

* Les *Stagnes d'eau*, au lieu de dire *les eaux stagnantes* est une expression nouvelle qui ne se trouve point dans le Dictionnaire de l'Académie Françoise. Edition de Paris 1798

paysannes Tartares; avec un court jupon rouge relevé sur le côté; la jambe couverte d'un pantalon de peau de renne, et les cheveux tombant en tresses jusques sur ses talons; un corset étroit et boutonné sur le côté laissoit voir toute l'élégance de sa taille, et ses manches retroussées jusqu'au coude ne déroboient point la beauté de ses bras. La simplicité de son costume sembloit rehausser encore la dignité de son maintien, et tous ses mouvements étoient accompagnés d'une grâce, que Smoloff admiroit avec une singulière émotion, et dont il ne pouvoit détacher ni ses regards ni son cœur. Elisabeth ne le regardoit pas avec moins de plaisir: mais dans ce plaisir tout étoit pur, il ne venoit que de la reconnoissance qu'elle lui devoit et des espérances qu'elle fondoit sur lui. Dieu lui-même qui sonde jusqu'aux derniers replis du cœur, n'auroit pas trouvé dans celui d'Elisabeth un seul sentiment qui ne se rapportât à ses parens, et qui ne fût entièrement pour eux. Pendant le souper, le jeune Smoloff dit aux exilés qu'il n'étoit que depuis trois jours à Saïmka, qu'il avoit appris que des loups affamés ravageoient tout le canton,

et qu'avant peu on feroit une chasse générale pour les détruire. A cette nouvelle, Phédora se pressa contre son époux en pâlissant. "Vous n'irez point, j'espère," lui dit-elle, "à cette chasse dangereuse, vous n'exposerez pas votre vie, votre vie le plus précieux de mes biens!" "Hélas! Phédora, que dites-vous?" reprit Springer avec un sentiment d'amertume; "qu'est-ce que ma vie? sans moi seriez-vous ici? savez-vous ce qui vous rendroit la liberté, à vous et à notre enfant, le savez-vous?"....Sa femme l'interrompit par un cri douloureux, Elisabeth quitta sa place, vint auprès de son père, lui prit la main et lui dit: "Mon père, tu le sais, élevée dans ces forêts, je ne connois point d'autre patrie; ici à tes côtés, ma mère et moi nous vivons heureuses, mais j'atteste son cœur comme le mien, que dans aucun lieu de la terre nous ne pourrions vivre sans toi, fût ce dans ta patrie." "Entendez-vous, M. de Smoloff," repliqua Springer, "vous croyez que de telles paroles devroient me consoler, et elles enfoncent au contraire le poignard plus avant dans mon sein: des vertus qui de-

vroient faire ma joie, font mon désespoir quand je pense qu'à cause de moi, elles demeureront ensevelies dans ce désert, qu'à cause de moi, mon Elisabeth ne sera point connue, ne sera point aimée." La jeune fille l'interrompit vivement par ces mots: "O mon père! me voici entre ma mère et toi, et tu dis que je ne serai point aimée?" Springer, sans pouvoir modérer sa douleur, continua ainsi: "Jamais tu ne jouiras de ce plaisir que je te dois, jamais la voix d'un enfant adoré ne te fera entendre de si douces paroles; tu vivras seule ici sans époux, sans famille, comme un foible oiseau égaré dans le désert. Innocente victime, tu ne connois point les biens que tu perds, mais moi qui ne peux plus te les donner, j'ai tout perdu." Pendant cette scène, le jeune Smoloff avoit essuyé ses larmes plus d'une fois; il voulut parler, sa voix étoit altérée; cependant il dit: "Monsieur, dans la triste place qu'occupe mon père, vous devez croire que je ne suis pas étranger au malheur; souvent j'ai parcouru les divers cercles de son vaste gouvernement, que de larmes j'ai recueillies! que de douleurs solitaires j'ai entendu gémir! J'ai vu,

j'ai vu dans les déserts de l'affreux Beresof,* des infortunés qui vivoient sans amis, sans famille ; jamais ils ne recevoient une tendre caresse, jamais une douce parole ne réjouissoit leur cœur ; isolés dans le monde, séparés de tout, ils n'étoient pas seulement exilés, ils étoient malheureux." " Et quand le ciel t'a laissé ta fille," interrompit Phédora d'un ton de reproche et d'amour, " tu dis que tu as tout perdu, si le ciel te l'ôtoit, que dirois-tu donc ? Springer tressaillit, il prit la main de sa fille et la serrant sur son cœur avec celle de sa femme, il répondit en les regardant toutes deux : Ah ! je le sens, je n'ai pas tout perdu."

Quand le jour parut, le jeune Smoloff prit congé des exilés ; Elisabeth le voyoit partir avec regret, car elle étoit impatiente de lui révéler son projet, de lui de-

* *Beresof*, *Beresov*, ou *Beresow*, est une ville de la Sibérie, située dans la province du même nom, au Nord-Ouest et à 372 milles de Tobolsk, au 64 degré de Latitude Septentrionale, et au 65 degré 14 minutes de Longitude Orientale. Le Prince de Menzikof y mourut en exil en 1729.

Le district de Beresof a des mines d'or qui depuis l'année 1754 ont valu à la Couronne de Russie un revenu net de près de 860,000 roubles par an.

mander sa protection; elle n'avoit pas trouvé un moment pour lui parler en particulier, ses parens ne l'avoient pas quittée, et elle ne vouloit pas s'expliquer devant eux; elle espéra qu'en le voyant souvent, elle trouveroit l'occasion de l'entretenir. Aussi lui dit-elle très-vivement, "Ne re-"viendrez-vous pas, monsieur? Ah! pro-"mettez-moi que ce jour-ci n'est pas le "dernier où j'aurai vu le sauveur de mon "père." Springer fut surpris de ces paroles, surtout de l'air dont elles étoient prononcées; une secrète inquiétude le saisit. Il se rappela les ordres du gouverneur, et assura qu'il n'y désobéiroit pas deux fois. Smoloff répondit qu'il étoit certain d'obtenir de son père une exception pour lui, et que dès ce jour même il alloit retourner à Tobolsk pour la solliciter. "Mais, monsieur," continua-t-il, en réclamant ses bontés pour moi, ne lui dirai-je rien pour vous, ne serai-je pas assez heureux pour vous servir, n'avez-vous rien à lui demander?"—"Rien, monsieur," répliqua Springer d'un air grave.—Le jeune homme baissa tristement les yeux vers la terre, et puis s'adressant à Phédora, il lui fit la

même question.—" Monsieur," répondit-elle, " je voudrois qu'il me donnât la permission d'aller tous les Dimanches entendre la messe à Saïmka avec ma fille." Smoloff s'engagea à la lui faire obtenir, et s'éloigna, emportant toutes les bénédictions de la famille et les vœux secrets d'Elisabeth pour son prompt retour. En s'en retournant, il n'étoit occupé que d'elle ; il n'avoit plus d'autre pensée. Cette jeune fille qui lui étoit apparue la veille dans ce désert, sous une forme si belle, avoit commencé par frapper son imagination ; bientôt en la voyant auprès de ses parens son cœur avoit été profondément touché ; il se retraçoit ses moindres paroles, son air, ses regards, surtout le dernier mot qu'elle lui avoit dit. Sans ce mot, peut-être, une sorte de respect religieux l'eût-il empêché de l'aimer ; mais cette vivacité avec laquelle Elisabeth avoit exprimé le désir de le revoir, cette prière dont l'accent décéloit un sentiment si tendre, lui firent croire qu'elle avoit été émue comme lui. Sa jeune imagination s'exaltant par cette pensée, il se persuada que la rencontre de la veille n'étoit pas un coup du hazard, qu'une mutuelle sympathie

avoit agi sur Elisabeth comme sur lui, et il étoit impatient de lire dans ce cœur innocent la confirmation de tout ce qu'il osoit espérer. Ah ! qu'il étoit loin de deviner ce qu'il devoit y lire un jour !

Cependant, depuis la visite de Smoloff, la tristesse de Springer avoit pris un caractère plus sombre. Le souvenir de ce jeune homme si aimable, si généreux, si intrépide lui rappeloit sans cesse l'époux qu'il auroit désiré à sa fille : mais sa triste position lui interdisant toute pensée de ce genre, loin de désirer le retour de Smoloff, il le craignoit ; car Elisabeth pouvoit être sensible, et c'eût été le dernier terme du malheur pour son cœur paternel, que de voir sa fille atteinte par la secrète douleur d'un amour sans espoir.

Un soir, plongé dans ces rêveries, la tête entre ses deux mains, le coude appuyé sur le poële, il poussoit de profonds soupirs. Phédora, à cet aspect avoit laissé tomber son aiguille ; les yeux fixés sur son époux, le cœur plein d'anxiété, elle demandoit au ciel de lui inspirer ces paroles qui consolent et qui ont le pouvoir de faire oublier le malheur. Un peu plus loin dans l'ombre, Elisabeth

les regardoit tous deux, et songeoit avec joie qu'un jour viendroit peut-être, où ils ne pleureroient plus. Elle ne doutoit point que Smoloff ne consentît à favoriser son entreprise: un secret instinct lui répondoit d'avance qu'il en seroit touché, et qu'il la protégeroit; mais elle craignoit le refus de ses parens, surtout celui de sa mère. Cependant, comment partir sans leur aveu, sans savoir le nom de leur patrie, et pour quelle faute elle alloit demander grâce? Elle sentit qu'il falloit leur ouvrir son cœur, et que le moment étoit venu. Elle mit un genou en terre pour demander à Dieu de disposer ses parens à l'entendre; ensuite elle s'approcha doucement de son père, et demeura debout derrière lui, appuyée contre le dossier de la chaise où il étoit assis. Elle garda le silence un moment, dans l'espoir qu'il lui parleroit peut-être le premier; mais voyant qu'il ne quittoit point son attitude pensive, elle commença ainsi "Mon père, permets-moi de t'adresser une question." Il releva la tête, et lui fit signe qu'elle le pouvoit. "L'autre jour, quand le jeune Smoloff te demanda si tune désirois rien? rien, lui répondis-tu: est-il vrai, ne

désires-tu rien ?—Rien qu'il puisse me donner ?—et qui pourroit te donner ce que tu désires ?—L'équité, la justice ?—Mon père où peut-on les trouver ?—Dans le ciel, sans doute ; mais sur la terre, jamais, jamais." Ayant parlé ainsi, les noirs soucis qui ombrageoient son front prirent une teinte plus sombre, et il laissa retomber sa tête dans ses mains. Après une courte pause Elisabeth reprit la parole, et d'une voix plus animée elle dit : " Mon père, ma mère, écoutez-moi, c'est aujourd'hui que j'accomplis ma dix-septième année ; c'est aujourd'hui que j'ai reçu de vous cette vie, qui me sera si chère, si je puis vous la consacrer, ce cœur, avec le quel je vous aime et vous révère, comme les images vivantes du dieu du ciel. Depuis ma naissance, chacun de mes jours a été marqué par vos bienfaits, je n'ai pu y répondre encore que par ma reconnoissance et ma tendresse ; mais qu'est-ce que ma reconnoissance, si elle ne se montre point ; qu'est-ce que ma tendresse, si je ne puis vous la prouver ?— O mes parens, pardonnez à l'audace de votre fille, mais une fois en sa vie elle voudroit faire pour vous ce que vous n'avez

cessé de faire pour elle depuis sa naissance. Ah! daignez enfin verser dans son sein le secret de tous vos malheurs."—" Ma fille, que me demandes-tu? interrompit très-vivement son père,—" Que vous m'instruisiez de tout ce que j'ai besoin de savoir pour vous montrer tout mon amour, et Dieu sait quel motif m'anime, lorsque j'ose vous adresser un pareil vœu." En disant ces mots elle tomba aux genoux de son père, et éleva vers lui des regards supplians. Un sentiment si grand, si noble, brilloit dans ses yeux, à travers les larmes dont ils étoient pleins; et l'héroïsme de son âme jetoit quelque chose de si divin sur l'humilité de son attitude, que Springer entrevit à l'instant une partie de ce que sa fille pouvoit vouloir. Sa poitrine s'oppressa, il ne pouvoit ni parler, ni pleurer; il demeuroit silencieux, immobile, accablé comme devant la présence d'un ange: l'excès de l'infortune n'avoit point eu la puissance de remuer son cœur, comme venoient de le faire les paroles d'Elisabeth; et cette âme si ferme, que les rois n'intimidoient point, et que l'adversité ne pouvoit abattre, attendrie à la voix de son enfant

cherchoit en vain sa force et ne la trouvoit plus. Pendant que Springer gardoit le silence, Elisabeth demeuroit toujours prosternée devant lui. Sa mère s'approcha pour la relever. Placée derriere sa fille, elle n'avoit pu voir, lorsque celle-ci étoit tombée à genoux, ni le geste, ni le regard qui venoient de révéler son sublime secret à son père, et elle étoit restée bien loin du malheur, qui menaçoit sa tendresse. "Pourquoi," dit-elle à son époux, "pourquoi refuserois-tu de lui confier nos secrets? est-ce que sa jeunesse t'effraie? crains-tu que l'âme d'Elisabeth ne s'afflige jusqu'à la foiblesse de la grandeur de nos revers?"—"Non," reprit le père, en regardant fixement sa fille, "non; ce n'est pas sa foiblesse que je crains." A ce mot, Elisabeth ne douta pas que son père ne l'eût comprise; elle lui serra la main, mais en silence, afin de n'être entendue que de lui, car elle connoissoit le cœur de sa mère, et étoit bien aise de retarder l'instant qui devoit le déchirer. "Mon Dieu," s'écria Springer, "pardonnez mes murmures; je connoissois tous les biens que vous m'aviez ravis, et non ceux que

vous me destiniez; Elisabeth, tu as effacé en ce jour douze années d'adversité." — "Mon père," répondit-elle, "puisqu'on entend de semblables paroles sur la terre, ne dis plus qu'il ne s'y trouve pas de bonheur; mais parle, réponds-moi, je t'en conjure, quel est ton nom, ta patrie, tes malheurs?" —"Mes malheurs, je n'en ai plus; ma patrie, où je vis près de toi; mon nom, l'heureux père d'Elisabeth."—"O mon enfant!" interrompit Phédora, "je pouvois donc t'aimer davantage; tu viens de consoler ton père." A ces mots, la fermeté de Springer fut tout à fait vaincue; il serra dans ses bras sa femme et sa fille, et les baignant de ses larmes, il répétoit d'une voix entrecoupée: "Mon Dieu, pardonnez, j'étois un ingrat, pardonnez, ne punissez pas." Quand cette violente émotion fut un peu calmée, Springer dit à sa fille: "Mon enfant, je vous promets de vous instruire de tout ce que vous désirez savoir; mais attendez quelques jours encore, je ne pourrois vous parler de mes malheurs aujourd'hui, vous venez de me les faire oublier."

L'obéissante Elisabeth n'osa point le presser davantage, et attendit avec res-

pect l'instant où il voudroit s'expliquer : mais elle l'attendit vainement ; Springer sembloit le craindre et le fuir ; il avoit deviné son projet, et aucun terme ne pourroit exprimer l'admiration et la reconnoissance de ce tendre père ; il ne se sentoit pas le droit de refuser à sa fille le consentement qu'elle alloit lui demander : mais il ne se sentoit pas non plus le courage de le donner. Sans doute ce moyen étoit le seul qui lui laissât quelques espérances de sortir de l'exil, et de replacer Elisabeth au rang qui lui étoit dû : mais quand il considéroit les fatigues inouïes et les terribles dangers de ce voyage, il n'en pouvoit supporter la pensée. Pour rétablir sa famille et retrouver son pays, il eût donné sa vie : mais il ne pouvoit pas risquer celle de sa fille.

Le silence de Springer dictoit à Elisabeth la conduite qu'elle devoit tenir ; elle étoit sûre que son père l'avoit devinée, qu'il étoit touché de ce qu'elle vouloit faire : mais s'il eût approuvé son projet, auroit-il évité avec tant de soin de lui en parler ? En effet, ce projet étoit si extraordinaire, que ses parens ne pouvoient le voir que comme une pieuse et tendre folie.

Pour parvenir à le leur faire adopter, il étoit nécessaire qu'elle le présentât sous le jour le plus favorable, dégagé de ses plus grands obstacles, protégé de l'aide et des conseils de Smoloff. Jusques là il seroit rejeté, elle n'en doutoit point. Elle se décida donc à se taire encore, et à n'achever d'ouvrir son cœur à ses parens, que quand elle auroit eu un entretien avec Smoloff sur ce sujet. Comme elle prévoyoit aussi qu'une des plus fortes raisons que ses parens opposeroient à son départ, seroit l'impossibilité de lui laisser faire à son âge, huit cents lieues à pied, dans le climat le plus rigoureux du monde, et pour répondre davance à cette difficulté, elle essayoit chaque jour ses forces dans les landes d'Ischim; aucun temps ne la retenoit, soit que le vent chassât la neige avec violence, soit qu'un brouillard épais lui cachât la vue de tous les objets, elle partoit toujours, quelque fois malgré ses parens, et s'exerçoit ainsi peu à peu, à braver leurs ordres et les tempêtes.

Les hivers de Sibérie sont sujets aux orages; souvent, au moment où le ciel

paroit le plus serein, des ouragans terribles viennent l'obscurcir tout à coup. Partis des deux points opposés de l'horizon, l'un arrive chargé de toutes les glaces de la mer du Nord,* et l'autre des tourbillons orageux de la mer Caspienne† : s'ils se rencontrent, s'ils se choquent, les sapins opposent en vain à leur furie leurs troncs robustes et leurs longues pyramides ; en vain les bouleaux plient jusqu'à terre leurs flexibles rameaux et leur mobile feuillage ; tout est rompu, tout est renversé ; les neiges roulent du haut des montagnes ;

* La *Mer du Nord*, dont il est parlé ici n'est point cette partie de l'Océan qui est entre l'Angleterre, l'Allemagne, le Danemarck et la Norvège ; mais cette mer qui baigne les côtes Orientales de l'Amérique. *(the North Pacific Ocean)*. Elle est appelée ainsi par opposition à celle qui en baigne les côtes Occidentales, et qui s'appelle, Mer du Sud, *(The Pacific Ocean, or Great South Sea)*.

† La *Mer Caspienne* anciennement appelée la *Mer d'Hyrcanie*, et aujourd'hui nommée *Gursen*, par les Persans, s'étend du 37 jusqu'au 47 dègré de Latitude Septentrionale en longueur, entre l'Empire Russe au Nord et à l'Occident, la Perse au Sud et à l'Occident, et la Tartarie à l'Orient. Elle n'a aucune communication visible avec l'Océan, et conséquemment ni flux ni reflux. Sa superficie est de 36000 milles quarrés. Le poisson y est très abondant. Ses principaux ports ou rades sont Derbent, Baku, Sallian, Ensili ou Sinsili, Medshetifar, Farabat, et Tukaragan.

entraînées par leur chute, d'énormes masses de glace éclatent et se brisent contre la pointe des rochers qui se brisent à leur tour, et les vents s'emparant des débris des monts qui s'écroulent, des cabanes qui s'abyment, des animaux qui succombe..t, les enlèvent dans les airs, les poussent, les dispersent, les rejettent vers la terre, et couvrent des espaces immenses des ruines de toute la nature. Dans une matinée du mois de Janvier, Elisabeth fut surprise par une de ces horribles tempêtes ; elle étoit alors dans la grande plaine des Tombeaux, près de la petite chapelle de bois. A peine vit-elle le ciel s'obscurcir, qu'elle se réfugia dans cet asile sacré. Bientôt les vents déchaînés vinrent heurter contre ce frêle édifice, et l'ébranlant jusqu'en ses fondements, menaçoient à toute heure de le renverser. Cependant Elisabeth, courbée devant l'autel, n'éprouvoit aucun effroi, et l'orage qu'elle entendoit gronder autour d'elle atteignoit tout, hors son cœur. Sa vie pouvant être utile à ses parens, elle étoit sûre qu'à cause d'eux, Dieu veilleroit sur sa vie et qu'il ne la laisseroit pas mourir avant qu'elle les eût délivrés. Ce senti-

ment qu'on nommera superstitieux peut-être, mais qui n'étoit autre chose que cette voix du ciel que la piété seule sait entendre, ce sentiment, dis-je, inspiroit à Elisabeth un courage si tranquille, qu'au milieu du bouleversement des élémens et sous l'atteinte même de la foudre, elle ne put s'empêcher de céder à la fatigue qui l'accabloit et se couchant au pied de l'autel où elle venoit de prier, elle s'endormit paisiblement comme l'innocence dans les bras d'un père, comme la vertu sur la foi d'un Dieu.

En ce même jour, Smoloff étoit revenu de Tobolsk ; son premier soin, en arrivant à Saïmka, avoit été de se rendre à la cabane des exilés. Il apportoit à Phèdora la permission qu'elle avoit sollicitée. Elle et sa fille alloient être libres de se rendre tous les Dimanches à l'office de Saïmka ; mais loin que cette grâce s'étendît jusqu'à Springer, les ordres de la cour à son égard étoient plus sévères que jamais, et en permettant à Smoloff de le revoir une fois encore, le gouverneur de Tobolsk avoit plus consulté son cœur que son devoir. Au reste, cette visite devoit être la dernière, le jeune homme l'avoit

juré à son père. Il étoit cruellement affligé de tant de rigueur: mais en s'avançant vers la demeure d'Elisabeth, insensiblement sa tristesse se changeoit en joie, et il sentoit moins le chagrin qu'il auroit à la quitter, que le charme qu'il alloit goûter à la revoir. Dans la première jeunesse, la jouissance du bonheur présent a quelque chose de si vif, de si complet, qu'elle fait oublier toute pensée d'avenir. On est alors trop occupé d'être heureux pour songer si on le sera toujours, et la félicité remplit si bien le cœur, que la crainte de la perdre n'y peut trouver place. Mais en entrant dans la cabane, Smoloff chercha vainement Elisabeth ; elle n'y étoit point ; il prévit qu'il seroit peut-etre obligé de repartir avant qu'elle fût de retour, et le sincère jeune homme ne sut point dissimuler sa peine. En vain Phédora bénissant la main qui lui rouvroit la maison de Dieu et celle qui avoit sauvé son époux, lui adressoit les plus tendres expressions de sa reconnoissance. En vain Springer le nommoit l'appui, la providence des infortunés, il demeuroit foiblement touché de ce qu'il entendoit; il répondoit à peine

et le nom d'Elisabeth s'échappoit à tout moment de sa bouche. Son trouble révéla aux exilés une partie de son secret ; peut-être en devint-il plus cher à Phédora. Cet amour dont sa fille étoit l'objet, flattoit vivement son orgueil, et ce n'est pas un foible orgueil que celui d'une mère. Springer, moins accessible à cette tendre foiblesse, et craignant seulement que sa fille ne s'aperçût d'une sentiment qui pouvoit troubler son repos, pressoit Smoloff d'obéir à son pére, en terminant au plutôt une visite que sous mille prétextes ce jeune homme s'efforçoit de prolonger. Sur ces entrefaites l'orage se déclara, et les exilés tremblèrent pour leur fille. " Elisabeth, que va devenir mon Elisabeth !" s'écrioit la mère désolée. Springer prit son bâton en silence, et ouvrit la porte pour aller chercher sa fille ; Smoloff se précipita sur ses pas. Le vent souffloit avec violence ; les arbres se rompoient de tous côtés, il y alloit de la vie à traverser la forêt ; Springer voulut le représenter à Smoloff et l'empêcher de le suivre ; il ne put y réussir : le jeune homme voyoit bien le péril, mais il le voyoit avec joie, il étoit heureux de

le braver pour Elisabeth. Les voilà tous deux dans la forêt : " De quel côté irons-nous?" demande Smoloff.— " Vers la grande lande," reprend Springer, " c'est là où* elle va tous les jours, j'espère qu'elle se sera réfugiée dans la chapelle." Ils n'en disent pas davantage, ils ne se parlent point, leur inquiétude est pareille, ils n'ont rien à s'apprendre ; ils marchent avec la même intrépidité, s'inclinant, se baissant pour se garantir du choc des branches fracassées, de la neige que le vent chassoit dans leurs yeux, et des éclats de rochers que la tempête faisoit tourbillonner sur leurs têtes. En atteignant la lande, ilscessèrent d'être menacés par le déchirement † des arbres de la forêt, mais sur cette plaine

* *C'est là où elle va tous les jours.* Cette expression n'est pas correcte. On peut dire *là où* comme dans ce passage du Nouveau Testament: *là où est votre trésor là aussi sera votre cœur*, ou même dans un sens adversatif pour *au lieu que*, comme dans cette phrase: *Les gens de bien meurent dans une douce espérance là où les mechants sont tourmentés de remords* ; quoique cette derniere locution soit antique et hors d'usage; mais on ne dit jamais *c'est là où*, il faut toujours *c'est là que.* Voltaire a dit—

" C'est là qu'il attendoit qu'au gré de ses souhaits.
" La mort vint à son Dieu le rejoindre à jamais."

† Le *déchirement* est proprement l'action de déchirer et ne peut guère se dire de la chûte d'un arbre fracassé par le vent.

rase, ils étoient poussés, renversés par les raffales de vent qui soufflaient avec furie; enfin après bien des efforts, ils gagnèrent la petite chapelle de bois où ils espéroient qu'Elisabeth se seroit réfugiée: mais en apercevant de loin ce pauvre et faible abri dont les planches disjointes craquoient horriblement et sembloient prêtes à s'enfoncer, ils commencèrent à frémir de l'idée qu'elle étoit là. Animé d'une ardeur extraordinaire, Smoloff devance le père de quelques pas; il entre le premier, il voit ....est-ce un songe? il voit Elisabeth, non pas effrayée, pâle et tremblante, mais doucement endormie au pied de l'autel. Frappé d'une inexprimable surprise, il s'arrête, la montre à Springer en silence, et tous deux, par un même sentiment de respect, tombent à genoux auprès de l'ange qui dort sous la protection du ciel. Le père se penche sur le visage de son enfant, le jeune homme baisse les yeux avec modestie et se recule, comme n'osant regarder de trop près une si divine innocence. Elisabeth s'éveille, reconnoit son père, se jette dans ses bras et s'écrie: " Ah! je le savois bien que tu veillois sur

moi—" Springer la serre dans ses bras avec une sorte d'étreinte convulsive. " Malheureuse enfant," lui-dit-il, " dans quelles angoisses tu nous a jettés, ta pauvre mère et moi!" " Mon père, pardonne-moi ses larmes," répond Elisabeth, " et allons les essuyer." Elle se lève et voit Smoloff. " Ah!" dit-elle avec une douce surprise, " tous mes protecteurs veilloient donc sur moi: Dieu, mon père et vous." Le jeune homme ému retient son cœur prêt à s'échapper. " Imprudente!" reprend Springer, " tu parles d'aller retrouver ta mère, sais-tu seulement si le retour est possible, et si ta foiblesse résistera à la violence de la tempête, quand M. de Smoloff et moi n'y avons échappé que par miracle." " Essayons," répond-elle, " j'ai plus de force que tu ne crois, je suis bien aise que tu t'en assures et que tu voies toi-même ce que je puis faire pour consoler ma mère." En parlant ainsi, ses yeux brillent d'un si grand courage, que Springer voit bien qu'elle n'a point abandonné son projet; elle s'appuie sur le bras de son père, elle s'appuie aussi sur celui de Smoloff; tous deux la soutiennent, tous deux garantissent sa tête en la couvrant

de leurs vastes manteaux. Ah ! c'est bien alors que Smoloff ne peut s'empêcher d'aimer ce tonnerre, ces vents épouvantables qui font chanceler Elisabeth et l'obligent à se presser contre lui. Il ne craint point pour sa propre vie qu'il exposeroit mille fois pour prolonger de pareils momens ; il ne craint point pour celle d'Elisabeth, il est sûr de la sauver ; dans l'exaltation qui le possède, il défieroit toutes les tempêtes de pouvoir l'en empêcher.

Cependant le ciel commence à ne plus menacer ;* les nuages s'éclaircissent, ils cessent de fuir avec une effrayante rapidité ; le vent tombe et s'appaise ; le cœur de Springer se rassure, celui de Smoloff gémit. Elisabeth dégage son bras, elle veut marcher seule ; elle veut braver aux yeux de son père, ce reste d'orage qui agite encore les airs ;

* *Commence à ne plus menacer.* Il y a une espèce de contradiction dans cette expression. *Commencer* signifie toujours un commencement d'action même quand il est neutre et employé impersonnellement. C'est passer de l'inaction à l'action. Faire le premier pas pour donner de l'existence à une action ou à une chose qui n'existoit pas auparavant. Il commence à faire jour. Il commence à pleuvoir. Mais il est douteux que l'on puisse se servir du verbe commencer pour marquer le passage de l'action à l'inaction.

elle est fière de ses forces, elle éprouve une sorte d'orgueil à les montrer à son père ; elle espère le convaincre qu'elle n'en manquera point pour aller chercher sa grâce, fallût-il aller la chercher à l'autre extrémité du monde.

Phédora les reçoit tous trois dans ses bras, en bénissant le Dieu qui les ramène, et console sa fille des larmes que sa fille vient de lui coûter ; elle fait sécher ses bottes de poil d'écureuil, lui ôte son bonnet fourré et peigne ses long cheveux. Ces soins maternels, si simples et si tendres, qu'Elisabeth reçoit tous les jours et dont son cœur est tous les jours plus touché, émeuvent vivement le jeune Smoloff ; il sent qu'il est impossible d'aimer Elisabeth sans aimer aussi sa mère, et qu'au bonheur d'être l'époux de cette jeune fille tient un bonheur presqu'aussi grand, celui d'être le fils de Phédora.

L'orage étoit entièrement dissipé, le ciel étoit serein, la nuit s'approchoit. Springer prit la main du jeune homme, la serra avec un sentiment douloureux et tendre, et lui rappela qu'il étoit temps de partir : alors seulement Elisabeth apprit qu'il étoit venu

pour la dernière fois; elle rougit et se troubla. "Quoi!" lui dit-elle, "Ne vous reverrai-je plus?" "Ah!" répond-il avec une grande vivacité, "tant que je serai libre et aussi long-temps que vous habiterez ces déserts, je ne quite plus Saïmka, je vous verrai dans la forêt, dans la plaine, sur les bords du fleuve, je vous verrai partout." Il s'arrête subitement, surpris lui-même de ce qu'il éprouve et de ce qu'il exprime; mais il n'a point été compris par Elisabeth; dans ce qu'il vient de dire, elle n'a vu que la certitude de pouvoir bientôt lui confier ses projets, et rassurée par cette espérance, elle le voit partir avec moins de regret.

Quand le Dimanche fut arrivé, Elisabeth et sa mère se préparèrent de bonne heure à partir pour Saïmka. Springer leur dit adieu, le cœur un peu serré; depuis leur exil c'étoit la première fois qu'il restoit seul dans sa chaumière, mais il sut dérober son émotion à leurs yeux et les bénit d'une voix calme, en les recommandant aux bontés du Dieu qu'elles alloient implorer. Le temps étoit beau, la route leur parut courte; la jeune paysanne Tartare leur servit de guide dans la forêt et jusqu'au village de Saïmka. En entrant dans l'église,

les regards de tout le monde se tournèrent vers elles, mais elles ne tournèrent les leurs que vers Dieu.

Le cœur plein d'une égale piété, la tête baissée, elles s'avancèrent vers l'autel, se prosternèrent humblement, prononcèrent les mêmes vœux en faveur du même objet, et si ceux d'Elisabeth furent plus étendus que ceux de sa mère, Dieu ne les entendit pas moins.

Pendant tout le temps de la cérémonie, cette jeune fille ne leva pas le voile qui couvroit son visage ; sa pensée toute à Dieu et à son père ne fut pas même jusqu'à celui dont elle attendoit du secours. Le pieux concert de toutes les voix qui se réunissoient pour chanter l'hymne divin, lui fit une impression profonde et qui tenoit de l'extase ; elle n'avoit jamais entendu rien de pareil ; il lui sembloit voir les cieux ouverts et Dieu lui-même lui présenter un de ses anges pour la conduire pendant sa route. Cette vision ne cessa qu'avec la musique, alors seulement Elisabeth leva la tête et le premier objet qu'elle vit, fut le jeune Smoloff debout à quelques pas, le dos appuyé contre un pil-

lier et les yeux fixés sur elle avec la plus tendre expression ; elle crut voir l'ange que Dieu venoit de lui promettre, l'ange qui devoit l'aider à délivrer son père, elle le regarda avec beaucoup de reconnoissance ; Smoloff fut ému : ce regard lui sembloit d'accord avec ce qu'il trouvoit dans son propre cœur.

En sortant de l'église, il proposa à Phédora de la reconduire dans son traîneau jusqu'à l'entrée de la forêt ; elle y consentit avec joie ; c'étoit un moyen de retrouver plutôt son époux ; mais Elisabeth éprouva un véritable chagrin de cet arrangement ; en marchant à pied elle se flattoit de trouver le moment de parler en secret à Smoloff : dans un traîneau cela devenoit impossible ; pouvoit-elle s'ouvrir devant sa mère qui, n'ayant aucune idée de son projet, le repousseroit avec effroi et défendroit au jeune homme d'y donner le moindre encouragement ? Cependant alloit-elle encore perdre cette occasion favorable, cette occasion peut-être unique, de révéler son projet à Smoloff. Le trouble, l'incertitude agitoient son cœur ;

déjà le traîneau touchoit aux premiers arbres de la forêt; Smoloff lui-même avoit déclaré ne pouvoir pas aller plus loin. Cependant ne pouvant se résoudre à quitter sitôt Elisabeth, il poussa jusqu'aux bords du lac; mais là il fallut s'arrêter: Phédora descendit la première; en lui donnant la main il lui dit: "Ne venez-vous pas vous promener ici quelquefois?" Elisabeth qui descend après sa mère, répond d'une voix basse et précipitée: "Non pas ici, mais demain, demain dans la petite chapelle de la plaine." Elle venoit de donner un rendez-vous, mais elle ne le savoit pas, elle croyoit n'avoir parlé que pour son père, et en voyant dans les yeux de Smoloff qu'il avoit entendu sa prière, une douce joie éclata dans les siens.

Tandis que sa mère et elle marchent vers leur cabane, Smoloff s'en retourne seul à travers la forêt, plongé dans les plus délicieuses rêveries. Apres ce qu'il vient d'entendre, comment ne seroit-il pas sûr d'être aimé d'Elisabeth, et avec ce qu'il connoît d'elle, comment ne seroit-il pas transporté de son bonheur?

Ce ne fut point avec le trouble d'une

démarche hasardée, mais avec toute la sécurité de l'innocence, qu'Elisabeth se rendit le lendemain à la petite chapelle de bois. Sa marche étoit plus légère, plus rapide; elle faisoit les premiers pas vers la délivrance de son père. Le soleil jetoit sa lumière sur une plaine de neige; mille glaçons attachés aux arbres multiplioient sa brillante image sous toutes les formes et dans des miroirs de toutes les grandeurs: mais cet éclat si divin et si pur, étoit moins pur et moins divin que le cœur d'Elisabeth. Elle entre dans la chapelle, Smoloff n'y est point encore: ce retard la trouble, un léger nuage paroît dans ses yeux. Ah! ce n'est ni la vanité, ni l'amour qui l'y place; en ce moment ni les foiblesses ni les passions ne peuvent s'élever jusqu'à Elisabeth: mais elle craint qu'un accident, une circonstance imprévue n'arrête les pas de celui qu'elle attend. Inquiète, elle demande à Dieu de ne pas prolonger plus long-temps l'incertitude où elle vit. Tandis qu'elle prie, Smoloff accourt; il est surpris qu'elle l'ait devancé, il s'étoit hâté beaucoup. On va vite, sans doute, quand c'est la passion qui entraîne:

mais Elisabeth venoit de prouver en ce jour, que la vertu qui court à son devoir, peut aller plus vite encore.

En voyant Smoloff, elle lève les yeux et les mains au ciel, et se tournant ensuite vers lui avec une grâce vive et touchante "Ah! monsieur," lui dit-elle, "avec quelle impatience je vous attendois." Ces mots, l'expression de ses regards, ce rendez-vous, l'exactitude qu'elle a mise à s'y rendre, tout confirme au jeune homme qu'il est aimé; il va aussi dire qu'il aime, elle ne lui en donne pas le temps. "Monsieur Smoloff," s'écrie-t-elle, "écoutez-moi, j'ai besoin de vous pour sauver mon père, promettez-moi votre appui." Ce peu de mots confond toutes les idées du jeune homme; troublé, confus, il pressent sa méprise, mais n'en aime pas moins Élisabeth. Il tombe à genoux, elle croit que c'est devant Dieu: non, c'est devant elle; il jure d'obéir. Elle reprend ainsi: "Depuis que j'ai commencé à me connoître, mes parens ont été ma seule pensée; leur amour, mon unique bien; leur bonheur, le but de ma vie entière. Ils sont malheureux, Dieu m'appelle à les secourir et il ne vous a envoyé ici que pour

m'aider à remplir ma destinée. M. de Smoloff, je veux aller à Pétersbourg demander la grâce de mon père." Il fit un geste de surprise comme pour combattre ce projet, elle se hâta d'ajouter: "Je ne pourrois vous dire moi-même depuis quel temps cette pensée est entrée dans mon esprit; il me semble que je l'ai reçue avec la vie, que je l'ai sucée avec le lait; elle est la première dont je me souvienne, elle ne m'a jamais quittée; je m'endors, je m'éveille, je respire avec elle; c'est elle qui m'a toujours occupée auprès de vous, c'est elle qui m'amène ici; c'est elle qui m'inspire le courage de ne craindre ni la fatigue, ni la misère, ni la mort, ni les rebuts; c'est elle qui me feroit désobéir à mes parens s'ils m'ordonnoient de ne pas partir. Vous voyez, M. de Smoloff, qu'il seroit inutile de me combattre, et que de pareilles résolutions ne peuvent être ébranlées. Pendant ce discours, les tendres espérances du jeune homme s'étoient toutes évanouies, mais il goûtoit jusqu'à l'ivresse le sentiment de l'admiration; et l'héroïsme de cette jeune fille lui arrachoit des larmes aussi douces peut-être que celles de l'amour. "Ah!" lui dit-il, "heureux, mille

fois heureux que vous m'ayez choisi pour vous entendre, pour vous aider; mais vous ne connoissez point tous les obstacles....— "Deux seuls m'ont inquiétée," interrompit-elle, "et il n'y a peut être que vous au monde qui puissiez les lever."—"Parlez, parlez," lui dit-il impatient d'obéir, "que pouvez-vous demander qui ne soit au dessous de ce que je voudrois faire?"—"Ces obstacles, les voici," répondit Elisabeth, "j'ignore la route que je dois prendre, et je ne suis pas sûre que ma fuite ne nuise pas à mon père; il faut donc que vous m'indiquiez mon chemin, les villes que je trouverai sur mon passage, les maisons hospitalières qui recueilleront ma misère, le moyen le plus sûr de faire passer ma requête à l'empereur, mais avant tout il faut que vous me répondiez que votre père ne punira pas le mien de mon absence. "Smoloff en répondit, "Mais Elisabeth," ajouta-t-il, "savez-vous à quel point l'empereur est irrité contre votre père, savez-vous qu'il le regarde comme son plus mortel ennemi?" "J'ignore," dit-elle, "de quel crime on peut l'accuser, je ne connois encore ni son vrai nom ni sa patrie, mais je suis sûre de son innocence."—"Quoi," repartit Smoloff,

" vous ne savez point quel étoit le rang de votre père, ni le nom que vous lui rendrez?" —Non, je ne le sais point," répondit-elle. " O fille étonnante," s'écria-t-il, " pas un mouvement d'orgueil, de vanité dans ton dévouement, tu ne sais point ce que tu vas reconquérir, tu n'as pensé qu'à tes parens; mais qu'est ce que la grandeur de ta naissance devant celle de ton âme, qu'est ce auprès de tes sentimens que le nom des . . ."—" Arrêtez," interrompit-elle vivement; " ce secret est celui de mon père et je ne dois l'apprendre que de lui."—" Elle a raison," repartit Smoloff dans une sorte d'enthousiasme, " rien n'est assez bien pour elle quand elle peut faire encore mieux." La jeune fille reprit la parole pour lui demander quand il lui donneroit les lumières dont elle avoit besoin pour sa route, " Je vais y travailler," lui dit il; " mais, Elisabeth, croyez-vous que vous puissiez traverser les 3,500 verstes qui séparent le cercle d'Ischim de la province d'Ingrie,*

* *L'Ingrie.* (Ingria, Ingermanland) est cette province de la Russie Européenne située au fond du Golfe de Finlande que Pierre le Grand conquit sur les Suédois en 1702 en même temps que la Livonie, l'Esthonie et une partie du Finland qui forment aujourd'hui les Gouvernements de Riga, Revel et Vibourg. St. Pétersbourg en est la Capitale, et l'Ingrie forme le Gouvernement de St. Pétersbourg.

seule à pied, sans secours ?"—"Ah ! s'écria-t-elle en se prosternant devant l'autel," celui qui m'envoie au secours de mes parens ne m'abandonnera pas." Smoloff, les yeux pleins de larmes, lui répondit après un moment de silence : "Il est impossible que vous songiez à une telle entreprise avant les beaux jours; maintenant elle seroit impraticable. Voici la saison où les traînages vont être interrompus, et où vous seriez inondée dans les forêts humides de la Sibérie; je vous reverrai dans quelques jours, Elisabeth ; alors seulement je pourrai vous dire tout ce que je pense d'un projet qui m'a trop ému pour que j'aie pu le juger. Je retournerai à Tobolsk, je veux parler à mon père----mon père est le meilleur des hommes ; il y auroit bien plus d'infortunés ici s'il n'y commandoit pas ; les grandes actions plaisent à son cœur; il n'est pas libre de vous aider, son devoir le lui défend, mais, je vous le jure, il ne punira pas votre père d'avoir donné le jour à une fille si vertueuse. Ah ! qu'il s'enorgueilliroit au contraire, de vous nommer la sienne. Elisabeth, pardonnez, c'est malgré moi que mon cœur se déclare, je sais bien qu'il ne peut y avoir de place

dans le vôtre pour un autre sentiment que pour celui qui l'occupe, je n'attends donc rien; mais s'il vient un jour où vos parens rendus à leur patrie soient heureux, et vous tranquille, souvenez-vous alors que dans ces déserts Smoloff vous vit, vous aima, et qu'il eût préféré y vivre obscur et pauvre avec Elisabeth, fille d'un exilé, à tous les honneurs que le monde pourroit lui offrir." Il ne peut achever, des larmes étouffent sa voix; lui-même s'étonne d'une si extraordinaire émotion, car jusqu'alors il n'avoit jamais été foible, mais jusqu'alors il n'avoit point aimé. Cependant, Elisabeth est demeurée immobile; l'idée d'un autre amour que l'amour filial lui paroît si nouvelle, qu'à peine elle la conçoit; peut-être lui eût-elle paru moins étrange, si son cœur avoit eu de la place pour la recevoir; peut être que si elle avoit vu ses parens heureux, Smoloff auroit été aimé; s'ils le sont un jour, peut-être l'aimera t-elle: mais tant qu'ils seront dans l'infortune, elle demeurera fidelle à sa pieuse passion; pour en contenir deux, le cœur humain, tout vaste qu'il est, ne l'est point encore assez.

Elisabeth n'a jamais vécu dans le monde, elle en ignore les usages et les bienséances;

cependant, une sorte de pudeur, qui est comme l'instinct de la vertu, lui apprend qu'après l'aveu qu'elle vient d'entendre, une jeune fille ne doit point rester seule avec le jeune homme qui l'a osé faire. Elle marche vers la porte, elle va sortir. Smoloff, qui voit son dessein, lui dit: " Elisabeth, vous aurois-je offensée; ah! j'atteste ce Dieu ici présent, que s'il y a de l'amour dans mon cœur, il n'y a pas moins de respect; il sait que, si vous me l'ordonnez, je puis me taire et mourir; comment donc, Elisabeth, pourrois-je vous avoir offensée? — Vous ne m'avez point offensée," répondit-elle avec douceur; " mais je ne suis venue ici que pour vous parler en faveur de mes parens; maintenant que vous m'avez entendue, je n'ai plus rien à vous dire, et je vais les retrouver."—" Eh bien, noble fille, retourne à ton devoir; en m'associant à lui, tu m'as rendu digne de toi; et loin de jamais songer à t'en écarter, même dans ma plus secrète pensée, je ne vais m'occuper que de t'aider à le remplir."

Alors il lui promit de lui remettre le Dimanche suivant, à l'église de Saïmka, toutes les notes et les renseignemens dont

elle auroit besoin pour l'exécution de son projet ; et ils se séparèrent.

Quand le Dimanche arriva, Elisabeth suivit sa mère avec joie à Saïmka ; elle étoit impatiente de retrouver Smoloff, et de recevoir enfin toutes les instructions qui alloient faciliter son départ. Cependant la cérémonie finit, et Smoloff ne parut point ; Elisabeth devint inquiète. Pendant que sa mère prioit encore, elle demanda à une vieille femme si M. de Smoloff n'étoit pas dans l'église ; on lui répondit que non, et qu'il étoit parti depuis deux jours pour Tobolsk. A ce mot, Elisabeth fut frappée d'une véritable douleur : l'objet de ses plus chers désirs sembloit toujours fuir de devant elle, au moment où elle se croyoit prête à l'atteindre. Mille craintes funestes la troublèrent : puisque Smoloff avoit quitté Saïmka sans se souvenir de sa promesse, qui lui répondoit qu'il s'en souviendroit à Tobolsk, et alors quel seroit son recours ? Cette pensée la poursuivit tout le jour, et le soir, accablée d'un chagrin d'autant plus cruel qu'elle en portoit seule tout le poids, et qu'elle employoit tout son courage à le dedbyéorr aux ux de ses parens, elle se

retira de bonne heure dans son petit réduit, afin de se livrer du moins sans contrainte à l'inquiétude qui la tourmentoit. Aussitôt qu'elle fut sortie, Phédora pencha sa tête sur le sein de son époux, et lui dit: " Ecoute la sollicitude qui pèse sur mon cœur. N'as tu pas remarqué le changement de notre Elisabeth? Près de nous elle est pensive: le nom de Smoloff la fait rougir, son absence l'inquiète; ce matin à l'eglise elle étoit préoccupée, ses regards erroient de tous côtés; je l'ai entendue demander si Smoloff n'étoit point à Saïmka, et elle est devenue pâle comme la mort, quand on lui a dit qu'il étoit parti pour Tobolsk. O Stanislas! je m'en souviens, dans ces jours qui précédèrent celui où je devins ton heureuse épouse, c'est ainsi que je rougissois quand on me parloit de toi, c'est ainsi que mes yeux te cherchoient partout, et qu'ils se remplissoient de larmes quand ils ne te rencontroient pas.....Hélas! ces symptômes d'un amour qui ne devoit point finir, comment ne les verrois je point avec terreur dans l'âme de ma fille; elle n'est pas destinée à être heureuse comme sa mère."—" Heureuse," reprit Springer

avec amertume, " heureuse dans le désert, dans l'exil!"—" Oui, dans le désert, dans l'exil," interrompit vivement Phédora, " heureuse partout où l'on aime." Et ses bras serrèrent son époux contre son sein. Mais bientôt revenant à la première pensée qui l'occupoit, elle dit: " Je crains que mon Elisabeth n'aime le jeune Smoloff; toute charmante qu'elle est, cependant il ne verra en elle que la fille d'un pauvre exilé; il la dédaignera, et mon unique enfant, née de mon sang, nourrie de mon lait, mourra comme sa mère avec son amour...." En parlant ainsi, elle pleuroit, et la vue de son époux qui la console de tout, ne pouvoit la consoler du malheur de sa fille. Springer réfléchit un moment, puis il répondit: " Phédora, ma bien-aimée, calme tes craintes; j'ai étudié aussi notre Elisabeth; peut-être ai-je vu plus avant que toi dans son ame; une autre pensée que celle de Smoloff l'occupe toute entière, j'en suis sûr; je suis sûr aussi que si nous la voulions donner à Smoloff, il ne la dédaigneroit point, même dans ce désert, et ce sentiment le rendroit digne de l'obtenir si jamais.... Non, Elisabeth ne restera pas toujours

dans ce désert, elle ne demeurera pas inconnue, elle ne sera pas malheureuse cela est impossible: tant de vertus sur la terre annoncent une justice dans le ciel ; tôt ou tard elle se montrera."

Depuis leur exil, c'étoit la première fois que Springer n'avoit pas désespéré de l'avenir. Phédora en conçut les plus doux présages, et rassurée par les paroles de son époux, elle s'endormit paisiblement entre ses bras.

Pendant deux mois, Elisabeth alla chaque Dimanche à Saïmka, s'attendant toujours à y trouver Smoloff. Ce fut en vain, il ne parut plus, et même elle apprit qu'il avoit quitté Tobolsk. Alors toutes ses espérances l'abandonnèrent, elle ne douta plus que Smoloff ne l'eût entièrement oubliée, et plus d'une fois elle versa sur cette pensée des larmes amères, dont la plus pure innocence n'auroit pu lui faire un reproche. Vers la fin d'Avril, un soleil plus doux venoit de fondre les dernières neiges, les îles sablonneuses des lacs commençoient à se couvrir d'un peu de verdure, l'aubépine épanouissoit ses grosses houpes blanches, semblables à des

flocons d'une neige nouvelle, et la campanule* avec ses boutons d'un bleu pâle, le vélar † qui élève ses feuilles en forme de lance, et l'armoise ‡ cotonneuse, tapissoient le pied des buissons. Des nuées de merles noirs s'abattoient par troupes sur les arbres dépouillés, et interrompoient les premiers le morne silence de l'hiver; déjà sur les bords du fleuve voltigeoit çà et là le beau canard de Perse §, couleur de rose, avec son bec noir et sa hupe sur la tête, qui, toutes les fois qu'on le tire, jette des cris perçans, même lorsqu'on l'a manqué; et dans les roseaux des marais accouroient des bécasses de toute espèce, les unes noires avec des becs jaunes, les autres hautes en jambes avec un collier de plume. Enfin, un printemps préma-

* La *Campanule (Campanula Linn.)* genre de plantes de la famille des Campanulacées. La Campanule Gentianoïde, *Campanula Gentianoïdes Linn.* dont les fleurs sont d'un bleu magnifique, est originaire de la Sibérie.

† Le *Vélar* (Erysimum) genre de plantes de la famille des Crucifères. Le plus connu est le *Vélar du Charpentier*, *Erysimum barbarea Linn.*

‡ *Armoise*, *(Artemisia)* genre de plantes de la famille des Corymbifères.

§ Le *Canard de Perse*. C'est sans doute le Vingeon ou Siffleur-huppé. *Anas Rufina*, ou le beau Canard huppé de Buffon. *Anas Sponsa*.

turé sembloit s'annoncer à la Sibérie, et Elisabeth pressentant tout ce qu'elle alloit perdre si elle manquoit une année si favorable pour son voyage, prenoit la résolution hardie de poursuivre son projet, et de ne compter, pour en assurer le succès, que sur elle et sur Dieu.

Un matin Springer s'occupoit à labourer son jardin; assise près de lui, Elisabeth le regardoit en silence; il ne lui avoit point confié encore le secret de son infortune, et elle ne recherchoit plus cette confidence; il s'étoit élevé dans son âme une sorte de tendre fierté, qui lui faisoit désirer de ne connoître les malheurs de ses parens que quand elle seroit au moment de partir, et de n'entendre le récit de tout ce qu'ils avoient perdu que quand elle pourroit leur répondre: je vais tout vous rendre. Jusqu'à ce jour, elle avoit compté sur les promesses de Smoloff, et c'étoit là-dessus qu'elle avoit fondé des espérances raisonnables; mais après les espérances raisonnables, il en est d'autres encore, et ce furent celles-là qui la déterminèrent à parler. Cependant, avant de commencer, elle repasse dans sa tête

toutes les objections qu'on va lui faire, tous les obstacles qu'on va lui opposer; ils sont terribles, elle le sait, Smoloff le lui a dit, et elle est bien sûre que la tendresse de ses parens les exagérera encore. Que répondra-t-elle à leurs frayeurs, à leurs ordres, à leurs prières? Que répondra-t-elle, quand ils lui diront que les joies de la patrie ne sont rien pour eux au prix de l'absence de leur enfant? Un instant elle oublie que son père est auprès d'elle, et tout en larmes, elle tombe à genoux, en demandant à Dieu de lui accorder l'éloquence nécessaire pour persuader ses parens. Springer, qui l'entend pleurer, se retourne, court à elle, la prend dans ses bras, et lui dit: "Elisabeth, qu'as-tu, que veux-tu? Ah! si ton cœur est déchiré, pleure du moins dans le sein de ton père."—"Mon père," répond-elle, "ne me retiens plus ici; tu sais que je veux partir, permets-moi de partir; je le sens, c'est Dieu lui-même qui m'appelle...." Elle ne peut achever. La jeune Tartare accourt: "M. de Smoloff," leur dit-elle, "voici M. de Smoloff." Elisabeth jette un cri de joie, serre les deux mains de son père contre sa poitrine,

en ajoutant : " Tu le vois bien, c'est Dieu lui-même qui m'appelle, il envoie celui qui peut m'ouvrir les chemins, il n'y a plus d'obstacles. O mon père ! ton heureuse fille brisera ta chaîne." Sans attendre sa réponse, elle court au devant de Smoloff; elle rencontre sa mère, elle la serre dans ses bras, l'entraine en s'écriant : " Viens, ma mère, il est revenu, M. de Smoloff est ici." Elles entrent dans leur chambre, et y trouvent un homme de cinquante ans, en habit d'uniforme, et suivi de plusieurs officiers. La mère et la fille s'arrêtent avec surprise. " Voici M. de Smoloff," leur dit la jeune Tartare. A ces mots, toutes les espérances qui venoient de rentrer dans le cœur d'Elisabeth l'abandonnent une seconde fois; elle pâlit, ses yeux se remplissent de larmes. Phédora frappée de la vivacité de cette impression, s'approche de sa fille, se place devant elle, afin de cacher son trouble ; heureuse si en lui donnant sa vie elle avait pu la délivrer de la funeste passion dont elle la croyoit dévorée.

Le gouverneur de Tobolsk fit éloigner

sa suite, et dès qu'il fut seul avec les exilés, il se tourna vers Springer, et lui dit: " Monsieur, depuis que la prudence de la cour de Russie a cru devoir vous envoyer ici, voici la première fois que je viens visiter ce cercle éloigné; ce devoir m'est doux, puisqu'il me permet de montrer à un illustre proscrit toute la part que je prends à son infortune; je gémis que ce même devoir me défende de le secourir et de le protéger."

" Je n'attends rien des hommes, Monsieur," interrompit froidement Springer; " je ne veux point de leur pitié, et je n'espère rien de leur justice: heureux dans mon malheur de ce qu'ils m'ont placé aussi loin d'eux, je passerai mes jours dans ces déserts, sans me plaindre." " Ah! Monsieur," reprit le gouverneur avec émotion, " pour un homme comme vous vivre loin de sa patrie est un affreux destin!"—" Il en est un plus affreux encore, Monsieur le gouverneur," repartit Springer, " c'est de mourir loin d'elle." Il n'acheva point; s'il eût ajouté un mot, peut-être eût-il versé une larme, et l'illustre infortuné ne vouloit

pas se montrer moins grand que son malheur. Elisabeth, cachée derrière sa mère regardoit timidement par-dessus son épaule, si l'air et la physionomie du gouverneur annonçoient assez de bonté pour qu'elle osât s'ouvrir à lui. Ainsi la craintive colombe, avant de sortir de son nid, élève sa tête entre les feuilles, et regarde long-temps si la pureté du ciel lui promet un jour serein.

Le gouverneur la remarqua, il la reconnut; son fils lui avoit souvent parlé d'elle, et le portrait qu'il en avoit fait ne pouvoit ressembler qu'à Elisabeth. "Mademoiselle," lui dit-il, "mon fils vous a connue; vous lui avez laissé des souvenirs ineffaçables."—"Vous a-t-il dit, Monsieur, qu'elle lui devoit la vie de son père?" interrompit vivement Phédora.—"Non, Madame," répondit le gouverneur; "mais il m'a dit qu'elle donneroit la sienne pour son père et pour vous."—"Elle la donneroit," reprit Springer; et cette tendresse est le seul bien qui nous reste, le seul que les hommes ne pourront jamais nous ravir."

Le gouverneur détourna la tête avec émotion: après un court silence, il reprit la parole, en s'adressant à Elisabeth.— " Mademoiselle, il y a deux mois que mon fils étant à Saïmka, reçut l'ordre de l'empereur de partir sur-le-champ, pour rejoindre l'armée qui se rassembloit en Livonie; il fallut obéir sans délai. Avant de me quitter, il me conjura de vous faire passer une lettre: cela étoit impossible. Je ne pouvois, sans me compromettre, en charger personne; je ne pouvois que vous la donner moi-même: la voici." Elisabeth la prit en rougissant; le gouverneur vit la surprise de ses parens, et s'écria: " Heureux le père, heureuse la mère dont la fille ne leur cache que de semblables secrets!" Alors il rappela sa suite, et devant elle il dit à Springer: " Monsieur, les ordres de mon souverain me prescrivent toujours de vous empêcher de recevoir personne ici; cependant, je suis informé que de pauvres missionnaires revenant des frontières de la Chine, doivent traverser ces montagnes; s'ils viennent

frapper à votre cabane et vous demander pour une nuit l'hospitalité, il vous sera permis de la leur donner."

Quand le gouverneur fut parti, Elisabeth demeura les yeux baissés, regardant sa lettre, et n'osant l'ouvrir. " Ma fille," lui dit Springer, " si tu attends de ta mère et de moi la permission de lire ce papier, nous te la donnons." Alors, d'une main tremblante, Elisabeth brisa le cachet de la lettre, la parcourut tout bas, et s'interrompit plusieurs fois par des exclamations de reconnaissance et de joie. A la fin, ne pouvant plus se contenir, elle se précipita sur le sein de ses parens. " Le moment est venu," leur dit-elle ; " tout favorise mes projets ; la Providence m'ouvre une route sûre, le ciel m'approuve et bénit mes intentions : ô mes parens ! ne les approuverez-vous pas, ne les bénirez-vous pas comme lui ?" A ces mots, Springer tressaillit, car il comprit ce qu'il alloit entendre ; mais Phédora, qui n'en avoit aucune idée, s'écria : " Elisabeth, quel est donc ce mystère, et que contient ce papier ?" Et elle fit un mouvement pour le pren-

dre; sa fille osa le retenir: " O ma mère! pardonne," lui dit-elle, " je tremble de parler devant toi; tu n'as rien deviné, ta douleur m'épouvante, c'est maintenant l'unique obstacle, c'est le seul devant lequel je recule.... Ah! permets que je ne m'explique que devant mon père, tu n'es pas préparée comme lui...."—" Non, ma fille, interrompit Springer, " ne fais point ce que l'exil et le malheur n'ont pu faire, ne nous sépare pas; viens ma Phédora, viens contre le cœur de ton époux, et si tu as besoin de force pour les paroles que tu vas entendre, il te prêtera toute la sienne." Phédora éperdue, et se voyant comme menacée par la foudre, sans savoir de quelle main elle alloit partir, répondit avec effroi: " Stanislas, que veut dire ceci, n'ai-je point soutenu tous nos revers avec courage; je n'en manquerai point," ajouta-t-elle, " en serrant fortement contre son cœur son époux et sa fille, je n'en manquerai point contre tous ceux qui m'atteindront entre vous deux...." Elisabeth voulut répondre; sa mère ne le permit pas: " Ma fille," s'écria-t-elle avec un accent déchirant,

" demande-moi ma vie, mais ne me demande pas de t'éloigner d'ici." Ces mots disoient qu'elle avait tout deviné; il ne s'agissoit plus de lui rien apprendre, mais de la déterminer; baignée de larmes, et tremblante devant la douleur de sa mère, Elisabeth, d'une voix entrecoupée, laissa seulement échapper ces mots: " Ma mère, pour le bonheur de mon père, si je te demandois quelques jours?" Non, pas un seul jour, interrompit sa mère éperdue, " quel horrible bonheur pourroit s'acheter au prix de ton absence: non, pas un seul jour: ô mon Dieu! ne permettez pas qu'elle me le demande." Ces paroles anéantirent les forces d'Elisabeth; hors d'état de prononcer elle-même ce qui doit affliger sa mère, elle présente en silence à son père la lettre du gouverneur de Tobolsk, et lui fait signe de la lire. Springer soutient sa femme contre sa poitrine, en lui disant: " Repose-toi ici avec confiance, car ce soutien là ne te manquera jamais." Puis, d'une voix qu'il s'efforce en vain de raffermir, il lit tout haut la lettre suivante, écrite de

Tobolsk par le jeune Smoloff, et à deux mois de date.

" Un de mes plus vifs regrets en quittant Saïmka, mademoiselle, a été de ne pouvoir vous instruire de l'obligation rigoureuse qui me forçoit à m'éloigner de vous: je ne pouvois vous aller voir, vous écrire, ni vous envoyer les explications que vous m'aviez demandées, sans contrevenir aux ordres de mon père, et sans compromettre sa sûreté ; peut-être l'eussé-je fait sans l'exemple que vous veniez de me donner, mais quand je venois d'apprendre auprès de vous tout ce qu'on doit à son père, je ne pouvois pas risquer la vie du mien. Cependant je l'avoue, je n'aime pas mon devoir comme vous aimez le vôtre, et je suis revenu à Tobolsk le cœur déchiré. Mon père m'apprend, qu'un ordre de l'empereur m'envoie à mille lieues d'ici, et qu'il faut obéir à l'instant : je vais partir, Elisabeth, vous ne savez point ce que je souffre. Ah ! je ne demande point au ciel que vous le sachiez jamais ; il ne

peut être juste qu'autant que vous serez heureuse.

J'ai ouvert mon cœur à mon père, je vous ai fait connaître à lui, j'ai vu couler ses larmes quand je lui ai dit vos projets ; je crois qu'il veut vous voir et qu'il ira exprès cette année visiter le cercle d'Ischim ; en attendant, s'il le peut, il vous fera parvenir cette lettre, Elisabeth, je pars plus tranquille, puisque je vous laisse sous la protection de mon père ; cependant, je vous en conjure, n'en usez point pour partir avant mon retour ; j'espère revenir à Tobolsk avant un an, c'est moi qui vous conduirai à Pétersbourg ; c'est moi qui vous présenterai à l'empereur, c'est moi qui veillerai sur vous pendant ce long voyage ; ne craignez point mon amour, je n'en parlerai plus, je ne serai que votre ami, que votre frère ; et, si je vous sers avec toute la vivacité de la passion, je jure de ne vous parler jamais qu'un langage pur comme l'innocence, comme les anges, comme vous."

Un peu plus bas, l'apostille suivante

étoit écrite de la main même du gouverneur :

" Non, mademoiselle, ce n'est point avec mon fils que vous devez partir ; je ne doute point de son honneur ; mais le vôtre doit être à l'abri de tout soupçon. En allant montrer à la cour de Russie des vertus trop touchantes pour n'être pas couronnées, il ne faut pas risquer de faire dire que vous avez été conduite par votre amant, et flétrir ainsi le plus beau trait de piété filiale dont le monde puisse s'honorer. Dans votre situation il n'y a de protecteurs dignes de votre innocence, que Dieu et votre père ; votre père ne peut vous suivre, Dieu ne vous abandonnera pas : la religion vous prêtera son flambeau et son appui, abandonnez-vous à elle ; vous savez à qui j'ai permis l'entrée de votre cabane. En vous remettant ce papier, je vous rends dépositaire de mon sort, car si une pareille lettre étoit connue, si on pouvoit se douter que j'aie favorisé votre départ, je serois à jamais perdu ; mais je ne suis pas même inquiet ; je sais à qui je

me confie, et tout ce qu'on doit attendre de la force et de la vertu d'une fille qui s'apprête à dévouer sa vie à son père."

En finissant cette lettre, la voix de Springer étoit plus forte et plus animée, car il voyoit avec orgueil les vertus de sa fille et l'estime qu'on en faisoit: mais la tendre mère ne voyoit que son départ; pâle abattue, sans mouvement, elle regardoit sa fille, levoit les yeux au ciel, et n'avoit plus la force de pleurer. Elisabeth se mit à genoux devant eux, et leur dit: "O mes parens, laissez-moi vous parler ainsi; ce n'est que dans une humble attitude qu'on doit demander la plus grande de toutes les félicités. J'ose aspirer à celle de vous rendre votre liberté, votre bonheur, votre patrie; depuis plus d'une année, voilà quel est l'objet de mes plus chères espérances! j'y touche enfin, et vous me défendriez de l'atteindre! Ah! s'il est un bien au-dessus de celui que je vous demande, refusez-moi, j'y consens; mais s'il n'en est pas...." Emue, tremblante, sa voix expira, et ce ne fut qu'en embrassant les genoux de ses parens

qu'elle put achever sa prière. Springer posa les mains sur la tête de sa fille sans proférer un mot. La mère s'écria: "seule, à pied, sans secours! non, je ne le puis, je ne le puis." "Ma mère," reprit vivement Elisabeth, "je t'en conjure, ne repousse pas mes vœux; si tu savois depuis combien de temps je nourris mon projet et toutes les consolations que je lui dois. Aussitôt que mon âge me permit de comprendre vos infortunes, je me promis de consacrer ma vie à vous en délivrer. Heureux jour que celui où je me promis de servir mon père! heureux espoir qui me soutenoit quand je le voyois pleurer!..... Ah! que de fois, étant témoin de vos muets chagrins, j'aurois été consumée d'une mortelle tristesse, si je n'avois pas pu me dire: moi, moi, je leur rendrai ce qu'ils regrettent.... Mes parens, si vous m'arrachez cette espérance, vous m'arrachez la vie. Privée de cette pensée, où toutes mes autres pensées venoient aboutir, je ne verrai plus de but à mon existence, et mes jours s'éteindront dans la langueur.... O, pardonnez

si je vous afflige; non, si vous me retenez ici, je ne mourrai pas puisque ma mort seroit pour vous un malheur de plus; mais permettez-moi d'être heureuse. Ne dites pas que mon entreprise est impossible; elle ne l'est pas, mon cœur vous en répond; il trouvera des forces pour aller demander justice, et des paroles pour vous la faire obtenir; il ne craint rien ni les fatigues, ni les obstacles, ni les mépris, ni la cour, ni les rois; il ne craint que votre refus...."— "Laisse, laisse, Elisabeth," interrompit Springer, "je ne me connois plus, tu bouleverses mon âme; jusqu'à ce jour elle n'avoit point reculé devant une belle action, et des vertus supérieures à son courage ne s'étoient point présentées à elle.... Je ne croyois pas être faible; ô ma fille, tu viens de m'apprendre que je le suis: non, je ne puis consentir à ce que tu veux." Ranimée par ce refus, Phédora prit les mains de sa fille entre les siennes, et lui dit: "Ecoute-moi, Elisabeth; si ton père est foible, tu peux bien permettre à ta mère de l'être aussi; pardonne-lui de ne pouvoir se résoudre à

te laisser déployer tant de vertus. Etrange situation, où une mère demande à sa fille d'être moins vertueuse ; mais ta mère te le demande, elle ne te l'ordonne point, car en t'élevant au-dessus de tout, tu as mérité de ne plus recevoir d'ordre que de toi-même.—Ma mère, reprit Elisabeth, les tiens me seront toujours sacrés ; si tu me demandes de rester ici, j'espère avoir la force de t'obéir ; mais puisque mon dessein t'a touchée, laisse-moi espérer qu'il aura ton assentiment ; il n'est pas le fruit d'un moment d'enthousiasme, mais de longues années de méditation ; il s'appuie autant sur des raisons solides que sur les plus tendres sentimens ; existe-t-il un autre moyen d'arracher mon père à l'exil? Depuis douze ans qu'il languit ici, quel ami a pris sa défense? et quand il s'en trouveroit un qui l'osât, oseroit-il parler comme moi? seroit-il inspiré par un semblable amour?..O laissez-moi toujours croire que Dieu n'a donné qu'à votre unique enfant le pouvoir de vous rendre au bonheur, et ne vous opposez pas à l'auguste mission que le ciel a daigné lui confier. Dites-moi, que

trouvez-vous donc de si effrayant dans mon entreprise? Est-ce mon absence? Mais ne vous ai-je pas entendu gémir souvent ensemble d'un exil qui vous empêchoit de me donner un époux? Un époux, ô mes parens! ne m'auroit-il pas séparée de vous aussi?—Des dangers! il n'y en a point: les hivers de ce climat m'ont accoutumée à la rigueur des saisons, et mes courses dans nos landes à la fatigue d'une longue marche. Avez-vous peur de ma jeunesse? elle sera mon appui: on vient au secours de tout ce qui est foible. Enfin, redoutez-vous mon inexpérience? je ne serai pas seule: rappelez-vous les paroles et la lettre du gouverneur. S'il permet à un pauvre missionnaire de se reposer sous notre toit, c'est pour me donner un guide et un protecteur. Vous le voyez, tout est prévu, il n'y a point de péril, il n'y a plus d'obstacles, et rien ne me manque que votre consentement et votre bénédiction...."—" Et ton pain, tu le mendieras," répondit Springer avec amertume; " les aïeux de ta mère, qui régnèrent jadis dans ces contrées, les miens, qui se

sont assis sur le trône de Pologne, verront l'héritière de leur nom parcourir, en demandant l'aumône, cette Russie qui a fait de leurs royaumes des provinces de son empire."—" Si tel est le sang d'où je sors," reprit Elisabeth avec une modeste surprise, " si je descends des rois, et que deux couronnes aient été sur le front de mes aïeux, j'espère me montrer digne et d'eux et de vous, et ne point avilir le nom qu'ils m'ont laissé ; mais la misère ne l'avilira point. Pourquoi la fille des Séids* et de Sobiesky rougiroit-elle d'avoir recours à la charité de ses semblables? Tant de grands hommes précipités du faîte des honneurs l'ont implorée pour eux-mêmes; plus heureuse qu'eux tous, je ne l'implorerai que pour servir mon père."

La noble fermeté de cette jeune fille, une sorte de divin orgueil que faisoit briller dans ses yeux la pensée de s'humilier pour ses parens, donnoit à tout ce qu'elle disoit une force et une autorité

* Nobles Tartares qui descendent des anciens princes de Sibérie.

qui triomphèrent de Springer; il ne se sentit pas le droit d'empêcher sa fille de mettre tant de vertus au jour; il se seroit cru coupable de la forcer à les ensevelir dans un désert." " O ma Phédora! s'écria-t-il en serrant les mains de son épouse, la laisserons-nous mourir ici, la priverons-nous du bonheur de donner le jour à des enfans qui lui ressemblent? prends courage, ma bien-aimée; et puisqu'il n'existe nul autre moyen de la rendre à ce monde dont elle sera la gloire, laissons-la partir." Dans ce moment, la mère l'emporta sur l'épouse, et pour la première fois de sa vie, Phédora s'éleva contre la plus sainte autorité; " Non, non, je ne la laisserai pas partir; en vain mon époux le demande, je saurai lui résister. Quoi! j'exposerois la vie de mon enfant! je laisserois partir mon Elisabeth, pour apprendre un jour qu'elle a péri de froid et de misère dans d'affreux déserts, pour vivre sans elle, pour la pleurer toujours! voilà ce qu'on ose exiger d'une mère! O Stanislas! devois-tu m'apprendre qu'il est un sacrifice que je ne puis te faire, et une douleur dont tu ne me con-

solerois pas?" En parlant ainsi, elle ne pleuroit plus, et étoit comme dans un état de délire. Springer, le cœur déchiré de sa peine, s'écria : " Ma fille, si votre mère n'y peut consentir, vous ne partirez pas." —" Non, ma mère, si tu l'ordonnes, je ne partirai pas," lui dit Elisabeth en l'accablant des plus touchantes caresses; " je t'obéirai toujours; mais peut-être Dieu obtiendra-t-il de toi ce que tu as refusé à mon père; viens le prier avec moi, ma mère, demandons-lui ensemble ce que nous devons faire: c'est la lumière qui guide et la force qui soutient; toute vérité vient de là et toute résignation aussi."

En priant, Phédora pleura. Cette piété qui calme, adoucit, et ne s'empare du cœur que pour se mettre à la place de ce qui le tourmente et le déchire; cette piété divine qui ne prescrit jamais un devoir sans en montrer la récompense; cette voix de Dieu, si puissante sur les ames tendres, toucha celle de Phédora. Dans les caractères nobles et fiers, qui ne composent le bonheur que de gloire, l'estime des hommes peut obtenir le sacrifice des

plus chères affections, mais la religion seule peut l'obtenir des cœurs qui ne composent le bonheur que d'amour.

Le lendemain, Springer s'étant trouvé seul avec sa fille, il lui fit le récit de ses longues infortunes; il lui apprit quelles funestes guerres avaient déchiré la Pologne, et comment ce malheureux royaume avait été effacé du nombre des empires.—" Mon seul crime, ma fille," lui dit-il, " est d'avoir trop aimé ma patrie, et de n'avoir pu supporter son asservissement. Ses plus grands monarques étoient du même sang que moi; je pouvais moi-même être appelé au trône, et je devais bien mon amour et ma vie au pays dont je tirais toute ma gloire ; je l'ai servi comme je le devais; seul, à la tête d'une poignée de nobles Polonais, je l'ai défendu jusqu'à la dernière extrémité contre les trois grandes puissances qui s'avançoient pour l'envahir; et, lorsqu'accablé par le nombre de nos ennemis, sous les murs de Varsovie, à la vue de cette vaste capitale livrée aux flammes et au pillage, il a fallu céder et se soumettre à la tyrannie, au fond de mon ame je résistois en-

core. Humilié d'être toujours dans ma patrie, et de n'en plus avoir, partout je cherchois des armes, partout je cherchois des alliés qui m'aidassent à rendre à la Pologne son existence et son nom. Vains efforts, tentatives inutiles, chaque jour rivoit davantage des chaînes que mes foibles mains ne pouvoient ébranler. Les terres de mes aïeux étoient dans la partie tombée sous la domination de la Russie, j'y vivois avec Phédora, heureux, mille fois heureux, si le joug de l'étranger n'avoit pas pesé sur mon front. Mes plaintes, peu mesurées, et surtout les nombreux mécontents qui se rassembloient chez moi, inquiétèrent un monarque absolu et soupçonneux. Un matin je fus arraché de ma maison, des bras de ma femme, des tiens, ma fille : tu n'avois alors que quatre ans, et tes larmes ne couloient sur ton malheur que parce que tu voyois pleurer ta mère. Je fus traîné dans les prisons de Pétersbourg ; Phédora s'y suivit: la permission de s'y enfermer avec moi fut la seule grâce qu'elle put obtenir. Nous vécûmes près d'une année dans ces affreux cachots, privés

d'air, presque du jour, mais non pas d'espérance. Je ne pouvois croire qu'un monarque juste n'excusât pas un citoyen d'avoir soutenu les droits de sa patrie, et qu'il ne se fiât pas à la promesse que je lui donnois de demeurer soumis; j'avois trop bien présumé des hommes, je fus jugé sans être entendu, et exilé pour la vie en Sibérie. Ma fidelle compagne ne m'abandonna point, et je dois dire qu'en m'accompagnant ici, elle avoit l'air d'écouter plus encore son cœur que son devoir; si j'eusse été envoyé dans les ténèbres glacées de l'affreux Beresof, dans les solitudes perdues du lac Baïkal ou du Kamchatka*, je n'y aurois pas été seul encore; il n'est point de désert, il n'est point d'antre si

* Le *Kamchatka*, ou plutôt *Kamtschatka* est une grande presqu'île au Nord Est de l'Asie entre le 51e et le 62e degré de Latitude Septentrionale et entre le 173e et le 182e degré de Longitude, prise du Méridien de l'Isle de Fer. Elle fut découverte par les Russes en 1696, et rendue tributaire en 1711. Il y a deux Volcans dont l'un vomit des flammes considérables en 1762, et en 1767, et des mines de fer qu'on exploite avec succès depuis l'année 1760. Ses deux principaux ports sont Kamtshatka et Awatsha appelé aussi le port de St. Pierre et de St. Paul. La ville de Bolchetskoiostrog, qui, comme résidence du gouverneur, est censée la Capitale du Kamtshatka, contient à peu près cinq cents maisons assez régulièrement bâties.

sauvage où ma Phédora ne m'eût suivi: oui, je le veux croire, c'est à ses vertus, c'est à son dévouement si généreux que j'ai dû un exil plus humain. O mon enfant! s'il y a eu quelques douceurs dans ma vie, c'est à ta mère que je le dois, et s'il y a eu du malheur dans la sienne, je n'en dois accuser que moi." "Du malheur, mon père," lui dit Elisabeth, "et tu l'as toujours aimée. A ces mots, Springer reconnut le cœur de Phédora, et vit bien, qu'ainsi que sa mère, Elisabeth auprès d'un époux pourroit ne pas être malheureuse dans l'exil. "Ma fille," répondit-il en lui remettant la lettre du jeune Smoloff, qu'il avoit gardée depuis la veille, "si je dois un jour à ton zèle et à ton courage des biens que je ne désire plus que pour t'en accabler, au sein de la prospérité, cette lettre te rappellera nos bienfaiteurs; ton cœur, Elisabeth, doit être reconnaissant, et l'alliance de la vertu peut honorer le sang des rois." La jeune fille rougit, prit la lettre des mains de son père, l'attacha sur son cœur, et s'écria: "Le souvenir de celui qui t'a plaint, qui t'a aimé, qui t'a servi, ne sortira jamais de là."

Durant quelques jours, on ne parla plus du voyage d'Elisabeth ; sa mère n'y avoit pas consenti encore, mais à la tristesse de ses regards, au profond abattement de sa contenance, on voyoit assez que le consentement étoit au fond de son cœur, et que l'espérance n'y étoit plus.

Cependant peut-être n'eût-elle jamais trouvé la force de dire à sa fille *tu peux partir*, si le ciel ne la lui eût envoyée. Un Dimanche soir la famille étoit en prières, lorsqu'on entendit à la porte un homme qui frappoit avec son bâton. Springer ouvre ; à l'instant Phédora s'écrie : " Ah ! mon Dieu, mon Dieu, voilà celui qu'on nous a annoncé, celui qui vient enlever mon enfant." Et elle tombe tout en pleurs le visage contre la table, sans que sa piété puisse lui donner le courage d'aller au devant de l'homme de Dieu. Le missionnaire entre : une large barbe blanche lui descend sur la poitrine, son air est vénérable, il est courbé par la fatigue plus encore que par les années ; les épreuves de sa vie ont usé son corps et fortifié son ame ; aussi porte-t-il dans ses regards quelque chose de triste, comme l'homme qui a beaucoup

souffert, et de doux, comme celui qui est bien sûr de n'avoir pas souffert en vain.

"Monsieur," dit-il, "j'entre chez vous avec joie, la bénédiction de Dieu est sur cette pauvre cabane; je sais qu'il y a ici des richesses plus précieuses que les perles et que l'or: je viens vous demander une nuit de repos." Elisabeth s'empressa de lui approcher un siége. "Jeune fille," lui dit-il, "vous vous êtes bien hâtée dans le chemin de la vertu, et dès les premiers pas, vous nous avez laissés loin derrière vous." Il alloit s'asseoir, lorsqu'il entendit les sanglots de Phédora: "Mère chrétienne," lui dit-il, "pourquoi pleurez-vous; le fruit de vos entrailles n'est-il pas béni? Ne pouvez-vous pas aussi vous dire heureuse entre toutes les femmes. Si vous versez des larmes, parce que la vertu vous sépare de votre enfant pour un peu de temps, que feront les mères qui se voient arracher les leurs par le vice, et qui les perdent pour l'éternité?"—"O mon père! si je ne devois plus la revoir!" s'écria la mère désolée.—"Vous la reverriez," reprit-il vivement, "dans le ciel qui est déjà son partage; mais vous la

reverrez aussi sur la terre; les fatigues sont grandes, mais Dieu la soutiendra ; *Il mesure le vent à la laine de l'agneau.*" Phédora courba la tête avec résignation. Springer n'avoit pas dit un mot encore, il ne pouvoit parler, son cœur se déchiroit : et Elisabeth elle-même, qui jusqu'à ce jour n'avoit senti que son courage, commença à sentir sa foiblesse. L'espoir d'être utile à ses parens lui avoit caché la douleur de s'en séparer : mais à présent que le moment étoit venu, quand elle pouvoit se dire : demain je n'entendrai plus la voix de mon père, demain je ne recevrai plus les caresses de ma mère, et peut-être un an entier se passera avant que je retrouve de si douces joies, alors il lui sembloit que tout s'abîmoit devant elle ; ses yeux se troublèrent, ses genoux fléchirent, elle tomba en pleurant sur le sein de son père. Ah ! timide orpheline, si déjà tu tends les bras à ton protecteur, et que dès les premiers pas tu penches vers la terre comme une vigne sans appui, où trouveras tu donc des forces pour traverser seule presqu'une moitié du monde ?

Avant de se coucher, le missionnaire s'assit à la table des exilés pour prendre le repas

du soir. La plus franche hospitalité y présidoit, mais la gaieté en étoit bannie, et ce n'étoit qu'avec effort que chacun des exilés retenoit ses larmes. Le bon religieux les regardoit avec une tendre compassion ; il avoit vu beaucoup d'affliction dans le cours de ses longs voyages, et l'art de les adoucir avoit été la principale étude de sa vie ; aussi pour toutes les douleurs il avoit une consolation ; pour chaque situation, chaque caractère, il avoit des paroles qui rencontroient toujours juste. Quelquefois il n'empêchoit point de pleurer, mais les larmes qu'on versoit sur une douleur personnelle, il savoit, en présentant l'image d'une infortune plus grande, les détourner sur les douleurs d'autrui, et par le sentiment de la pitié adoucir le sentiment du malheur. C'est ainsi qu'en racontant ses longues traverses, et les désastres dont il avoit été le témoin, peu à peu il attacha l'attention des exilés, les émut de compassion pour leurs frères, les conduisit à se dire intérieurement qu'en comparaison de tant d'infortunés, leur sort étoit bien doux encore. En effet, que n'avoit-il point vu, que ne pouvoit-il point dire, cet homme vénérable, qui, depuis soixante ans, à deux

mille lieues de sa patrie, sous un ciel étranger, au milieu des persécutions travailloit, sans se lasser jamais à la conversion de barbares qu'il appeloit ses frères, et qui souvent étoient ses bourreaux? Il avoit vu la cour de Pékin, et l'avoit étonnée par ses vastes connaissances, et plus encore par ses vertus; il avoit vécu parmi les sauvages, dont il avoit adouci les mœurs; il avoit réuni des hordes errantes, qui tenoient de lui les premières notions de l'agriculture. Ainsi, des landes changées en champs fertiles, des hommes devenus doux et humains, des familles auxquelles les noms de père, d'époux et d'enfans n'étoient plus étrangers, et des cœurs qui s'élevoient à Dieu pour le bénir de tant de bienfaits, étoient le fruit des soins d'un seul homme. Ah! ces gens-là ne disoient point du mal des missions: ils ne disoient point que la religion qui les commande est une religion sévère et tyrannique; ils ne disoient point surtout que les hommes qui la pratiquent avec cet excès de charité et d'amour, sont des hommes inutiles et ambitieux. Mais pourquoi ne pas dire qu'ils sont ambitieux? En se dévouant au

service de leurs frères, n'aspirent ils pas au plus grand prix possible, ne veulent-ils pas plaire à Dieu et gagner le ciel? L'ambition des plus célèbres conquérans ne s'est jamais élevée si haut, elle s'est contentée du suffrage des hommes et du sceptre de l'univers.

Le bon père apprit ensuite aux exilés que, rappelé par ses supérieurs, il retournoit à pied dans l'Espagne sa patrie. Pour s'y rendre, il avoit à traverser encore la Russie, l'Allemagne, et la France; mais il disoit que c'étoit peu de chose. Celui qui vient de voyager dans les déserts, qui pour tout abri trouvoit un antre, pour tout oreiller une pierre, pour toute nourriture un peu de farine de ris délayée dans de l'eau, doit se croire au terme de ses fatigues en arrivant chez des nations civilisées; et pour le père Paul c'étoit être déjà dans sa patrie que d'être chez des peuples chrétiens. Il racontoit des choses extraordinaires des maux qu'il avoit souffert, des difficultés qu'il avoit essuyées, lorsqu' après avoir dépassé les grandes murailles de la Chine, il s'étoit enfoncé

dans l'immense Tartarie.* Il disoit encore comment, à l'entrée des vastes déserts de la Soongorie qui appartiennent à la Chine et lui servent de limites avec la Sibérie, il avoit trouvé un pays abondant en magnifiques pelleteries, en précieuses fourrures, et susceptible de faire, à l'aide de cette richesse, un grand commerce avec les peuples Européens: mais nul vestige de notre industrie n'avoit encore pénétré jusque-là; aucun marchand n'avoit osé porter son or et ses calculs là où le missionnaire avoit planté une croix et répandu des bienfaits: tant il est vrai que la charité va encore plus loin que l'avarice.

On arrangea pour le père Paul un lit propre et commode dans le petit cabinet qu'occupoit la jeune Tartare, et celle-ci vint dormir, enveloppée d'une peau d'ours, auprès du poële.

* La *Tartarie* en général dénote vaguement tous les pays situés au Nord de la Perse, de l'Indostan et de la Chine, qui s'étendent jusqu'à la mer Septentrionale, et depuis la mer noire et les limites de la Russie Européenne jusqu'à l'océan oriental. Il faudroit proprement l'appeler la *Tatarie*, car son nom vient du Chinois *Tata* qui signifie un voisin.

Quand le jour commença à paroître, Elisabeth se leva; elle s'approcha doucement de la porte du père Paul, et ayant entendu qu'il étoit déjà en prières, elle lui demanda la permission d'entrer et de l'entretenir seul : devant ses parens elle n'auroit pas osé lui parler de ses projets, et du désir qu'elle avoit de ne pas attendre plus loin que l'aube prochaine pour se mettre en route. A genoux près de lui, elle lui raconta l'histoire de toute sa vie; touchante histoire qui n'étoit composée que de sa tendresse pour ses parens ! Sans doute, dans le long récit de ses incertitudes et de ses espérances, elle prononça plus d'une fois le nom de Smoloff; mais il sembloit que ce nom n'étoit là que pour rehausser son innocence, et montrer qu'elle l'avoit conservée dans toute sa pureté. Aussi le père Paul fut-il profondément touché de tout ce qu'il entendit; il avoit fait le tour du monde et vu presque tout ce qu'il contient, mais un cœur comme celui d'Élisabeth, il ne l'avoit point vu encore.

Springer et Phédora ne savoient point que l'intention de leur fille étoit de les

quitter le lendemain: mais le matin, en l'embrassant, ils se sentirent émus et agités de ce frémissement involontaire qu'éprouvent tous les êtres vivans à la veille de l'orage. A chaque pas qu'Elisabeth faisoit dans la chambre, sa mère la suivoit des yeux, et souvent la retenoit brusquement par le bras, sans oser lui adresser une question, mais lui parlant sans cesse de soins à prendre pour le lendemain, et lui donnant des ordres pour divers ouvrages à faire à quelques jours de là. Ainsi elle cherchoit à se rassurer par ses propres paroles, mais son cœur n'en étoit pas plus tranquille, et le silence de sa fille lui parloit toujours de départ. Pendant le dîner, elle lui dit: "Elisabeth, si le temps est beau demain, vous monterez dans votre petite nacelle avec votre père, pour aller pêcher quelques poissons dans le lac." Sa fille la regarda, se tut, et de grosses larmes tombèrent de ses yeux. Springer, déchiré de la même inquiétude que sa femme, reprit un peu vivement: "Ma fille, avez vous entendu l'ordre de votre mère, demain vous viendrez avec moi?" La jeune fille pencha sa tête sur l'épaule de

son père, et lui dit à voix basse: "Demain vous consolerez ma mère." Springer pâlit: c'en fut assez pour Phédora, elle ne demanda plus rien, elle étoit sûre que le mot de départ venoit d'être prononcé, et elle ne vouloit pas l'entendre; car le moment où l'on oseroit en parler devant elle, seroit celui où il faudroit y donner son consentement, et elle espéroit que tant qu'elle ne l'auroit pas donné, sa fille n'oseroit pas partir. Springer ramasse toutes ses forces; il voit qu'il aura à soutenir le lendemain et le départ de sa fille et la douleur de sa femme; il ne sait point s'il survivra au sacrifice qu'il va faire, sacrifice auquel il ne peut se résoudre que par excès d'amour pour sa fille et il a l'air de le recevoir, il la remercie de son dévouement, et cachant ses larmes au fond de son cœur, il feint d'être heureux, pour donner à son Elisabeth la seule récompense digne de ses vertus.

Ah! dans ce jour là que d'émotions secrètes, de sentimens inaperçus, de caresses vives et déchirantes, entre les parens et leur fille! Le missionnaire cherchoit à fortifier les courages en rappelant toutes les

histoires des saintes écritures, où Dieu se montre prompt à récompenser les grands sacrifices de la piété filiale et de la résignation paternelle; il laissoit entrevoir aussi que les fatigues du voyage seroient moins grandes, parce qu'un homme puissant, qu'il ne nommoit pas, mais qu'on devinoit assez, lui avoit fourni les moyens de rendre la route plus commode et plus douce. Enfin, quand le soir fut arrivé Elisabeth se mit à genoux, et d'une voix émue demanda à ses parens de la bénir. Le père s'approcha, des larmes couloient le long de ses joues; sa fille lui tendit les bras; il comprit que c'étoit un adieu, son cœur se serra, ses larmes s'arrêtèrent, il posa les mains sur la tête d'Elisabeth en la recommandant à Dieu dans son cœur, mais sans avoir la force de proférer une parole. La jeune fille alors regardant sa mère lui dit: "Et toi, ma mère, ne veux tu pas bénir aussi ton enfant?" "Demain," reprit-elle avec l'accent étouffé d'une profonde désolation, "demain."—"Et pourquoi pas aujourd'hui aussi, ma mère!"—"Ah! oui," repartit Phédora, en s'élançant impétueusement vers elle,

" tous les jours, tous les jours." Elisabeth courba la tête devant ses parens, qui, les mains réunies, les yeux élevés, la voix tremblante, prononcèrent ensemble une bénédiction que Dieu dut entendre.

A quelques pas le missionnaire, prioit aussi : c'étoit la vertu qui prioit pour l'innocence. Ah ! si de pareils vœux n'étoient pas écoutés du ciel, quels seroient donc ceux qui auroient le droit d'aller jusqu'à lui ?

On étoit alors à la fin de Mai : c'est le temps de l'année où, entre le crépuscule du soir et l'aube du jour, à peine y a-t-il deux heures de nuit. Elisabeth les employa à faire les préparatifs de son départ ; elle mit dans son sac de peau de rennes un habit de voyage et des chaussures ; depuis près d'un an elle y travailloit la nuit à l'insçu de sa mère, et depuis le même temps à peu près, elle mettoit de côté à chacun de ses repas quelques fruits secs et un peu de farine afin de retarder le plus long-temps possible le moment d'avoir recours à la charité d'autrui, sans être obligée en partant de rien emporter de ce pauvre toit paternel, où il n'y avoit que le pur néces-

saire. Huit ou dix kopecks* formoient tout son trésor; c'étoit le seul argent qu'elle possedât sur la terre, et toute la richesse avec laquelle elle s'embarquoit pour traverser un espace de plus de huit cents lieues.

"Mon père," dit-elle au missionnaire, en ouvrant doucement sa porte, "partons pendant que mes parens dorment encore; ne les éveillons point, ils pleureront assez tôt; ils sont tranquilles, parce qu'ils croient que nous ne pouvons sortir que par leur chambre: mais la fenêtre de ce cabinet n'est pas haute, je sauterai facilement en-dehors, et je vous aiderai ensuite à descendre sans vous faire aucun mal." Le missionnaire se prêta à ce pieux stratagême, qui devoit épargner de déchirans adieux à trois infortunés. Quand il fut dans la forêt avec Elisabeth, elle mit son petit paquet sur son dos, et fit quelques pas pour s'éloigner: mais en tournant encore une fois la tête vers la cabane qu'elle abandonnoit, ses sanglots

* *Kopeck*, ou *Copeck*, petite monnoie Russe, valant un peu au delà d'un *Farthing* ou denier d'Angleterre. Cent Copecks font un Rouble, et le Rouble, équivaut à deux shellings quatre sous Anglois, ou 270 centimes de France.

la suffoquèrent, elle se précipita toute en larmes devant la porte où dormoient ses parens: "Mon Dieu," s'écria-t-elle, "veillez sur eux, protégez-les, conservez-les moi, et ne permettez pas que je repasse jamais ce seuil, si je ne devois plus les retrouver." Alors elle se lève, se retourne, elle voit son père debout derrière elle. "O mon père! vous? Pourquoi, mon père, pourquoi venir ici?"—"Pour te voir, t'embrasser, te bénir encore une fois; pour te dire: mon Elisabeth, si durant les jours de ton enfance j'en ai passé un sans te montrer ma tendresse, si une seule fois j'ai fait couler tes larmes, si un regard, une parole sévère ont affligé ton cœur, avant de t'éloigner, pardonne, pardonne à ton vieux père, afin que s'il n'est plus destiné au bonheur de te voir, il puisse mourir en paix.." "Ah! ne dis point, ne dis point ceci," interrompit Elisabeth. — "Et ta pauvre mère," continua-t-il, "quand elle s'éveillera, que lui dirai-je; que lui répondrai-je, quand elle me demandera son enfant? elle te cherchera dans cette forêt, sur les rives de ce lac; je la suivrai partout en pleurant avec elle, en appelant par tout avec

elle notre enfant, qui ne nous répondra plus." A ces mots, Elisabeth s'appuya à demi-évanouie, contre le mur de la chaumière. Son père vit qu'il l'avoit trop émue, il se reprocha vivement sa foiblesse. "Ma fille," lui dit-il avec une voix plus calme, "prends courage; je prendrai courage aussi; je te promets, non de consoler ta mère, mais de la fortifier contre la douleur de ton départ; je te promets de te la rendre quand tu reviendras ici. Oui, mon enfant, soit que le succès couronne ou non ton pieux voyage, tes parens ne mourront pas sans t'avoir revue." Alors il dit au missionnaire qui, les yeux baissés et dans un profond attendrissement, se tenoit à quelque distance de cette scène d'affliction: "Mon père, je vous remets un bien qui n'a point d'égal, c'est plus que mon sang, que ma vie; je vous le remets cependant avec confiance; partez ensemble; des milliers d'anges veilleront autour d'elle et de vous; pour la défendre, les puissances célestes s'armeront; cette poussière qui fut ses aïeux se ranimera, et Dieu, puisqu'il est tout-puissant, et qu'il est père aussi de mon

Elisabeth, Dieu ne permettra pas que notre Elisabeth périsse."

La jeune fille, sans oser regarder son père mit une main sur ses yeux, donna l'autre au missionnaire, et s'éloigna avec lui. En ce moment l'aurore commençoit à éclaircir la cime des monts, et doroit déjà le faîte des noirs sapins, mais tout reposoit encore ; aucun souffle de vent ne ridoit la surface du lac, n'agitoit les feuilles des arbres ; celles même du bouleau étoient tranquilles ; les oiseaux ne chantoient point, tout se taisoit jusqu'au moindre insecte ; on eût dit que la nature entière se tenoit dans un respectueux silence, afin que la voix d'un père qui, à travers la forêt, crioit encore un adieu à sa fille, fût le dernier son qu'elle pût entendre. J'ai essayé de dire les douleurs du père, mais celles de la mère, je ne l'essaierai point.

Comment peindre cette infortunée qui s'éveillant au cri de son époux, accourt à lui, et en lisant dans son attitude désolée que son enfant est parti, tombe dans de muettes angoisses qui sembloient être à tous momens les dernières de sa vie ? En vain son époux, rappelant tous les malheurs de l'exil,

la conjuroit de se calmer, elle n'entendoit plus la voix de son époux, et l'amour lui-même avoit perdu sa puissance et n'arrivoit plus à son cœur : tant il est vrai que les douleurs d'une mère s'élèvent au-dessus de toutes les consolations humaines, et ne peuvent être atteintes par rien de ce qui vient de la terre. Ah ! Dieu seul s'est réservé le pouvoir de les adoucir, et s'il les donne en partage au sexe qu'il a fait le plus foible, c'est qu'il l'a fait assez tendre pour pouvoir aimer la main qui le frappe, et croire au seul espoir qui console.

Ce fut le 18 de Mai qu'Elisabeth et son guide se mirent en route ; ils employèrent un mois entier à traverser les forêts humides de la Sibérie, sujettes en cette saison à des inondations terribles. Quelquefois des paysans Tartares leur permettoient, pour une foible rétribution, de monter dans leur charrette, et tous les soirs ils se reposoient dans des cabanes si misérables, qu'il ne falloit pas moins que la longue habitude qu'Elisabeth avoit de la pauvreté, pour pouvoir goûter un peu de repos. Elle se couchoit toute vêtue sur un mauvais matelas, dans une chambre remplie d'une

odeur de fumée, d'eau-de-vie et de tabac, où le vent soufflοit souvent à travers les fenêtres collées avec du papier, et où, pour surcroît de désagrément, dormoient pêle-mêle le père, la mère, les enfans, et quelquefois même une partie du bétail de la famille.

A quarante verstes de Tioumen,* on passe dans un bois, où des poteaux indiquent la fin du gouvernement de Tobolsk ; Elisabeth les remarqua, elle quittoit la terre de l'exil, il lui sembla qu'elle quittoit sa patrie, et qu'elle se séparoit une seconde fois de ses parens. " Ah !" dit-elle, " que me voilà loin d'eux à présent !" Cette réflexion, elle la fit encore lorsqu'elle mit le pied en Europe. Etre dans une autre partie du monde lui présentoit l'image d'une distance qui l'effrayoit plus que le chemin qu'elle venoit de faire; elle laissoit en Asie ses seuls protecteurs, les seuls êtres dans toute

* *Tioumen*, ou *Tiumen*, est la première ville de la Sibérie en entrant dans le gouvernement de Tobolsk du coté de la Russie, Européenne. On l'appeloit anciennement *Ouzigidin*. Elle est située dans la province de Tobolsk sur la Tura qui se jette dans le Tobol. C'est dans les districts voisins de Tioumen que l'on prend des renards dont les peaux sont si estimées qu'on les envoie toutes à la cour de Russie.

la nature sur qui elle eût des droits, et dont l'affection lui fût assurée. Et que trouveroit-elle dans cette Europe si célèbre par ses lumières, dans cette cour impériale où affluent les richesses et les talens ? Y trouveroit-elle un seul cœur touché de sa misère, ému de sa foiblesse, dont elle pût implorer la protection ? Sans doute à cette pensée il etoit un nom qui devoit se présenter à elle. Ah ! si elle avoit espéré le rencontrer à Pétersbourg.....mais il n'y étoit point. L'ordre de l'empereur l'avoit mandé pour joindre l'armée en Livonie,* elle ne le trouveroit donc pas dans cette Europe, qui lui sembloit n'être habitée que par lui, parce qu'il étoit la seule personne qu'elle y connût. Alors tout son recours étoit dans le père Paul. Un homme qui avoit passé soixante ans à faire du bien, devoit, dans les idées d'Elisabeth, avoir un grand crédit à la cour des rois.

* La *Livonie* est une province de la Russie Européenne sur la mer Baltique qui la borne à l'occident et sur le Golfe de Finlande qui la borne au nord. C'est une des quatre grandes provinces situées sur les côtes de la mer Baltique, que Pierre le Grand conquit sur la Suède en 1702. Sa capitale est *Riga*. Autrefois elle avoit titre de Duché : mais aujourd'hui elle forme le gouvernement de Riga.

De Perme * à Tobolsk on compte près de 900 verstes ; les chemins sont beaux, les champs fertiles et bien cultivés : on rencontre fréquemment de riches villages Russes et Tartares, dont les habitans ont l'air si heureux, qu'on a peine à croire qu'ils respirent l'air de la Sibérie ; il y a même quelques auberges ornées de très-belles images, de tables, de tapis et de plusieurs ustensiles de luxe qui étoient inconnus à Elisabeth, et qui commençoient à étonner sa simplicité.

Cependant, la ville de Perme, quoique la plus grande qu'elle eût vue encore, l'attrista par ses rues sales et étroites, la hauteur de ses maisons, le mélange confus de palais et de chaumières, et l'air fétide qu'on y respiroit. Perme est entourée de marécages, et jusqu'à Casan,† le pays, entrecoupé de

* *Perme*, *Perm*, ou *Permski*, autrefois appelée *Solkamskaia* est une ville assez considérable, mais mal bâtie de la Russie Asiatique sur la rivière Kama entre la Dwina et l'Oby à 600 verstes de Casan. Elle est la résidence d'un gouverneur et la capitale du gouvernement qui porte son nom.

† *Cusón*, ou *Kazan*, ville considérable de la Russie Asiatique, Capitale de la province, ou du gouvernement du même nom, est située sur la rivière Casanka non loin du Volga au 55e degré 44 minutes de latitude Septentrionale. Elle étoit autrefois la capi-

bruyères stériles et de noires forêts de sapins, présente l'aspect du monde le plus triste. Dans la saison des orages, la foudre tombe très-fréquemment sur ces vieux arbres, qu'elle embrase avec rapidité, et qui paroissent alors comme des colonnes d'un rouge ardent, surmontées d'une vaste chevelure de flamme. Plusieurs fois Elisabeth et son guide furent témoins de ces incendies. Obligés de traverser ces bois, qui brûloient des deux côtés du chemin, tantôt ils voyoient des arbres consumés par le bas soutenir de leur seule écorce leurs cimes, que le feu n'avoit pas encore gagnées ; ou renversés à demi, former comme un arc de feu au milieu de la route ; ou enfin s'écroulant avec fracas retomber l'un sur l'autre en pyramides embrasées ; semblables à ces bûchers antiques, où la piété païenne recueilloit la cendre des héros.

Cependant, malgré ces dangers et ceux plus éminens peut-être du passage des fleuves débordés, Elisabeth ne se plaignoit

tale d'un royaume Tartare du même nom que les Russes conquirent en 1554. Ses fauxbourgs s'étendent jusqu'à trois verstes de la cité. On y fabrique un Maroquin très estimé, et il s'y fait un grand commerce de pelleteries.

point, et trouvoit même qu'on lui avoit exagéré les difficultés du voyage. Il est vrai que le temps étoit très-beau, et qu'elle n'alloit pas toujours à pied ; on rencontroit le long de la route des charrettes et des kibicks* vides qui revenoient de mener des bannis en Sibérie ; pour quelques kopecks, nos voyageurs obtenoient facilement des courriers la permission de monter dans leurs voitures. Elisabeth acceptoit sans humiliation les secours du bon père, car en les recevant de lui, elle croyoit les tenir du ciel.

Arrivés sur les bords de la Kama† vers les premiers jours de Septembre, nos voyageurs n'étoient plus qu'à deux cents verstes de Casan, c'étoit avoir presque fait la moitié du voyage. Ah ! si le ciel eût permis qu'Elisabeth l'eût fini ainsi qu'elle l'avoit commencé, elle auroit cru avoir foiblement

* La *Kibick* est une voiture de voyage très légère fort usitée en Russie. Un kibick n'est cependant pas commode car il n'est suspendu que sur les roues de derrière, mais il est assez long pour que le voyageur puisse y coucher à son aise.

† La *Kama* est une rivière considérable de la Russie Asiatique qui après un long cours se jette dans le Volga dans le gouvernement de Casan. Elle est fort large et coule avec beaucoup de rapidité.

payé le bonheur d'être utile à ses parens : mais tout alloit changer, et avec la mauvaise saison s'approchoit le jour qui devoit exercer son courage, mettre au jour toute sa vertu, et sur la tête du juste la couronne immortelle de vie.

Depuis plusieurs jours, le missionnaire s'affoiblissoit sensiblement, il ne marchoit plus qu'avec peine, et quoiqu'appuyé sur son bâton et sur le bras d'Elisabeth, il étoit obligé de se reposer sans cesse ; s'il montoit dans un kibick, la route, formée de gros rondins placés sur des marécages, lui causoit des secousses horribles qui épuisoient ses dernières forces sans altérer un moment son courage. Cependant, en arrivant à Sarapoul, gros village à clocher, sur la rive droite de la Kama, le bon religieux éprouva une défaillance si extraordinaire, qu'il ne lui fut pas possible d'aller plus loin. Il fut recueilli dans un mauvais cabaret auprès de la maison de l'Oupravitel,* qui régit les biens de la couronne dans le territoire de Sarapoul. La seule chambre qu'on put lui donner étoit une espèce de galetas élevé,

* *Oupravitel*, ou *Upravitel*, est le nom Russe d'une espèce d'Intendant des biens de la Couronne.

avec un plancher tout tremblant, des fenêtres sans carreaux, pas une chaise, pas un banc, pour tout meuble une mauvaise table et un bois de lit vide ; on y jeta un peu de paille, et le missionnaire s'y coucha. Le vent qui souffloit par la fenêtre étoit si froid, qu'il auroit éloigné le sommeil du malade, lors même que ses souffrances lui eussent permis de s'y livrer. De funestes pensées commençoient à effrayer Elisabeth. Elle demanda un médecin, il n'y en avoit point à Sarapoul ; et comme elle vit que les gens de la maison ne prenoient aucune part à l'état du pauvre mourant, elle fut réduite à n'avoir recours qu'à elle-même pour le soulager. D'abord elle attacha contre la croisée un lambeau de vieille tapisserie qui pendoit le long du mur ; ensuite elle alla cueillir dans les champs de la réglisse à gousses velues,* ainsi que des roses de Gueldre,† et puis les mêlant, comme elle

* *La Réglisse à gousses velues*, ou *Réglisse hérissée* ou *de Dioscoride* (Glycyrrhiza echinata Linn.) croît naturellement dans la Tartarie. C'est surtout dans l'affection dartreuse, soit occulte, soit manifeste, qu'elle fournit un remède excellent.

† *Rose de Gueldres* est le nom jardinier d'une espèce de roses du genre des viornes appelée *la viorne*

l'avoit vu pratiquer à sa mère, avec des feuilles du cotylédon épineux,* elle en fit une boisson salutaire, qu'elle apporta au pauvre religieux. A mesure que la nuit approchoit, son état empiroit de plus en plus, et la malheureuse Elisabeth ne pouvoit plus retenir ses larmes. Quelquefois elle s'éloignoit pour étouffer ses sanglots; au fond de son grabat le bon père les entendoit, et il pleuroit sur cette douleur qu'il ne pouvoit pas soulager, car il sentoit qu'il ne se releveroit plus, et que tout étoit fini pour lui sur la terre. Ah! ce n'est pas quand on a employé soixante ans à travailler pour Dieu qu'on peut craindre la mort; mais comment ne pas regretter un peu la vie, quand il y reste beaucoup de bien à faire? "Mon Dieu," disoit-il à voix basse, "je

obier (viburnum Opulus Linn.) On la nomme aussi *Sureau d'eau*, *Sureau aquatique*. Cette espèce a produit une jolie variété qu'on cultive dans les jardins à cause de sa beauté et qu'on appelle *boule de neige*, *pelote de neige*, *caillebotte*, *obier stérile*, ou *rose de Gueldres*.

* *Cotylédon épineux*, ou plutôt *Cotylet de Sibérie*, (Cotyledon spinosa Linn.)

ne murmure point contre votre volonté, mais si vous m'aviez permis de conduire cette pauvre orpheline jusqu'au terme de son voyage, il me semble que je serois mort plus tranquille." Elisabeth avoit allumé un flambeau de résine, et demeura debout toute la nuit pour soigner son malade. Un peu avant le jour, elle s'approcha pour lui donner à boire ; le missionnaire prévoyant qu'avant peu il ne seroit plus en état de parler, se souleva sur son séant, prit le verre des mains de la jeune fille, et l'élevant vers le ciel, il dit : " Mon Dieu, je la recommande à celui qui nous a promis qu'un verre d'eau offert en son nom ne seroit pas un bienfait perdu." Ces mots révélèrent à Elisabeth toute l'évidence d'un malheur que jusqu'alors elle s'étoit efforcée de ne pas croire possible, elle vit que le religieux sentoit qu'il alloit mourir, elle vit qu'elle alloit tout perdre ; son cœur se brisa, elle tomba à genoux devant le lit, le front couvert d'une sueur froide, et la poitrine suffoquée de sanglots. " Mon Dieu, prenez pitié d'elle ; prenez pitié d'elle, mon Dieu," répétoit le missionnaire en la regardant avec une profonde compassion. A la fin, comme

il vit que la violence de sa douleur alloit toujours croissant, il lui dit : " Au nom du ciel et de votre père, calmez-vous, ma fille, et écoutez-moi." Elisabeth tressaillit, étouffa ses cris, essuya ses larmes, et les yeux fixés sur le religieux, attendit avec respect ce qu'il alloit lui dire ; il s'appuya contre la planche qui servoit de dossier à son lit, et recueillant toutes ses forces, il parla ainsi : " Mon enfant, vous allez être exposée à de grandes peines en voyageant seule à votre âge au milieu de la mauvaise saison ; cependant c'est là votre moindre péril, la cour vous en offrira de plus terribles ; un courage ordinaire peut lutter contre l'infortune, et ne résiste pas à la séduction : mais vous n'avez pas un courage ordinaire, ma fille, et le séjour de la cour ne vous changera pas. Si quelques méchans (et vous en trouverez beaucoup) vouloient abuser de votre situation et de votre misère pour vous écarter de la vertu, vous ne croirez point à leurs promesses, et toutes leurs vaines richesses ne vous éblouiront pas. La crainte de Dieu et l'amour de vos parens, voilà ce qui est au-dessus de tout, et

voilà ce que vous avez. A quelque extrémité que vous soyez réduite, vous n'abandonnerez jamais ces biens pour quelque bien qu'on puisse vous offrir, et vous vous souviendrez toujours qu'une seule faute porteroit la mort au sein de ceux qui vous ont donné la vie."—" Ah ! mon père !" interrompit-elle, " ne craignez pas....."—" Je ne crains rien," dit-il, " votre piété, votre dévouement ont mérité une confiance sans bornes ; et je suis sûr que vous ne succomberez pas à l'épreuve à laquelle Dieu vous soumet. Maintenant, ma fille, prenez dans ma robe la bourse que le généreux gouverneur de Tobolsk me donna, en vous recommandant à mes soins. Gardez-lui le secret, il y va de sa vie..... Cet argent vous conduira à Pétersbourg : allez chez le patriarche, parlez-lui du père Paul, peut-être ne l'aura-t-il pas oublié ; il vous donnera un asile dans un couvent de filles, et présentera sans doute lui-même votre requête à l'empereur..... Il est impossible qu'on la rejette.... Au moment de la mort, je puis vous le dire, ma fille, votre vertu est grande ; le monde en voit peu de sem-

blables, il en sera touché ; elle aura sa récompense sur la terre avant de l'avoir dans le ciel...." Il s'arrêta ; sa respiration devenoit gênée, et une sueur froide couloit sur son front. Elisabeth pleuroit en silence, la tête penchée sur le lit. Après une longue pause, le missionnaire détacha de dessus sa poitrine un petit crucifix de bois d'ébène, et le présentant à Elisabeth, il lui dit d'une voix affoiblie : " Prends ceci, ma fille ; c'est le seul bien que j'aie à donner, le seul que j'aie possédé sur la terre ; avec lui je n'ai manqué de rien." Elle le pressa contre ses lèvres avec un vif transport de douleur, car l'abandon d'un pareil bien lui prouvoit que le missionnaire étoit sûr de n'avoir plus qu'un moment à vivre. " Pauvre brebis abandonnée," ajouta-t-il avec une grande compassion, " ne crains plus rien, car voilà le bon pasteur du troupeau qui veillera sur toi ; s'il te prend ton appui, il te rendra plus qu'il ne te prend, fie-toi à sa bonté. Celui qui donne la nourriture aux petits passereaux et qui sait le compte des sables de la mer, n'oubliera pas Elisabeth."— " Mon père, ô mon père !" s'écria-t-elle, en serrant la main qu'il étendoit vers elle,

" je ne puis me soumettre à vous perdre...." —" Mon Enfant," reprit-il, " Dieu l'ordonne, résigne-toi, calme ta douleur, dans peu d'instans je serai là-haut, je prierai pour toi, pour tes parens...." Il ne put achever, ses lèvres remuoient encore, mais on ne distinguoit aucun son ; il retomba sur sa paille, les yeux élevés vers le ciel ; ses dernières forces furent employées à lui recommander l'orpheline gémissante, et il sembloit encore prier pour elle quand déjà la mort l'avoit frappé : tant étoit grande en son ame l'habitude de la charité ; tant, durant le cours de sa longue vie, il avoit négligé ses propres intérêts pour ne songer qu'à ceux d'autrui ; au moment terrible de comparoître devant le trône du souverain juge, et de tomber pour toujours dans les abîmes de l'éternité, ce n'étoit pas encore à lui même qu'il pensoit.

Les cris d'Elisabeth attirèrent plusieurs personnes : on lui demanda ce qu'elle avoit ; elle montra son protecteur étendu sans vie. Aussitôt, au bruit de cet événement, la chambre se remplit de monde ; les uns venoient voir ce qui se passoit avec une curiosité stupide ; ceux-ci jetoient un

coup-d'œil de surprise sur cette jeune fille, qui pleuroit auprès de ce moine mort; d'autres la regardoient avec pitié : mais les maîtres de l'auberge, occupés seulement de se faire payer les misérables alimens qu'ils avoient fournis, trouvèrent avec joie dans la robe du missionnaire la bourse que dans sa douleur Elisabeth n'avoit pas songé à prendre; ils s'en emparèrent, et dirent à la jeune fille qu'ils lui rendroient le reste quand ils se seroient remboursés de leurs frais et de ceux de l'enterrement. Bientôt les Popes* arrivèrent avec leurs flambeaux et leur suite; ils jetèrent un grand drap sur le corps du mort! la pauvre Elisabeth fit alors un cri douloureux. Obligée de quitter la main roidie de son guide qu'elle tenoit toujours, elle dit un dernier adieu à cette figure vénérable, qui respiroit déjà une sérénité divine, et se précipita à genoux dans le coin le plus obscur de la chambre. Là, baignée de larmes, la tête couverte d'un mouchoir, comme pour se

* *Pope* est un nom Grec qui signifie père. On le donne à tous les Ministres de l'Eglise Grecque. Ils sont habillés à l'orientale, et quoique généralement peu éclairés, ils sont extrêmement recommandables par leur esprit de tolérance pour toute autre profession de foi.

cacher ce monde désert où elle alloit marcher seule, elle s'écrioit d'une voix étouffée : " O esprit bienheureux ! n'abandonne pas la pauvre délaissée ! O mon père, ma tendre mère, que faites-vous maintenant que tout secours vient d'être ôté à l'enfant de votre amour ?"

Cependant, on commença quelques chants funèbres, on mit le corps dans la bière, et quand vint le moment de l'emporter, Elisabeth, quoique foible, tremblante et désespérée, voulut accompagner jusqu'à son dernier asile celui qui l'avoit soutenue, secourue, fortifiée, et qui étoit mort en priant pour elle.

Sur la rive droite de la Kama, au pied d'une éminence où s'élèvent les ruines d'une forteresse construite pendant les anciens troubles des Baschkirs,* est le lieu

* Les *Baschkirs*, ou *Bashkirs*, sont une peuplade de la Russie Asiatique. Ils se nomment proprement *Bashkourts* et tirent leur origine en partie des Tartares Nogays et en partie des Bulgares. Ils habitent principalement en Sibérie sur les bords du Volga et de l'Oural. En 1770, on en comptoit 27,000 familles domiciliées dans les gouvernements d'Ufa et de Perme. En été ils demeurent sous des tentes près de leurs troupeaux et en hiver dans de mauvaises huttes. Leur religion est celle de Mahomet : mais ils sont très superstitieux et croient aux sortilèges et aux enchantements.

consacré à la sépulture des habitans de Sarapoul. Cette place est en pleine campagne, elle est entourée d'une haie de mélèses nains ; au milieu on voit une petite maison de bois qui sert d'oratoire, et tout autour, des amoncellemens de terre surmontés d'une croix qui désignent autant de tombeaux; çà et là quelques sapins épars projettent des ombres lugubres, et de dessous les pierres sépulcrales sortent des touffes de chardons en forme de bluet,* avec de larges feuilles pendantes et découpées, et une autre plante dont la tige nue et penchée se divise en plusieurs rameaux effilés, et dont les fleurs d'un jaune livide semblent faites pour ne s'épanouir que sur les tombeaux.

Le cortège qui suivoit le cercueil du missionnaire étoit assez nombreux. On y voyoit plusieurs sortes de nations, des Persans, des Trukmènes,† des Arabes échap-

* *Bluet*, *Barbeau*, *Aubifoin*, (Centaurea Linn.) est un genre de plantes de la famille des Cynarocéphales. Il ne comprend qu'un très petit nombre d'espèces dont la plus intéressante par son emploi dans quelques arts et par sa beauté est *le bluet des blés*, (Centaurea Cyanus Linn.)

† Les *Trukmènes* ou plutôt *Turkmens* sont des peuples Tartares sur les bords de la mer Caspienne.

pés à l'esclavage des Kirguis, et reçus dans des colléges fondés par la dernière Impératrice. Ils suivoient pêle-mêle, un flambeau de paille à la main, le convoi funèbre, en mêlant leurs voix à celles des Popes, tandis qu'Elisabeth silencieuse marchoit à pas lents, la tête couverte, et ne sentant de relation, au milieu de cette foule tumultueuse, qu'avec celui qui n'étoit plus.

Quand le cercueil fut placé dans la fosse, le Pope, selon l'usage du rit grec, mit une petite pièce de monnoie dans la main du mort pour payer son passage, et après avoir jeté un peu de terre par-dessus, il s'éloigna; et là demeura enseveli dans un éternel oubli, un mortel charitable, qui n'avoit pas passé un seul jour sans faire du bien à quelqu'un; semblable à ces vents bienfaisants qui portent en tous lieux les graines utiles et qui les font germer dans tous les climats, il avoit parcouru plus de la moitié du monde, semant partout la sagesse et la vérité, et il mouroit ignoré du monde; tant la renommée s'attache peu à la bonté modeste, tant les hommes qui la distribuent ne l'ac-

cordent qu'à ce qui les étonne, à ce qui les détruit, et jamais à ce qui les console. O rayon éclatant, éblouissante lumière, superbe gloire humaine! ne pense pas que Dieu t'eût permis d'être ainsi le prix de la grandeur, s'il n'avoit réservé sa propre gloire pour être le prix de la vertu.

Elisabeth resta dans ce lieu de tristesse jusqu'à la chute du jour; elle y pleura, elle y pria beaucoup, et ses larmes et ses prières la soulagèrent. Dans les grandes infortunes, il est bon, il est utile de pouvoir passer quelques heures a méditer entre le ciel et la mort; du tombeau s'élèvent des pensées de courage, du ciel descendent de consolantes espérances; on craint moins le malheur là où on en voit la fin; et là où on en pressent la récompense, on commence presque à l'aimer.

Elisabeth pleuroit et ne murmuroit point; elle remercioit Dieu des bienfaits qu'il avoit répandus sur une partie de sa route, et ne croyoit point avoir le droit de se plaindre, parce qu'il les avoit retirés à

l'autre. Elle se retrouvoit comme sur les bords du Tobol, sans guide, sans secours, mais armée du même courage et remplie des mêmes sentimens. " Mon père ma mère," s'écrioit-elle, " ne craignez rien; votre enfant ne se laissera point abattre." Ainsi elle cherchoit à les rassurer, comme s'ils eussent pu deviner l'abandon où elle se trouvoit. Et quand un secret effroi gagnoit son cœur: " Mon père, ma mère," répétoit-elle encore; et ces noms calmoient sa frayeur. " Homme juste et maintenant bienheureux," disoit-elle, en appuyant son front sur la terre fraîchement remuée, " faut-il vous avoir perdu avant que mon noble père, ma tendre mère vous aient remercié de vos soins pour leur pauvre orpheline !.... O bonheur d'être béni par eux ! faut-il que vous en ayez été privé ?"

Quand la nuit commença à s'approcher, et qu'Elisabeth sentit qu'il falloit s'arracher de ce lieu funèbre, elle voulut y laisser quelque trace de son passage, et prenant un caillou tranchant, elle traça ces mots sur la croix qui s'élevoit au-des-

sus du cercueil : *Le juste est mort et il n'y a personne qui y prenne garde.** 1

Alors, disant un dernier adieu aux cendres du pauvre religieux, elle sortit du cimetière, et revint tristement occuper la chambre déserte de l'auberge de Sarapoul. Le lendemain, quand elle voulut se remettre en route, l'hôte lui donna trois Roubles,† en l'assurant que c'étoit tout ce qui restoit dans la bourse du missionnaire. Elisabeth les prit avec un sentiment de reconnoissance et d'attendrissement, comme si ces richesses, qu'elle devoit à son protecteur, lui étoient arrivées de ce ciel où il habitoit maintenant. " Ah !" s'écria-t-elle, " mon guide, mon appui, ainsi votre charité vous survit, et quand vous n'êtes plus auprès de moi, c'est elle qui me soutient encore !"

Cependant, dans sa route solitaire elle ne peut cesser de verser des larmes ; tout est pour elle un objet de regret, tout lui fait sentir l'importance du bien qu'elle a perdu. Si un paysan, un voyageur cu-

* Isaie, chap. 57, vers. 1.

† Le *Rouble* est une monnoie de Russie qui équivaut à deux shellings quatre sous sterling.

rieux la regarde et l'interroge, elle n'a plus son vénérable protecteur pour commander le respect ; si la fatigue l'oblige à s'asseoir, et qu'un kibick vide vienne à passer, elle n'ose point l'arrêter dans la crainte d'un refus ou d'une insulte ; d'ailleurs, ne possédant que trois roubles, elle aime mieux qu'ils lui servent à retarder le moment d'avoir recours aux aumônes, qu'à lui procurer la moindre commodité ; aussi se refuse-t-elle maintenant les légères douceurs que le bon missionnaire lui procuroit souvent ; elle choisit toujours pour s'abriter les plus pauvres asiles, et se contente du plus mauvais lit et de la nourriture la plus grossière.

Ainsi, cheminant très-lentement, elle ne put arriver à Casan que dans les premiers jours d'Octobre. Un grand vent de nord-ouest souffloit depuis plusieurs jours, et avoit amassé beaucoup de glaçons sur les rives du Volga,* ce qui avoit rendu son

* Le *Volga*, ou *Wolga* est une des plus fameuses rivières de l'Europe, appelée par les Tartares Idel, Adal ou Edel. Elle prend sa source dans les montagnes du Gouvernement de Tver qu'elle arrose ainsi que les gouvernements de Yaroslaf, Kostroma, Nishney, Nov-

passage presque impraticable ; on ne pouvoit le traverser que partie en nacelle et partie à pied, en sautant de glaçons en glaçons. Les bateliers accoutumés aux dangers de cette navigation n'osoient aller d'un bord du fleuve à l'autre, que pour l'appât d'un gain très-considérable, et nul passager ne se seroit exposé à faire le trajet avec eux. Elisabeth, sans examiner le péril, voulut entrer dans un de leurs bateaux ; ils la repoussèrent brusquement en la traitant d'insensée, et jurant qu'ils ne permettroient pas qu'elle traversât le fleuve avant qu'il fût entièrement glacé. Elle leur demanda combien de temps il faudroit probablement attendre. " Au moins deux semaines," répondirent-ils. Alors elle résolut de passer sur-le-champ.

grôd, Casan, Simbirsk, Saratof et du Caucase, et se jette dans la mer Caspienne près d'Astracan après s'être divisée en soixante dix bras qui forment plusieurs îles. Son cours est de près de 4000 verstes de longueur. Séleucus Nicanor après lui Sélim Second, et en dernier lieu Pierre le Grand ont eu l'idée de creuser un canal de communication entre le Don et le Volga pour pouvoir passer de la mer Baltique et de la mer Caspienne au Pont Euxin.

Le Volga n'a point de cataractes et la navigation n'en est pas dangereuse : mais son lit diminue tous les jours de profondeur. Il abonde en poisson.

" Je vous en prie," leur dit-elle d'une voix suppliante, " au nom de Dieu aidez-moi à traverser le fleuve ; je viens de par-delà Tobolsk ; je vais à Pétersbourg demander à l'empereur la grâce de mon père exilé en Sibérie : et j'ai si peu d'argent, que si je demeurois quinze jours à Casan, il ne me resteroit plus rien pour continuer ma route." Ces paroles touchèrent un des bateliers ; il prit Elisabeth par la main : " Venez," lui dit-il, " je vais essayer de vous conduire ; vous êtes une bonne fille, craignant Dieu et aimant votre père ; le ciel vous protégera." Il la fit entrer avec lui dans sa barque, et navigua jusqu'à moitié du fleuve ; alors ne pouvant aller plus loin, il prit la jeune fille sur ses épaules, et marchant sur les glaces en se soutenant sur son aviron, il atteignit sans accident l'autre rive du Volga et y déposa son fardeau. Elisabeth pleine de reconnoissance, après l'avoir remercié avec toute l'effusion du cœur le plus touché, voulut lui donner quelque chose : elle tira sa bourse, qui contenoit un peu moins de trois roubles. " Pauvre fille," lui dit le batelier, en regardant son trésor, " voilà

donc tout ce que tu possèdes, tout ce que tu as pour te rendre à Pétersbourg, et tu crois que Nicolas Kisoloff t'en ôteroit une obole? non je veux plutôt y ajouter, cela me portera bonheur, ainsi qu'à mes six enfans."

Alors il lui jeta une petite pièce de monnoie, et s'eloigna en lui criant: " Dieu veille sur toi, ma fille!"

Elisabeth ramassa sa petite pièce de monnoie, et la considérant avec un peu d'émotion, elle dit: " Je te garderai pour mon père, afin que tu lui sois une preuve que ses vœux ont été entendus, que son esprit ne m'a point quittée, et que partout une protection paternelle a veillé sur moi."

Le temps étoit clair et serein; mais par momens il venoit du côté du nord des bouffées d'une bise très-froide. Après avoir marché quatre heures sans s'arrêter, Elisabeth se sentit très-fatiguée. Aucune maison ne s'offrant à ses regards, elle fut chercher un asile au pied d'une petite colline, dont les rochers bruns et coupés à

pic,* la garantissoient de tous les vents. Près de là s'étendoit une forêt de chênes; ce n'est que sur cette rive du Volga qu'on commence à voir cette espèce d'arbres. Elisabeth ne les connoissoit point, et quoiqu'ils eussent déjà perdu une partie de leur parure, ils pouvoient être admirés encore: mais, quelque beaux qu'ils fussent, Elisabeth ne pouvoit aimer ces arbres d'Europe; ils lui faisoient trop sentir la distance qui la séparoit de ses parens; elle leur préféroit beaucoup le sapin; le sapin étoit l'arbre de l'exil, l'arbre qui avoit protégé son enfance, et sous l'ombre duquel ses parens se reposoient peut-être en cet instant. De telles pensées la faisoient fondre en larmes: "O, quand les reverrai-je!" s'écrioit-elle; "quand entendrai-je leurs voix! quand retournerai-je de ce côté pour

* *A pic*, est une facon de parler adverbiale qui signifie, perpendiculairement. On peut dire d'une montagne qu'elle est coupée à pic, ou simplement qu'elle est à pic. Delà vient que certaines montagnes très élevées s'appellent des pics; comme *le Pic de Ténériffe*.

Un Pic, dans le sens propre, est l'instrument de fer dont on se sert pour casser des morceaux de rocher.

tomber dans leurs bras!" Et en parlant ainsi, elle tendoit les siens vers Casan, dont elle apercevoit encore les tours dans le lointain, et au-dessus de la ville, l'antique forteresse des Kans* de Tartarie se présentant sur le haut des rochers d'une manière imposante et pittoresque.

Le long de sa route, Elizabeth rencontroit souvent des objets qui portoient dans son cœur une tristesse à peu près semblable à celle qui naissoit du sentiment de ses propres malheurs: tantôt c'étoient des infortunés enchaînés deux à deux qu'on envoyoit, soit dans les mines de Nertshink† pour y travailler jusqu'à la mort, soit dans les campagnes d'Irkoutz‡ pour peupler les

* Les *Kans*, ou *Khans*, de Tartarie étoient des princes Souverains: mais l'on donne généralement le titre de Khan à tous les officiers supérieurs, gouverneurs de villes ou de provinces, chez les Tartares, et autres peuples de l'orient.

† *Nertschink*, ou plutôt *Nertshinsk*, est une petite ville de la Sibérie au Sud Est de Tobolsk, fameuse par ses mines d'argent qui sont travaillées pour le compte de la Couronne par des malfaiteurs et d'autres exilés condamnés à ces travaux. Elle est située sur la petite rivière de Nertsha, qui se jette dans l'Amoor, au milieu de cette chaine de montagnes qu'on appelle les monts Nertshinskoi et qui contient toutes sortes de productions minérales en abondance.

‡ *Irkoutz*, ou *Irkutsk*, est une ville considérable de la

rives sauvages de l'Angara*; tantôt c'étoient des troupes de colons destinés à peupler la nouvelle ville qu'on bâtissoit par l'ordre de l'empereur sur les frontières de la Chine. Les uns alloient à pied, et les autres étoient juchés sur des charriots avec les caisses et les ballots, les chiens et les poules. Cependant tous ces hommes, exilés pour des fautes qui ailleurs eussent peut-être été punies de mort, n'excitoient que la commisération d'Elisabeth : mais quand elle rencontroit quelques bannis conduits par un courier du sénat, et dont la noble figure lui rappeloit celle de son père, alors elle étoit émue jusqu'aux larmes; elle s'approchoit avec respect du malheureux, et lui donnoit ce qui dépendoit d'elle ; ce n'étoit point de l'or, elle n'en avoit pas, mais c'étoit ce qui souvent console d'avantage, et ce

Sibérie, capitale du gouvernement qui porte son nom et située sur la rivière Angara, près du Lac Baikal. Elle a plusieurs églises et beaucoup d'édifices de pierre. On y compte à peu près 12,000 habitants. Les caravanes de la Chine qui y passent la rendent très commerçante. Ses environs abondent en mines de charbon et en sources salées dont on tire du sel à 80 verstes de la ville.

* *L'Angara* est une petite rivière de la Sibérie qui prend sa source dans les montagnes du Baikal et arrose le gouvernement d'Irkutsk.

que la plus pauvre des créatures peut donner comme la plus opulente, c'étoit de la pitié. Hélas ! la pitié étoit la seule richesse d'Elisabeth; c'étoit avec la pitié qu'elle soulageoit la peine des infortunés qu'elle rencontroit le long de sa route, et c'étoit à l'aide de la pitié qu'elle alloit voyager désormais, car en atteignant Volodimir* il ne lui restoit plus qu'un rouble. Elle avoit mis près de trois mois à se rendre de Sarapoul à Volodimir ; et, grâce à l'hospitalité des paysans Russes, qui pour du lait et du pain ne demandent jamais de payement, son foible trésor n'étoit pas entièrement épuisé : mais elle commençoit à manquer de tout ; ses chaussures étoient déchirées; ses habits en lambeaux la garantissoient mal d'un froid qui étoit déjà à plus de trente degrés et qui augmentoit tous les jours. La neige couvroit la terre de plus de deux pieds d'épaisseur : quelquefois en tombant elle se geloit en l'air, et sembloit une pluie de glaçons qui ne permettoit de distinguer ni ciel, ni terre ; d'autres fois c'étoient des torrens

* *Volodimir*, ou *Vladimir*, ville et Duché de la grande Russie, capitale du gouvernement de même nom.

d'eau qui creusoient des précipices dans les chemins, ou des coups de vent si furieux, qu'Elisabeth, pour éviter leur atteinte, étoit obligée de creuser un trou dans la neige, et de se couvrir la tête de longs morceaux d'écorce de pins, qu'elle arrachoit adroitement, ainsi qu'elle l'avoit vu pratiquer à certains habitans de la Sibérie.

Un jour que la tempête soulevoit la neige par bouffées, et en formoit une brume épaisse qui remplissoit l'air de ténèbres, Elisabeth chancelant à chaque pas, et ne pouvant plus distinguer son chemin, fut forcée de s'arrêter; elle se réfugia sous un grand rocher, contre lequel elle s'attacha étroitement, afin de résister aux tourbillons de vent qui renversoient tout autour d'elle. Tandis qu'elle demeuroit là appuyée, immobile et la tête baissée, elle crut entendre assez près un bruit confus, qui lui donna l'espérance de trouver un meilleur abri; elle se traîna avec peine de ce côté, et aperçut en effet un kibick renversé et brisé, et un peu plus loin une chaumière; elle se hâta d'aller frapper à cette porte hospitalière. Une vieille femme vint lui ouvrir: "Pauvre jeune fille," lui dit-elle, émue de

sa profonde détresse, "d'où viens-tu, à ton âge, ainsi seule, transie et couverte de neige?" Elisabeth répondit comme à son ordinaire: "Je viens de par-delà Tobolsk, et je vais à Pétersbourg, demander la grâce de mon père." A ces mots, un homme qui avoit la tête penchée dans ses mains, la releva tout à coup, regarda Elisabeth avec surprise: "Que dis-tu?" s'écria-t-il; "tu viens de la Sibérie dans cet état, dans cette misère, au milieu des tempêtes, pour demander la grâce de ton père?.... Ah! ma pauvre fille feroit comme toi peut-être; mais on m'a arraché de ses bras sans qu'elle sache où l'on m'emmène, sans qu'elle puisse solliciter pour moi; je ne la verrai plus, j'en mourrai.... On ne peut pas vivre loin de son enfant." Elisabeth tressaillit: "Monsieur," reprit-elle vivement, "j'espère qu'on peut vivre quelque temps loin de son enfant."—"Maintenant que je connois mon sort," continua l'exilé, "je pourrois en instruire ma fille: voici une lettre que je lui ai écrite; le courier de ce kibick renversé qui retourne à Riga* où est ma fille, con-

* Riga est la Capitale de la Livonie, et d'un gouvernement de son nom. C'étoit une ville Anséati-

sentiroit à s'en charger si j'avois la moindre récompense à lui offrir: mais la moindre de toutes n'est pas en mon pouvoir; je ne possède pas un simple kopeck; les cruels m'ont tout enlevé."

Elisabeth sortit de sa poche le rouble qui lui restoit, en rougissant beaucoup d'avoir si peu à offrir." "Si cela pouvoit suffire," dit-elle d'une voix timide en le mettant dans la main de l'exilé. Celui-ci serra la main généreuse qui lui donnoit toute sa fortune, et courut proposer l'argent au courier; c'étoit le denier de la veuve; le courier s'en contenta. Dieu sans doute avoit béni l'offrande; il permit qu'elle parût ce qu'elle étoit, grande et magnifique, afin que servant à rendre une fille à son père et le bonheur à une famille, elle portât des fruits dignes du cœur qui l'avoit faite.

Quand l'ouragan fut calmé, Elisabeth voulut se remettre en route. Elle embrassa la vieille femme qui l'avoit soignée comme sa propre fille, et lui dit tout bas, pour que

que dont les Russes s'emparèrent en 1710, et elle leur appartient depuis cette époque. Sa situation sur la mer Baltique, à l'embouchure de la Duna la rend très commerçante. N. Lat. 57. E. Long. 24.

l'exilé ne l'entendît pas : "Je ne puis vous récompenser ; je n'ai plus rien du tout ; je ne puis vous offrir que les bénédictions de mes parens, elles sont à présent ma seule richesse."—"Quoi !" interrompit la vieille femme tout haut, "pauvre fille, vous avez tout donné." Elisabeth rougit et baissa les yeux. L'exilé leva les mains au ciel, et tomba à genoux devant elle : "Ange qui m'as tout donné," lui dit-il, "ne puis-je rien pour toi ?" Un couteau étoit sur la table, Elisabeth le prit, coupa une boucle de ses cheveux, et la donnant à l'exilé, elle dit : "Monsieur, puisque vous allez en Sibérie, vous verrez le gouverneur de Tobolsk ; donnez-lui ceci, je vous en prie : "Elisabeth l'envoie à ses parents," lui direz-vous.... Peut-être consentira-t-il que ce souvenir aille les instruire que leur enfant existe encore."—"Ah ! je jure de vous obéir," répondit l'exilé ; "et dans ces déserts où l'on m'envoie, si je ne suis point tout à fait esclave, je saurai trouver la cabane de vos parens, et leur dire ce que vous avez fait aujourd'hui."

Avec le cœur d'Elisabeth, le don d'un trône l'eût bien moins touchée que l'espoir

des consolations qu'on lui promettoit de porter à ses parens. Elle ne possédoit plus rien, rien que la petite pièce de monnoie du batelier du Volga, et cependant elle pouvoit se croire opulente, car elle venoit de goûter les seuls vrais biens que les richesses puissent procurer; par ses dons, elle avoit fait la joie d'un père; elle avoit consolé l'orpheline en pleurs, et voilà pourtant ce qu'un seul rouble peut produire entre les mains de la charité.

Depuis Volodimir jusqu'à Pokrof, village de la couronne, le pays est dans un bas fond très-marécageux et couvert de forêts d'ormes, de chênes, de trembles et de pommiers sauvages. Dans l'été, ces différentes espèces d'arbres forment des bosquets qui réjouissent la vue, mais qui sont ordinairement le refuge des voleurs; l'hiver on les redoute moins, parce que les taillis dépouillés de feuilles ne leur permettent pas de se cacher aussi bien. Cependant le long de sa route, Elisabeth entendoit parler des vols qui s'étoient commis; si elle avoit possédé quelque chose, peut-être ces bruits l'eussent-ils effrayée: mais obligée de mendier son pain, il lui sembloit que sa pauvreté la

mettoit à l'abri de tout, et que sous cette égide elle pouvoit traverser ces forêts sans danger.

Quelques verstes avant Pokrof, la grande route venoit d'être emportée par un ouragan, et les voyageurs étoient obligés, pour se rendre à Moscou*, de faire un grand détour à travers les marécages que le Volga forme en cet endroit; ils étoient couverts d'une glace si épaisse, qu'on y marchoit aussi solidement que sur la terre. Elisabeth prit cette route qu'on lui avoit indiquée; elle marcha long-temps à travers ce désert

* *Moscou*, *Moscow*, ou *Moskva*, autrefois la capitale de la Russie avant que Pierre le grand eût bâti St. Pétersbourg, aujourd'hui capitale du gouvernement du même nom, est une des villes les plus considérables de l'Europe. Le Comte de Carlisle, Ambassadeur de la Cour de Londres à Moscou, sous le règne de Charles II. lui donne une circonférence de douze milles d'Angleterre. Voltaire et Coxe portent cette circonférence jusqu'à vingt milles, et le nombre de ses habitants en 1792 montoit à 328,000 ames. Mais la magnificence des édifices ne répond pas à la grandeur de cette vaste enceinte. Les plus beaux bâtimens sont la Cathédrale, le palais Impérial et l'Hopital des Enfants trouvés fondé par Catherine II. A côté des Palais les plus superbes se trouvent de mauvaises maisons de bois et de tristes chaumières; ce qui a fait dire au Prince de Ligne que Moscou ressemble à quatre ou cinq cents châteaux de grands Seigneurs qui seroient venus avec leurs villages sur des roulettes se réunir pour vivre ensemble.

de glace, mais comme aucun chemin n'y étoit tracé, elle se perdit, et tomba dans une espèce de marais fangeux, dont elle eut beaucoup de peine à se tirer. Enfin, après bien des efforts, elle gagna un tertre un peu élevé. Couverte de boue et épuisée de fatigue, elle s'assit sur une pierre, et détacha sa chaussure pour la faire sécher au soleil qui brilloit en ce moment d'un éclat assez vif. Ce lieu étoit sauvage; on n'y voyoit aucune trace d'habitation, il n'y passoit personne, et on n'y entendoit même aucun bruit. Elisabeth vit bien qu'elle s'étoit beaucoup écartée de la grande route, et malgré son courage elle fut effrayée de sa situation. Derrière elle étoit le marais qu'elle venoit de traverser, et au-delà une immense forêt dont ses yeux n'apercevoient pas la fin. Le jour commençoit à décliner. Malgré son extrême lassitude, la jeune fille se leva dans l'espoir de trouver un asile, ou des gens qui l'aideroient à en trouver un; elle erra ça et là, mais en vain; elle ne voyoit rien, elle n'entendoit rien, il lui sembloit qu'une voix humaine eût rempli son cœur de joie.....Tout à coup elle en entend plusieurs, et bientôt elle voit des hommes

qui sortent de la forêt; elle marche vers eux pleine d'espérance, mais plus ils approchent, plus elle sent l'effroi succéder à la joie; leur air sauvage, leur physionomie farouche l'épouvantent plus que la solitude où elle étoit; elle se rappelle ce qu'on lui a dit des malfaiteurs qui remplissent cette contrée, et elle craint que Dieu ne la punisse de la témérité qui lui a persuadé qu'elle n'avoit rien à craindre; elle tombe à genoux pour s'humilier, devant la miséricorde divine. Cependant la troupe s'avance, s'arrête auprès d'Elisabeth, la regarde, et lui demande d'où elle vient et ce qu'elle fait là. La jeune fille, les yeux baissés, et d'une voix tremblante, répond qu'elle vient de par-delà Tobolsk, et qu'elle va demander à l'empereur la grâce de son père; elle ajoute qu'elle a pensé périr dans le marais, et qu'elle attend qu'elle ait repris un peu de force pour aller chercher un asile. Ces gens s'étonnent, la questionnent encore, et veulent savoir quel argent elle possède pour faire une si longue route. Elle tire de son sein la petite pièce de monnoie du batelier du Volga, et la leur montre. " Voila tout!" s'écrient-ils. — " Tout,"

leur répondit-elle. A ces mots, les bandits se regardent l'un l'autre; ils ne sont point touchés, ils ne sont point émus: l'habitude du crime ne permet pas de l'être, mais ils sont surpris; ils n'avoient point l'idée de ce qu'ils voient; c'est pour eux quelque chose de surnaturel, et cette jeune fille leur semble protégée par un pouvoir inconnu; saisis de respect, ils n'osent pas lui faire de mal; ils n'osent pas même lui faire du bien; ils s'éloignent en se disant entr'eux: "Laissons-la, laissons-la; car Dieu est assurément auprès d'elle."

Elisabeth se lève et fuit le plus vite qu'elle peut du côté opposé; elle entre dans la forêt. A peine y a-t-elle fait quelques pas, qu'elle voit quatre grandes routes formant la croix, et à un des angles une petite chapelle dédiée à la Vierge, surmontée d'un poteau qui indique les villes où conduit chacun des chemins. Elisabeth sent qu'elle est sauvée; elle se prosterne avec reconnoissance: les malfaiteurs ne s'étoient pas trompés; Dieu étoit auprès d'elle.

La jeune fille ne sent plus sa fatigue, l'espoir lui a rendu des forces; elle prend

légèrement la route de Pokrof; bientôt elle retrouve le Volga, qui forme un coude auprès de ce village, et baigne les murs d'un pauvre couvent de filles. Elisabeth se hâte d'aller frapper à cette porte hospitalière; elle raconte sa peine, et demande un asile; on le lui donne aussitôt; elle est accueillie, reçue comme une sœur, et en se voyant entourée de ces ames pieuses et pures qui lui prodiguent les plus tendres soins, elle croit un moment avoir retrouvé sa mère. Le récit simple et modeste qu'Elisabeth fit de ses aventures fut un sujet d'édification pour toute la communauté. Ces bonnes sœurs ne se lassoient point d'admirer la vertu de cette jeune fille qui venoit d'endurer tant de fatigues, de soutenir tant d'épreuves, sans avoir murmuré une seule fois. Elles regrettoient beaucoup de n'avoir pas de quoi fournir aux frais de son voyage; mais leur couvent étoit très-pauvre, il ne possédoit aucun revenu, et elles-mêmes ne vivoient que de charités. Cependant, elles ne purent se résoudre à laisser l'orpheline continuer sa route avec une robe en lambeaux et des souliers déchirés; elles se dépouillèrent pour la couvrir, et chacune

donna une partie de ses propres vêtemens. Elisabeth vouloit refuser leurs dons, car c'étoit avec leur nécessaire que ces pieuses filles la secouroient: mais celles-ci montrant les murs de leur couvent, lui dirent: Nous avons un abri, et vous n'en avez pas; le peu que nous possédons vous appartient, vous êtes plus pauvre que nous."

Enfin, voici Elisabeth sur la route de Moscou; elle s'étonne du mouvement extraordinaire qu'elle y voit, de la quantité de voitures, de traîneaux, d'hommes, de femmes, de gens de toute espèce qui semblent affluer vers cette grande capitale; plus elle avance, et plus la foule augmente. Dans le village où elle s'arrête, elle trouve toutes les maisons pleines de gens qui paient à si haut prix une très petite place, que l'infortunée, qui n'a rien à donner, ne peut que bien difficilement en obtenir une. Ah! que de larmes elle dévore en recevant d'une compassion dédaigneuse un grossier aliment et un abri misérable où sa tête est à peine à couvert de la neige et des tempêtes. Cependant, elle n'est point humiliée, car elle n'oublie jamais que Dieu est témoin de ses sacrifices, et que le bonheur de ses

parens en est le but: mais elle ne s'enorgueillit pas non plus; trop simple pour croire qu'en se dévouant à toutes les misères en faveur de ses parens, elle fasse plus que son devoir; et trop tendre peut-être pour ne pas trouver un secret plaisir à souffrir beaucoup pour eux.

Cependant, de tous côtés les cloches s'ébranlent, de tous côtés Elisabeth entend retentir le nom de l'Empereur. Des coups de canon partis de Moscou viennent l'épouvanter, jamais un tel bruit n'avoit frappé ses oreilles. D'une voix timide elle en demanda la cause à des gens couverts d'une riche livrée, qui se pressoient autour d'une voiture renversée. " C'est l'empereur qui fait sans doute son entrée à Moscou," lui dirent-ils.—" Comment!" reprit-elle avec surprise; est-ce que l'empereur n'est pas à Pétersbourg? Ils haussèrent les épaules d'un air de pitié, en lui répondant: " Eh quoi! pauvre fille, ne sais-tu pas qu'Alexandre vient faire la cérémonie de son couronnement à Moscou?" Elisabeth joignit les mains avec transport; le Ciel venoit à son secours, il envoyoit au-devant d'elle le monarque qui tenoit entre ses mains la des-

tinée de ses parens ; il permettoit qu'elle arrivât dans un de ces temps de réjouissances nationales, où le cœur des rois fait taire la rigueur et même la justice, pour n'écouter que la clémence. " Ah !" s'écria-t-elle, en se tournant du côté des terres de l'exil, " mes parens, faut-il que mes espérances ne soient que pour moi, et que lorsque votre fille est heureuse, sa voix ne puisse aller jusqu'à vous !"

Elle entra, en Mars 1801, dans l'immense capitale de la Moscovie*, se croyant au terme de ses peines, et n'imaginant pas qu'elle dût avoir de nouveaux malheurs à craindre. En avançant dans la ville, elle vit des palais superbes, décorés avec une magnificence royale, et près de ces palais des huttes enfumées, ouvertes à tous les vents; elle vit ensuite des rues si populeuses†,

* Moskou étoit autrefois la Capitale de l'Empire de Russie, et la résidence des Czars. Pierre le grand a fait faire un canal qui communique de St. Pétersbourg à Moskow. Cette dernière ville, quoique moins considérable, qu'autrefois, est encore très commerçante : Elle est située sur la Moska. N. Lat. 55. 36. E. Long. 39.

† *Populeux* se dit plutôt d'un pays favorable à la population par la nature du Sol et du climat ou par la bonté des lois et du Gouvernement.

qu'elle pouvoit à peine marcher au milieu de la foule qui la pressoit et la coudoyoit de toutes parts. A très peu de distance, elle retrouva des bois, des champs, et se crut en pleine campagne ; elle se reposa un moment dans la grande promenade ; c'est une allée de bouleaux qui ressemble assez à l'allée de tilleuls de la capitale de la Prusse.* Un nombre infini de personnes s'y promenoient, en s'entretenant de la cérémonie du couronnement ; des voitures alloient, venoient, se croisoient en tous sens avec un grand fracas ; les énormes cloches de la cathédrale ne cessoient de sonner ; de tous les points de la ville d'autres cloches leur répondoient, et le canon qui tiroit par intervalle se faisoit à peine entendre au milieu du bruit dont retentissoit cette vaste cité. C'étoit surtout en approchant de la place

* Il y a dans l'Edition de Paris, *une allée de bouleaux qui ressemblent assez dans l'été aux tilleuls de la Prusse.* Mais Kotzebue, dont Madame Cottin a emprunté plusieurs détails relatifs à la Sibérie et aux villes par lesquelles elle fait passer son Elisabeth, dit simplement que l'allée de bouleaux à Moscou ressemble à l'allée de tilleuls à Berlin, ce qui est très vraisemblable ; au lieu qu'il est difficile de concevoir des bouleaux qui ressemblent aux tilleuls de la Prusse, assertion qui feroit croire d'ailleurs que la Prusse est fertile en tilleuls.

du Crémelin * que le tumulte et le mouvement alloient toujours croissant; de grands feux y étoient allumés, Elisabeth s'en approcha et s'assit timidement à côté. Elle étoit épuisée de froid et de fatigue, elle avoit marché tout le jour, et sa joie du matin commençoit à se changer en tristesse; car, en parcourant les innombrables rues de Moscou, elle avoit bien vu des maisons magnifiques: mais elle n'avoit pas trouvé un asile; elle avoit bien rencontré une foule nombreuse de gens de toute espèce et de toutes nations: mais elle n'avoit pas trouvé un protecteur; elle avoit entendu des personnes demander leur chemin, s'inquiéter de l'avoir perdu, et elle avoit envié leur sort: "Heureux," se disoit-elle, d'avoir quelque chose à chercher; il n'y a que l'infortunée qui n'a point d'asile, qui ne cherche rien, et qui ne se perd point."

* Le *Crémelin*, ou *Kremlin*, est un vaste quartier presque au centre de Moscou qui contient l'ancien palais Impérial, la Maison de plaisance, les Ecuries de l'Empereur, le palais qui appartenoit autrefois au Patriarche, la Cathédrale, cinq Couvents, quatre Eglises et l'Arsenal. Toutes les Eglises du Crémelin ont des clochers superbes et sont bâties dans le style Gothique. La Cathédrale est ornée de neuf tours couvertes de cuivre.

Cependant, la nuit approchoit, et le froid devenoit très-vif ; la pauvre Elisabeth n'avoit pas mangé de tout le jour, elle ne savoit que devenir ; elle cherchoit à lire sur tous les visages si elle n'en trouveroit pas un dont elle pût espérer quelque pitié : mais ce monde, qu'elle regardoit avec attention parce qu'elle avoit besoin de lui, ne la regardoit seulement pas, parce qu'il n'avoit pas besoin d'elle. Elle se hasarda à aller frapper à la porte des plus pauvres réduits, partout elle fut rebutée ; l'espoir de faire un gain considérable pendant les fêtes du couronnement avoit fermé le cœur des moindres aubergistes à la charité ; jamais on n'est moins disposé à donner que quand on se voit au moment de s'enrichir.

La jeune fille revint s'asseoir auprès du grand feu de la place du Crémelin ; elle pleuroit en silence, le cœur oppressé, et n'ayant pas même la force de manger un morceau de pain qu'une vieille femme lui avoit donné par compassion. Elle se voyoit réduite à ce degré de misère où il lui falloit tendre la main aux passans pour en obtenir une foible aumône accordée avec distraction ou refusée avec mépris. Au

moment de le faire, un mouvement d'orgueil la retint : mais le froid étoit si violent, qu'en passant la nuit dehors, elle risquoit sa vie, et sa vie ne lui appartenoit pas. Cette pensée dompta la fierté de son cœur ; une main sur ses yeux, elle avança l'autre vers le premier passant et lui dit : " Au nom du père qui vous aime, de la mère de qui vous tenez le jour, donnez moi de quoi payer un gîte pour cette nuit." L'homme à qui elle s'adressoit la regarda avec curiosité à la lueur du feu. " Jeune fille," lui répondit il, " vous faites-là un vilain métier ; ne pouvez-vous pas travailler ? A votre âge on devroit savoir gagner sa vie ; Dieu vous aide, je n'aime point les mendians." Et il passa outre.

L'infortunée leva les yeux au ciel comme pour y chercher un ami ; fortifiée par la voix consolante qui s'éleva alors dans son cœur, elle osa réitérer sa demande à plusieurs personnes. Les unes passèrent sans l'entendre, d'autres lui donnèrent une si faible aumône, qu'elle ne pouvoit suffire à ses besoins. Enfin, comme la nuit s'avançoit, que la foule s'écouloit, et que les feux alloient s'éteindre, la garde qui veilloit aux

portes du palais en faisant sa ronde sur la place, s'approcha d'Elisabeth et lui demanda pour quoi elle restoit là. L'air dur et sauvage de ces soldats la glaça de terreur; elle fondit en larmes sans avoir le courage de répondre un seul mot. Les soldats, peu émus de ses pleurs, l'entourèrent en répétant leur question avec une insolente familiarité. La jeune fille répondit alors d'une voix tremblante: Je viens de par-delà Tobolsk pour demander à l'empereur la grâce de mon père; j'ai fait la route à pied, et comme je ne possède rien, personne n'a voulu me recevoir." A ces mots, les soldats éclatèrent de rire en taxant son histoire d'imposture. L'innocente fille vivement alarmée voulut s'échapper; ils ne le permirent pas, et la retinrent malgré elle. "O mon Dieu! ô mon père!" s'écria-t-elle avec l'accent du plus profond désespoir, "ne viendrez-vous pas à mon secours; avez vous abandonné la pauvre Elisabeth?" Pendant ce débat, des hommes du peuple attirés par le bruit, s'étoient rassemblés en groupes, et laissoient éclater un murmure d'improbation contre la dureté des soldats. Elisabeth étend les bras et sécrie: "Je le

jure à la face du ciel, je n'ai point menti; je viens à pied de par-delà Tobolsk pour demander la grâce de mon père; sauvez-moi, sauvez-moi, et que je ne meure du moins qu'après l'avoir obtenue." Ces mots remuent tous les cœurs; plusieurs personnes s'avancent pour la secourir: une d'elles dit aux soldats: Je tiens l'auberge de St. Basile sur la place, je vais y loger cette jeune fille; elle paroît honnête, laissez-la venir avec moi." Les soldats émus enfin d'un peu de pitié ne la retiennent plus, et se retirent. Elisabeth embrasse les genoux de son protecteur; il la relève, et la conduit dans son auberge à quelques pas de là. " Je n'ai pas une seule chambre à te donner," lui dit-il, " elles sont toutes occupées; mais pour une nuit ma femme te recevra dans la sienne; elle est bonne, et se gênera sans peine pour t'obliger." Elisabeth tremblante le suit sans dire un seul mot; il l'introduit dans une petite salle basse, où une jeune femme, tenant un enfant dans ses bras, étoit assise près d'un poële; elle se lève en les voyant. Son mari lui raconte à quel danger il vient d'arracher cette infortunée, et l'hospitalité qu'il lui a promise en

son nom. La jeune femme confirme la promesse, et prenant la main d'Elisabeth, elle lui dit avec un sourire plein de bonté : " Pauvre petite, comme elle est pâle et agitée ! mais rassurez-vous, nous aurons soin de vous, et une autre fois évitez, croyez-moi, de rester aussi tard sur la place. A votre âge, et dans les grandes villes, il ne faut jamais être à cette heure-ci dans les rues." Elisabeth répondit qu'elle n'avoit aucun asile; que toutes les portes lui avoient été fermées; elle avoua sa misère sans honte, et raconta son voyage sans orgueil. La jeune femme pleura en l'écoutant; son mari pleura aussi; et ni l'un ni l'autre ne s'imaginèrent de soupçonner que ce récit ne fut pas sincère, leurs larmes leur en répondoient. Les gens du peuple ne se trompent guères à cet égard; les brillantes fictions ne sont point à leur portée, et la vérité a seule le droit de les toucher.

Quand elle eut fini, Jacques Rossi l'aubergiste lui dit: " Je n'ai pas grand crédit dans la ville; mais tout ce que je ferois pour moi-même, comptez que je le ferai pour vous." La jeune femme serra la main de son mari en signe d'approbation, et de-

manda à Elisabeth si elle ne connoissoit personne qui pût l'introduire auprès de l'empereur. " Personne," dit-elle; car elle ne vouloit pas nommer le jeune Smoloff de peur de le compromettre; d'ailleurs, quel secours pouvoit elle en attendre, puisqu'il étoit en Livonie? " N'importe," reprit la jeune femme; " auprès de notre magnanime Empereur la piété et le malheur sont les plus puissantes recommandations, et celles-là ne vous manqueront pas."...." Oui, oui," interrompit Jacques Rossi, " l'empereur Alexandre doit être couronné demain dans l'église de l'Assomption; il faut que vous vous trouviez sur son passage, vous vous jetterez à ses pieds, vous lui demanderez la grâce de votre père; je vous accompagnerai, je vous soutiendrai...." " Ah! mes généreux hôtes," s'écria Elisabeth en saisissant leurs mains avec la plus vive reconnaissance, " Dieu vous entend, et mes parens vous béniront; vous m'accompagnerez, vous me soutiendrez, vous me conduirez aux pieds de l'Empereur.... Peut-être serez-vous témoin de mon bonheur, du plus grand bonheur, qu'une créature humaine puisse goûter....Si j'obtiens

la grâce de mon père, si je puis la lui rapporter, voir sa joie et celle de ma mère—" Elle ne put achever ; l'image d'une pareille félicité lui ôta presque l'espérance de l'obtenir, il lui sembloit qu'elle n'avoit pas mérité d'être si heureuse. Ses hôtes ranimèrent son espoir par les éloges qu'ils donnèrent à la clémence d'Alexandre, par le récit qu'ils lui firent de toutes les grâces qu'il avoit accordées, et du plaisir qu'il paroissoit prendre à faire le bien. Elisabeth les écoutoit avidement ; elle auroit passé la nuit à les entendre : mais il étoit fort tard, ses hôtes voulurent qu'elle prît un peu de repos pour se préparer à la fatigue du lendemain. Jacques Rossi se retira dans la petite chambre au plus haut de la maison, et sa bonne femme reçut Elisabeth dans son propre lit.

Pendant long-temps, elle ne put dormir, son cœur étoit trop agité, trop plein ; elle remercioit Dieu de tout, même de ses peines, dont l'excès lui avoit valu la généreuse hospitalité qu'elle recevoit. " Si j'avois été moins malheureuse," se disoit-elle, " Jacques Rossi n'auroit pas eu pitié de moi." Quand le sommeil vint la sur-

prendre, il ne lui ôta point son bonheur ; de doux songes le lui offrirent sous toutes les formes; tantôt elle croyoit voir son père, tantôt la touchante figure de sa mère lui apparoissoit brillante de joie ; quelquefois il lui sembloit entendre la voix de l'Empereur lui-même, et quelquefois aussi un autre objet se montroit à travers une vapeur qui cachoit ses traits, et ne lui permettoit pas de les distinguer plus que les sentimens qu'il avoit fait naître dans son cœur.

Le lendemain, de nombreuses salves d'artillerie, le roulement des tambours et les cris de joie de tout le peuple ayant annoncé la fête du jour, Elisabeth, vêtue d'un habit que lui avoit prêté sa bonne hôtesse, et appuyée sur le bras de Jacques Rossi se mêla parmi la foule qui suivoit le cortége, et se rendit à la grande église de l'Assomption, où l'Empereur Alexandre devoit être couronné.

Le temple saint étoit éclaire de plus de mille flambeaux, et décoré avec une pompe éblouissante. Sur un trône éclatant, surmonté d'un riche dais, on voyoit l'Empereur et sa jeune épouse, vêtus d'habits ma-

gnifiques, et brillants d'une si extraordinaire beauté, qu'il paroissoient à tous les regards comme des êtres célestes. Prosternée devant son auguste époux, la princesse recevoit de ses mains la couronne impériale, et ceignoit son front modeste de ce superbe gage de leur éternelle union. Vis-à-vis d'eux, le vénérable Platon, patriarche de Moscou, du haut de la chaire de vérité, rappeloit à Alexandre, dans un discours éloquent et pathétique, tous les devoirs des rois, et l'effrayante responsabilité que Dieu fait peser sur leurs têtes, pour compenser la splendeur et la puissance dont il les environne. Parmi cette foule immense qui remplissoit l'église, il lui montroit des Kamchadales* apportant des tributs de peaux de loutres arrachées aux îles Aleutiennes,† qui touchent au continent de

* *Kamchadales*, ou plutôt *Kamtschadales*, est le nom que l'on donne aux habitants du Kamtschatka. Ils ont l'imagination vive, la mémoire excellente et une aptitude particulière à imiter ce qu'ils voient faire à d'autres. La chasse et la pêche sont leur occupation principale. Le Chien est leur animal domestique favori. Ils voyagent dans de petites charrettes traînées par des chiens, et sont en général extrêmement superstitieux.

† Les *îles Aleutiennes* ou *Aleutsky*. C'est ainsi que l'on nomme cette chaine d'îles qui s'étend depuis

l'Amérique; des négociants d'Archangel,* chargés des richesses que leurs vaisseaux vont chercher dans les mers d'Europe; il lui montroit des Samoïèdes† venus de l'embouchure de l'Enissei,‡ ou règne un éter-

le Kamtshatka au nord, jusqu'au continent de l'Amérique et qui n'est en effet qu'une branche des montagnes du Kamtshatka. Elles furent découvertes peu de temps après l'île de Behring, *Attak*, *Shemya*, et *Somitshi* furent les premières auxquelles les Russes donnèrent le nom *d'Alcutskie ostrova*. Le mot *Aleut* signifie un roc chauve ou nud. Celles des îles qui sont les plus voisines de l'Amérique sont connues sous le nom d'Andreanofskoi et d'îles aux Renards. (*Fox Islands*).

* *Archangel* ville considérable de la Russie, Capitale du Gouvernement de même nom, située sur la mer Blanche à l'embouchure d'un des bras de la Dvina qui forme son port, au 64e degré 34 minutes de Latitude Septentrionale et au 38e degré 55 minutes de Longitude Orientale. Le Port d'Archangel étoit le seul par lequel la Russie communiquât par mer avec le reste de l'Europe avant que Pierre le Grand eût fondé Pétersbourg. Son commerce est encore très important.

† Les *Samoïèdes* sont des peuples Tartares qui occupent le nord de la Russie entre la Tartarie Asiatique et le Gouvernement d'Archangel le long de la mer jusqu'en Sibérie. Ils vivent de la chasse et de la pêche comme les Kamtschadales.

‡ *L'Enisséi* ou *Yénisséy*, appelé *Kem* par les Tartares et Mongoles et *Gub* ou *Khases*, qui signifie la Grande rivière par les Ostiaques, est formé de deux rivières le *Kamsara* et *le Veikem* qui ont leur source dans la Soongorie Chinoise. Après un long cours vers le nord, il se jette dans la mer glaciale. Ses bords sont garnis de hautes montagnes rocailleuses;

nel hiver, où les moissons sont inconnues, où jamais un grain n'a germé, et des naturels d'Astracan,* qui voient mûrir dans leurs champs le melon, la figue, et le doux fruit de la vigne qui y donne un vin exquis; il lui montroit enfin des habitants de la mer Noire†, de la mer Caspienne et de cette grande Tartarie, qui, bornée par la Perse, la Chine et l'empire du Mogol‡,

il forme plusieurs îles, a des cataractes entre les villes de Yênisséisk et Krennoyarsk, et abonde en toutes sortes de poissons.

* *Astracan* est une ville considérable de la Russie Asiatique, Capitale du Gouvernement du Caucase, qui anciennement formoit un royaume Tartare indépendant appelé le royaume d'Astracan. Elle est dans une île que forme le Volga près de son embouchure dans la mer Caspienne au 46e degré 20 minutes de Latitude Septentrionale et au 48e degré 2 minutes de Longitude orientale. On y compte au delà de 70,000 habitants, 25 Eglises Russes, deux Couvents, plusieurs Chapelles appartenantes aux Arméniens, Luthériens, et Catholiques Romains; et même un Temple Indien. Sa circonférence est de trois milles d'Angleterre.

†. La *Mer Noire* anciennement le *Pont Euxin* en Asie baigne les Gouvernements Russes de la Tauride, du Caucase et d'Ekatarinoslaf. Ses principaux ports sont Kaffa ou Théodosia, Sebastopol, Koslof, et Balaklava.

‡ *L'Empire du Mogol* est ce vaste empire dans les Indes Orientales dont Tamerlan fut le fondateur, mais qui, depuis l'invasion de Kouli Khan en 1739, est

s'étend du couchant à l'aurore, embrasse une moitié du monde, et atteint presque jusqu'au pôle. "Maître du plus vaste empire de l'univers," lui disoit-il, "vous qui allez jurer de présider aux destinées d'un état qui contient la cinquième partie du globe, n'oubliez jamais que vous allez répondre devant Dieu du sort de tant de milliers d'hommes, et qu'une injustice faite au moindre d'entr'eux, et que vous auriez pu prévenir, vous sera comptée au dernier jour." A ces paroles le cœur du jeune empereur parut vivement ému: mais il y avoit dans l'église un cœur qui n'étoit pas moins ému peut-être, c'étoit celui qui alloit demander la grâce d'un père.

Au moment où Alexandre prononça le serment solennel par lequel il s'engageoit à dévouer son temps et sa vie au bonheur de ses peuples, Elisabeth crut entendre la voix de la clémence qui ordonnoit de briser les chaînes de tous les malheureux; elle

devenu la proie de ses Soubahs, Nabobs et autres Gouverneurs Mahométans. Ses divisions intestines ont fixé les établissements des Anglois dans l'Hindostan sur des bases qui paroissent inébranlables.

ne put se contenir plus long-temps. Avec une force surnaturelle, elle écarte la foule, se fait jour à travers les haies de soldats, s'élance vers le trône, en s'écriant : *Grâce! grâce!* Cette voix, qui interrompoit la cérémonie, causa beaucoup de rumeur; des gardes s'avancèrent et entraînèrent Elisabeth hors de l'église, en dépit de ses prières et des efforts du bon Jacques Rossi. Cependant, l'empereur dans un si beau jour ne veut pas avoir été imploré en vain; il ordonne à un de ses officiers d'aller savoir ce que cette femme demande. L'officier obéit : il sort de l'église, il entend les accens supplians de l'infortunée qui se débat au milieu des gardes; il tressaille, précipite ses pas, la voit, la reconnoit, et s'écrie : "C'est elle, c'est Elisabeth!" La jeune fille ne peut croire à tant de bonheur, elle ne peut croire que Smoloff soit là pour sauver son père; cependant c'est sa voix, ses traits, elle ne peut s'y méprendre; elle le regarde en silence et étend ses bras vers lui comme s'il venoit lui ouvrir les portes du ciel. Il court à elle hors de lui-même, il lui prend la main, il doute presque de ce qu'il voit, "Elisabeth,"

lui dit-il, "est-ce bien toi? D'où viens-tu, ange du ciel?"—"Je viens de Tobolsk."—"De Tobolsk, seule, à pied?" Il trembloit d'agitation en parlant ainsi. "Oui," répondit-elle, "je suis venue seule, à pied, pour demander la grâce de mon père, et on m'éloigne du trône, on m'arrache de devant l'empereur."—"Viens, viens, Elisabeth," interrompit le jeune homme avec enthousiasme, "c'est moi qui te présenterai à l'Empereur; viens lui faire entendre ta voix, viens lui adresser ta prière, il n'y résistera pas." Il écarte les soldats, ramène Elisabeth vers l'église. En ce moment, le cortége impérial défiloit par la grande porte; aussitôt que le monarque parut, Smoloff se fit jour jusqu'à lui, en tenant Elisabeth par la main. Il se jette à genoux avec elle, il s'écrie: "Sire, écoutez-moi, écoutez la voix du malheur, de la vertu; vous voyez devant vous la fille de l'infortuné Stanislas Potowsky.*

* Il y a quelque inconvénient, dans les Romans qui se lient à l'histoire, d'employer des noms connus et des époques remarquables. La famille *Potowska*, ou selon la véritable ortographe, *Potocka*, est bien une des plus illustres de la Pologne, et un membre de cette famille a effectivement été victime en Russie de son courage patriotique: mais c'étoit le Comte *Ignace Potocky*, et

Elle arrive des déserts d'Ischim où depuis douze ans ses parents languissent dans l'exil; elle est partie seule, sans secours; elle a fait la route à pied, demandant l'aumône, et bravant les rebuts, la misère, les tempêtes, tous les dangers, toutes les fatigues, pour venir implorer à vos pieds la grâce de son père." Elisabeth éleva ses mains suppliantes vers le ciel, en répétant: "La grâce de mon père." Il y eut parmi la foule un cri d'admiration, l'empereur lui-même fut frappé; il avoit de fortes préventions contre Stanislas Potowsky, mais en ce moment elles s'effacèrent; il crut que le père d'une fille si vertueuse ne pouvoit être coupable, mais l'eût-il été,

non pas *Stanislas*. Il ne fut point envoyé en Sibérie, mais dans les cachots d'une très dure prison d'état avec le brave *Kosciusko;* et ce fut l'Impératrice Catherine II. qui l'y plongea. Il en fut délivré, ainsi que son compagnon d'infortune, par le fils de cette Souveraine, l'Empereur *Paul*, qui dès les premiers jours de son règne fut visiter les nobles martyrs de la liberté Polonoise et brisa leurs fers.

La jeune fille, qui fit en effet deux mille quatre cents milles d'Angleterre seule à pied pour demander la grâce de son père à Pétersbourg, ne tenoit à aucune famille distinguée. Son nom étoit Praskowja Lupolowa. Elle mourut à Novogorod en 1810, six ans après son généreux dévouement. Son père avoit été exilé en Sibérie en 1798.

Alexandre auroit pardonné encore. "Votre père est libre," lui dit-il; "je vous accorde sa grâce." Elisabeth n'en entendit pas davantage; à ce mot de grâce, une trop vive joie la saisit, et elle tomba sans connoissance entre les bras de Smoloff. On l'emporta à travers une foule immense qui s'ouvrit devant elle, en jetant des cris et en applaudissant à la vertu de l'héroïne et à la clémence du monarque. On la transporta dans la demeure du bon Jacques Rossi: c'est là qu'elle reprit l'usage de ses sens. Le premier objet qu'elle vit fut Smoloff à genoux auprès d'elle; les premiers mots qu'il lui dit furent les paroles qu'elle venoit d'entendre de la bouche du monarque: "Elisabeth, votre père est libre, sa grâce vous est accordée." Elle ne pouvoit parler encore, ses regards seuls disoient sa joie et sa reconnoissance, ils disoient beaucoup. Enfin, elle se pencha vers Smoloff; d'une voix émue, tremblante, elle prononça le nom de son père, celui de sa mère: "Nous les reverrons donc," ajouta-t-elle, "nous jouirons de leur bonheur." Ces mots pénétrèrent jusqu'au fond de l'ame du jeune homme. Elisa-

beth ne lui avoit point dit qu'elle l'aimoit ; mais elle venoit de l'associer au premier sentiment de son cœur, au premier bien de sa vie ; elle venoit de le mettre de moitié dans la plus douce félicité qu'elle attendoit de l'avenir. Dès ce moment, il osa concevoir l'espérance qu'elle pourroit peut-être consentir un jour à ne plus séparer ce qu'elle venoit d'unir.

Plusieurs jours se passèrent avant que la grâce pût être expédiée ; il falloit revoir l'affaire de Stanislas Potowsky ; en l'examinant, Alexandre fut convaincu que la seule équité lui eût ordonné de briser les fers du noble Palatin ;* mais il avoit fait grâce avant de savoir qu'il devoit faire justice, et les exilés ne l'oublièrent jamais.

Un matin, Smoloff entra chez Elisabeth plutôt qu'il ne l'avoit osé faire jusqu'alors, il lui présenta un parchemin scellé du sceau

* *Noble Palatin.* Avant les dernières révolutions de la Pologne ce pays, étoit divisé en Palatinats, et chaque Palatinat avoit un Gouverneur appelé *Palatin*, qui commandoit les troupes de la province et présidoit aux assemblées provinciales. Il avoit d'ailleurs des pouvoirs très étendus tant civils que judiciaires.

impérial. "Voici," lui dit-il, "l'ordre que l'empereur envoie à mon père de mettre le vôtre en liberté." La jeune fille saisit le parchemin; le pressa contre son visage, et le couvrit de larmes. "Ce n'est pas tout," ajouta Smoloff avec émotion; "notre magnanime empereur ne se contente pas de rendre la liberté à votre père: il lui rend ses dignités, son rang, ses richesses, toutes ces grandeurs humaines qui élèvent les autres hommes, mais qui ne pourront élever Elisabeth. Le courrier porteur de cet ordre doit partir demain matin, j'ai obtenu de l'empereur la permission de l'accompagner."—"Et moi," interrompit vivement Elisabeth, "ne l'accompagnerai-je pas?"—"Ah! vous l'accompagnerez sans doute," reprit Smoloff: "quelle autre bouche que la vôtre auroit le droit d'apprendre à votre père qu'il est libre? J'étois sûr de votre intention; j'en ai informé l'empereur, il a été touché, il vous approuve, et il me charge de vous annoncer que demain vous pourrez partir; qu'il vous donne une de ses voitures, deux femmes pour vous servir, et une bourse de deux mille roubles que voici

pour vos frais de route." Elisabeth regarda Smoloff, elle lui dit: "Depuis le premier jour où je vous ai vu, je ne me souviens pas d'avoir obtenu un seul bien dont vous n'ayez été l'auteur; sans vous, je ne tiendrois point cette grâce de mon père, sans vous il n'auroit jamais revu sa patrie; ah! c'est à vous à lui apprendre qu'il est libre, et ce bonheur sera le seul prix digne de vos bienfaits." "Non, Elisabeth," repartit le jeune homme; "ce bonheur sera votre partage, moi j'aspire à un plus haut prix."—"Un plus haut prix!" s'écria-t-elle, "ô mon Dieu! quel peut-il être?"—Smoloff fit un mouvement pour parler; il se retint, il baissa les yeux, et après un assez long silence, il répondit d'une voix émue: "Je vous le dirai aux genoux de votre père."

Depuis que Smoloff avoit retrouvé Elisabeth, il ne s'étoit point passé un seul jour sans qu'il la vît, sans qu'il demeurât plusieurs heures de suite avec elle, sans qu'il n'eût une nouvelle raison de l'aimer davantage, et sans qu'il s'écartât un moment du respect qu'il lui devoit. Elle étoit loin de ses parents, elle n'avoit d'autre

protecteur que lui, et cette jeune fille sans défense étoit à ses yeux un objet trop sacré, trop saint, pour qu'il n'eût pas rougi de lui exprimer un sentiment qu'elle auroit rougi d'entendre.

Avant de quitter Moscou, Elisabeth avoit libéralement récompensé ses bons hôtes; de même en passant le Volga devant Casan, elle se ressouvint du batelier Nicolas Kisoloff; elle demanda ce qu'il étoit devenu; on lui apprit que par la suite d'une chute, il étoit tombé dans la plus profonde misère, gisant sur un grabat au milieu de six enfants qui manquoient de pain. Elisabeth se fit conduire chez lui; il l'avoit vue pauvre et en lambeaux, elle revenoit riche et brillante, il ne la reconnut pas. Elle tira de sa bourse la petite pièce qu'il lui avoit donnée, elle la lui montra lui rappela ce qu'il avoit fait pour elle, et posant sur son lit une centaine de roubles: "Tenez," lui dit-elle, "la charité ne sème point en vain: voici ce que vous avez donné au nom de Dieu, voilà ce que Dieu vous envoie."

Elisabeth étoit si pressée d'arriver auprès de ses parents, qu'elle voyageoit la

nuit et le jour ; mais à Sarapoul elle voulut s'arrêter, elle voulut aller visiter la tombe du pauvre missionnaire ; c'étoit presque un devoir filial, et Elisabeth ne pouvoit pas y manquer. Elle revit cette croix qu'on avoit placée au-dessus du cercueil, ce lieu où elle avoit versé tant de larmes ; elle en versa encore : mais elles étoient douces ; il lui sembloit que du haut du ciel le pauvre religieux se réjouissoit de la voir heureuse, et que dans ce cœur plein de charité la vue du bonheur d'autrui pouvoit même ajouter au parfait bonheur qu'il goûtoit dans le sein de Dieu.

Je me hâte, il en est temps ; je ne m'arrêterai point à Tobolsk, je ne peindrai point la joie de Smoloff en présentant Elisabeth à son père, ni la reconnoissance de celle-ci envers ce bon gouverneur ; comme elle, je ne serai satisfaite qu'en arrivant dans cette cabane, où on compte avec tant de douleur les jours de son absence. Elle n'a point voulu qu'on prévînt ses parents de son retour ; elle sait qu'ils se portent bien, on le lui a dit à Tobolsk, on le lui confirme à Saïmka, elle veut les surprendre, elle ne permet qu'à Smoloff de la

suivre. O, comme son cœur palpite en traversant la forêt, en approchant des rives du lac, en reconnoissant chaque arbre, chaque rocher; elle aperçoit la cabane paternelle, elle s'élance.... Elle s'arrête, la violence de ses émotions l'épouvante, elle recule devant trop de joie. Ah! misère de l'homme, te voilà bien toute entière: Nous voulons du bonheur, nous en voulons avec excès, et l'excès du bonheur nous tue; nous ne pouvons le supporter. Elisabeth s'appuyant sur le bras de Smoloff, lui dit: "Si j'allois trouver ma mère malade." Cette crainte qui venoit se placer entr'elle et ses parens, tempéra la félicité qui l'accabloit, et lui rendit toutes ses forces. Elle court, elle touche au seuil, elle entend des voix, elle les reconnoit, son cœur se serre, sa tête se perd, elle appelle ses parents; la porte s'ouvre, elle voit son père; il jette un cri: la mère accourt, Elisabeth tombe dans leurs bras. "La voilà," s'écrie Smoloff, "la voilà qui vous apporte votre grâce; elle a triomphé de tout, elle a tout obtenu." Ces mots n'ajoutent rien au bonheur des exilés, peut-être ne les ont-ils pas entendus; ab-

sorbés dans la vue de leur fille, ils savent seulement qu'elle est revenue, qu'elle est devant leurs yeux, qu'ils l'ont retrouvée, qu'ils la tiennent, qu'ils ne la quitteront plus; ils ont oublié qu'il existe d'autres biens dans le monde.

Long-temps ils demeurent plongés dans cette extase, ils sont comme éperdus, on les croiroit en délire ; ils laissent échapper des mots sans suite, ils ne savent ce qu'ils disent, ils cherchent en vain des expressions pour ce qu'ils éprouvent, ils n'en trouvent point ; ils pleurent, ils gémissent, et leurs forces, comme leur raison, se perdent dans l'excès de leur joie.

Smoloff tombe aussi aux pieds des exilés. " Ah !" leur dit-il, " vous avez plus d'un enfant. Jusqu'à ce moment Elisabeth m'a nommé son frère, mais à vos genoux peut-être me permettra-t-elle d'aspirer à un autre nom." La jeune fille prend la main de ses parents, les regarde et leur dit : " Sans lui, je ne serois point ici peut-être ; c'est lui qui m'a conduite aux genoux de l'empereur, qui a parlé pour moi, qui a sollicité votre grâce, qui l'a obtenue ; c'est lui qui vous rend votre

patrie, qui vous rend votre enfant, qui me ramène dans vos bras. O ma mère ! dis-moi comment doit se nommer ma reconnoissance ? ô mon père ! apprends moi comment je pourrai m'acquitter." Phédora, en pressant sa fille contre son sein, lui répondit : " Ta reconnoissance doit-être l'amour que j'ai pour ton père." Springer s'écria avec enthousiasme : " Le don d'un cœur comme le tien est au-dessus de tous les bienfaits : mais Elisabeth ne sauroit être trop généreuse." La jeune fille alors unissant la main du jeune homme à celles de ses parents, lui dit avec une modeste rougeur : " Vous promettez de ne les quitter jamais.—Mon Dieu !" ai-je bien entendu !" s'écria-t-il ; " ses parents me la donnent, et elle consent à être à moi." Il n'acheva point, il pencha son visage baigné de larmes sur les genoux d'Elisabeth ; il ne croyoit pas que dans le ciel même on pût être plus heureux que lui ; et l'ivresse de cette mère qui revoyoit son enfant, le tendre orgueil de ce père qui devoit la liberté au courage de sa fille, l'inconcevable satisfaction de cette pieuse héroïne qui, à l'aurore de sa vie, venoit de

remplir le plus saint des devoirs, et ne voyoit plus aucune vertu au dessus de la sienne ; tous ces biens réunis, tous ces bonheurs ensemble ne lui sembloient pas pouvoir égaler le bonheur qu'il devoit au seul amour.

Maintenant, si je parlois des jours qui suivirent celui-là, je montrerois les parents s'entretenant avec leur fille des cruelles angoisses qu'ils ont endurées pendant son absence ; je les montrerois écoutant avec toutes les émotions de l'espérance et de la crainte, le récit qu'elle leur fait de son long voyage ; je ferois entendre les bénédictions du père en faveur de tous ceux qui ont secouru son enfant ; je ferois voir la tendre mère montrant, attachée sur son cœur, comme la seule force qui avoit pu la faire vivre jusqu'à cet instant, la boucle de cheveux envoyée par Elisabeth ; je dirois ce que les parents éprouvèrent le jour que l'exilé se présenta dans leur cabane pour leur apprendre le bien que leur fille lui avoit fait ; je dirois les larmes qu'ils versèrent au récit de sa détresse, les larmes qu'ils versèrent au récit de sa vertu : enfin, je raconterois leurs adieux à cette cabane

sauvage, à cette terre d'exil, où ils ont souffert tant de maux, mais où ils viennent de goûter une de ces joies d'autant plus vives et plus pures, qu'elles s'achètent par la douleur et naissent du sein des larmes; semblables aux rayons du soleil, qui ne sont jamais plus éclatants que quand ils sortent de la nue pour se réfléchir sur des champs trempés de rosée.

Pure et sans tache comme les anges, Elisabeth va participer à leur bonheur, elle va vivre comme eux d'innocence et d'amour. O amour! innocence! c'est assurément de votre éternelle union que se compose l'éternelle félicité.

Je n'irai pas plus loin. Quand les images riantes, les scènes heureuses se prolongent trop, elles fatiguent, parce qu'elles sont sans vraisemblance; on n'y croit point, on sait trop qu'un bonheur constant n'est pas un bien de la terre. La langue, si variée, si abondante pour les expressions de la douleur, est pauvre et stérile pour celles de la joie; un seul jour de félicité les épuise. Elisabeth est dans les bras de ses parents, ils vont la ramener dans leur patrie, la réplacer au rang de ses ancêtres,

s'enorgueillir de ses vertus, et l'unir à l'homme qu'elle préfère, à l'homme qu'ils ont eux-mêmes trouvé digne d'elle. C'en est assez, arrêtons-nous ici, reposons-nous sur ces douces pensées. Ce que j'ai connu de la vie, de ses inconstances, de ses espérances trompées, de ses fugitives et chimériques félicités, me feroit craindre, si j'ajoutois une seule page à cette histoire, d'être obligée d'y placer un malheur.

FIN.

De l'Imprimerie de B. Clarke, Well-Street, London.

LIVRES D'AMUSEMENT ET D'INSTRUCTION,

Qui se trouvent chez COLBURN, *Libraire,*

No. 50, Conduit-Street, New Bond-Street.

---

1. CONTES A MA FILLE PAR J. N. BOUILLY, Membre de la Societé Philotechnique, de l'Académie des Sciences et Arts de Tours, &c. &c. Seconde Edition soigneusement revue et corrigée à l'usage de la Jeunesse, 1 vol. 12mo. Price 5s. 6d. Bound.

"These Tales are the production of a man of letters, who has devoted himself to the instruction of his daughter, and they will be acceptable to all those who have undertaken a similar task, from the amusing variety of their subjects and the moral lessons which they convey."—Monthly Review.

"These are very pretty Tales; and well adapted for the instruction of young persons in the middle ranks of life. The incidents are ingeniously combined, and so disposed as to have a good moral effect. To the young French scholar we can particularly recommend this performance, as exemplifying the elegant and easy turns of the language; and the peculiarities of the idiom."—Critical Review.

2. LES SOIREES D'HIVER, ouvrage amusant et instructif, dédié à la Jeunesse, par J. B. DEPPING.

N. B. This work, which is written on a new and improved plan for youth, has met with the most distinguished success in Paris, where three Editions have already been called for. It is recommended with confidence to the notice of Parents and Teachers, and is particularly adapted as a Class-Book for public and private Seminaries. It may not be improper to add, that in this interesting work an attempt has been made to initiate the youthful mind into the study of mankind, by presenting it with a description of whatever is most remarkable in the customs, habits, manners, sentiments, and way of life, of the different nations spread over the surface of the globe. A translation will also be speedily published, with the title of "*Evening Entertainments*," which is particularly applicable, as the numerous geographical notices, historical and biographical anecdotes, and details of subjects in natural history render it irresistibly attractive and amusing. To all who are concerned in the important business of education it is recommended as a valuable assistant.

3. LA BOTANIQUE, HISTORIQUE et LITTERAIRE; suivie d'une Nouvelle, intitulée LES FLEURS, ou LES ARTISTES. Par. Mad. De Genlis.

It is presumed that this Work, on the composition of which the Author has bestowed many years, will be found particularly interesting to the Lovers of Botany, and no less so to those who read solely for amusement, being interspersed with a variety of original Anecdotes. The Novel, entitled "Les Fleurs, which is subjoined, is perhaps one of the author's happiest efforts.

4. IL VERO MODO di PIACERE, in COMPAGNIA, (The Art of Pleasing in Company), Italien et François. Price 6s.

This excellent Work for Youth of both Sexes, consisting of instructive and entertaining Conversations on the Art of Pleasing in Company, is expressly intended to facilitate the acquisition of the Italian and French Languages, and is strongly recommended to the notice of Parents and Teachers.

"We think so favourably of this performance, that we do not hesitate to recommend it to our young Readers who are studying the Italian Language."—Monthly Review.

5. SAINCLAIR, ou la Victime des Sciences et des Arts. Par Madame De Genlis. Price 3s.

"A delightful little Tale, told with great simplicity, and conveying an excellent Moral in the most pleasing form."—Critical Review.

6. BELISAIRE, par Madame de Genlis, Second Edition, 2 vols. 7s.

This work of Mad. de Genlis is exempt from those exceptionable passages with which Marmontel's abounds, and can therefore be confidently recommended for the use of schools and young people.

7. LA PRISE de JERICHO, par Madame Cottin, Auteur d'Elisabeth, Mathilde, &c. 1 vol. 2s. 6d.

8. LES ŒUVRES COMPLETES de Madame Cottin, précédées de Memoires sur la Vie de l'Auteur, neatly printed in 14 vols. duodecimo, Price 3l. 3s.——N. B. Any of the works may at present be had separate, but as few copies remain of some of them, the public are requested to lose no time in completing their sets.

LA

PRISE DE JÉRICHO.

PAR MADAME COTTIN.

LA

PRISE DE JÉRICHO,

OU

LA PÉCHERESSE CONVERTIE.

PAR MADAME COTTIN,

AUTEUR DE CLAIRE D'ALBE, MALVINA, AMELIE MANSFIELD, ELISABETH, ET MATHILDE.

A PARIS:

ET A LONDRES, CHEZ COLBURN,

LIBRAIRE CONDUIT-STREET, NEW BOND-STREET.

1811.

De l'Imprimerie de B. CLARKE, Well-Street, London.

LA

PRISE DE JÉRICHO,

OU

LA PÉCHERESSE CONVERTIE.

LIVRE PREMIER.

Beni soit le Dieu l'Israël ! si sa colère est terrible au méchant endurci, sa miséricorde est infinie pour le pécheur repentant. Humilions nos fronts devant lui, et il tournera son visage vers nous ; pleurons sur nos péchés, et il nous en lavera ; demandons grâce, et nous l'obtiendrons : pour tous les bienfaits qu'il nous prodigue, il ne demande que notre amour, et n'est-ce pas un bienfait de plus ? Oh !

louons le saint nom de l'Eternel! que la création entière s'émeuve à sa parole, s'émerveille de sa puissance, adore sa bonté, s'élève vers lui, le bénisse et s'écrie: C'est par lui que je suis. Mais du sein de ce concert universel de louanges, que l'homme, ce triste enfant du péché, élève surtout la voix pour glorifier la clémence adorable qui ne demande qu'un repentir sincère pour effacer des années d'erreurs. Ah! que le plus criminel des enfans de Bélial crie vers le Seigneur, avec un cœur contrit, en disant: *j'ai péché*; aussitôt ses crimes lui seront remis, et l'Eternel lui ouvrant les bras, lui dira: "Tu m'appelles, me voici; mon fils, mon fils, pourquoi m'avais-tu abandonné?"

O murs de Jéricho! vous, témoins dans ces temps reculés qui touchent presqu'à la naissance du monde, des merveilles inouies dont le souvenir se prolongera jusque dans les années éternelles, dites comment à la vue de Josué conduisant la sainte arche, vos orgueilleux et formida-

bles remparts s'ébranlant tout à coup, croulèrent avec fracas, et par leur terrible chute portèrent l'effroi dans l'âme des pervers, en leur annonçant qu'un même sort les attendait ; comment, du sein de cette désolation générale, le Tout-Puissant, miséricordieux jusque dans ses plus justes vengeances, fit briller la lumière de vérité en éclairant le jeune Rahab aux yeux des fils de Canaan ; comment ceux-ci, au lieu d'être touchés de son exemple, voulurent la mettre à mort, et par leur endurcissement appelèrent enfin sur leurs têtes l'effrayant anathême dont l'Eternel ne frappa jamais ses enfans qu'à regret.

Israël en deuil, campé dans les plaines de Moab, pleurait depuis trente jours son chef et son législateur ; Moïse n'était plus ; Josué l'avait remplacé ; Josué, moins éloquent, moins sublime peut-être, mais aussi soumis à son Dieu et plus intrépide guerrier ; c'était lui que l'Eternel avait choisi pour conduire les Hébreux dans la terre de Canaan. Un jour qu'il priait

sur les hauts lieux, Dieu se communiqua à lui, et lui révéla sa volonté en ces termes : " J'ai juré à Abraham, à Isaac et à Jacob, de donner à leurs descendants le riche pays qu'occupent encore les fils de Canaan ; il est temps de remplir ma promesse ; marche contre les Infidèles à la tête de tout Israël, traverse le Jourdain, et toute la terre où tu imprimeras tes pieds, je te la donne, depuis le désert au midi, jusqu'au Liban au septentrion, et depuis l'Euphrate à l'orient, jusqu'à la grande mer à l'occident. Cette vaste étendue de pays sera soumise à la domination des Hébreux, tant qu'ils observeront strictement mes lois. Toi, Josué, mon serviteur, que j'ai élu chef de ce peuple immense, fais-lui méditer jour et nuit mes commandements ; qu'il soit soumis et fidèle, et j'attacherai la victoire a ses pas."

Dieu dit ; et Josué, la face prosternée contre terre, s'écria : " Que ta volonté soit faite, ô Eternel ! et que ton serviteur soit écrasé sous tes pieds comme un ver-

misseau, s'il n'exécute pas ponctuellement tes saintes lois." A ces mots, une lumière resplendissante sortit de la nue, entoura et éblouit Josué, et l'effroi s'empara de son cœur; il craignit de voir la face du Dieu vivant, que nul mortel ne peut envisager sans mourir.* Mais Dieu le rassura, disant: "Ne tremble pas, car tu es mon serviteur bien-aimé; va, assemble ton peuple, et fais lui part de mes volontés." Alors la nuée se dissipa, et Josué, en se relevant de son humble posture, n'aperçut autour de lui qu'un cercle de terre consumé par le feu, et il délia ses souliers pour y marcher, car il connut que ce lieu était saint.

Alors il descendit de la montagne, et quand il fut assis dans sa tente, il fit sonner la trompette sacrée, pour que toutes les tribus se rassemblassent autour de lui.

---

* Et quand Gédéon eût connu qu'il avait vu l'Eternel face à face, il se crut mort; mais Dieu lui dit: "Il va bien pour toi, ne crains rien, tu ne mourras pas." (JUGES, chap. 6, v. 22 et 23.)

A cet appel, qui annonçait que le Ciel avait parlé, tout le peuple entier fut en mouvement, et parut dans ces vastes déserts comme les vagues d'une mer agitée; chacun accourait avec empressement, interrogeait avec curiosité, impatient de connaître la révélation divine d'où dépendait le sort général. Cependant chaque tribu s'avance vers la tente de Josué. A leur tête parut Juda, superbe et nombreuse, et qui est en possession du premier rang depuis que le sceptre et la gloire de donner un Sauveur au monde lui ont été promis par Jacob. L'orgueilleuse Ephraïm la suit de près, fière de descendre de Joseph, de former une tige patriarchale, et surtout de voir dans le vénérable chef d'Israël un membre pris dans son sein. Lévi paraît à son tour; quoique exclue du partage des terres, elle pense que le droit réservé à elle seule de donner des prêtres au Seigneur, peut compenser tout autre avantage. Tu parais après, malheureuse Benjamin, toi qui te glorifiais d'être issue du favori de Jacob; tu ne prévoyais pas

alors qu'il naîtrait de telles abominations de ton sein, que tes frères mêmes, irrités contre toi, s'uniraient pour te détruire. Enfin, chaque tribu se place en son rang; celle de Dan vient la dernière, quoique son droit d'aînesse lui assigne la primauté sur celle de Nephtali; mais sans doute que, destinée à donner aux autres l'exemple de l'idolâtrie, Dieu voulût la punir d'avance de ce qu'elle serait la première à abandonner son culte.

Josué étendit ses regards paternels sur ces nombreux descendans de Jacob, qui tous, les yeux fixés sur lui et le corps à demi courbé, attendaient avec soumission qu'on leur révélât la volonté du Seigneur. Il les bénit avec ferveur, et après s'être recueilli quelques instants, élevant la voix au milieu du silence que la multitude des auditeurs rendait si imposant, il dit: "Enfans d'Israël, le Dieu des armées m'a parlé, il nous commande d'aller conquérir l'héritage que depuis long-temps il destine à la postérité d'Abraham; il nous promet la victoire, si

notre foi est sincère et notre obéissance aveugle. Vous allez voir renouveler tous les miracles dont nos pères furent témoins dans le désert. L'Eternel lui-même marchera au-devant de son peuple; à sa voix, les montagnes qui ont été de tout temps tomberont, les rochers des siècles se briseront, et les fleuves lui ouvriront un passage; car l'Eternel est grand, il commande aux éléments, et les chemins du monde sont à lui. Alors il foulera les infidèles sous ses pieds avec indignation et le tremblement les saisira, et ils invoqueront le néant; mais ils ne l'auront pas, et nous les verrons fuir devant nous comme la feuille desséchée que l'ouragan balaie. Ainsi, ce que Dieu commande, ne tardons pas à l'exécuter; obéissons aveuglément, et il nous soutiendra dans notre sainte entreprise. Mais avant de quitter les plaines de Moab pour nous rendre au bord du Jourdain, tandis que nous offrirons des sacrifices au Seigneur, et que tout Israël, soumis à un jeûne austère, s'abstiendra pendant trois jours des em-

brassements de ses compagnes, je vais envoyer deux vaillants hommes à Jéricho, pour nous rendre compte des forces de la ville et de la disposition des habitans."

Josué se tut, et tout le peuple applaudissant avec acclamation aux paroles de son chef, brûle d'aller vaincre sous lui, et témoigne sa gratitude au Seigneur par des holocaustes sans nombre. Cependant, tous les premiers de chaque tribu s'assemblent en tumulte pour savoir sur qui tombera le choix du général; les faibles fuyent, effrayés de la périlleuse entreprise; les forts s'approchent, empressés de l'obtenir. Josué nomme Horam et Issachar, et s'applaudit d'un choix qu'il doit moins à sa sagesse qu'à une inspiration divine : Horam, d'un âge mûr, est né dans la tribu d'Ephräïm; ainsi que Josué, il fut jadis compté parmi les amis de Moïse, et était digne de l'être; Issachar, à l'aurore de la vie, voit remonter ses aïeux juqu'à Juda; ses traits sont majestueux, sa noire chevelure flotte sur ses épaules en boucles nombreuses, sem-

blables aux bouquets de la jacinthe. Instruit des honneurs promis à sa postérité, il espère s'en rendre plus digne aux yeux du Seigneur, en se dévouant pour le bien de ses frères. Déjà dans les combats il s'est acquis une haute réputation de vaillance, et plus d'une fois sa beauté a fait soupirer les jeunes vierges d'Israël ; mais, indifférent à leurs charmes, il n'a point vu encore celle qu'il désire nommer son épouse, et il s'en étonne ; car Moïse lui a prédit qu'avant l'année révolue il engagerait sa foi. Cependant il part ; sa tendre mère désespérée le presse entre ses bras, et ne peut se résoudre à quitter ce premier fruit de ses amours ; tandis que son père, dont l'âge a blanchi les cheveux, se rappelle la résignation d'Abraham, et soumis, ainsi que le saint patriarche, à la volonté du Très-Haut, se prosterne la tête couverte de cendres, et suit de l'œil son fils bien-aimé, sans que la douleur puisse lui arracher une larme.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LIVRE DEUXIEME.

A PEINE les premiers rayons du jour avaient-ils blanchi les cimes sourcilleuses du mont Garizim, que le brave Horam et le jeune Issachar s'avancèrent vers le Jourdain ; tous deux, fiers de la confiance de leur chef, et soumis aux ordres de Dieu, marchaient avec intrépidité au-devant du danger, et ne pensaient qu'à la gloire. Horam, chargé de jours et d'expérience, témoin depuis quarante ans qu'il errait avec ses frères dans le désert, de tous les miracles que Dieu avait faits en leur faveur, et des terribles vengeances dont il avait puni leurs iniquités, se plaisait à éclairer le jeunesse d'Issachar, en lui racontant ce qu'il avait vu. " Le vaste et fertile pays que nous traversons," lui disait-il, " appartenait jadis à l'infidèle Amorrhéen, maintenant il est devenu le patrimoine de nos frères. Ruben, Gad

et Manassé, établis sur le bord oriental du fleuve, y recueillent tranquillement leurs moissons, et font couler l'huile et le vin à flots précipités dans des caves spacieuses. Au de là du Jourdain, vous voyez s'étendre de vastes plaines couvertes de lin, de baume et de pâturages, ombragées d'oliviers et de cèdres; c'est là que s'élève la ville des palmes, la superbe Jéricho, dont les tours orgueilleuses semblent toucher ce ciel qu'elles outragent; plus loin, vos regards embrassent tout cet immense pays, depuis Ségor, sur les frontières de l'Idumée, jusqu'aux sources du Jourdain, au pied des montagnes du Liban. Voilà l'héritage promis à nos pères, et que le Seigneur nous donnera, si nous marchons avec une foi vive et sincère au-devant de nos ennemis. Eh! que nous fait qu'ils couvrent la plaine de leurs innombrables bataillons, quand le Dieu fort est avec nous? Quel est l'indigne Israélite qui, en se rappelant le passage de la Mer Rouge, l'eau jaillissant du rocher d'Oreb, et la loi donnée par

Dieu même au mont Sinaï, ose douter du succès d'une entreprise commandée par l'Eternel? N'oubliez pas, Issachar, que c'est pour avoir chancelé un moment dans sa foi, que Moïse, le plus grand prophète qui se soit jamais levé dans Israël, fut condamné à ne point entrer dans la terre de Cànaan. Ayez toujours cet exemple présent; et dans les périls qui nous attendent sans doute aux murs de Jéricho, si vous sentez votre âme prête à défaillir, tournez les yeux vers la montagne de Nébo, et songez que c'est là où, pour expier une seule faiblesse, expira notre saint législateur, après quatre-vingts ans de travaux entrepris pour la gloire du Seigneur."—"Je sais que les maux comme les biens procèdent du Très-Haut," répondit Issachar: toujours soumis à ses lois, toujours reconnaissant de ses dons, la vue du plus affreux trépas n'ébranlerait pas ma foi, et pourtant Dieu m'avait promis, par la voix de Moïse, qu'avant la fin de l'année il me ferait voir l'épouse qu'il me destine, celle qui portera dans

ses flancs la glorieuse lignée d'où doit descendre le Sauveur du monde. Nous touchons aujourd'hui au dernier jour de l'année, je m'éloigne des jeunes vierges de Juda pour aller chez les idolâtres: est-ce donc dans ce sang impie que Dieu choisira celle qu'il veut élever au-dessus de toutes les femmes d'Israël?"—"Ne jugeons point ainsi ce qu'il ne nous appartient point de connaître," reprit Horam; "car les pensées de Dieu ne sont point nos pensées, et ses voies ne sont pas nos voies; ce qu'il a promis, il le tiendra; ce qu'il ordonnera, vous l'exécuterez. Gardez seulement votre cœur droit et vos mains pures; soumettez-vous sans réserve, et l'Eternel saura bien trouver le moyen d'accomplir ses promesses."

En parlant ainsi, les deux voyageurs arrivèrent sur le bord du grand fleuve, dont les eaux débordées inondaient les campagnes. Soit qu'ils s'approchassent du torrent de Jaser, soit qu'ils descendissent vers le lac Asphaltite, ils ne pouvaient trouver aucun passage. "Dieu

nous aurait-il abandonnés ?" s'écria Horam en élevant ses mains vers le ciel. —"Est-ce vous qui doutez," s'écria Issachar surpris, "et est-ce moi qui vous apprendrai comment une foi sincère triomphe d'un pareil obstacle ?" Il dit, et se précipitant dans le fleuve, il se débat contre les vagues qui le repoussent vers le rivage, triomphe de la fureur des flots, atteint l'autre bord, met le pied sur la terre de Canaan, et rend grâces à l'Eternel.

En l'apercevant sur la rive opposée, Horam s'encourage à l'imiter; il lutte péniblement contre le courant qui l'entraîne; il arrive enfin, confus qu'un vieux ami de Moïse se soit laissé devancer par un enfant du désert. Prêt à livrer son cœur à l'envie, il réprime bientôt ce vil sentiment; il se souvient qu'Issachar est destiné à être la tige du sang royal de Juda, et se plaît à le voir s'élever par la beauté et le courage au-dessus de tous les mortels.

La nuit commençait à étendre ses

voiles sur toute la nature, lorsque les deux Israélites entrèrent dans Jéricho. Troublés de se trouver seuls, loin de leurs frères, au milieu d'une nation idolâtre, ils ne savaient ce qu'ils devaient faire, ni à qui recourir pour demander l'hospitalité. Dans cet embarras, ils se tenaient à l'écart, près de la porte de la ville, lorsqu'ils virent passer près d'eux une jeune fille qui venait puiser de l'eau à la fontaine. Un long voile retenait une partie de sa blonde chevelure, l'autre s'échappait sur un cou plus blanc que l'ivoire; elle était belle, mais l'éclat de sa beauté semblait terni par les larmes qui coulaient sur ses joues. Pâle et abattue, elle s'avançait et elle était semblable au jasmin qui incline doucement sa tête chargée de la rosée du matin. A l'aspect des deux voyageurs, elle rougit, s'arrête et paraît incertaine; cependant, bientôt après elle s'approche, et levant sur eux un œil timide, elle dit: " Etrangers, j'ignore quel projet vous conduit dans nos murs, mais quel qu'il soit, la maison de Rahab vous est ouverte;

venez vous y reposer sans crainte, vous n'aurez point a vous repentir d'y être entrés." Les deux Israélites, charmés de sa proposition, n'hésitent point à l'accepter. Issachar surtout, ému de la beauté de cette jeune fille, et touché de sa pudeur, se sent entraîné par une puissance invisible qui agit sur lui à son insu." "Qui êtes-vous," lui demanda-t-il, "vierge charmante, vous dont la charité ne dédaigne point deux malheureux voyageurs?"— "Je ne suis point une vierge," répondit-elle, en soupirant amèrement; "les odieux prêtres de Baal abusèrent de ma jeunesse et de mon innocence; et quand je me souviens de ces jours d'égarement, qui n'étaient qu'absynthe et que fiel, mon âme demeure abattue en-dedans de moi. Ah! si le Dieu d'Israël voulait prendre pitié de mon repentir et me laver de mon opprobre, je le prierais sur les hauts lieux, et je m'offrirais moi-même en holocauste pour appaiser sa colère."—"Ah!" reprit vivement Issachar, "puisque votre âme s'est conservée pure, et que vous gé-

missez sur vos fautes, vous trouverez grâce devant l'Eternel." —" Oui," ajouta Horam à voix basse, " si vous sauvez les fils d'Israël et les aidez dans leur entreprise, tous vos péchés vous seront remis, et le Seigneur vous absoudra." A ces mots, la jeune fille se rassura; ses yeux brillèrent d'un doux éclat, et elle se mit en devoir de conduire les voyageurs dans sa maison: Issachar lui prit la main; tous deux marchaient à pas lents devant Horam, en soupirant involontairement. La nuit était belle et fraîche, un vent léger agitait le feuillage des palmiers, les fleurs qui naissent sans culture autour de Jéricho exhalaient dans l'air leurs plus doux parfums; on entendait les gémissements de la colombe amoureuse, et dans le lointain, l'impétueux Jourdain faisait retentir le bruit de ses flots. Issachar contemplait en silence la touchante timidité, la grâce modeste de la jeune Cananéenne, et une sorte d'enchantement s'insiuuait par degrés dans son cœur, comme la douce vapeur du sommeil s'insinue

dans des yeux appesantis. Il se disait en lui-même : " C'est aujourd'hui que Dieu a promis qu'il me montrerait l'épouse qu'il me destine ; mais Dieu agréera-t-il pour sa servante celle qui fut profanée par l'impie? Oh! puisse-t-il pardonner à Rahab comme je lui pardonne !"— " Dieu d'Israël !" disait de son côté la jeune fille ; " si un songe ne m'a pas trompée, un de tes enfans est destiné à sauver mon âme, et moi à sauver sa vie. Oh! que ce soit celui-ci, et je n'aurai pas imploré ton nom en vain."

Cependant, ils arrivent bientôt à la maison de Rahab. Elle est simple et commode; on n'y voit point briller le marbre, l'or ni la soie, mais une jeune vigne en tapisse le mur, en couvre le toit, et un épais berceau de platanes et de citronniers en ombrage l'entrée : située près du rempart, elle s'élève au-dessus et domine sur la campagne. Aussitôt que les voyageurs ont passé le seuil de sa porte, la jeune Cananéenne s'empresse auprès d'eux et leur prodigue tous les de-

voirs de l'hospitalité; elle remplit un grand vase d'airain d'une eau tiède et odorante, afin de laver elle-même leurs pieds fatigués; elle couvre une table de gâteaux de pur froment, de dattes d'olives, et d'un rayon de miel doré, et verse dans des coupes couronnées de fleurs, du lait pur et du vin doux. Dans tous ses soins, dans tous ses mouvements, la jeune pécheresse a tant de simplicité et d'abandon, le sentiment de ses fautes imprime un caractère si touchant à sa physionomie, qu'Issachar, de plus en plus enflammé lui donne déjà dans son cœur le nom de sa bien-aimée; mais soumis à la volonté du Ciel, il attend que le Seigneur ait parlé pour oser expliquer ses vœux.

Avant que le sommeil vienne fermer la paupière des voyageurs, Rahab, attentive à tout ce qui peut leur plaire, prend un cistre d'or, et mêlant sa voix mélodieuse à l'instrument, elle chante un cantique sacré. Horam et Issachar ont entendu souvent les chœurs des filles d'Israël; mais jamais une si ravissante harmonie n'a frap-

pé leurs oreilles, jamais la piété n'honora plus dignement le nom du Seigneur. Horam étonné s'écrie: " O fille de Canaan! par quel prodige, au printemps d'âge, séduite par les plaisirs, plongée dans les voluptés, au sein d'une nation idolâtre, avez-vous eu connaissance du vrai Dieu, et avez-vous appris à chanter ses louanges au milieu des cris blasphémateurs des infidèles ?"—" Hélas !" reprit humblement Rahab, " sans doute que le Tout-Puissant a vu que je péchais par ignorance, et qu'il n'a pas voulu me laisser à jamais dans les ténèbres de l'erreur. Je me souviens qu'un jour, la tête couronnée de roses, je formais avec mes compagnes des danses licencieuses autour des idoles de Baäl, quand je fus saisie tout à coup d'une froide sueur et d'un frémissement involontaire ; je ne vis plus le temple qu'avec horreur, et je m'en éloignai précipitamment. Je sortis de Jéricho, et me mis à courir dans la campagne comme une insensée, sans prendre aucun repos la nuit, et ne cherchant le jour que

l'eau de quelques fontaines, qui calmait à peine la soif ardente et la fièvre intérieure qui me dévoraient. Effrayée de mon état, je m'écriais les yeux baignés de larmes : ' N'est-ce pas à cause que le ' Dieu fort n'est pas avec moi, que ces- ' maux-ci m'ont trouvée ?' Enfin, un jour, lasse d'errer dans les lieux sauvages, je vins m'asseoir sous les grands sycomores qui ombragent le bord du fleuve, et de là apercevant la pointe de Phasga, un trouble confus s'éleva au dedans de moi, mes sanglots redoublèrent, et l'Eternel parla à mon cœur. C'est là qu'est le peuple d'Israël, me disais-je, ce peuple aimé du seul vrai Dieu, et destiné à régner sur l'héritage de nos pères : c'est là que réside l'éternel roi des siècles et la source de toute lumière ; c'est là que Rahab voudrait être, non pour séduire les serviteurs de Dieu, comme l'ont fait les filles de Madian, mais pour se convertir à sa parole, et retrouver le repos qui la fuit. Alors je m'endormis, et durant mon sommeil, il me sembla qu'un ange

m'apparaissait. ' Rahab,' me disait-il, ' tes cris ont été jusqu'au trône du Très-' Haut, et il t'a regardée avec compas-' sion ; non-seulement il t'excepte de la ' réprobation dont il a juré d'envelopper ' tous tes frères mais il veut que de ton ' sang naisse le Messie, qui doit appren-' dre au monde qu'il y a plus de joie au ' ciel pour un pécheur qui s'amende, que ' pour dix justes qui n'ont jamais failli ' Purifie tes désordres passés par une vie ' austère et chaste, et prends confiance ' en la miséricorde divine. Un jour, le ' plus beau des fils de Jacob te prendra ' dans ses bras et te nommera son épouse." .... A ces mots, Rahab ne put s'empêcher de lever les yeux sur Issachar, mais les baissant aussitôt, elle rougit comme la nue transparente dont le soleil s'enveloppe en quittant l'horizon ; sa voix tremblante expira sur ses levres entr'ouvertes, et elle n'eut pas la force d'achever son récit. A cet instant, un bruit tumultueux se fit entendre à la porte. " Ce sont sans doute les envoyés du roi,"

s'écria Rahab effrayée; " depuis long-temps on craint ici l'irruption de vos frères, on se tient sur ses gardes; il y a des espions partout, et la vue de deux étrangers aura inspiré des soupçons; mais ne craignez rien, je saurai vous sauver, dussé-je perdre la vie." En parlant ainsi, elle les fait promptement monter au haut de la maison, les couvre de paille de lin, et court ensuite ouvrir aux troupes du roi. " On a vu," lui dit le chef, " deux Israélites entrer ce soir dans nos murs; on sait qu'ils sont chez vous, il faut les livrer sur-le-champ."—" Il est vrai," dit-elle, " qu'à l'entrée de la nuit " deux étrangers sont venus me demander un asile; mais sans doute ils ont craint de ne pas y être en sûreté, car ils se sont hâtés de quitter la ville avant l'heure où l'on ferme les portes."—" Rahab," reprit le chef d'un ton menaçant, " les yeux sont ouverts sur vous: on vous accuse d'honorer en secret le Dieu d'Israël; tremblez si on découvre que vous avez caché ces perfides étrangers."—" Je vous ai déjà

dit," répondit elle tranquillement, "qu'ils ne sont plus dans ma maison ; sans doute ils ont pris la route du grand fleuve, afin de se rendre à leur camp."— "Je cours à leur poursuite," s'écria le chef; "mais s'ils nous échappent, tremblez, vous dis-je; votre vie nous répond d'eux: et si la fuite vous dérobait à notre vengeance, votre famille entière, traînée au supplice, expierait votre trahison,"—"Soyez sûr que je ne l'oublierai pas," lui dit-elle, en croisant ses deux mains sur sa poitrine, et baissant humblement la tête. Alors le chef la quitta. A peine Rahab l'eut-elle vu s'éloigner avec sa troupe, qu'elle se hâta d'aller délivrer ses deux captifs. "Le roi est instruit de votre arrivée dans ces murs," dit-elle ; "vous n'y êtes pas en sûreté ; fuyez, prenez cette corde, glissez-vous dans la campagne le long du mur. Tandis qu'on vous cherchera au bord du fleuve, gagnez la vallée de Janoé, traversez le torrent de Carith, enfoncez-vous dans les cavernes de Salim. Dans trois jours je

vous y porterai, avec quelque nourriture fraîche, tous les détails que votre général vous a chargés de recueillir."—" Non, charmante et généreuse Rahab," s'écria vivement Issachar, " nous ne partirons pas sans vous. Venez dans les plaines de Moab recevoir les bénédictions de nos frères, et montrer aux filles d'Israël l'épouse que l'Eternel destine à l'heureux Issachar."—"Je ne puis croire," reprit-elle en baissant les yeux, " qu'une semblable gloire soit jamais le partage d'une pauvre pécheresse comme moi." —" L'Eternel l'a juré," interrompit Issachar : " celle qui sauvera Israël, verra sa postérité régner sur toute la Palestine, et partagera la couche d'Issachar. Venez donc avec nous, ô Rahab ! venez ; ne craignez point la fatigue, ni le passage du fleuve impétueux, je vous porterai dans mes bras, heureux de marcher chargé, d'un fardeau si doux."—" Non," reprit-elle, " je n'abandonnerai pas mon père, ma mère, et mes sœurs, à la colère du roi ; il faut même que vous me pro-

mettiez de respecter leur vie-quand vos frères entreront dans Jéricho."—" Nous le jurons, ô généreuse fille !" s'écria Horam; "quand vous verrez Israël en armes, ayez soin de lier un cordon pourpre à la fenêtre que voici, ensuite vous retirerez tous vos parents dans votre maison, et quiconque y demeurera, son sang sera sur nous, si un des nôtres le répand; mais aussi, quiconque en sortira, son sang sera sur lui, et il ne nous en sera pas demandé compte."—" Que ce soit ainsi que vous l'avez dit ?" reprit Rahab; " maintenant partez, enfants de Jacob, profitez de l'instant où la lune, obscurcie par les nuages, vous dérobe aux espions qui nous environnent."—" Mais," dit Issachar, " qui sait si les impies de Jéricho nous voyant échappés à leurs poursuites, ne tourneront pas leur colère contre vous ? Quoi ! je vous abandonnerais à leur furie, vous, la libératrice d'Israël, l'élue du Seigneur, la bien-aimée d'Issachar ! Non, non; viens avec nous, ô la plus belle des filles; viens trouver le

bonheur sous ma tente; je ne t'offrirai pas la pourpre, les riches broderies, les mets exquis dont Jéricho s'enorgueillit, mais des fleurs fraîches comme ton teint et du lait pur comme mon cœur! Ah! tu n'as pas besoin d'ornement pour être belle: viens; l'Eternel l'a dit, il n'est pas bon que l'homme soit seul, consens donc à être mon épouse."—" O fils d'Israël!" répondit Rahab émue, " le murmure subit d'une fontaine est moins doux à l'oreille du voyageur altéré, que tes discours ne le sont à mon cœur, et depuis longtemps je soupirais après toi, comme l'enfant nouveau-né après le sein de sa mère; mais, je te l'ai dit, je n'abandonnerai point pour ton amour ceux de qui je tiens la vie; pars cependant sans inquiétude; et confie-toi au Tout-Puissant, il veillera sur nous, et saura bien me sauver de la main de l'impie."—" Assurément," s'écria Horam, " l'Eternel ne délaissera pas celle dont la foi est si vive et si sincère. Mais nous, Issachar, partons sans différer, notre présence accroît les dan-

gers de notre libératrice; et en nous livrant comme elle à la bonté du Seigneur, nous mériterons d'être sauvés comme elle."

Horam, ayant parlé ainsi, se glissa le long de la corde, et descendit dans la campagne. Issachar le suivit à regret: "Adieu, Rahab," dit-il; "je cède à la crainte de nuire à ta sûreté; mais dans trois jours tu viendras me rendre la vie dans la vallée de Janoé. J'irai au-devant de tes pas, je t'écouterai venir; ta vue sera pour moi comme l'herbe tendre à l'agneau affamé. Ne tarde pas à nous rejoindre; si je ne te voyais pas venir, je croirais que les Infidèles ont attenté à ta vie, et je reviendrais mourir avec toi." —"Généreux Issachar," reprit-elle, en lui tendant les bras, "qui suis-je pour mériter un pareil sacrifice? Non, quoiqu'il m'arrive, je t'ordonne de rejoindre tes frères et de respecter tes jours, ils appartiennent au Seigneur."—"Adieu, adieu!" s'écria-t-il de loin en s'agenouillant devant Rahab; adieu, ma bien-aimée!

mon âme ne te quitte pas, elle reste attachée aux lieux où tu es ; et si l'Eternel entend ces vœux, il veillera bien plus à ton salut qu'au mien." Rahab aurait voulu répondre, mais la douleur affaiblissait sa voix, dont le son mourant ne frappait plus que le vague des airs ; car Issachar, entraîné par Horam, dont l'effroi précipitait la marche, était déjà loin dans la plaine. Quelque temps elle le distingue encore ; bientôt l'obscurité le dérobe à sa vue, et ses regards inquiets se perdent dans la vaste nuit. Elle retient son haleine ; elle prête une oreille attentive aux pas des deux Israélites, qui retentissent sourdement dans le silence, peu à peu décroissent, se confondent avec le bruit de l'air, et se perdent enfin tout à fait. Mais lors même qu'elle a cessé d'entendre, elle écoute encore ; et si le vent, en s'élevant, agite dans le lointain les flots du Jourdain, éperdue, il lui semble qu'elle a reconnu les gémissements de son bien-aimé que les soldats du roi suprennent et arrêtent. " O

Eternel!" s'écrie-t-elle, la face prosternée contre terre et la poitrine oppressée de sanglots, " sauve l'ami de Rahab; que mes membres sanglants soient déchirés par l'Infidèle, mais qu'Issachar soit en sûreté Hélas! il fuit, et mon bonheur s'éloigne avec lui. Parce que je ne le vois plus, mes yeux versent des larmes amères, et tout est en désordre au-dedans de moi. Ah! qu'il puisse trouver sur sa route des fruits pour satisfaire sa faim, une fontaine pour étancher sa soif, et, au pied des cèdres, un gazon frais pour favoriser son sommeil. Puissant Dieu d'Israël! que tous tes bienfaits tombent sur lui, donne-moi toutes ses peines, et donne lui tous mes plaisirs; car je l'aime plus que le ramier n'aime la jeune couvée qu'il réchauffe de ses ailes et de son amour."

Tels étaient les vœux et les sentiments de la jeune Cananéenne, qui se laisse asservir par de terrestres désirs, sans chercher à les réprimer, car elle ne sait point encore que le culte du Seigneur demande

un cœur plus épuré, dans lequel l'amour de l'homme ne balance point celui du Créateur. Mais, au sein d'une nation idolâtre, c'était encore beaucoup que d'avoir su s'élever à la connaissance du vrai Dieu, de se dévouer avec joie et résignation au salut d'Israël, et de sacrifier une passion naissante à la sûreté de ses parents. Aussi l'Éternel la regarda-t-il avec complaisance, et du plus haut des cieux, où il réside dans un océan de lumière dont le soleil du monde n'est qu'une faible étincelle, il dit aux archanges qui l'entouraient dans un respectueux silence, en le couvrant de leurs ailes resplendissantes : " En vérité, voici celle que j'élèverai au-dessus de toutes les filles d'Israël, car elle m'a connu et m'a invoqué dans sa détresse ; aussi je me suis approché d'elle, et je bénirai son hymen et les fruits de son hymen, qui donneront des rois à mon peuple et un sauveur au monde."*

* De l'hymen de Rahab naquit une fille du même nom qu'elle, qui épousa Salmon, fils de Naasson, et

qui donna le jour à Böoz, père d'Obed; Obed le fut de Jessé ou d'Isaï; et celui-ci eut pour fils le grand David, premier roi d'Israël, de la tribu de Juda; duquel descend, selon la chair, le Messie fils de Dieu, et médiateur de la nouvelle alliance. (*Histoire du peuple de Dieu*, t. 3, p. 46.)

FIN DU SECOND LIVRE.

LIVRE TROISIEME.

CE fut par une protection divine qu'Horam et Issachar échappèrent à la rencontre des troupes qui les cherchaient dans les plaines de Jéricho, depuis Engalim, sur les bords du grand lac, jus-qu'aux montagnes d'Ephrem, à l'orient d'Aï. Chaque fois qu'ils s'approchaient d'elles, Dieu les entourait d'une nuée épaisse ; et sous cet abri céleste ils eurent bientôt gagné le torrent de Carith, qui sépare la vallée de Janoé des cavernes de Salim. Horam voulait le traverser, afin de s'éloigner davantage du danger, mais Issachar ne put se résoudre à le suivre. Il disait : " Non, je ne quitterai pas la vallée ; en restant ici, je la verrai plutôt, je saurai plutôt que Rahab est sauvée. Allez, Horam, laissez-moi seul ; ne risquons pas qu'on nous découvre tous deux, afin qu'un de nous du moins aille rassurer Israël." — " Faible enfant de Jacob," répar-

tit Horam ; " est-ce donc ainsi que vous vous confiez dans le Tout-Puissant ? Doutez-vous donc que s'il veut sauver Rahab, tous les efforts des infidèles ne feront pas tomber un cheveu de sa tête ? Celui qui nous a soustraits à la mort d'une manière si miraculeuse, n'aura-t-il pas le pouvoir de fermer les yeux de l'impie sur les démarches de la fille de Canaan ? Je vous ai vu plus résigné quand nous marchions vers Jéricho."—" Ah ! je ne craignais alors que pour moi," répondit douloureusement Issachar ; " mais c'est pour nous que Rahab s'expose : l'aimable fille de Jéricho est en danger, et Issachar l'a abandonnée. Qui sait si, maintenant, des barbares ne l'arrachent par de son asile pour la livrer à la vengeance du roi ? Peut-être elle m'implore, et je ne l'entends pas. Ah ! quand viendras-tu ici, fille charmante ? Je vais monter sur le haut de la colline, au pied de ces oliviers sauvages, et là je jure de ne prendre ni repos ni nourriture, jusqu'à l'instant où je t'apercevrai dans la plaine. Oh ! quand

je verrai tes regards timides se tourner autour de toi pour chercher Issachar; quand ta douce voix fera retentir les échos de son nom, et que tes pas légers se dirigeront vers le lieu d'où il te répondra, quels vœux lui restera-t-il à adresser au Seigneur ?"—" Est-ce bien vous que j'entends," s'écria Horam indigné ? " Quoi ! l'amour d'une femme remplit tous les vœux d'un serviteur de Dieu ? Aveuglé par une beauté fragile, qui bientôt ne sera que poudre, il oublie l'immortelle gloire promise à Israël ! Repentez-vous, Issachar ; car l'Eternel est un Dieu jaloux, qui ne veut point qu'on lui préfère aucun objet terrestre ; craignez que votre folle passion n'excite son juste ressentiment, et que pour vous mieux punir, il ne le fasse tomber sur Rahab." — " O Eternel ! prends pitié d'elle, et ne châtie que moi," s'écria Issachar dans un torrent d'amère douleur ; " si je t'ai offensé, ne la rends pas victime de mon égarement. Ah ! si c'est un crime de vouloir l'amour de Rahab, frappe

moi, Seigneur ; car nul ne fut plus coupable ni plus résolu à l'être toujours. Fille trop chérie ! ton image a pénétré jusque dans la moëlle de mes os, et le sable d'Aram, que le soleil dévore, est moins brûlant que mon amour. Viens, hâte-toi, car ta présence seule peut calmer les transports de ma douleur, et cette ardeur inconnue qui me consume comme les feux du Midi flétrissent la fleur du désert."— "Adieu ; je fuis !" s'écria Horam, en s'éloignant précipitamment ; "je crains que le Seigneur, irrité de l'excès de ton délire, ne fasse tomber sa foudre sur ta tête, et n'engloutisse tout ce qui t'entoure. Je vais m'enfoncer dans les cavernes de Salim, jusqu'à ce que Rahab, fidèle à sa promesse, vienne nous donner les lumières qui doivent éclairer notre général ; je les recueillerai de sa bouche, et j'irai les porter au camp d'Israël ; et toi, si subjugué par le vil amour de la chair, enchaîné aux pieds de ta Cananéenne, tu refuses de rejoindre avec moi les plaines de Moab, nos frères ne te regarderont

plus que comme le violateur des ordres de Dieu, et t'abandonneront à sa vengeance."

Il dit, et s'éloigna. Issachar ne s'en apperçut pas, à peine l'avait-il entendu ; l'image de Rahab, empreinte dans son cœur, absorbait toutes ses pensées. Couché sur la terre humide durant la nuit entière, exposé tout le jour à l'ardeur du soleil, il oubliait de se nourrir, et négligeait de se cacher ; sombre et rêveur, il parcourait en gémissant la riante vallée de Janoé, sans se reposer sous ses frais bocages, ni jouir de ses doux parfums ; appelant sa bien-aimée, prêtant l'oreille au moindre bruit, le murmure des insectes et le balancement de l'herbe faisaient palpiter son cœur d'une espérance trompeuse, qui, en s'évanouissant, le livrait à une tristesse plus profonde encore. Tel le passereau solitaire exhale ses tendres plaintes sur le palmier où il attend sa compagne ; depuis qu'il en est séparé, il ne chante plus, il néglige son plumage, il dédaigne la figue succulente et la datte sucrée ; il languit, il mourra si ses

amours lui sont ôtées. Eh ! qui pourrait vivre sans aimer ? tout ne vit-il pas d'amour dans la nature, depuis l'humble fleur dont l'astre du jour ouvre le sein, jusqu'aux brillants séraphins qui brûlent éternellement pour Dieu, en chantant ses louanges autour de son trône ?

Cependant, fidèle à sa parole, le troisième jour après le départ des deux Israélites, Rahab remplit une corbeille d'osier d'un quartier d'agneau rôti, d'un pain de fleur de farine, d'un vase de lait frais, et la posant sur sa tête, elle s'achemine vers la retraite d'Issachar, instruite de ce qu'elle doit dire aux deux Hébreux. Mais sa conduite a excité les soupçons du roi ; il l'a entourée d'espions qu'elle ignore et qui la suivent de loin : c'est donc elle qui va leur indiquer l'asile de son bien-aimé et le livrer à ses ennemis. O Eternel ! c'est ainsi que tu permets à notre ignorance de nous pousser dans l'abîme, afin de nous convaincre que, devant tous nos maux à nos erreurs, et notre salut à ta bonté, nous reportions vers toi

seul ce tribut d'adoration et de reconnaissance que notre faiblesse est souvent prête à accorder aux créatures que tu as faites, et aux images taillées par nos mains.

Rahab est parvenue à l'entrée de la vallée de Janoé ; elle s'avance à l'ombre des palmiers ; elle parcourt des bosquets de myrte et de grenadiers, dont les fleurs rouges s'effeuillent en passant sur sa blonde chevelure. Bientôt elle entend une marche précipitée, elle distingue des accents entrecoupés : "C'est lui," dit-elle," c'est mon bien-aimé qui accourt ;" et à cette douce pensée, son sein se gonfle et s'abaisse comme les ondes du ruisseau qu'agite la brise du matin. Issachar, éperdu de joie, la presse sur son cœur ; " O fille de Jéricho !" s'écrie-t-il, " est-ce bien toi que je vois ? Ta présence me rend à la vie ; si tu avais tardé un jour de plus, Issachar allait mourir. Viens t'asseoir auprès de moi sur l'herbe fleurie ; que mon amour te délasse. Voici des fruits préparés pour toi ; manges-en, ma

bien-aimée. Que tu es belle, ô Rahab! Le lis de la vallée est moins blanc que toi; tes lèvres sont plus fraîches que la rose de Janoé, et ton haleine plus suave que son parfum. Quand tu me regardes, mon cœur bat avec tant de violence, qu'il me semble que je vais mourir: car tes yeux sont tendres comme ceux de la gazelle. Dis-moi que tu m'aimes; dis-le, répète le sans cesse, que j'entende de ta bouche ces mots plus doux que le premier songe d'amour."—"Issachar," répondit-elle en rougissant, "je t'aime, et le Ciel m'est témoin, que je ne lui demande d'autre bonheur que ton amour, et d'autre gloire que ton hymen; mais, soumise aux lois du Seigneur, je ne veux approcher de toi que quand il l'aura permis. Jusque-là, que nos caresses soient innocentes et pures comme celles que la chaste vierge reçoit de son père."—"O la plus belle des filles," s'écria Issachar, "que me demandes-tu? et comment pourrai-je t'obéir? Viens, pose ta tête sur ma poitrine; caches-y ta modeste rougeur, et enlace tes

bras autour de moi, de même que le lierre flexible s'attache au cèdre de la montagne!"—" Non, non," reprit Rahab, en le repoussant; "je cours chercher Horam, c'est lui qui recevra les avis que le Seigneur me commande de donner à ton peuple, et que tu refuses d'entendre." Elle dit, et s'échappant, légère comme une biche, elle rase le gazon que son pied courbe à peine, tandis que le vent, en se jouant dans les plis de sa robe ondoyante, découvre de nouveaux charmes à Issachar qui la suit. Elle fait retentir la vallée du nom d'Horam.

De l'autre côté du torrent, Horam l'a entendue; il accourt, il paraît sur le haut d'une roche escarpée, dont la pointe domine à pic sur le Jourdain. La vue du sage ranime les forces de la jeune Cananéenne, et l'Eternel qu'elle implore, l'Eternel lui-même a doublé le courage de son cœur. Elle vole autour du rocher, le gravit légèrement, atteint bientôt le sommet où Horam l'attendait, et en arrivant près de lui tombe épuisée par la

fatigue et le triomphe qu'elle vient de remporter sur sa propre faiblesse. Le grave Horam la soutient, et lui dit: "Noble et courageuse fille de Jéricho, votre salut est assuré, et, malgré vos premières erreurs, votre gloire parviendra jusque dans la postérité la plus reculée, car vous avez résisté aux séductions de l'amour, pour marcher fidèlement dans la voie du Seigneur. Maintenant, parlez, dites-nous ce qu'Israël peut espérer dans le siège qu'il médite; et vous, ajouta-t-il, en prenant la main d'Issachar, écoutez avec respect les paroles qui vont sortir de sa bouche."

Alors l'esprit de Dieu s'empara de Ráhab, et elle dit: "Fils de Jacob, je connais que l'Eternel vous a donné tout ce vaste pays; c'est pour vous que fleurit notre vigne et que mûrissent nos moissons: aussi la terreur de votre nom a-t-elle saisi tous les Cananéens, et ils sont devenus lâches à cause de vous. Quand ils ont su que l'Eternel avait tari les eaux de la Mer Rouge devant vous, et que vous

aviez détruit les deux rois des Amorhéens, à Sihon et à Hog, leur cœur s'est fondu, leur courage s'est évanoui, et ils sont tombés dans l'abattement. C'est pourquoi vous pouvez venir sans crainte, car le Seigneur vous livre les Cananéens; ils n'ont plus de sagesse pour se résoudre, ni de courage pour agir, et leurs faibles murailles ne pourront les défendre des armes d'Israël. Allez donc rassurer vos frères contre la multiplicité de leurs ennemis; pour les vaincre, il leur suffira de se montrer."

Rahab avait à peine achevé, que des cris affreux partirent du pied du rocher, et les espions du roi, armés de javelots et d'épées, se découvrirent tout à coup. Issachar, en voyant tous les chemins coupés, ne tremble que pour Rahab, et la pressant étroitement dans ses bras: "Fille de Canaan," lui dit-il, "livre-toi à ma foi et à mon courage. En dépit de ces hommes, je puis t'emmener encore au camp d'Israël. Consens à abandonner ton pays: ne le veux-tu pas?"—"Ne

délibère plus, Rahab," s'écria Horam; "ta vie en dépend ; l'ennemi nous entoure, échappons à sa rage; je vais t'ouvrir le chemin." Et sans se donner le temps d'achever, il s'élance le premier dans le Jourdain. "Me suivras-tu, ma bien-aimée," s'écrie vivement Issachar. "Je veux te sauver; j'ai de la force pour tous deux. Voici les soldats qui approchent: nous n'avons plus qu'un instant; si tu restes, je reste aussi, et je meurs avec toi."—"Fuis, Issachar," lui dit-elle, "ils vont te saisir; Israël t'attend, Dieu t'appelle, sauve-toi, je te suivrai." "Il jette un cri, se précipite dans le fleuve, repousse d'un bras les vagues qui veulent l'entraîner, et tend l'autre à Rahab. Elle s'avance sur le bord du roc; déjà sa tête et son corps penchent vers l'abîme, elle va tomber; mais les satellites du tyran, qui atteignent en ce moment le sommet du rocher, et qui tremblent de perdre leur dernière proie, crient en fureur: "Rahab, Rahab, souviens-toi de ton père." A ce nom, la

vertueuse Cananéenne frémit de son oubli, s'arrête, voit son sort, et n'hésite pas. Tombant à genoux sur la pointe du rocher, les mains élevées vers le ciel, elle offre sa vie à l'Eternel, jette un triste regard sur son amant qui se débat contre le fleuve, lui crie un dernier adieu, et tombe inanimée entre les mains des farouches soldats, qui la chargent de chaînes en la menaçant. Cependant Issachar, en la voyant disparaître sans pouvoir seulement tenter de la défendre, se sent percé d'une si violente douleur, qu'il pâlit, perd ses forces, et devient le jouet du fleuve impétueux. Mais le Tout-Puissant veille sur lui, et commande aux flots de le porter sur la rive orientale, où Horam l'attendait, et où, à force de soins, il parvient à le rendre à la vie.

L'infortuné Issachar arrive le lendemain au camp d'Israël, la chevelure en désordre, et l'œil étincelant d'une sombre fureur. A la vue de ses frères, il déchire ses vêtements, il se jette le visage contre

terre, et couvre sa tête de poudre; il conte ses aventures et le sort de Rahab. Ce funeste récit excite l'indignation de toutes les tribus; elles poussent des cris de vengeance, et demandent à Josué de les mener au secours de la libératrice d'Israël. Le saint général les écoute, les arrête, et leur répond: "Si Dieu veut que Rahab périsse, vos armes ne la sauveront pas, et pour la délivrer il n'a pas besoin de votre aide. Attendez donc pour combattre que l'Eternel ait parlé, et qu'il ne soit pas dit qu'Israël se soit armé pour une femme."—"J'irai donc seul," s'écrie impétueusement Issachar; "car je le jure par le Dieu vivant, je ne la laisserai pas périr sans secours." A ces mots il se lève; une partie de Juda se range auprès de lui, impatiente de venger son injure. L'austère Horam lui-même, touché du sort de Rahab, s'avance à la tête d'Ephraïm. Josué, qui voit les enfants d'Israël prêts à se révolter contre lui, se prosterne devant eux dans la poussière, et s'écrie: "O Dieu! prends

pitié de ton peuple, car il va t'abandonner et mériter ta colère." Alors on entendit un grand bruit; l'Eternel tonna du haut des cieux, la terre s'émut et trembla, des nuées s'amoncelèrent auprès du tabernacle, semblables à un pavillon de ténèbres, et de leur sein, une voix éclatante comme l'orage fit entendre ces mots: "Approche-toi, Josué, et écoute ces paroles de l'Eternel, ton Dieu: comme j'ai été avec Moïse, je serai aussi avec toi; que ces hommes-ci s'arrêtent donc, te craignent et t'obéissent; que tout Israël, soumis et pénitent, se sanctifie aujourd'hui: demain je lui ferai voir des choses merveilleuses. Voici l'arche d'alliance du dominateur de toute la terre; elle va passer à travers le Jourdain, et les eaux se reculeront devant elle avec respect." Dieu ayant parlé ainsi, dissipa d'un souffle les tourbillons dont il était enveloppé; son visage parut comme une flamme ardente. Il étendit la main vers son peuple, qui demeurait le front attaché contre terre. Alors l'incrédulité et la ré-

bellion abandonnèrent tous les cœurs; et, l'Eternel ordonnant aux vastes cieux de venir à lui, ils s'abaissèrent pour le recevoir dans leur sein, et toutes les choses arrivèrent ainsi qu'il l'avait dit.

FIN DU TROISIEME LIVRE.

LIVRE QUATRIEME.

LE lendemain, Josué, inspiré par l'Eternel, envoya des hérauts dans toute l'étendue du camp, annoncer aux douze tribus de se préparer, selon qu'il l'ordonnerait, pour la cérémonie du passage du fleuve, afin que la pompe solennelle et l'appareil magnifique présidassent au grand jour qui commençait. Les Lévites, chargés de porter l'arche sacrée, ouvraient la marche, revêtus de longs habits de lin ; le saint pontife, Eléazar, marchait à leur tête. Autour d'eux, des chœurs de jeunes hommes et de jeunes filles chantaient des cantiques sacrés. Une foule innombrable de soldats rangés en colonnes, à droite et à gauche du Saint de Saints, remplissait un espace de quatre mille coudées ; et dans cet ordre admirable, Israël arriva tranquillement au bord du Jourdain.

C'était le temps où le fleuve grossissait par la fonte des neiges des montagnes du Liban; mais les Lévites, loin d'être effrayés de son impétuosité, s'avancèrent sans crainte, chargés de leur précieux dépôt, et mirent le pied dans les eaux.

A l'instant, celles qui venaient de la source s'arrêtèrent et s'accumulèrent en une haute montagne qu'on apercevait de la ville d'Adom, tandis que les eaux inférieures continuèrent à rouler vers leur embouchure, et laissèrent un espace vide depuis le lac Asphaltite jusqu'au lieu où l'arche s'était arrêtée, tandis que tout le peuple traversait le fleuve.

Tout ceci se passait à la vue de Jéricho, sous les yeux des fils de Moab, d'Ammon et de Cham, sans qu'aucun osât troubler cette sainte marche. Le même Dieu qui avait suspendu les eaux du Jourdain remplissait les Infidèles d'une vive frayeur; et les Israélites, environnés de nations belliqueuses et jalouses, agissaient avec la même sécurité que s'ils eussent fait chez eux les préparatifs d'un

triomphe ou d'une fête religieuse. Dès que le peuple fut passé sur la rive occidentale, tandis que l'arche était encore au milieu du fleuve, Issachar éleva la voix, et demanda qu'on marchât droit à la ville ; mais Josué s'opposa encore à son désir. "O mon fils," lui dit-il, "tu viens d'être témoin de ce que peut l'Eternel pour ceux qui se fient à sa parole; s'il t'a promis Rahab pour épouse, il saura te la conserver. Mais Israël n'avancera pas vers la plaine avant d'avoir dressé un monument en signe de reconnaissance du prodige que Dieu vient d'opérer en sa faveur, afin que dans les siècles après nous, quand nos enfants interrogeront leurs pères, et leur diront: "Que signifient "ces pierres-ci?" ils puissent leur répondre: "Quand Israël vint s'emparer "de l'héritage qui lui était destiné, Dieu "fit tarir les eaux du Jourdain devant "lui, afin que tous les peuples de la terre "reconnussent que la main de l'Eternel "est forte, et que lui seul est le vrai "Dieu du ciel." Viens, Issachar, prie

avec tes frères, et offre ta résignation au Seigneur, elle sera plus efficace que tes armes; car l'Eternel est un Dieu de bonté, qui n'afflige ses enfants sur la terre, que pour leur épargner un jour un châtiment plus terrible." Issachar, vaincu par l'ascendant de Josué, se soumit et s'humilia devant le Seigneur; mais le soir, quand le sacrifice fut achevé, tandis que tous les Hébreux reposaient dans le camp de Galgal, il sortit dans la plaine et s'avança seul vers Jéricho.

Si les portes de la ville eussent été ouvertes, Issachar eût bravé tous les dangers pour pénétrer jusqu'à sa bien-aimée; mais la vue des Israelites avait causé tant de frayeur aux habitants de Jéricho, qu'ils se tenaient soigneusement enfermés dans leurs murs, et il n'y avait personne qui en sortît ni qui y entrât. Le jeune Israélite voyant cela, fut s'asseoir sous le rempart, au pied de l'éminence où la maison de Rahab était située, et levant les yeux vers cette fenêtre par laquelle il avait fui avec Horam, il aperçut le cordon

pourpre. Aussitôt l'allégresse s'empara de son cœur, et sa bouche l'exprima ainsi : " Elle vit encore, puisqu'elle a placé autour de la maison le signe convenu entre nous : quelle autre main l'eût pu faire! Sans doute Rahab respire tout près d'ici." Et il écoutait s'il n'entendait pas la voix de sa bien-aimée ; mais il n'entendait rien, car on était au milieu de la nuit et tout dormait sur la terre. " Tu dors, ô la plus belle des femmes! tandis que mon cœur veille, que ma tête est pleine de rosée et mes habits trempés de l'humidité de la nuit. Mais voici la voix de ton bien aimé qui crie à ta porte : ne te montreras-tu pas, mon épouse, ma sœur ; me laisseras-tu languir seul dans la solitude de la nuit ? Comme le cerf altéré cherche l'eau des fontaines, ainsi mon cœur te désire, ô Rahab! Mais si tu tardes à paraître, tu me chercheras en vain, tu ne me trouveras plus, car j'entends le bruit de la ronde par la ville ; et si la garde des murailles m'apercevait, elle saisirait celui que tu aimes, et il ne

pourrait plus te presser dans ses bras, ni recevoir tes baisers plus doux que le miel et parfumés comme la myrrhe. Adieu, ma bien-aimée, adieu; quand l'Eternel des armées permettra qu'Israël entre dans Jéricho, j'abandonnerai le riche butin, les vases d'or et les vêtements de pourpre, je ne demanderai que toi. A tes côtés quand ta bouche me sourira avec tendresse, je serai plus riche que les plus puissants monarques; car tu es belle comme le grenadier en fleur, ta taille est semblable à un palmier, tes vêtements exhalent l'odeur exquise des cèdres, et ton amour est délicieuse à mon cœur. Fille tant aimée, quand jouirai-je de ta présence et de tes regards? Oh! qu'il vienne, qu'il vienne le jour où recevant ta main des mains de l'Eternel, je pourrai te nommer mon épouse à la face de tout Israël, et t'emmener dans l'enfoncement des lieux escarpés, là où fleurit le muguet de la vallée et où on n'entend que le chant de la tourterelle amoureuse." Ainsi durant toute la nuit

se plaint le tendre Issachar. Mais à peine voit-on l'aube commencer à blanchir la pointe du mont Hébal, qu'il retourne vers le camp de Galgal. C'est dans ce jour qu'il sait qu'Israël doit marcher contre Jéricho, et qu'il espère retrouver sa bien-aimée. Mais l'Eternel, qui se joue des vaines espérances de l'homme, en a ordonné autrement; en ce jour il voulut élever davantage son serviteur Josué aux yeux de tout Israël, afin qu'il fût craint comme Moïse l'avait été pendant sa vie; et il lui communiqua sa parole une seconde fois, disant: "Regarde, j'ai livré en tes mains Jéricho, son roi, et ses hommes forts et vaillants: vous tous donc, gens de guerre, vous ferez le tour de la ville pendant six jours, et sept sacrificateurs porteront sept cors de béliers devant l'arche; mais le septième jour, qui est celui du Sabbat, vous ferez sept fois le tour de la ville, et les sacrificateurs sonneront du cor; aussitôt le peuple jettera de grands cris de joie, la muraille de la ville tombera,

et tout le peuple montera vis-à-vis de soi."

Quand l'Eternel parlait, Issachar n'eût osé désobéir; et quoique les sept jours qu'il fallait encore attendre pour entrer dans Jéricho pesassent sur sa poitrine, comme la lourde pierre détachée du rocher, cependant il plia son cœur à la volonté du Très-Haut; et durant tout le jour, prosterné devant son tabernacle, les yeux noyés de larmes et les cheveux souillés de poussière, il l'invoquait ainsi: " O Eternel! écoute ma prière, et que mon cri aille jusqu'à toi; châtie l'iniquité des superbes, mais sauve leur humble servante de leur malice, afin qu'elle puisse te bénir et chanter tes louanges à la tête des filles d'Israël, tandis que je la couronnerai des roses nuptiales sur Jéricho en cendres." Dieu entendit et reçut le vœu du jeune Israélite, et quand le septième jour fut venu, que tout Israël levé avant l'aurore eut fait sept fois le tour de la ville, que les sacrificateurs qui portaient la sainte arche eurent sonné du cor,

et que Josué, en voyant tomber les murs de la ville, eut dit au peuple : *Réjouis-toi, Israël, car le Seigneur t'a livré Jéricho!* l'impétueux Issachar s'élança un des premiers au milieu des débris roulants et des pierres écroulées, et traversa les rues de Jéricho en criant à haute voix : Rahab ! Rahab ! Il courut à la maison de sa bien-aimée ; tous ses parents y étaient réunis, mais elle n'était point avec eux. Son vénérable père, vêtu d'un sac, la tête couverte de cendres, versant de grosses larmes, lui dit : Ils ont enlevé ma fille pour la sacrifier à leur Dieu. Depuis deux jours et deux nuits je prie le vôtre de venir la sauver ; s'il exauce ma prière, je m'attacherai à jamais à sa loi." A ces mots, le cœur d'Issachar fut agité comme les arbres des forêts que le vent ébranle : éperdu, il court au temple de Baal ; les portes en sont déjà brisées et les ornements dispersés ça et là, les colonnes de jaspe roulent à ses pieds ! des vases d'or et d'argent incrustés de topazes, de sardoines, de chrisolytes et de

saphirs, et remplis des aromates les plus exquis des vêtements de fin lin d'Egypte travaillés en broderies, des tapis de pourpre de Tyr sont étendus sous ses yeux ; il foule aux pieds ces richesses, il les dédaigne, ou plutôt il ne les voit pas, sa bien-aimée seule occupe sa pensée. Il appelle Rahab, et Rahab ne répond pas. Dans sa douleur, il se frappe la poitrine, et se jette la face contre terre en versant des pleurs que l'amour et la rage lui arrachent également. Tout à coup il croit distinguer des gémissements étouffés ; il court de ce côté, et arrive jusqu'au fond du temple, où l'idole de Baäl, cachée dans un sanctuaire fermé, se dérobe à tous les yeux. Par-delà cette enceinte, l'Israélite a reconnu la voix de Rahab : le désespoir lui prête des forces, il brise les portes, renverse tous les obstacles, et aperçoit sa bien-aimée au pied de l'idole, les cheveux épars, le sein découvert ; six prêtres de Baäl armés de glaives sont prêts à lui arracher la vie. A cette vue, Issachar jette un cri terrible qui retentit dans

tout le temple, et porte le trouble et l'effroi dans l'âme des sacrificateurs. Ils s'arrêtent interdits ; mais bientôt, confus de s'être laissés effrayer par un seul homme, ils veulent achever leur sacrifice : c'est en vain qu'ils le tentent; le couteau mollit contre le sein de Rahab, et leurs bras se roidissent comme enchaînés par une puissance supérieure. Ce prodige achève de les abattre, ils défaillent et tombent sans force. Issachar lève son fer pour les immoler, mais la douce Rahab le retient et lui dit : " O mon bien-aimé ! si l'Eternel a ordonné que ces hommes soient mis à mort, laisse remplir ce funeste soin à tes frères; mais toi, ne souille point tes mains généreuses du sang d'un ennemi vaincu ; sois clément après la victoire comme terrible pendant le combat. Viens, Issachar, éloignons-nous du carnage, qu'il ne soit pas dit que l'époux de Rahâb ait un cœur endurci aux cris des misérables." Quoi qu'Issachar sache bien que Dieu a ordonné aux Israélites d'exterminer tous les infidèles, et que les épargner soit lui

désobéir, néanmoins il cède au vœu de sa bien-aimée, et jette son glaive loin de lui. " Que ton parler est gracieux ! fille de Canaan," lui dit-il, " tes lèvres distillent le miel. Viens avec moi, sortons de Jéricho, montons sur la colline nous asseoir sous la vigne en fleur, là tu me donneras tes amours." Il dit, et tandis que les Hébreux poursuivent et écrasent les malheureux habitants de Jéricho, Rahab, appuyée sur son bien-aimé, fuit cette scène de sang et de désolation. Cependant elle aperçoit de loin les torrents de fumée qui s'élèvent de l'effroyable incendie de Jéricho, et pleure sur ses frères. " Hélas !" dit-elle, " je fus coupable comme eux, que ne se sont-ils repentis comme moi ? Eternel, pourquoi ta grâce n'est-elle tombée que sur ma tête? Que n'as-tu aussi disposé leur cœur à t'entendre ? ils vivraient encore, et ton nom serait grand parmi eux."—" Qu'oses-tu dire, fille de Canaan," s'écrie Issachar ; " murmures-tu contre le Seigneûr ?"—" Non," dit-elle ; " je suis

soumise à ses terribles arrêts ; mais mes entrailles s'émeuvent aux cris de ces infortunés ; et s'il avait voulu les racheter du péché, ils l'eussent adoré sans doute." —" Prends garde, Rahab ; ce n'est pas à nous qu'appartient de juger l'Eternel : s'il a condamné tous les fils de Canaan à la mort, quiconque les sauverait serait coupable."—" Eh ! tu vois bien que je ne les sauve pas," s'écria la jeune Cananéenne en pleurant ; " mais Dieu n'a pas défendu de les plaindre. Ne t'étonne pas, Issachar, si je m'attendris plus que toi sur leur sort ; le pécheur doit compatir davantage à des fautes qu'il partagea, que le juste qui en fut toujours exempt." —" Viens, viens, ma bien-aimée," reprit Issachar, en la pressant dans ses bras, " que mes lèvres recueillent les larmes qui coulent sur tes joues, comme le soleil pompe la rosée qui tremble sur la fleur naissante. Combien le jour me semble plus beau quand je le vois avec toi, ô Rahab ! Si je touche seulement ta main, je me sens frémir, car ta peau est douce

comme le duvet de la colombe et parfumée comme le baume de Ségor; et quand je te presse sur mon cœur, il s'embrase de flammes si ardentes, que les eaux de la grande mer ne pourraient les éteindre. Ah! que le grand Pharaon vienne, et m'offre tous ses trésors pour ton amour, je lui dirais: Remporte tes trésors, puissant monarque, tu n'en as point qui valent le cœur de Rahab."—"Mon bien-aimé," répondit-elle, en le repoussant doucement, "regarde comme les vengeances de Dieu sont terribles; craignons de les attirer sur nous, si je recevais tes caresses avant de m'être purifiée dans son temple des souillures de l'idolâtrie. Eloigne-toi d'auprès de moi, Issachar; demain je serai ton épouse, mais aujourd'hui je ne suis encore que ta sœur. Mon bien-aimé, ce jour-ci ne doit pas être un jour de bonheur: ah! qu'il en pût être un de miséricorde! que nos prières réunies puissent obtenir du Très-Haut la grâce d'un seul pécheur! A l'heure de la mort, ce souvenir ne serait-il pas plus consolant à nos

âmes défaillantes, que celui des plus douces voluptés." Issachar, touché des paroles de Rahab, triomphe de ses désirs, et se prosterne avec elle devant l'Eternel. Ils passent la nuit l'un auprès de l'autre en prières et en invocations; et Dieu, satisfait de voir ce jeune homme et cette jeune fille, à l'aurore de leur vie et unis par le même amour, donner de pareils instants à la charité et à la religion, écouta favorablement leurs vœux. "A cause d'eux," dit il, "je sauverai une partie de Canaan; Caphira et Beroth trouveront grâce devant moi, et les Gabaonites seront appelés heureux et sages par toutes les nations de la terre." Dieu dit; et son esprit descendit sur Gabaon, et Gabaon fut sauvé.

Le lendemain, sur les débris fumants de Jéricho, Josué fait apprêter la fête de l'hymen. Issachar tenant par la main sa bien-aimée Rahab, vêtue de laine blanche et couronnée de roses, la montre à tout Israël, qui la couvre d'applaudissements et de bénédictions. Elle baisse vers la terre ses modestes regards; son

cœur est plein d'humilité et son maintien plein d'innocence. Cependant des milliers de mains s'occupent à élever des colonnes de cèdre; on y suspend des draperies écarlates bordées de turquoises, on allume des parfums exquis dans des vases richement sculptés; et au milieu des torrents d'encens qui fument sur cet autel que la piété construit à la hâte, Josué dépose l'arche d'alliance, et bénit l'union d'Issachar et de Rahab. L'huile, le miel et le lait coulent à grands flots dans des coupes d'or et d'ivoire. Le peuple boit, se réjouit et loue le Seigneur. Deux chœurs chantent et se répondent: l'un composé des guerriers d'Israël armés de leurs piques étincelantes et de leurs formidables épées, l'autre est celui des vierges vêtues de fin lin et couronnées de fleurs des champs. "O Eternel! que ton pouvoir est terrible," disent les premiers; "tu donnes la victoire à ton peuple, et les Infidèles s'évanouissent devant ton nom, comme l'ombre légère se dissipe à l'approche du jour."—"Que ta miséricorde est grande,

Seigneur !" reprend le chœur des vierges; " car tu as tiré la fille de Canaan du péché, et l'as élevée au premier rang parmi nous, afin de montrer aux impies qu'un repentir sincère trouve toujours grâce devant toi."—" O Dieu fort !" reprennent à leur tour les guerriers; " témoins de ta toute-puissance, la crainte de ton nom sera toujours présente à nos yeux."—" Témoins de ta bonté," répond le chœur des vierges, " ton amour vivra à jamais dans nos cœurs.

Ces chants religieux qu'accompagnent l'orgue mélodieux, la cymbale bruyante, et les harpes divines, retentissent dans la vallée d'Harcor, et sont répétés par les échos du mont Ephrem. Ils se prolongent jusqu'au soir; mais quand la nuit vint jeter son manteau d'ébène sur toute la création, Israël rentra dans le silence, les vierges se retirèrent sous la tente de leurs mères, le sommeil s'approcha de la couche des fils de Jacob, pour les délasser de leurs rudes travaux; et Rahab, sur un lit de mousse, de violettes et de mu-

guet, n'ayant pour ornement que sa beauté, pour voile que sa pudeur, et pour pavillon que le ciel, apprit dans les bras d'Issachar que les seuls plaisirs vrais sont ceux qu'embellit l'innocence, que permet le devoir, et que consacrent à jamais des serments prononcés au pied des autels du Seigneur.

FIN.

De l'Imprimerie de B. Clarke, Well-Street, London.

ROMANS, CONTES, NOUVELLES, &c.

Qui se trouvent chez COLBURN, *Libraire,*

50, CONDUIT-STREET, NEW BOND-STREET.

ŒUVRES COMPLETTES DE MADAME COTTIN, precedé de, Memoires sur la Vie de l'auteur, a neat and uniform edition, in 14 vols. 12mo. price 3l. 3s.

N B. Any of the works may at present be had separate, but as few copies remain of some of them, the public are requested to lose no time in completing their sets. Early orders will have the preference.

Ouvrages de Madame de Genlis.

1. LA BOTANIQUE HISTORIQUE ET LITTERAIRE, suivie d'une Nouvelle, intitulée Les Fleurs ou les Artistes, 2 Tomes, 10s. The Novel separate, 3s.
2. LES SOUVENIRS DE FELICIE L***, 2 Tomes, 10s.
3. LE COMTE DE CORKE, ou la Seduction sans Artifice, 2 Tomes, 10s.
4. LE SIEGE DE LA ROCHELLE, 3 Tomes, 15s.
5. BELISAIRE, a l'usage des ecoles, 2 Tomes, 7s.
6. SAINCLAIR, ou la Victime des Sciences et des Arts, 3s.

"A delightful little Tale, told with great simplicity, and conveying an excellent moral in the most pleasing form." Critical Review.

Ouvrages d'Auguste Lafontaine.

1. LA NOUVELLE ARCADIE, ou l'Interieur de deux Familles, 4 Tomes, 16s.
2. ELISE, OU LES PAPIERS DE FAMILLE, 4 Tomes, 14s.
3. Les QUERELLES DE FAMILLE, 3 Tomes, 12s.
4. RAPHAEL, ou la Vie Paisible, 2 Tomes, 10s.

CORINNE, OU l'ITALIE, par Mad. de Stael, 3 Tomes, 18s.

LA PRINCESSE DE WOLFENBUTTLE, par Mad. de Montolieu, Auteur de Caroline de Litchfield, 2 Tomes, 10s.

HONORINE d'USERCHE, par l'Auteur des Lettres ecrites de Lauzanne, 3 Tomes, 12s.

ATALA ET RENE, par Chateaubriand, 6s.

LES SOIREES d'HIVER, ouvrage amusant et instructif dedié a la Jeunesse, Par J. B. Depping, 3 Tomes, 12s. bound.

00100735

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015